

ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPÉENNES

CIVILISATIONS - MENTALITÉS



Tome xxx 1992 N^{os} 3—4

LA MODERNISATION DU SUD-EST EUROPÉEN
VOYAGEURS ET INTERFÉRENCES
EDUCATION ET OPINION PUBLIQUE



EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

ALEXANDRU DUȚU

COMITÉ CONSULTATIF

SECIL AKGÜN (Ankara), VIRGIL CÂNDEA, N. N. CONSTANTINESCU, NADIA DANOVA (Sofia), DENNIS DELETANT (Londres), LUCIA DROULIA (Athènes), ZOE DUMITRESCU-BUȘULENGA, ALEXANDRU ELIAN, ANNELIE UTE GABANY (Munich), VALENTIN AL. GEORGESCU, ZORAN KONSTANTINOVIC (Innsbruck-Belgrade), M. N. KUZMIN (Moscou), PAUL MICHELSON (Huntington), EMIL NIEDERHAUSER (Budapest), D. M. PIPPIDI, ST. POLLO (Tirana), M. D. PEYFUSS (Vienne), MIHAI POP, RUMÉANA STANCEVA (Sofia), POMPILIU TEODOR, BIANCA VALLOTTA-CAVALOTTI (Milan), ALEXANDRU ZUB

COMITÉ DE RÉDACTION

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOFOLU, ANDREI PIPPIDI, ELENA SCĂRLĂTOIU, NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, DANIEL PAREU (secrétaire du comité), LIDIA SIMION (secrétaire de la rédaction)

Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à : ORION SRL, Splaiul Independenței 202 A, Bucarest, 6, Roumanie, PO BOX 74-19, Bucarest, Tx 11939, CBTxR. Fax (400) 3122425

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Căsuța poștală 22.159

71119 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15-20 pages dactylographiés pour les articles et 5-6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI

Calea Victoriei n° 125, téléphone 650 76 80

București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

MENTALITÉS — CIVILISATIONS

TOME XXX

1992

N^{OS} 3-4, Juillet-Décembre

SOMMAIRE

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL DE BUCAREST

La modernisation du Sud-Est Européen

ALEXANDRU DUȚU, Deux périodes de promesses	177
PASCHALIS M. KITROMILIDES (Athens), Modernization as an Ideological Dilemma in southeastern Europe: from national revival to liberal reconstruction	183
IVAN ČOLOVIĆ (Belgrade), Le folklore et la politique. Une affaire moderne	191
HELMUT REINALTER (Innsbruck), Freimaurerei und Modernisierung	197
SEÇİL AKGÜN (Ankara), Modernization of Turkish woman	203
ANDREI PIPPIDI, Les « formes vides », hier et aujourd'hui	209
EDGAR HÖSCH (München), Philhellenische Modernisierungskonzeptionen	217
ZORAN KONSTANTINOVIĆ (Innsbruck), Die politische und kulturelle Position der Serben zwischen Wien und Paris am Ausgang des 19. Jahrhunderts	231
NADJA DANOVA (Sofia), Les lumières et les tentatives de formation d'une mentalité nouvelle chez les Bulgares au XIX ^e siècle	239
ANNA TABAKI—ALEXANDRA SPHINI (Athènes), Typologie des manuels d'éthique et de comportement en langue grecque vers la fin du XVIII ^e siècle : l'évolution du genre, reflet du processus de modernisation du Sud-Est Européen	253
LAURENȚIU VLAD, La Constitution au milieu du XIX ^e siècle. Le destin d'un mot BILJANA SIKIMIĆ (Belgrade), Balkan secret languages vs. modern slang: Romanian contribution	275
RUMEANA STANCEVA (Sofia), La modernité de Lucian Blaga dans une lecture bulgare FLORIN ȚURCANU, Modernisation et identité culturelle — les enjeux d'un débat intellectuel dans la Roumanie des années vingt	281
	289

Discussions

ALEXANDRU ZUB, La modernisation et ses nuances; DANIEL BARBU, La moder- nisation et le pouvoir des intellectuels; CONSTANTIN IORDAN, Modernisation : repères d'un processus historique dans le Sud-Est européen (XIX ^e — début du XX ^e siècles); LIA BRAD-CHISACOF, One of the last Phanariots of Wallachia; ELENA ȘCĂRLĂTOIU, En marge de la communication de Biljana Sikimić	295
LOUKIA DROULIA (Athènes), Une collaboration gréco-roumaine. La publication des Archives Mourouzi d'Athènes	313



Voyageurs et interférences

GILLES M. P. A. BARDY (Marseille), Fanny de la Rochefoucauld dans la Moldavie de Mihail Sturdza, en Bessarabie et en Bucovine. Impressions inédites d'une comtesse	319
---	-----

Éducation et opinion publique

SERVANNE WOODWARD (Wichita), Les plans d'éducation de Diderot : de la formation des citoyens à la création des génies	331
BEATRÎCE MARINESCU, L'opinion publique de Roumanie et les événements des Balkans, 1908 (II)	341

Notes brèves

NEAGU DJUVARA, Un ancien captif moldave, Grand Vizir de Tunisie au tournant du XVIII ^e au XIX ^e siècle	359
EUGEN PREDĂ, The Balkans in the Churchill & Roosevelt Complete Correspondence	363

Chronique

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Activités de l'Institut des Études Sud-Est Européennes (juillet 1991 — juin 1992)	369
ZAMFIRA MIHAIL, La latinité dans le sud-est de l'Europe. Histoire et linguistique	374

Comptes rendus

Venezia, Italia e Ungheria tra decadentismo e avanguardia (<i>Adriana Costache</i>) : PETER SOUSTAL, Thrakien (Thrace, Rodope und Haimimontos) = Tabula Imperii Byzantini, herausg. von Herbert Hunger, Band 6 (<i>Tudor Teotoci</i>); Études byzantines et post-byzantines (<i>Daniel Barbu</i>); Typographia Universitatis Hungaricae Budae, 1777—1848 (<i>Cornelia Papacostea-Danielopolu</i>); GRIGORE BRĂNCUȘ, Istoria cuvintelor (<i>Cătălina Vătășescu</i>)	377
--	-----

Notes de lecture	389
----------------------------	-----

Table des matières	407
------------------------------	-----

NOTE: La contribution au Colloque de FRIDRUN RINNER paraîtra dans le n^o 1—2/1993.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

MENTALITÉS—CIVILISATIONS

TOME XXX

1992

N^{os}3—4, Juillet—Décembre

CONTENTS

TRANSACTIONS OF THE BUCHAREST INTERNATIONAL SYMPOSIUM

The Modernization of South-East Europe

ALEXANDRU DUȚU, Two periods of promises	177
PASCHALIS M. KITROMILIDES (Athens), Modernization as an Ideological Dilemma in Southeastern Europe: from National Revival to Liberal Reconstruction	183
IVAN COLOVIĆ (Belgrad), Folklore and Politics: A Modern Topic	191
HELMUT REINALTER (Innsbruck), Freemasonry and Modernization	197
SEÇİL AKGÜN (Ankara), Modernization of Turkish Woman	203
ANDREI PIPPIDI, The "Empty Forms" Yesterday and Today	209
EDGAR HÖSCH (München), Philhellenic Concepts of Modernization	217
ZORAN KONSTANTINOVIĆ (Innsbruck), The Political and Cultural Position of the Serbs between Vienna and Paris at the Beginning of the 19th Century	231
NADJA DANOVA (Sofia), The Enlightenment and the Attempts to Form a New Mentality with the Bulgarians at the Beginning of the 19th Century	239
ANNA TABAKI—ALEXANDRA SPHINI (Athens), The Typology of Handbooks of Morals and Behaviour in Greece at the End of the 18th Century. The Evolution of a Genre, Reflection of the Modernization Process in South-East Europe	253
LAURENȚIU VIAD, The Constitution at the Middle of the 19th Century. The Destiny of a Word	269
BILJANA SIKIMIĆ (Belgrad), Balkan Secret Languages vs. Modern Slang: Romanian Contribution	275
RUMEANA STANCEVA (Sofia), The Modernity of Lucian Blaga: a Bulgarian Reading	281
FLORIN ȚURCANU, Modernization and Cultural Identity—the Premises of an Intellectual Débat in Romania of the Twenties	289

Interventions

ALEXANDRU ZUB, Modernization and its Nuances; DANIEL BARBU, Modernization and the Intellectuals' Power; CONSTANTIN IORDAN, Modernization: Landmarks of a Historical Process in South-Eastern Europe (19th—Beginning of the 20th Century); LIA BRAD-CHISACOF, One of the Last Phanariots of Wallachia; ELENA SCĂRLĂTOIU, Comments on Biljana Sikimić's Paper	295
LOUKIA DROULIA (Athens), The publications of the Athens Morouzi Archives	313

Rev. Études Sud-Est Europ., XXX, 3—4, p. 173—410, Bucarest, 1992

Travellers and Interferences

- GILLES M. P. A. BARDY (Marseille), *Fanny de la Rochefoucauld in Michael Sturdza's Moldavia, in Bessarabia and Bucovina. Unedited Impressions by a Countess* 319

Education and Public Opinion

- SERVANNE WOODWARD (Wichita), *Diderot's Education Plans: from the Formation of Citizens to the Creation of Geniuses* 331
BEATRICE MARINESCU, *The Romanian Public Opinion and the Balkan Events, 1908 (II)* 341

Notes

- CEAGU DJUVARA, *A former Moldavian prisoner, grand Visir of Tunisia at the turn of the 19th Century* 359
EUGEN PREDĂ, *The Balkans in the Churchill—Roosevelt Complete Correspondence* 363

Chronique

- CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, *The activity of the Institute for South-East European Studies. July 1991 — June 1992* 369
ZAMFIRA MIHAIL, *Latinity in South-East Europe. History and Linguistics*. 374

Book-reviews

- Venezia, Italia e Ungheria tra decadențism și avangardă (*Adriana Costache*); PETER SOUSTAL, *Thrakien (Thrace, Rodope und Haimimontos) = Tabula Imperii Byzantini*, herausg. von Herbert Hunger, Band 6 (*Tudor Teoteoi*); *Études byzantines et post-byzantines (Daniel Barbu)*; *Typographia Universitatis Hungaricae Budae, 1777 — 1848 (Cornelia Daniilopolu)*; GRIGORE BRĂNCUȘ, *Istoria cuvintelor (Cătălina Vătășescu)* 377

Short notes

Contents

DEUX PÉRIODES DE PROMESSES

ALEXANDRU DUȚU

La fin de l'Ancien Régime a été marquée partout en Europe par le désir de restructurer les relations sociales et économiques, en changeant le rythme et les orientations de la vie politique. La circulation des hommes et des idées, l'attrait exercé par la nouvelle entité proposée par les idéologues en partant des relations naturelles entre les hommes — la Nation —, l'idée de progrès qui projetait les changements dans l'avenir et gommait le point de départ en l'enveloppant dans un oubli coupable ont provoqué ensemble des modifications profondes dans l'imaginaire des hommes. Un nouveau corps civil basé sur la volonté commune a remplacé la communauté qui avait été dirigée par le souverain détenteur d'un charisme et par les initiés. Otto Brunner a raison de dire que ce passage de l'Ancien Régime vers les sociétés démocratiques, de l'universalisme chrétien vers l'universalisme des nations¹ n'est pas un simple déplacement du Féodalisme vers le régime bourgeois, du Classicisme vers le Romantisme, mais la fin d'un monde, de la « *urbs diis hominibusque communis* »². Ce qui a marqué l'évolution ultérieure des sociétés européennes a été le prestige accumulé par le concept de Révolution qui, d'après Karl Griewank, promouvait la violence comme une nécessité naturelle³.

Dans la plus grande partie des pays du Sud-Est européen les hommes ont de nouveau mis fin sous nos yeux à un Ancien Régime ou, du moins, ils croient l'avoir fait. Les ressemblances entre début du 19^e siècle et fin du 20^e siècle sont nombreuses et alléchantes. D'un côté, un monde nouveau piloté par l'image fascinante de l'Europe éclairée, de l'autre une normalité retrouvée qui promet la prospérité de l'économie de marché; d'un côté, une révolte contre une société hiérarchisée qui accordait les fauteuils aux nobles et au haut clergé et les places debout aux paysans et aux comédiens⁴; de l'autre, la fureur des hommes avilis par une caste

¹ Pour les deux formes d'universalisme voir notre livre *European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture*, Editura Academiei, 1981, la partie *From one Form of Universality to Another*.

² Otto Brunner, *Adeliges Landleben und Europaeischer Geist*, Salzburg, Otto Müller, 1949, p. 137.

³ Voir Karl Griewank, *Die neuzcitliche Revolutionsbegriff*, Suhrkamp, 1973; *Revolution in History* edited by Roy Porter and Mikulaš Teich, Cambridge University Press, 1986.

⁴ Hiérarchie reproduite sur le panneau dessiné pour Erzherzog Ferdinand (« *Lehrtafel* »), un des fils de Marie-Thérèse d'Autriche — nous avons reproduit un des tableaux dans notre article *L'Histoire des mentalités et la comparaison des cultures*, « *Revue Roumaine d'Histoire* », 1983, 4, 293 — 301. Pour le contexte intellectuel sud-est européen, des détails dans notre contribution : *Esprit révolutionnaire et image de l'Europe dans le Sud-Est de l'Europe à la fin du 18^e siècle et au début du 19^e siècle*, dans : *Région — Nation — Europe*, Besançon, 1987, p. 647 — 658. Voir aussi les communications de Loukia Droulia et Psehalis M. Kitromilides dans *L'image de la Révolution Française*, Pergamon Press, 1989, II^e volume.

ignorante et impertinente ; d'un côté, un mécanisme économique rouillé maintenu par le cercle du pouvoir, de l'autre, un système ambitieux et utopique riche en slogans et appauvri par le progrès victorieux de la misère ; d'un côté, l'écroulement de la « culture commune » qui avait assuré un lien nécessaire entre élite et masse, de l'autre, un monde déchiré par une propagande obsédante qui séparait les « nôtres » des « agents de l'impérialisme » pour diviser ensuite les « nôtres » au nom de la haine nourrie par la lutte de classe. A l'intérieur des deux systèmes appartenant à des Anciens Régimes, un mécanisme semblable basé sur les dénonciations secrètes, qui « sont un abus évident, mais consacré, et rendu nécessaire dans de nombreuses nations par la faiblesse de leur constitution. Une telle coutume rend les hommes faux et dissimulés. Quiconque soupçonne en autrui un délateur y voit un ennemi. On s'habitue alors à masquer ses propres sentiments et, à force de les cacher aux autres, on finit par se les cacher à soi-même ». J'ai cité non pas un contemporain, mais Cesare Beccaria⁵.

La fin de l'Ancien Régime a été provoquée, comme toute transformation sociale et politique profonde, par une rupture entre le patriotisme organique, noyau naturel des solidarités formées autour de la famille, la paroisse, les professions, et le patriotisme organisé promu par le cercle du pouvoir qui doit toujours se légitimer et créer des liens de solidarité⁶. La rupture qui a eu lieu sous nos yeux a affecté même les solidarités organiques, comme suite du nivellement forcé produit par un égalitarisme réalisé au degré zéro. De ce côté, la crise d'identité contemporaine est plus profonde et plus complexe que celle du début du siècle passé, d'où la fuite vers le passé mythique, vers les formules déjà vérifiées et, en même temps, une recherche assidue des formules inédites, souvent stérile, surtout lorsqu'elle est mise au service d'une course vers le pouvoir.

Si nous comparons les mouvements grecs et roumains du début du siècle passé, nous y découvrons quelques orientations semblables. Il y a tout d'abord une confiance totale dans l'action du livre mis au service de la transformation des mentalités. Le travail incessant de Coray qui sélectionnait les œuvres européennes utiles et les adaptait par ses commentaires à une pensée qu'il désirait orienter vers de nouveaux buts est pareil à l'activité des membres de l'École transylvaine qui ont imprimé des livres à Blaj, en Transylvanie, et à Budapest et Vienne pour offrir nourriture nouvelle à leurs compatriotes. Et cela à un moment où l'activité typographique a accru considérablement le volume des imprimés et la gamme des thèmes abordés par le livre. D'un côté et de l'autre, la modernisation a signifié une transformation des mentalités à l'aide du mot imprimé—des livres et des périodiques. Heliade Rădulescu, grand animateur culturel et lecteur de livres grecs, affirmait à cette époque qu'il ya deux instruments capables de modifier les mentalités : le théâtre et les périodiques. Il élabore le plan d'une « bibliothèque universelle » qui devait produire les œuvres que tout citoyen devait connaître et parmi les premières il mentionnait *Dei delitti e delle pene* de Beccaria (commenté par Coray).

⁵ C. Beccaria, *Des délits et des peines*, Flammarion, 1965, p. 93.

⁶ Pour les deux formes de patriotisme, voir nos contributions : *Die Diskussion um Kosmopolitismus und Patriotismus in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts*, in : *Vaterlandsliebe und Gesamtstaatsidee in österreichischen 18. Jahrhundert*, Wien, 1989, p. 9—18 et *Political and Mental Borders*, „Yearbook of European Studies”, Amsterdam, 6(1993).

Il y a ensuite une recherche de l'identité nationale qui s'appuie sur un retour aux sources. Dans ce sens, la confession de Coray tire au clair une démarche intellectuelle originale par rapport aux orientations française ou anglaise : dans son *Autobiographie* il affirme avoir appri l'italien et le français pour se préparer à apprendre le latin. Mais une démarche semblable se laisse saisir dans la culture roumaine où les Transylvains Petru Maior, Gheorghe Șincai, Samuil Micu, Ion Budai Deleanu et leurs successeurs de Moldavie et de Valachie, Nicolae Bălcescu et Mihail Kogălniceanu, se sont retournés vers les « origines » pour reconstituer la continuité historique du peuple roumain et pour démontrer son unité. Coray donna un sens nouveau à la réception des œuvres antiques, en mettant en lumière leur capacité de soutenir les efforts de la raison mise au service de la société et de consolider la conscience nationale ; les intellectuels roumains ont fait revivre le passé afin d'offrir des appuis aux nouvelles solidarités et de mobiliser les consciences au service de l'unité nationale refigurée par le prince Michel le Brave, transformé en symbole par Nicolae Bălcescu, les poètes et les graveurs. Le retour aux sources allié aux impératifs de la modernisation a provoqué une nette démarcation entre le passé, marqué par les abus du pouvoir politique et le présent qui annonçait une nouvelle époque.

Un contraste vif a séparé la période de « la décadence » — le siècle des Phanariotes — du revirement des grandes idées de l'Antiquité et de la modernité : le bonheur, la vertu, la justice, la liberté forment les points cardinaux proposés par la préface de Coray à la *Politique* d'Aristote, et les idées-clefs de la pensée des participants roumains à la révolution de 1848. La lutte contre la domination étrangère a été envisagée comme la seule voie vers la liberté et, en même temps, comme le seul moyen capable de mettre fin à la violence, instaurée par les guerres entre les empires. Toutes les guerres sont des pillages et des brigandages, sauf celles où l'on se bat pour la liberté, écrivait Coray ; les Roumains peuvent être fiers de leur héros — Michel le Brave — qui a lutté comme un lion pour la sainte cause de l'indépendance et de la liberté, affirmait, en 1837, le professeur transylvain au collège de Bucarest « Saint Sava », Florian Aaron.

Ce rejet de la période honnie devait s'accomplir grâce à la force magnétique d'un modèle fascinant : l'Europe éclairée. C'est le sens accordé par Coray aux Lumières connues par lui en France et par les intellectuels roumains à Vienne, dans la première période, et en France, après 1800. De toute façon l'image de la France et, en général, de l'Occident, a joué un rôle de premier ordre dans ce mouvement vers la modernisation, grâce aux impulsions données aux forces locales par l'exemple de la Révolution française et par le niveau de civilisation atteint par l'Occident. Si pour Coray Paris était « la seconde Athènes », la ville lumière était devenue, dans les milieux roumains du début du 19^e siècle, « un mot enchanté qui enfiévrerait tout Iași », écrit Kogălniceanu, et bien entendu Bucarest⁷.

Ces aspects essentiels de la pensée de Coray et des intellectuels roumains résultent aussi de la comparaison qu'on pourrait faire entre le *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, élaboré par Coray

⁷ Des détails dans notre livre *Humanisme, Baroque, Lumières — l'exemple roumain*, Editura enciclopedică, 1984, p. 121 et suiv.

à l'intention de la Société des Observateurs de l'Homme, et le *Discours sur l'histoire de la culture et la littérature roumaine* que Mihaïl Kogălniceanu écrivait à l'intention de la Société d'histoire et d'archéologie d'Odessa. La comparaison devrait embrasser aussi les opinions de Dosithé Obradović, de Raina Popović et des réformateurs turcs. Le progrès de l'économie, les changements intervenus dans la vie quotidienne, l'opposition au pouvoir impérial étranger et les grands pas faits dans le domaine de l'éducation permettaient à Coray de parler d'une « révolution morale » qui se déroulait en Grèce vers 1803. A son tour, Kogălniceanu brossait un tableau des trois étapes parcourues par la culture roumaine — la littérature ancienne, la littérature de la décadence ou phanariote et la littérature nouvelle, inaugurée par Petru Maior qui, par son ouvrage sur les origines du peuple roumain, « ranima le courage des româns et purifia leur langue » — et fournissait des informations sur les ouvrages parus dans les premières décennies du siècle passé. Il concluait simplement : « voilà, messieurs, notre littérature ; elle n'est pas riche, mais si nous avons fait tant dans dix années, que doit-on attendre de nous dans un siècle, pourvu que nous jouissions de l'état des choses d'aujourd'hui ! »⁸ Il est intéressant de constater que les nouvelles images et les idées modernes ont vite envahi l'imaginaire et la pensée des hommes à la suite de l'assaut de l'idéologie révolutionnaire, pendant que la littérature s'est modernisée plus tard⁹.

Les textes écrits par les penseurs du Sud-Est européen au début du 19^e siècle dévoilent une aspiration profonde vers une nouvelle forme culturelle capable de restituer à l'homme sa dignité et aux collectivités l'espoir dans une existence dominée par la justice et la liberté. Cette aspiration commune n'a pas empêché les guerres entre peuples balkaniques. Le nationalisme qui a inspiré la construction des Etats nationaux a nourri, en même temps, les animosités entre les peuples.

Mais l'histoire ne se répète pas, si non par des « corsi e ricorsi » : car dès que nous regardons notre temps, nous observons que l'injustice et l'avi-lissement des volontés par la misère ont été cachés par un égalitarisme réalisé au degré zéro, pendant que l'imaginaire a été dirigé à l'aide d'une série d'images déformées. L'histoire a joué un rôle de premier ordre dans ce processus, en tant que productrice d'images et de mythes : la reconstitution du passé a été assujétie à l'effort de légitimer le groupe qui avait saisi violemment le pouvoir et la continuité a suggéré un lien direct entre les pères fondateurs et les pères du peuple. Le degré zéro de l'égalité a été atteint par l'anéantissement des élites remplacées par le parti des médiocrités — ceux qui sont élus, les chefs sans pareil qui, comme les computers, savent tout sans rien comprendre. La folklorisation des cultures sud-est européennes déclenchée au début du siècle passé a été menée jusqu'au bout : la « paysanneté pensée, valorisée et pratiquée comme nationalité » a été regardée comme détentricice des valeurs les plus authentiques et, dans le cas roumain, « cette double équation roumaineté =

⁸ « La France ou plutôt Paris représentait pour Coray, dans le monde moderne, ce qu'Athènes avait été dans le monde ancien » constate Bôrje Knös, *L'Histoire de la littérature néo-grecque*, 1962, p. 593. La conférence de Kogălniceanu a été publiée dans le volume *Documente și manuscrise literare*, 2^e volume, Editura Academiei, 1969, p. 213 — 243.

⁹ Voir *Die Moderne in den Literaturen Südosteuropas*. Hsg. von Reinhardt Lauer, München, 1991 (*Südosteuropa Jahrbuch*, 20)

= paysanneté et étranger = exploiteur explique pourquoi toute prise de position contre les injustices, dont les paysans — donc le 'peuple' — étaient l'objet, prenait la forme d'un discours nationaliste et xénophobe »¹⁰. Ce discours est perpétué par les groupes qui s'accrochent au pouvoir et il est accepté par ceux qui s'accrochent aux formes les plus élémentaires de solidarité humaine. « La découverte du peuple » faite au début du siècle passé a atteint ainsi son point final : la plébésiation des cultures ainsi-dites « socialistes »¹¹.

Le rayonnement du « Digest » matérialiste, sous forme de catéchisme à la portée de ceux qui refusaient la métaphysique, a amplifié le « lavage du cerveau » inauguré par la philosophie matérialiste moderne¹² : l'horizon intellectuel a été drastiquement réduit afin que les individus se transforment inévitablement en masse amorphe. La civilisation occidentale qui avait fasciné la première génération de la modernisation sud-est européenne a été perçue seulement sous ses aspects économiques — soit en tant que Schlaraffenland, soit en tant qu'enfer de la classe des travailleurs : ce modèle sans profondeur, sans assises théoriques a encouragé le désir de s'installer dans le provisoire qui semblait être éternel. Dans une civilisation qui s'était développé grâce aux valeurs promues par une philosophie de l'éternité et par une théologie basée sur le concept de « synerghia » — de la coopération de la volonté humaine avec la volonté divine — cette passion de vivre au jour le jour a coupé toute liaison entre pensée et vie quotidienne, entre idée et comportement, en justifiant les activités superficielles. Nous reconnaissons là non seulement la conséquence directe de la propagande communiste, mais aussi le résultat lointain d'une double contradiction sur laquelle a été basée la modernisation des sociétés sud-est européennes :

1. Le changement a été déclenché moins par une pression sociale, que par la révolte contre le mécanisme d'un Etat anachronique ; dans ces conditions le mécanisme de l'Etat oppresseur étranger a été remplacé par une bureaucratie à visage humain, mais entortillée et absorbante.

2. Cette révolte a été déclenchée au nom d'une restauration des droits anciens et moins au nom d'une doctrine politique mûrie au long des siècles. L'absence d'une éthique politique est évidente et la tendance d'accuser l'Eglise orthodoxe de cette infirmité intellectuelle est une preuve de plus de la confusion qui règne dans la pensée politique actuelle. La forme confessionnelle de la révolte contre les empires démontre que les mouvements de 1804 et 1821 n'ont pas été pilotés par une doctrine politique cohérente, même si l'influence des idées révolutionnaires est notable. Les nouvelles sociétés ont été bâties en partant des transformations intervenues dans la vie quotidienne, en partant d'en-bas, comme dans le cas de l'Europe médiévale qui, nous dit Roberto Lopez, a démarré grâce aux solidarités cimentées dans les familles et les petites communautés .

La comparaison des deux phases et la découverte des constantes et des variables mettent en relief l'importance de l'image de l'homme qui se trouve dans toute philosophie qui guide l'existence humaine. Dans ce

¹⁰ Vintilă Mihăilescu, *Nationalité et nationalisme en Roumanie*, « Terrain », Paris, 17, 1991, oct., p. 79 — 80.

¹¹ Marc Ferro, *Penser le communisme*, dans : *Penser le XX^e siècle*, Editions complexe, 1990, p. 44 et suiv.

¹² Voir Philip Sherrard, *The Sacred in Life and Art*, Golgonooza Press, 1990, p. 140.

sens, nos constatations pourraient nous diriger vers un thème de travail en commun qui se proposerait de constater comment la vie privée des hommes s'est insérée, aux 19^e et 20^e siècles, dans la vie politique et comment ont été harmonisées les solidarités organiques avec les solidarités organisées. Ce qui veut dire que les recherches sur l'histoire politique ou les enquêtes sociologiques ne devraient jamais oublier les unités vives — la famille ou la paroisse — tout en prenant en charge les idéaux qui se trouvent au-delà de ces unités, comme, par exemple, l'idéal de l'unité européenne et de l'œcuménisme chrétien¹³. Une telle recherche pourrait développer la pensée politique de ce coin du monde en provoquant, en même temps, une révision des idées qui nous hantent depuis l'époque des Lumières. Car le moment est venu de dépasser le culte de la volonté commune d'un corps social qui ne serait autre chose, selon Jean-Jacques Rousseau, qu'une « somme des forces » ; ce qui est maintenant essentiel est de retrouver, à travers les vertus civiques — élogiées par Montesquieu — les grandes valeurs qui doivent orienter l'action humaine qui n'assure pas, par elle-même, par le simple consensus, la liberté de chaque personne humaine. Or ces valeurs sont encore vives dans les centres spirituels qui ont conservés les voies d'accès vers la Vérité ; le grand travail serait de faire maintenant passer ces énergies à travers la société civile. C'est la voie la plus directe et plus sûre pour sortir de la cité bâtie en partant des préceptes formulés par les philosophes fascinés par l'Homme machine : un modèle qui devait nous transformer tous en robots (du tchèque : « travail forcé »¹⁴).

L'attention accordée au substrat mental nous dirigera sans ambages vers l'harmonie détruite par les théories qui ont bâti le consensus souriant sur la lutte sauvage des uns contre les autres. Des analyses systématiques sur l'évolution de la conscience européenne dans chaque culture — un thème ignoré jusqu'à présent — pourrait contribuer à la compréhension réciproque et au dépassement des bloquages provoqués par le rôle privilégié accordé à l'ethnie. A la place d'un provincialisme dangereux pourrait s'installer l'aspiration vers la liberté et les vertus du 'diakrisis' qui sait séparer l'éphémère de la permanence et la pensée claire des automatismes. Un autre grand mérite du 'diakrisis' est de nous enseigner les vertus du silence et les limites de la patience humaine, auxquelles je déclare ma déférence en m'arrêtant ici.

¹³ C'est la réserve qu'on peut formuler sur l'intéressant livre de Katherine Verdery, *National Ideology under Socialism*, University California Press, 1991 qui élimine du jeu les courants qui ont circonscrit l'action de l'idéologie nationaliste, ceux entretenus par les revues « Cahiers roumains d'études littéraires », « Synthesis », « Secolul 20 », — les revues citées par Etiemble dans son célèbre article publié dans « Le Monde » en 1975 : *Même dans le monde socialiste les idées circulent* (texte reproduit dans *Quelques essais de littérature universelle*, Gallimard, 1982, p. 50 — 56). Car l'idéologie ne se réduit jamais à ses dimensions politiques.

¹⁴ Idée développée dans notre contribution *Impasses intellectuelles* au volume *Réaliser la Révolution de l'Intelligence*, conférence organisée à l'Institut Français de Bucarest en juin 1992, sous presse.

MODERNIZATION AS AN IDEOLOGICAL DILEMMA IN SOUTHEASTERN EUROPE : FROM NATIONAL REVIVAL TO LIBERAL RECONSTRUCTION

PASCHALIS M. KITROMILIDES
(Athens)

Before turning to the text of my paper I should like to just say how delighted I am to be here in order to pay tribute to the splendid institution which is hosting our conference and which has done so much for the promotion of our understanding of the Balkan experience as a common history of the peoples of this Southeastern corner of Europe. I am most grateful as well for the opportunity to participate in this select gathering of distinguished scholars who have contributed more than most to the rewriting of the history of Southeastern Europe in recent years.

I think that the timing of our meeting at a moment of rapid change, indeed of turmoil, in Southeastern Europe ought to give us all a chance to pause and reflect upon our common task. I am sure you will all agree that the historian's craft should not be exhausted in the excavation of particular details about the past, but it ought to encompass as well attempts at more general reflective appraisals of broader trends in the process of historical change. The theme of our colloquium extends to all of us a welcome invitation for such a reflection.

I hope therefore that it will not be an excessive burden upon your forbearance if I attempted to share with you a few general reflections on some aspects of Balkan history in the last two centuries — reflections which have been occasioned by the topic that defines the agenda of our meeting, the challenge of modernization in Southeastern Europe.

Let me begin accordingly by raising the following question :

What do the closing years of the eighteenth and the early decades of the nineteenth century in Southeastern Europe have in common with our current "post-modern" era of the ultimate decade of the twentieth century? Almost nothing one might reply—at least if one's gaze is confined to external appearances. The earlier period was one of foreign rule by a supra-national empire and of extreme socio-economic backwardness — and yet a period during which the peoples of Southeastern Europe essentially formed a united society and shared to a considerable extent a common culture. Our contemporary picture is very different: the geographical area of the Balkans is deeply and irrevocably divided by national frontiers, cultural traditions are deeply coloured by the national definitions associated with individual states, local societies harnessed by the nation-states have followed divergent patterns of change that have produced the current disparate picture in social structures and levels of economic development. Even the one major element of commonality which the peoples of Southeastern Europe still share, the Orthodox religious tradition, has been deeply affected and reshaped by the consequences of

the national divisions of the nineteenth century. The major consequence of this far-ranging internal division of the Balkans, although of recent historical vintage, can be felt especially in the deepening of psychological differences between the peoples and national groups which formerly partook of a common culture. In this age of supersonic travel and the invasion of the most remote corners of the globe by mass communications, the comparatively minute geographical distances and the linguistic barriers in the Balkans remain difficult to transcend. Although the iron curtain has fallen, the oblivion into which our common history had receded has not been overcome. On the contrary we are confronted by the frightening prospect of new and more violent conflicts and fractures within an already divided region.

Let us return to the original question: the answer appears to be negative and consequently the attempt at comparison seems doomed to turn out to be an exercise in futile imagination. Let me submit nevertheless that there is one element which the two periods in the history of Southeastern Europe have in common: this is the challenge of modernization and the ideological dilemmas associated with it. The concept of modernization is certainly broad and even vague and its usage fraught with interpretative controversies. Yet it does denote certain unmistakable things: a general experience of programmatic change, a quest of reform, a reorientation of mentalities, an eventual transformation in values and patterns of behaviour. In this broad and admittedly loose sense the concept, or better the idea of modernization can be used as a shorthand description of the pressures felt in Southeastern Europe today and in the earliest part of the nineteenth century, when generally speaking, the distant messages of the "age of the democratic revolution" were eventually echoed in the valleys and shores of this part of the old continent¹.

The comparability between the two historical periods hinges precisely on the ideological function of the idea of modernization in the society and politics of the region. Indeed it could be considered as one of the points of convergence which reveal the substratum of deeper commonalities and shared problems still subsisting below the diversity of national histories in the last century and a half.

Modernization as a cultural and political project in Southeastern Europe has as a rule operated divisively on the ideological level because it *ipso facto* involved challenges to conventional self-definitions. In this sense the periods at the turn of the eighteenth and the nineteenth centuries and of the closing years of the twentieth century could in a way be seen as broadly comparable in terms of ideological sensibilities and cultural anxieties, with the fundamental difference of a vastly expanded social basis of the relevant phenomena between the two periods. In the earlier age of

On the pertinent historical background see generally R. R. Palmer, *The Age of the Democratic Revolution*, vol. II: *The Struggle*, Princeton, 1964, pp. 171—174, 334—335; Jacques Godechot, *La Grande Nation: l'expansion révolutionnaire de la France dans le monde 1789—1799*, Paris, 1956, vol. I, pp. 197—200, 354—355; L. S. Stavrianos, *The Balkans since 1453*, New York, 1958, pp. 198—213 and Traian Stoinovich, *A Study in Balkan Civilization*, New York, 1967, pp. 144—154. It is needless to add that more specialized regional studies on the impact of the French Revolution and revolutionary liberalism on Southeastern Europe are legion. To even attempt to sample this literature here would be pointless and beyond the objectives of the present paper.

the Enlightenment in the Balkans the new ideas of national communities came to disrupt age-old conceptions of religiously defined collective identities and outlooks on the world. In the current period of radical political and social changes a seeming panacea of liberal reform threatens ossified constellations of social and economic interests and administrative structures and elicits strong responses from die-hard exponents of authoritarian ideologies.

These are obviously rather sweeping statements and I should try to add some historical substance to them. To do this one must turn to a consideration of the idea of modernization during the two periods in question and look at the responses to it that turned them into epochs of ideological conflict. The idea of modernization in the so-called age of Enlightenment in the Balkans essentially involved the projection of West European models of culture and behaviour as prototypes to be imitated in Southeastern Europe². Besides the introduction of modern ideas, structures and forms in several fields of human experience³, this perspective involved as well two explicitly political projects. First the European idea as an ideal type was thought to involve the code of civil liberties as a fundamental ingredient. Thus liberalism reached Southeastern Europe as essentially the political edge of modernising ideas. Secondly the model of European political and social organization also comprised the idea of distinct and independent national communities, held together by their language, cultural traditions and social freedoms. These two ideas were originally interconnected although eventually they diverged from each other in the political history of Southeastern Europe. Their original combination however represented such a radical break with the Christian past and Ottoman present of Southeastern Europe at the time, that it almost inevitably set its exponents and supporters against local traditions of thought and conventional values. Reactions from all those who remained skeptical or for a variety of motives became actively hostile to the novelties represented by modernizing ideas and initiatives, provoked ideological division

² None has done this more courageously than Iosipos Moisiodax as early as 1761 in his prolegomena to his Greek edition of Antonio Muratori's *Filosofia morale esposta e proposta ai giovani*. See Iosipos Moisiodax, *Ἠθικὴ Φιλοσοφία*, Venice, 1761, vol. I, pp. XI—XXXIV. The complete text of this manifesto for cultural change and the ideal of Europe is reprinted in P. M. Kitromilides, *Ἰώσηπος Μοισιοδάξ*, Athens, 1985, pp. 323—344. For analysis cf. P. M. Kitromilides, "The Last Battle of the Ancients and Moderns: Ancient Greece and Modern Europe in the Neohellenic Revival", *Modern Greek Studies Yearbook*, present in the voluminous writings of Adamantios Korais as well, especially in his prolegomena to the six volumes of his editions of Plutarch's *Parallel Lives*, between 1809 and 1814. See characteristically Adamantios Korais, *Σωλλογὴ προλεγομένων*, vol. I, Paris 1833, pp. 356—359, 560—566. A similar enthusiasm for Western Europe and its civilisation is expressed by Dositej Obradović. See especially his comments concerning his visits to Paris and London in 1785 in *The Life and Adventures of Dimitrije Obradovic*, transl. by G. R. Noyes, Berkeley, 1953, pp. 285—293.

³ Two standard surveys which reveal well the content of the new cultural outlook that the Enlightenment attempted to implant in the Balkans are C. Th. Diamares, *La Grèce au temps des Lumières*, Geneva, 1969, pp. 26—132 and Alexandru Dușu, *European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture*, Bucharest, 1981, pp. 75—98.

of varying intensity, especially after 1789⁴. These divisions reached new peaks after 1815 and contributed to the psychological preparation of the revolutions of 1821. It ought to be remarked that these ideological conflicts did not involve monolithic confrontations between conservatives and modernizers but were characterized by shades of opinion on a wide spectrum within and between the two camps.

What in fact was at stake in all these ideological conflicts was the definition of the collective future of Balkan society. That this very issue should arise at all and provoke so much soul-searching among the intellectuals and the leadership groups of Balkan society is a reflection of the depth of the ideological dilemma posed by modernizing ideologies. Questions such as those always posed by modernization inevitably arose and the diverging responses to them were at the root of ideological conflict. For example should things change or remain as they are? if they are to change how much reform is desirable and in what areas of human activity? how are undesirable byproducts of change to be avoided or at least kept in check? what would specific changes mean for local traditions and for all that was held important and dear to the normative cultural of the region? Such questions represent the ideological dilemmas posed by modernization.

The ideas of political and civil liberty that over a period of approximately three generations became fundamental to the definition of the modernizing vision, did not represent a uniform theoretical position. As indicated by the quite precocious case of Iosipos Moisiodax already in the 1770s and more clearly exemplified by the tradition of Balkan radicalism that sprang from the revolutionary initiative of Rhigas Velestinlis, the conception of political liberty encompassed internal variations and differentiations that produced liberal and radical ideologies of reform in the politics of Southeastern Europe⁵. Liberalism as a rule tended to find more fertile ground among the communities of the Balkan diaspora in Central and especially Western Europe. Paris was for many intellectual leaders of Southeastern Europe European origin literally the gate to liberalism.⁶ From Adamantios Korais in the 1780s to the Romanian students of the "generation of 1848", this tended to shape up as a historical regularity. The internal structure of the politics of modernization in the age of national revival may be worthy of a more detailed examination on the agenda of future research on Southeastern Europe.

Eventually however one idea captured the minds and the hearts of all those who visualized a different future for their societies: this was the idea of nation as a sovereign community of culture. Once this idea came to prevail over all others in Balkan politics, earlier dilemmas were stamped out and local societies were literally streamlined on a particular

⁴ For a recent survey of ideological alignments and conflicts provoked by the French Revolution in Balkan politics see P. M. Kitromilides, *Η Γαλλική Επανάσταση και η Νοτιοανατολική Ευρώπη*, Athens 1990, pp. 58–66. On social constraints on the modernizing vision in Southeastern Europe cf. P. M. Kitromilides, "The Enlightenment East and West: A Comparative Perspective on the Ideological Origins of the Balkan Political Traditions", *Canadian Review of Studies in Nationalism*, Vol. X, No. 1, (Spring 1983), pp. 51–70.

⁵ On the origins of radicalism in the Balkans see P. M. Kitromilides, *The Enlightenment as Social Criticism: Iosipos Moisiodax and Greek Culture in the Eighteenth Century*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1992, pp. 175–179, 180–182.

road to modernity, that basically involved institutional reform from above and cultural homogenization around the nuclei of the new national states. The greatest loser on this, paradoxically, was the very idea of civil liberty which had to a considerable degree originally inspired the modernizing vision. As the new national ideologies however took a firmer grip on individual Balkan societies, the aspiration of national independence and external expansion toward variously defined historic frontiers, took a clear priority over all other political values. The defeats of radical conceptions of political liberty followed in one Balkan society after another in the course of the nineteenth century: in Greece in the late 1820s and the 1830s, in Romania in 1848, in Serbia they really were never given a chance by circumstances before 1903. Those early defeats account for the weakness and tenuousness of the liberal tradition when it did surface in Balkan politics later in the nineteenth century and also explain its repeated failures in country after country in the first half of the twentieth century⁶.

On the other hand, in contrast to the weakness of the liberal tradition, the effectiveness with which nationalism has shaped the identities and destinies of Balkan societies goes a long way in explaining the form taken by the resolution of the original dilemmas posed by modernization. A reflection of the unconditional success of nationalism in Balkan politics is the total sway it managed to acquire over an institution so much older and more venerable than the modern state such as the Orthodox Church. Since the later nineteenth century the Church has been entirely conquered and disciplined by nationalism, which has turned it into an arm of the often ungodly purposes of the secular state. The relation between the Church and nationalism and its consequences for the modernizing process is a historically critical issue and deserves examination at greater depth.⁷

All this might be a useful, if sobering, introduction to contemporary politics and ideological dilemmas. In a strange way the collapse of the post-war division of the Balkans between the communist North and the capitalist Southern tip of the peninsula, has left both sectors facing after such a radical divergence in paths of development for half a century, the same fundamental problem: how to face up to yet another modernizing challenge. This time the idea of modernization emerges in the guise of liberal reform: free the economies, dismantle ossified state structures, inject a strong dose of liberal thought into local intellectual life, seems to be the advice of a new panacea. Paradoxically Greece, a member of the European Community and the North Atlantic Treaty Organization and countries such as Romania, Bulgaria and even Albania just emerging from an overturned communist past, face in common if in varying degrees, the old problem of incomplete

⁶ On the character of liberal politics in the Balkans cf. the more general remarks on the liberal tradition in interwar Eastern Europe by Hubert Ripka, "The Liberal Tradition" in C. E. Black, ed., *Challenge in Eastern Europe*, New Brunswick, N. J., 1954, pp. 28–46. On the lack of moderation and the polarization of Balkan politics between "extreme prudence and extreme recklessness", which obviously do not provide propitious preconditions for the growth of liberalism cf. the observations of an experienced American historian of Romania in Henry L. Roberts, "Politics in a Small State: The Balkan Example", in *Eastern Europe: Politics, Revolution and Diplomacy*, New York, 1970, pp. 178–203, esp. pp. 194–203.

⁷ On this historical nexus cf. P. M. Kitromilides, "Imagined Communities and the Origins of the National Question in the Balkans", *European History Quarterly*, Vol. 19, No. 2, (April 1989), pp. 177–185.

or totally absent liberal transformation. In a way, after an interlude of forty years of division and divergence imposed by external force, the common Balkan past seems to be catching up with the present. The questions are once again how much, by what means, at what cost? Somehow, one would wish that an additional question — to what end? — would be more openly and broadly debated. This would certainly help in clarifying admittedly confused and rather muddled visions of the future. The turn of events in Eastern Europe since 1989 however and the triumph of liberalism that marks the end of the twentieth century leave very little room for disagreement that this is the appropriate way for the future of Southeastern Europe as well. Recent historical experience — I mean the half century since about the 1930 s — seems to settle the question in a rather easy way: just consider the alternatives — *et ça suffit!*

Yet despite the omens and the glaring evidence of facts, what one witnesses, especially in Greece, which has experienced a paradigmatic operation of democratic government since 1974, is a rear-guard battle waged by a section of European-trained intellectuals and cultural critics against the basic aspiration of the liberal reconstruction of the society. In this attack former exponents of Western Marxism, now taking flight into “deconstructed post-modernism”, make common front with self-appointed protectors of the Orthodox tradition. The intellectual paradox of course is the confluence in this attack of the most extreme form of moral relativism with the absolutism of religious fundamentalism. Nevertheless the rather limited intellectual and moral basis on which the liberal programme is proposed makes this attack much easier than it should normally be in view of the nature of the pressing and obvious needs of society. I have the impression that ideological attacks such as those voiced in Greece against liberal reform will be eventually heard in Romania and Bulgaria as well after these countries solve the more immediate economic, fiscal and institutional problems involved in the transition to the politics of liberal democracy. In Greece’s Northern neighbours of course the immediate future is more likely to bring a swing of the pendulum to rather extreme forms of “neo-liberalism” in the field of public policy, with the consequent intensification of already acute problems of inequality and deprivation. The cost of such a turn in public policy will of course be borne by the liberal vision itself, to the delight of its authoritarian critics. And in all Balkan countries, erstwhile Yugoslavia being a prime example, the powerful substratum of nationalist feeling, which fits well with the logic of authoritarianism, constitutes a constant threat to the politics of liberty. If rekindled with a slight spark this might turn out to be an explosive threat indeed. This danger of unreason could be the greatest catastrophe in Balkan politics today — again as current experiences in Yugoslavia make plain.

One can only conclude therefore by noting that the future essentially hinges on how the politics of unreason might be contained by strengthening the politics of liberty — and this can be done only by means of a stronger and more sincere vision of liberalism that would combine the

lessons of negative liberty with the recognition of the requirements of justice. The project is not simply philosophically difficult, it is also practically exacting and costly and it requires political imagination, moral courage and brave leadership. The prospects of the alternative courses of action into which Balkan politics might slide however, make this reform — oriented liberalism almost mandatory. Such are the tasks facing national political leaderships in the Balkans today. At this point the political analyst can only voice the wish that in discharging their tasks the political leaderships of the several Balkan countries would heed Max Weber's injunctions about the ethic of responsibility⁸ — a vain hope the cynic may retort, but to my mind the only outlet nevertheless. For the historian however it will be extremely interesting to witness the future unfolding of the dilemmas posed today by the challenge of liberal modernization in the Balkans, in the hope of course that it will not prove as costly in human terms as the sequel of ethnic violence associated with the divisive traditions that sprang from the national revivals of the nineteenth century.

⁸ See Max Weber "Politics as a Vocation", in *From Max Weber: Essays in Sociology*, ed. by H. Gerth and C. W. Mills, New York 1946, pp. 120 —128.

LE FOLKLORE ET LA POLITIQUE. UNE AFFAIRE MODERNE

IVAN ČOLOVIĆ
(Belgrade)

Aujourd'hui en Yougoslavie — et notamment en Serbie, au Monténégro, en Croatie et en Bosnie-Herzégovine — le discours politique, y compris la propagande politique et la propagande belliciste, est souvent imprégné de folklore. On puise volontiers dans la réserve des formes littéraires ainsi que dans le répertoire des sujets et des personnages de la littérature populaire pour transmettre un message politique ou pour exciter un sentiment patriotique et belliqueux. Mais, la fonction principale des thèmes et des formes folkloriques dans le nouveau discours politique en Yougoslavie est de suggérer l'idée que les messages véhiculés par ce discours ne peuvent que représenter l'écho de la voix, de la volonté du peuple. Le folklore sert ici à légitimer, sur l'échelle populaire et nationale, certaines idées et certaines actions politiques et militaires.

Le fait qu'une politique s'adresse au folklore pour se faire authentifier et approuver n'est pas un fait local ni un phénomène nouveau. C'est une affaire européenne dont les débuts remontent à l'époque de la formation des nouveaux Etats nationaux. C'est donc aussi une affaire moderne.

La naissance du folklore comme discipline qui étudie les traditions populaires et surtout la littérature populaire, considérées comme une expression de l'esprit du peuple (*Volksggeist*) ou de l'âme du peuple (*Volkseele*), qui les valorise et — ce qu'il faut ici souligner — qui les diffuse, coïncide avec l'apparition de l'idéologie nationaliste et de l'action politique et militaire basée sur cette idéologie, dont le résultat le plus important est la création des Etats nationaux. Plutôt que de simple coïncidence, il faudrait parler ici des mouvements « simultanés et consubstantiels », comme le fait Vintila Mihăilescu pour décrire la formation de la culture roumaine « moderne » au moment de l'apparition des mouvements d'unité et d'indépendance nationale en Roumanie (Mihăilescu, 79).

En effet, au moment où l'Ancien Régime touche à sa fin, il a fallu construire un nouveau type d'identité collective et trouver une nouvelle légitimité pour le pouvoir politique. Cette tâche est revenue à la nouvelle science du folklore. « L'identité — écrit Nicole Belmont — que les peuples projetaient jusque-là dans la tradition monarchique se constitue alors dans une idéologie nationaliste, où les traditions et la poésie populaires, anciennes par définition, jouent un rôle plus ou moins important » (Belmont, 161).

Quels sont les propres de ces traditions et, en premier lieu, de cette poésie populaire qui les rendent importantes à la vie des communautés nationales au moment de leur construction ? La culture populaire a son prix sans pareil d'abord parce qu'elle est considérée comme autochtone,

née sur le sol-même où on la retrouve ; ensuite, parce qu'elle est vue comme authentique, non altérée et, dans ce sens, comme contraire à la culture cosmopolite de la couche sociale supérieure ; enfin, parce qu'elle est primitive, ancienne et apte à exprimer « un sentiment authentique original remontant au temps les plus anciens » (Maget, 1271). Toutes ces qualités de la culture populaire sont contenues dans et résumées par une dernière, qui est celle d'être naturelle. Liée au sol natal, fidèle à ses origines datant des temps immémoriaux, et précédant l'époque de la civilisation, c'est-à-dire l'époque de la corruption et de la décadence, œuvre du peuple qui serait — d'après une formule forgée par Herder — « la partie la plus naturelle et la moins corrompue de la nation » (Cocchiara, cap. X), la culture populaire est avant tout une culture naturelle. L'action publique, l'action politique, qui fait appel à l'esprit du peuple sauvegardé dans le folklore, a cet avantage d'être en accord non seulement avec l'intérêt du peuple et de la nation entière, mais aussi avec une valeur universelle qui est la vie en harmonie avec la nature.

Chose curieuse, cette vie et cette culture naturelles étaient au début attribuées aux sociétés lointaines et exotiques, au pays des « bons sauvages » qui était — depuis la découverte de l'Amérique — le pays des Indiens américains. Tout au long du XVIII^e siècle, l'espace mythique de la vie innocente, de la nature poétique et de la poésie naturelle — d'un bonheur qui échappe aux maladies de la civilisation artificielle, approche progressivement de nos contrées européennes, pour trouver finalement son ancrage à la campagne, parmi nos paysans. Vers la fin du XVIII^e siècle, « le bon sauvage — constate Cocchiara — cède sa place au bon peuple » (Cocchiara, cap. X).

Une fois transférées chez nous, ces qualités morales et esthétiques d'une vie en harmonie avec la nature n'en deviennent pourtant pas directement reconnaissables et accessibles pour nous. Ces qualités restent méconnues même pour ceux parmi nous dont la vie en est imprégnée — pour les gens du peuple. Surtout pour eux ! Vuk Karadžić dit : « Notre peuple ignore même aujourd'hui la valeur véritable de ses chansons populaires » (Karadžić, 136). Ce sont plutôt les savants, les hommes éclairés, les amis du peuple qui arrivent les premiers à discerner les valeurs majeures du folklore et qui entreprennent toute une série d'opérations philologiques, pédagogiques et politiques pour les faire clairement ressortir aux yeux de tout le monde.

Le folklore à l'état brut se présente en miettes, en fragments, en désordre, amorphe, illogique, indécent. Les documents folkloriques, comme le souligne Nicole Belmont, ont un « caractère apparemment fragmentaire », ils « ne donnent effectivement jamais le sentiment d'une totalité, d'un système se suffisant à lui-même » (Belmont, 151). Alors, pour en faire un appui solide et crédible de l'identité nationale et de la politique qui se propose d'en assurer la survie et l'épanouissement, on procède à la sélection, à la classification, à la transcription des documents folkloriques, on écarte toute sorte de contradiction ou autres faiblesses logiques, esthétiques ou morales. Mais on va plus loin encore. Les poètes romantiques se chargent de faire mieux que ces documents pauvres et dépouillés : en partant de leur esprit, leur style particulier et leur plan général qu'ils ont l'assurance de connaître, ils rédigent des textes nouveaux

qu'ils offrent au public le plus souvent comme des vrais produits de la poésie populaire.

Il faut noter ici que ce procédé — qu'on a l'habitude de nommer l'ossianisme d'après le nom du barde écossais imaginaire auquel le poète Macpherson avait attribué ses propres créations inspirées par l'ancienne poésie gaélique — s'est montré plus efficace que d'autres procédés de ce genre. Dès le début du XIX^e siècle, le prestige du folklore et son influence sur les littératures et les politiques nationales en Europe sont assurés beaucoup plus par des œuvres poétiques créées sur le modèle folklorique que par des documents folkloriques authentiques, donc plutôt par le folklorisme que par le folklore. Il suffit de citer ici quelques-uns des exemples les plus connus des textes folkloriques d'origine artistique ou douteuse : la grande épopée finnoise *Kalevala*, le recueil des chansons bretonnes *Barzaz-Breiz* composé par Hersart de la Villemarqué, les manuscrits des poèmes populaires tchèques que le philologue Vaclav Hanka prétendait avoir trouvés à Karlove Dvor, le *Dit du Prince Igor* ... (Plumyèue, 123—130, Belmont, 162).

Ce n'est qu'arangé, épuré, voire refait, que les documents folkloriques se rendent utiles à la cause nationale, en devenant l'instrument de la propagande de l'idéologie nationaliste et de la politique qui s'en inspire et s'en réclame. De ces services que le folklore-folklorisme lui a rendu depuis la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècles, la politique des pays européens a besoin encore aujourd'hui. Cela s'explique par le fait qu'aucune idéologie ni aucun régime politique de l'époque moderne ne peuvent se priver complètement de cette sorte de légitimité affirmée par les mouvements nationalistes du XIX^e siècle, qui est la légitimité de l'adhésion populaire, du consensus, de la *vox populi*.

Il serait possible, à partir de l'histoire politique des sociétés européennes (par exemple à partir de l'*Histoire du nationalisme* de Jean Plumyèue) et de l'histoire du folklore (surtout telle qu'elle est présentée par Cocchiara) de retracer la chronique des rencontres du folklore et de la politique pendant les deux derniers siècles. Pour ma part, je me limite ici à une tâche beaucoup plus modeste, qui est celle de dégager quelques fonctions politiques du folklore qui me paraissent les plus importantes, et ceci en me tenant aux exemples yougoslaves :

1. Le folklore sert au réveil de la conscience nationale. Forgé à partir des documents sur la vie et la culture du peuple, le folklore lui est renvoyé, transformé en trésor des valeurs nationales. Il participe à la reconstruction de la totalité de l'être national, qui légitime l'aspiration à l'unité nationale, qui est du moins double : l'unité du corps social et l'unité du territoire national. Par une action politique et pédagogique, on diffuse les valeurs de la littérature populaire devenues des valeurs nationales. Cette action doit être « verticale » pour relier les différentes couches sociales et « horizontale » pour englober l'espace tenu pour espace national. Telle était l'action menée par Vuk Karadžić, considéré à juste titre comme le père de la littérature populaire serbe, de la langue littéraire serbe ainsi que de la nation serbe.

2. Le folklore sert à légitimer les projets et les pouvoirs politiques aux yeux du peuple concerné, mais aussi devant l'opinion internationale et les instances politiques étrangères chaque fois qu'un mouvement ou un régime politique en a besoin. On se réclame des traditions et de la poésie

populaires et on évoque leurs valeurs symboliques identitaires soit pour authentifier et légitimer les mouvements politiques pour l'indépendance nationale, soit pour appuyer et argumenter la volonté et le droit de différentes ethnies de vivre ensemble, de s'unir dans le cadre d'un Etat commun national. Dans un cas, on s'efforce de faire ressortir une altérité, des différences de « nos » traditions populaires par rapport aux traditions de nos voisins, dont nous voulons nous séparer politiquement ; dans l'autre, au contraire, on met en avant les ressemblances de la culture populaire de différentes ethnies pour en tirer la preuve de leur unité.

Au moment de la formation de l'Etat yougoslave en 1918, Jovan Cvijić publie à Paris sous le titre *La Péninsule Balkanique, Géographie humaine*, les textes de ses cours à la Sorbonne qu'il avait donné de 1916 à 1918. Une des tâches dont Cvijić se charge ici est de présenter les « caractéristiques psychiques des Slaves du Sud » et leur « unité ethnique ». Une de ses conclusions, qu'il est intéressant de citer aujourd'hui concerné l'unité ethnique des Serbes et des Croates, qu'il mentionne aussi sous le nom des Serbo-Croates. « A la suite des migrations — dit Cvijić — les Serbes et les Croates se sont mêlés et entrelacés les uns aux autres, au point qu'aujourd'hui il serait impossible de les séparer, même sur le plan géographique » (Cvijić, 11). Cette conclusion et les autres qui vont dans le même sens, c'est-à-dire en faveur de l'unité nationale yougoslave, sont appuyées pour une large partie par les arguments d'ordre folklorique. C'est « par l'étude du folklore, écrit Cvijić, que nous pouvons saisir le caractère, la manière de penser et la conscience des groupes ethniques des Slaves du Sud » (Cvijić, 4).

3. Dans la situation où les différents mouvements ou partis politiques essaient de s'imposer et de s'emparer du pouvoir, le champ de bataille qu'ils lancent les uns aux autres est aussi le terrain du folklore. Pendant la Seconde Guerre mondiale, en Yougoslavie, les partisans et les tchetniques ont mené une lutte acharnée pour rendre siens les plus connues chansons populaires, pour les récupérer, pour pondre l'oeuf de leur propagande politique dans la matrice du folklore. Un nombre considérable des chansons diffusées à cette époque avaient deux versions : l'une qui célèbre les exploits des brigades des prolétaires de Tito, l'autre qui blâme lesdites brigades et loue les unités royalistes sous le commandement du général Draža Mihailović.

Ce genre de guerre des chansons est de nouveau actuel en Yougoslavie. On la retrouve à deux niveaux. Les deux parties qui étaient engagées dans la guerre en Croatie ont utilisé, pour propager leur cause ou simplement pour louer les vertus militaires, les mêmes clichés ou textes de la littérature populaire. Un exemple : une vieille marche, devenue assez populaire dans les derniers mois, est resurgie dans deux versions : la serbe et la croate. Dans la première, intitulée : « La marche de la Garde du Roi Pierre », les Serbes marchent sous le regard des « demoiselles belgradoises » et « l'étendard héroïque flotte pour la liberté de la Serbie », tandis que dans l'autre « Pas par pas » les « freulein zagrebiennes » admirent le pas uniforme des gardes croates et « l'étendard croate flotte pour la liberté et le pays croate ».

D'autre part, certains partis politiques, surtout en Serbie, encouragent les faiseurs de chansons dans le style populaire qui veulent bien mettre en vers leurs programmes ou les qualités de leurs chefs.

En proposant ici quelques modèles et paradigmes de la fonction politique du folklore, c'est-à-dire de la politisation des traditions et de la poésie populaire, qui est une affaire de l'époque moderne, je ne voudrais pas laisser l'impression de négliger le fait que les rapports du folklore et de la politique diffèrent d'un pays à l'autre, et qu'ils sont inscrits dans l'histoire de chaque communauté nationale. Pourtant, vu l'importance et l'actualité de réinterpréter les structures politiques et culturelles de nos sociétés — y compris les différentes formes de la politisation des traditions populaires — dans le cadre de l'histoire moderne européenne, j'ai choisi ici d'en mettre en relief les points de l'homologie et de la continuité.

C'est au premier chef la continuité d'une idée moderne de l'identité nationale liée à la fidélité réelle ou psychologique au sol ancestral, à la société rurale, au mythe d'une vie rustique naturelle. Cette idée — ou ce « principe de la pomme de terre », d'après une expression de Ernst Gellner, qu'il a trouvé pour décrire le fait que les Estoniens associent leur identité nationale à une époque où ils cultivaient la pomme de terre (Gellner, 14) — est toujours vivante. *Nous*, ce sont sans exceptions ceux qui vivent sur le sol natal, nos ancêtres, nos paysans, c'est-à-dire une idée de ce qu'ils devraient être. « Non seulement les mœurs régionales ou rurales ont une valeur intrinsèque — écrit Maget — mais ce sont les meilleurs, celles qui doivent servir de modèles. Elles seules sont dignes d'être cultivées, parce que pures, authentiques, originales en regard de ce qui est altéré, corrompu, falsifié, sophistiqué et standardisé... Dans les oppositions capitale/province, ville/campagne, élite/peuple, les seconds termes sont le réceptacle des vraies valeurs et les loyers inaltérables de régénération de l'ensemble » (Maget, 277).

En effet, il s'agit de la continuité d'un mouvement double. D'un côté, le pouvoir politique moderne modèle, rationalise, esthétise, structure, urbanise, bref, cultive une matière première qui sont le peuple et ses traditions à l'état brut, naturel, sauvage. La grandeur, le prestige national est la création, l'oeuvre du pouvoir politique. D'autre part, ce pouvoir se veut le protecteur, le meilleur représentant de l'authenticité, non altérée, naturelle, non corrompue des traditions populaires. Pour incorporer de tels traits dans l'image de soi, il mystifie, il innocente, il naturalise ses intérêts véritables et il s'adresse au peuple et se fait apostropher par lui dans les messages formulés dans un style folklorique, qui sont proposés comme l'expression de la volonté profonde du peuple et aussi comme une voix authentique de la nature elle-même. A l'époque moderne, *vox populi* est moins *vox dei* que *vox naturae*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Belmont, N., 1986. *Paroles patennes, Mythe et folklore*, Paris, Imago.
 Cocchiara, G., 1971, *Storia del folklore in Europa*, Torino, Boringhieri.
 Cvijić, J., 1918, *La Péninsule balkanique*, Paris.
 Gellner, E., 1991, « Le nationalisme en apesanteur », Terrain 17, octobre 1991.
 Karadžić, V., 1969. *O jeziku i književnosti*, Beograd, Prosveta.
 Mihailescu, V., 1991. « Nationalité et nationalisme en Roumanie » Terrain 17, octobre 1991.
 Maget, M., 1976. « Ethnographie européenne », in *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard.
 Plumyène, J., 1979. *Les Nations romantiques. Histoire du nationalisme. Le XIX^e siècle*, Paris, Fayard.

FREIMAUEREREI UND MODERNISIERUNG

HELMUT REINALTER
(Innsbruck)

I

Die historische Modernisierungsforschung befaßt sich mit langfristigen, epochenübergreifenden, gesellschaftlichen Transformationsprozessen, die in Westeuropa im 17. und 18. Jahrhundert begannen, dann aber im Verlaufe des 19. Jahrhunderts die ganze Welt in ihre Dynamik miteinbezogen haben. Die in Ansätzen entwickelte Theorie der Modernisierung hat im engen Konnex mit der Analyse der wichtigsten Strukturelemente des Modernisierungsprozesses besonders sechs Aspekte hervorgehoben:

1. Wirtschaftliches Wachstum als eine Dauerbewegung industrieller Expansion.

2. Strukturelle Differenzierung. Aus dem alteuropäischen Haus hat sich im Laufe der Zeit eine zunehmende arbeitsteilige Wirtschaft, aus Herrschaft als individueller Verfügungsgewalt über einen Personenverband die überindividuelle Staatsorganisation eines Territoriums und aus dem öffentlichen Leben die bürgerliche Privatsphäre ausgegliedert.

3. Der Wertewandel, ein Übergang von partikularistischen, unspezifischen zu universalistischen, funktionspezifischen Wertemustern, die in Sozialisationsvorgängen verinnerlicht und handlungsleitend werden.

4. Die Mobilisierung. Sie wird als Erzeugung von räumlicher und sozialer Mobilität verstanden und als Erhöhung von Erwartungen sowie als Verfügbarmachung von Ressourcen aufgefaßt.

5. Die Partizipation. Komplizierter werdende Differenzierungen machen Vermittlungsmechanismen notwendig.

6. Konfliktlösungen durch Vermeidungsstrategien¹.

In der Forschung hat man sich vorläufig darauf geeinigt, Modernisierungstheorien keineswegs als geschlossenes, theoretisches System zu sehen, sondern als ein Ensemble von Problemen und Lösungsvorschlägen² zur Erklärung und Interpretation des Modernisierungsprozesses.

Gegen dieses Konzept sind verschiedene Einwände erhoben worden. Die Kritik, die vor allem im Rahmen der Diskussion über die Verbesserung der Modernisierungstheorien entstanden ist, konzentriert sich in erster Linie auf die allgemeine Evolutionsmechanik, bei der Krieg und Kolonialherrschaft, Imperialismus und internationale Politik fast ausgeklammert wurden³. Darüber hinaus wurde und wird den Modernisierungstheorien unterstellt, daß sie mit ihren Ansätzen zu einer Evolution-

¹ Vgl. dazu auswahlweise H.—U. Wehler: *Modernisierungstheorie und Geschichte*, Göttingen 1975; W. Zapf: *Die soziologische Theorie der Modernisierung*, Mannheim 1974 (MS.); W. Zapf: *Modernisierungstheorien*, in: *Festschrift B. Hanssler*, Pullach 1974, S. 302 ff.; D. Lerner — J. S. Coleman: *Modernization*, in: *IESS* 10 (1968), S. 386 ff.; P. Flora: *Modernisierungsforschung*, Opladen 1974.

² Wehler, *Modernisierungstheorie*, S. 5 f.

³ Zur Kritik vgl. Wehler, a.a.O., S. 18 ff.

slehre mit konservativer Neigung und ihrem gradualistischen Aufstiegsrhythmus tiefgreifende Veränderungsprozesse in Entwicklungsländern als überflüssig betrachten oder überhaupt negieren. Vielfach wurde auch behauptet, daß die Modernisierungstheorien eine Fortsetzung des Sozialdarwinismus wären. Sicher ist jedoch, daß es bei der Frage über die Bedeutung der Modernisierungstheorien vor allem um ihren wissenschaftlichen Nutzen und ihre Erklärungskraft geht ⁴.

II

Nach diesen kurzen, theoretischen Überlegungen soll nun an einem konkreten, empirischen Beispiel die Frage untersucht werden, ob die Freimaurerei als Organisationsform der bürgerlichen und industriellen Gesellschaft des ausgehenden 18. und 19. Jahrhunderts die Modernisierung in Europa beeinflußt und mitgetragen hat. Allerdings muß gleich zu Beginn einschränkend hinzugefügt werden, daß die Gesellschaft des 19. Jahrhunderts nicht nur von Modernisierungstendenzen geprägt war, sondern auch Mischformen aus traditionellen und modernen Elementen aufwies. Der Verlaufsprozeß war stark von Schüben und Rückentwicklungen, von Refeudalisierung und gleichzeitig von Modernisierung beeinflußt ⁵.

Im Verlaufe des 18. Jahrhunderts entstanden in Europa verschiedene Gesellschaften und Vereine, die literarisch oder wissenschaftlich, praktisch-ökonomisch oder philosophisch-ethisch orientiert waren ⁶. Diese sogenannten Aufklärungsgesellschaften, von denen die Gelehrten — und die Lesegesellschaften am verbreitetsten waren, stellten ein bedeutendes Medium bürgerlicher Selbstfindung und politischer Bewußtseinsbildung dar. Die Sozietäten der Aufklärung bildeten einen besonderen „Kristallisationspunkt“ und ein wichtiges Forum für aufklärerische Diskurse. In den verschiedenen Aufklärungsgesellschaften ist die Aufklärung selbst als ein soziokultureller Prozeß am besten faßbar und daher für die Modernisierung ein entscheidendes Element.

Für die Entwicklung aller Gesellschaften waren natürlich staatliche Vorschriften als Rahmenbedingungen bestimmend. Der Spielraum hing praktisch völlig vom Ausmaß staatlicher Einflußnahme ab. Über die Motive für die Gründung der verschiedenen Sozietäten läßt sich allgemein sagen, daß diese spezifische Art freiwilliger und partieller Vergesellschaftung dort am stärksten entwickelt war, wo einerseits die Verbindlichkeit ständisch-korporativer Lebensgestaltung abnahm oder schwand, während sich andererseits im Bürgertum neue Bedürfnisse und Interessen herausbildeten, die nichtmehr nur auf das engere Berufsfeld und Standesleben bezogen waren. Die Mitglieder der Sozietäten schlossen sich zu freier Geselligkeit zusammen und strebten Freundschaft und menschliche Bindungen an. Zugleich wollten sich die Mitglieder gegenseitig belehren, voneinander lernen und sich weiterbilden, um aufgeklärt und vernünftig

⁴ Ebd., S. 39 ff.

⁵ E. Fehrenbach : Vom Ancien Régime zum Wiener Kongreß, München 1981 ; D. Langewiesche : Europa zwischen Restauration und Revolution 1815 — 1849, München 1985.

⁶ Auswahlweise U. In Hof : Das gesellige Jahrhundert, München 1982 ; R. van Dülmen : Die Gesellschaft der Aufklärer, Frankfurt/M. 1986 ; H. Reinalter (Hg.) : Aufklärungsgesellschaften, Frankfurt/M. — Bern — New York — Paris 1992.

zu werden. Die Gesellschaften setzten sich aber auch gemeinnützige, gesamtgesellschaftliche Ziele, wie die Förderung des Gemeinwohls und die Verbesserung gesellschaftlicher Zustände. Ihre Grundlage war der sich allmählich herausbildende moderne Staat mit seiner Beamtenschaft und die beginnende Emanzipation des Bürgertums in Verwaltung, Wissenschaft und Wirtschaft. Im Prozeß bürgerlicher Emanzipation stellten sie eine Etappe zwischen feudaler Korporation und bürgerlicher Assoziation dar. Zur Entstehung bürgerlicher Öffentlichkeit haben sie wesentlich beigetragen; sie waren eine wichtige Erscheinungsform des tiefgreifenden gesellschaftlichen Transformationsprozesses. In den Aufklärungsgesellschaften wurden zum erstenmal über konfessionelle Grenzen, staatliche und ständische Interessen hinweg gemeinsame, für die ganze Gesellschaft verbindliche Anliegen vertreten⁷. Ihre Zahl und ihre Bedeutung nahmen seit der Mitte des 18. Jahrhunderts stark zu. Bald war ein erheblicher Teil des Bürgertums organisiert.

Mit den Vereinigungen der bürgerlichen Gesellschaft des 19. Jahrhunderts kamen dann, von der Aufklärung beeinflusst, Organisationsformen auf, die in ihrer Trägerschaft erstmals weit über den Gelehrtenstand hinausgingen und Ziele verfolgten, die nicht mehr nur als gelehrt-wissenschaftlich, sondern als bürgerlich-reformerisch bezeichnet werden können, so unterschiedlich sie auch in ihren Ausprägungen waren. Dazu gehörte auch die Gruppe der Freimaurer, die eine moralische Welt außerhalb von Staat und Kirche verwirklichen und über den Weg der Selbsterziehung und – vervollkommnung verantwortungsbewußte Staatsbürger heranzubilden wollte.

Die Freimaurerei hat einen nicht unwesentlichen Einfluß auf die „Erosion der höfisch-aristokratischen Standeskulturen“ und auf die Entstehung einer neuen bürgerlichen Oberschichtenkultur ausgeübt. Rationalität, Aufklärung und Geheimnis waren im freimaurerischen Verständnis kein Widerspruch. Das Geheimnis und die Arkandisziplin enthielten „als eine organisatorische . . . wie symbolisch-kulturelle Größe bestimmte soziokulturelle Transformationspotentiale“, die im Rahmen des gesellschaftlichen Strukturwandels und der Modernisierung im 19. Jahrhundert emanzipatorische Aspekte aufwiesen⁸.

Dazu kam noch ein in Ansätzen entwickeltes demokratisches Potential in den Logen, das sich nicht nur in der ständischen Nivellierung, in der Verwirklichung der gesellschaftlichen Gleichheit und im humanen Prinzip „Mensch unter Menschen“ in einem ständetranszendierenden Sinne manifestierte, sondern auch in der Selbstordnung und –verwaltung, in der relativ stark ausgeprägte Formen der Willensbildung erkennbar waren, und sogar im offenen Bekenntnis zur Demokratie, das vor 1789 noch gegen das realbestehende politische System des Absolutismus und gegen den ständisch aufgebauten Staat gerichtet war. Auch das Überwinden von territorialen, konfessionellen und sozialen Schranken

⁷ Vgl. van Dülmen, Die Gesellschaft der Aufklärer, S. 8 ff.

⁸ N. Schindler: Freimaurerkultur im 18. Jahrhundert, in: Klassen und Kultur, hg. von R. M. Berdahl u. a., Frankfurt/M. 1982, S. 207; H. Reinalter: Freimaurerei und Modernisierung, in: Wiss. Zeitschrift der Universität Halle 41 GH 1 (1992), S. 92 ff.

bildete einen wesentlichen Bestandteil des humanitären und gesellschaftlichen Verständnisses der Freimaurerei⁹.

In vielen profanen, aber auch genuin-masonischen Broschüren findet sich häufig das Thema der Gleichheit der Menschen, wobei auf den großen Vorteil der Freimaurerlogen hingewiesen wird, da diese die Duldsamkeit der verschiedenen Stände befördere und damit einen wesentlichen Beitrag zu einer toleranten Verhaltensweise leiste. Die demokratischen Ansätze in der Freimaurerei zeigten sich besonders im Postulat der natürlichen Gleichheit aller Menschen, das allerdings — wie bereits angedeutet — im Gegensatz zur faktischen, politischen und gesellschaftlichen Ungleichheit stand, die aber von den meisten Freimaurern in der Regel als zwangsläufig hingenommen wurde. Deren Einstellung änderte sich erst nach der Französischen Revolution und im Verlaufe des 19. Jahrhunderts, da nun ein Teil der Freimaurer davon überzeugt war, daß die Gleichheit auch im Staat und in der Gesellschaft durchgesetzt werden müsse, um den freimaurerischen, humanitären Zielen zum Durchbruch zu verhelfen. Der Weg ist allerdings ambivalent: einige bleiben noch im Rahmen der Reformen, die radikaleren Mitglieder schließen eine revolutionäre Veränderung prinzipiell nicht aus. Darüber hinaus manifestierte sich das demokratische Potential besonders in den Formen der Willensbildung, zumal die Gesamtheit der Mitglieder die letzte Entscheidungsgewalt besaß. Die Ämter der Logen, ihre Ausschüsse, Kommissionen, Versammlungen und ihre Gesetzgebung waren im Sinne der Mitbestimmung aller Glieder nach dem Mehrheitsprinzip das Abbild eines republikanischen Verwaltungssystems. Selbstordnung und Selbstverwaltung müssen aber auch als ein wichtiges demokratischen Element der bürgerlichen Gesellschaft im allgemeinen gesehen werden. Die Statuten der Logen, die sich in wesentlichen Punkten kaum voneinander unterschieden, waren in ihren Grundgedanken auf die Gleichberechtigung aller Mitglieder ausgerichtet¹⁰. Die Statuten gaben allerdings noch keine Garantie, daß das freimaurerische Leben konfliktfrei abliefe, zumal es in den Hochgraden Oligarchisierungstendenzen und eine zum Teil sehr restriktive Mitgliederpolitik gab. Letztlich blieb jedoch entscheidend, daß jede strukturelle Veränderung die Zustimmung der Mehrheit aller Mitglieder erforderte. Die Satzungen garantierten doch weitgehend die Gleichheit der Bürger, bei denen Stand, Herkunft, politische Einstellung und Konfession keine entscheidende Rolle mehr spielten. Damit wurde erstmals die Möglichkeit geschaffen, daß Menschen aus verschiedenen Ständen und Berufen in den Logen die gleiche Stimme besaßen und ihre Meinung frei äußern konnten¹¹.

⁹ Vgl. dazu H. Reinalter: Freimaurerei, Jakobinismus und Demokratie, in: Ders., Die Französische Revolution und Mitteleuropa, Frankfurt/M. 1988, S. 162 ff.; H. Reinalter (Hg.): Aufklärung und Geheimgesellschaften, München 1989, S. 41 ff.; H. Reinalter: Masoneria y Democracia, in: Política y Sociedad, Bd. 1, hg. von J. A. Ferrer Benimeli, Zaragoza 1989, S. 55 ff.; H. Reinalter: La massoneria e le forme della sociabilità in Europa, soprattutto in Germania ed Austria, nella seconda metà del XVIII secolo, in: La massoneria e le forme della sociabilità Europa del Settecento, a cura di Z. Ciuffoletti, Firenze 1991, S. 71 ff.

¹⁰ Reinalter, a.a.O. (wie Anm. 9); Reinalter, Freimaurerei und Modernisierung, S. 94.

¹¹ H. Reinalter: Das demokratische Potential in der Freimaurerei der Spätaufklärung, in: Die demokratische Bewegung in Mitteleuropa von der Spätaufklärung bis zur Revolution 1848/49, hg. von H. Reinalter, Innsbruck 1988, S. 74 ff.

Neben diesen hier angeführten Beispielen demokratischer Entwicklung zeigten die Geheimgesellschaften allerdings auch eine stark ausgeprägte Hierarchie und rationale Erweckung antiker Mysterien, unabhängig von Kirche und Staat. Dieser Entwicklungstendenz entsprachen in Staat, Kultur und Gesellschaft des 19. Jahrhunderts Modernisierungsschübe und Refeudalisierungstendenzen. Für den Modernisierungsprozeß war wichtig, daß in den Freimaurerlogen die Standesschranken, nationalen und konfessionellen Bindungen aufgehoben und gleichzeitig qualitativ neue Normen und Verhaltensmuster antizipiert wurden¹². Die Freiheit vom Staat, welche die Freimaurerei anstrebte, war wohl das eigentliche „Politicum“ der ansich als Organisation größtenteils unpolitischen Freimaurerei, denn ihre Unabhängigkeit und Freiheit konnte sie nur in jenen Bereichen verwirklichen, die nicht unter dem Einfluß der kirchlichen und politischen Instanzen standen. Ihr geheimer Charakter hatte daher auch eine entscheidende Schutzfunktion vor der Kirche und dem Staat. Dieser Funktion entsprach auf geistiger Ebene die Trennung von Moral und Politik. Die Glaubensdifferenzen sollten moralisch überwunden und die bürgerliche Morallehre sozial verwirklicht werden. Hinter der Abwendung von der herrschenden Politik stand die Absicht, über die bestehenden Parteien hinaus eine neue soziale Einheit zu bewirken¹³. In der Praxis zeigte sich allerdings sehr rasch, daß die Logenmitglieder nicht selten enge Verbindungen mit der Politik eingingen und in ihre Dienste traten. Damit konnte die Freimaurerei im Sinne grundlegender gesellschaftlicher Reformen einen direkten Beitrag zur Modernisierung leisten.

In den osteuropäischen Staaten, besonders in Rußland, war die Freimaurerei eng mit der „Europäisierung“ verbunden, wobei auch ein altes voraufklärerisches Anliegen, nämlich das Suchen nach Erkenntnis und nach der eigenen geistigen Vervollkommnung eine wichtige Rolle spielte. Vorrangig ging es hier um den „neuen Menschen“ und um den geistigen Gehalt des Christentums¹⁴. Durch die Verbreitung der Ideen der Aufklärung und die Verwirklichung des aufklärerischen, fortschrittlichen Denkens haben die Freimaurer auch in Osteuropa wenigstens in Ansätzen zur Modernisierung beigetragen. Unter dem Prozeß der Europäisierung, der mit Hilfe der Freimaurer einsetzte, verstand man einen Vorgang der Akkulturation und der Hinwendung. Man wollte ein neues Verhältnis zu Europa gewinnen.

III

Das große Gewicht der Freimaurerei in der Modernisierung zeigte sich, so kann zusammenfassend hervorgehoben werden, nicht nur im sozialen, humanitären und moralischen Engagement, sondern auch darin, daß in den Logen demokratische Formen und Institutionen der Willensbildung entstanden und daß viele Politiker und Intellektuelle der Freimaurerei beitraten, um geistigen Einfluß zu gewinnen und politische Ziele

¹² Schindler, Freimaurekultur, S. 210.

¹³ R. Koselleck : Kritik und Krise, Frankfurt/M. 1973, S. 49 ff.

¹⁴ Vgl. dazu G. von Rauch : Johann Georg Schwarz und die Freimaurer in Moskau, in : Beförderer der Aufklärung in Mittelund Osteuropa, hg. von E. H. Balázs u.a., Berlin 1979, S. 212 ff.

durchzusetzen. Dabei kam ihr sicher, ohne ihren Einfluß zu überschätzen, zumindest in einigen wichtigen Bereichen des Modernisierungsprozesses eine bedeutende Funktion zu, wie z. B. im Wertewandel, in der Ethik, in der Partizipation, in der Entstehung neuer Gesellschafts- und Kommunikationsformen, im Konfliktlösungsbereich, in der Liberalisierung und Demokratisierung.

Abschließend muß hier allerdings nochmals hervorgehoben werden, daß die freimaurerischen Systeme und Richtungen im 19. Jahrhundert ein breites Spektrum aufwiesen und daher nur ein Teil innerhalb der Freimaurerei als Mitträger der Modernisierung gesehen werden kann. Dieser fortschrittlichen Minderheit kommt aber im Hinblick auf die Ausgestaltung früher liberaler, konstitutioneller und demokratischer Strukturen eine gewisse Bedeutung zu, die bisher von der historischen Modernisierungsforschung unterschätzt oder ganz übersehen wurde, auch wenn in vielen masonischen Systemen und Obendienzen durch festere Strukturen eine effektivere Herrschaftspraxis feudalen Zuschnitts entwickelt wurde und eine innere Hierarchisierung stattfand, die zum Teil im Gegensatz zur Modernisierung stand und sich auf den Demokratisierungsprozeß eher hemmend als fördernd auswirkte.

Zum Autor :

Dr. phil. Helmut Reinalter ist Professor am Institut für Geschichte der Universität Innsbruck, Leiter der internationalen Forschungsstelle „Demokratische Bewegungen im Mitteleuropa 1770 –1850“ und ordentliches Mitglied der Europäischen Akademie der Wissenschaften und Künste.

MODERNIZATION OF TURKISH WOMAN

SEÇİL AKGÜN
(Ankara)

Today, women in Turkey possess the same rights as women belonging to the highly developed countries of the world. However, their status passed through various stages before reaching the present position. These stages can be divided as the *pre-Islamic* period, the period of *Islamic influence*, the *Tanzimat*, the *constitutional* era and the *republican era*.

Prior to Turkish Islamization, Turkish women enjoyed many social and marital rights denied to them later. Kasgar and Kirgiz women were engaged in commerce and agriculture the same as men. Both sexes participated in dances and amusements.

With the acceptance of Islam, Arabic traditions started to penetrate into Turkish society and gained priority at the expense of Turkish customs, particularly in urban areas. Among these traditions was the belief that women were not created the equal of men and that they lacked intelligence by birth. Daughters were not considered the genuine children of the family. A father would count only his sons when asked the number of his children. Women were mostly abandoned when they failed to bear sons. They could not walk in the street unescorted, and had to remain a few steps behind the husband when together. They had no place in social events. Theaters arranged ladies' days or would reserve special sitting areas for women. They had to sit separately in trolley cars, boats or wagons. They wore *çarşaf* — a custom which originated from the Koran — and had no civil or inheritance rights. A woman could be divorced by merely the husband's words announcing it. Women were not even included in the census.

This inferior status of women within the Ottoman Empire was mainly due to their lack of education and economic freedom. Even men were not properly educated in the Empire and had to be content with *medrese* education. Under the heavy influence of Islam, any thing which may broaden minds was considered alien, even sinful. It was already the end of the 18th century when Ottoman statesmen finally realized the general decline and grasped the importance of education. To stop this decline, they started to take precautions which culminated around institutional and educational improvements based on westernization.

Tanzimat emerged with a clear *conscience of western superiority*. Students were sent abroad and foreign experts were invited to Turkey hoping to forward westernization. They all became aware of the pitiable condition of the Turkish women soon and started to emphasize that a society depriving women of education could never advance. Indeed, the conservative Ottoman society regarded women as feeble-minded and weak and even called them "long hair, short wits".

Foreign experts invited to the Empire to design towards improving education noticed that the only education extended to girls was a scanty instruction of no more than memorizing parts of the Koran, between the ages of 6 and 8. They advised the state to start girls' schools if reformation was wanted. One of these instructors declared: "Take away the poor knowledge from the minds of the intelligent Turkish women and replace it with positive thought, give her twenty years, and you will be amazed to note the generation she will bring up for the society. Today, Turkish women are totally ignorant. There is probably one literate Turkish woman in a thousand. When the mothers are equipped with enough knowledge to give a scientific initial training to their children, then they can be the initial and actual instructors of the future youth".

These observations brought major changes. Then, *girls Ruştiye's public primary schools* were opened in Istanbul. In 1870 women's teachers colleges and handcrafts schools opened their doors to give girls first intermediate, than higher education. At the end of the 19th century there were still only 9 *Ruştiyes with 350 students and 9 teachers' colleges with no more than 50 students*.

These 19th century attempts were supported by the Young Ottomans, the first Turkish reformers who were the primary defenders of women's rights. Strangely, they were all men. Their first attempts were directed at educating women and they blamed strict adherence to traditions for the lack of it. Among them, *Namik Kemal*, a staunch advocate of liberty complained about traditions and said: "I wonder if there is another concept besides the sum of all superstitions called traditions to make this world an ordeal for men! Death is fearful, but it only takes a minute. Traditions are eternal. One does not suffer as much from illness or famine as one does from traditions".

Not much later, the Young Turks also became completely aware of the necessity for compulsory education for women. When a parliamentary régime was initiated in 1876, even the politicians championed this subject. A deputy in the Parliament said: "Everything in the world connected with prosperity, happiness and civilization is related to education. There are no women's schools in Turkey except for a few recently established ones in Istanbul. We have not even regarded women as human beings, let alone educating them. We have also overlooked the fact that training and education of men is dependent upon women. Imagine how insufficient the training of a child can be and how ill-behaved he could be if initial training is given by an ignorant mother". A patriotic poet of the early 20th century, *Tevlik Fikret* commented "*A nation which does not educate its women condemns its men to ignorance*". These first attempts did not accomplish more than start a debate on the position of women in the Ottoman Empire. But it became clear that women were worthy of education. Gradually defenders of women's rights increased and even made their ideas public, particularly during the second constitutional era. Some women even made their way to universities and even began to advocate their rights. This was not by demonstrations or marches. They became literarties and wrote about their problems. Strangely enough not all literary women believed in equality. For example, in 1908 one of the very few educated Turkish women, *Ismet Hanım*,

wrote an article in *İkdam* titled *What Will Become of Us* in which she evaluated the harsh anti-feminism in the Turkish society. She emphasized that education was the only means for women to liberate themselves from being dependent on men or economic purposes. Considering that Turkish women registered practically no improvements since medieval times this was a very big and daring step. However, there were women as educated as İsmet Hanım, who presented quite a controversy. *Keçecizade* İkbâl Hanım who responded to the former, in the same journal, serves as a good example.

"Muslim ethics accept antifeminism and we are responsible for protecting this principle. Men ought to be superior to women. Men possess this superiority by birth. We women neither have physical strength like men, nor are our minds equal to theirs. How can it be possible to get along in the family in which women and men are equal! Such a family would only breed problems. İsmet Hanım does not seem to be after political rights yet. For the time she only seeks education and improvement. This allegation is groundless. The purpose for learning should be put into practice. We are created as women and this is enough to keep us from having a higher education and using it. The law of nature precludes us from participating in politics. Demanding political rights leads to demanding professional rights. This cannot be. For example women cannot serve in the army. Even if they did, armies composed of women would be completely useless. It is much better for a woman to starve rather than have professions such as a civil servant, an engineer, a laborer or a mailman".

While urban women started to reflect on ideas concerning women's status in the empire, rural women, not provided with the same educational opportunities, were completely alien to these developments. However, we must admit that rural women were not subjected to the orthodox restrictions of their urban counterparts. They had more freedom. This was related to the cosmopolitan structure of large cities. Variety of foreigners practicing different customs and traditions in large cities urged urban men to be more possessive with their women.

It was after the declaration of the republic that women's status started to improve dramatically. A major factor was the decrease in male population due to continuous wars. Inevitably, women's help was sought in areas vacated by men such as labor, industry, agriculture and bureaucracy both during the First World War and Turkish Independence War. However, enjoying rights man possessed was not part of this participation. Atatürk was a keen observer of women's problems. He embraced the case of Turkish women along with other reform movements he designed in order to transform Turkey into a national modern state. In order to achieve this he knew he had to free the society from the alien traditions and institutions which dominated it for hundreds of years. So he took up problems one by one in this difficult and challenging task. It was proved that religion and state co-operation was the greatest stumbling block to renovations. So his first step was to secularize the state and based his entire movement on secularization. He knew that efforts towards modernization of women required some time. He had already started to stress this matter during the independence war as he addressed crowds. He once

said : "The position of our women is indicative of the opinion of our enemies. They claim that the Turks are already divided among themselves as men and women, and they think that it is an easy task to rule over an already divided society. They claim that we, as we are separated as men and women, do not have national integrity".

As he commanded the independence war, he witnessed many Turkish women fulfilling men's tasks even in the battle fields. He made use of these heroines in order to prepare the society for women's emancipation. He deliberately took tours, addressed people particularly in more conservative areas, and related the part women played in the independence war. He talked of the importance of educating girls since it was up to them to raise the future generations. He insisted that advancement of Turkey depended upon the mutual advancement of men and women. He reiterated that both sexes should participate in a healthy society and said : "Is it possible that half of a community should sink into the ground while the other reaches the sky ! Undoubtedly steps leading to progress must be taken by men and women together as companions. And together they must accomplish the stages of journey into progress and renovation" !

Atatürk was the President and the hero of the state so it was not likely that he would be subjected to open rejections in a nation not yet accustomed to democracy. He took advantage of this. Indicating that women's liberation was his ideal, he became a genuine leader of women's emancipation. He stressed this in his personal life too. During his brief, unhappy marriage he made it a point that his wife would always accompany him. After his divorce, he adopted two young girls and attended social events in their company. He wanted to serve as an example to the society which had to get used to seeing men and women side by side. He chose the field of aviation as profession for one of them. He encouraged women actresses to appear on stage where previously non-Muslim women or men disguised as women played women's parts. He invited women to ball-room dances along with their husbands and personally demonstrated dancing. A Turkish girl was the winner of the 1932 world beauty contest. These subtle changes and gradual acceptance of women in society took place as the Turkish civil code was altered. The legal changes were performed through several steps until women gained full equality. Initial changes were made in the civil code as early as 1917, but these were no more than adjustments to provide women professional participation. The 1924 Education law, bringing equality to girls in education, was the first strong step of the republic. In 1926, polygamy was abolished and civil marriages and divorces were made compulsory. The 1930 decree, providing women's participation in municipal elections was the first step of political equality. This was completed in 1934 when the Turkish women gained the right to vote and enter elections. Atatürk immediately made use of some candidates he had in mind and in the 1935 elections, 17 women deputies participated in the Grand National Assembly. Naturally there were some objections to women's emancipation in Turkey. Although opposition was displayed by some politicians, intellectuals were particularly claiming religious violation. However, with the secular state, it was not possible to stop the movement for the sake of religion.

Therefore no major demonstrations were held to protest against women's emancipation. Atatürk was prepared for the rejection he knew was bound to come when such important changes are performed in such a conservative society. His precaution to preserve all reforms was to legalize them and take strict measures to protect them.

As to Turkey today, we cannot claim that women's liberation has quite reached its final goal yet. We can say that Turkey is still going through the growing pains Western nations went through centuries ago. The period of enlightenment in the West developed and bore its fruits over centuries of experiments. In Turkey's case, Atatürk was aware that such a long investment was impossible to make in order to catch up with the West. So with women's rights, like other renovation, there was no time to wait for the society to feel the need for it, fight for it. Turkey was given the reforms. Turkish women were given the rights. Naturally, there are still traces of the past era. This is connected to the lack of education. Next comes economic liberty. In most urban areas most Turkish women now work and get equal pay with men. They are the educated and cultured. They enjoy the support of the state too. Therefore they naturally regard themselves as equal to men. But the rest have to meet this standard. The Turkish Constitution clearly indicates that there is no discrimination between men and women. So absorbing it is a matter of education. One can, therefore, confidently say that once the problem of education overcome, Turkish women will learn more the value of their rights and will not allow any political or reactionary interferences to deprive them of what they possess.

LES « FORMES VIDES », HIER ET AUJOURD'HUI

ANDREI PIPPIDI

Nous nous trouvons à la fin d'un colloque international à Bucarest. Il est peut-être utile de savoir comment on envisageait un pareil événement il y a un siècle, plus exactement en 1884. Avec quelque vanité et surtout de l'ambition, Alexandre Odobescu s'était donné pour tâche d'organiser en Roumanie un Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique. Plaidant pour son idée, il argumentait ainsi : « Puisque tous les étrangers souhaitent tellement nous connaître de près, pourquoi devrions-nous nous dérober et nous esquiver ? N'avons-nous vraiment rien à leur montrer ? Tous m'ont répondu : vous ne sauriez être moins préparés pour ces études que ne l'étaient en 1876 les Portugais, lorsqu'ils nous ont invités au Congrès de Lisbonne. Ils n'avaient rien, ni musées, ni spécialistes, ni fouilles. Cependant, ils ont convoqué le Congrès chez eux. Les étrangers leur ont apporté leur science et leur curiosité scientifique et depuis lors le Portugal a été introduit dans le circuit scientifique des anthropologues et des archéologues. D'ailleurs on dit la même chose de la Hongrie, qui a accueilli le Congrès en 1874 » . . . ¹ Les appréhensions et les réserves des autres membres de l'Académie Roumaine furent alors exprimées par Bogdan P. Hasdeu, qui répliquait : « Vous pouvez m'en dire tant, vous qui êtes passé maître dans l'art de bien dire, si ingénieuse que soit votre démonstration, il n'en reste pas moins un fait assuré, à savoir que nous n'avons ni *quoi* ni *qui* présenter à ce Congrès . . . Tocilescu est un archéologue épigraphiste, mais pas un spécialiste de la préhistoire. Moi, je ne sais plus vraiment ce que je suis, mais je n'entends rien à la préhistoire. Stourdza est un excellent numismate, mais lui non plus n'a jamais fait de l'archéologie préhistorique. Il y a vous, enfin, mais une hirondelle ne fait pas le printemps. Même s'il y avait qui produire, qu'est-ce qu'on peut offrir ? Urechia, si on le lui demande, pourra toujours organiser admirablement l'accueil, avec des lampions, des drapeaux, des cocardes, etc . . . Il y aura des banquets, tant qu'on voudra, mais la devise du Congrès n'est pas *in vino veritas* . . . On va se moquer de nous, eh bien, moi je préfère attendre le temps où nous serons capables de donner une impression convenable à l'Europe » ².

Les deux raisonnements, peut-être également valables, résument parfaitement la modernisation de la Roumanie au XIX^e siècle : un dessein à double visage dont les contradictions étaient déjà apparues. Celles-ci

¹ *Scrisori către I. Bianu*, éd. Marieta Croicu et Petre Croicu, III, Bucarest, 1976, pp. 114–115.

² *A. Odobescu și corespundenții săi*, éd. Filofteia Mihai et Rodica Bichis, Bucarest, 1984, pp. 227–228. La même lettre a été éditée par Al. Săndulescu et coll. dans le recueil *B. P. Hasdeu și contemporanii săi români și străini*, III, Bucarest, 1984, pp. 65–66 (pourtant, la date n'est pas 1889, mais 1884).

vont peu à peu devenir des attitudes politiques bien précises, irréductibles, parce qu'elles appartiennent à des systèmes de valeurs différents. Sans méconnaître la diversité de leurs expressions, nous essayerons ici de suivre leur évolution, tant que les deux versions se sont développées selon un même plan, dans un enchaînement que, seules, les dictatures ont eu la volonté et le pouvoir de casser.

Il ne faut pas croire que cet affrontement entre les partisans du rythme accéléré et les temporisateurs prudents, honnêtes, impopulaires, soit un fait particulier au milieu roumain ou à l'espace balkanique. On le retrouve en Russie, ce qui achève de nous persuader qu'on ne peut détacher l'histoire sud-est européenne de celle de l'empire dont cette région a longtemps subi la protection jalouse ou la convoitise. Une lettre de Gogol déplore déjà l'agressivité d'un certain nationalisme prêt à brûler toutes les étapes : « Beaucoup d'entre nous, surtout parmi les jeunes gens, exaltent outre mesure les vertus russes ; au lieu de développer en eux ces vertus, ils ne songent qu'à les étaler et à crier à l'Europe : „Regardez, étrangers, nous sommes meilleurs que vous ?” Cette jactance est affreusement pernicieuse. Tout en irritant les autres, elle nuit à qui en fait preuve. La vantardise avilit la plus belle action du monde . . . Pour moi, je préfère à la suffisance un découragement passager »³. Il est inutile de glosser plus longuement sur la vieille polémique entre slavophiles et occidentalistes. Les conservateurs ont accusé les modernisateurs d'un excès de vitesse, sans admettre que ce dynamisme qu'ils voulaient freiner était lui-même une réaction saine à l'immobilisme qui engourdissait la société russe.

La situation des États nationaux périphériques appelés l'un après l'autre à l'indépendance au cours du XIX^e siècle renouvelle souvent une confrontation qui est, en fin de compte, celle de deux modèles -- le premier étant issu de la Révolution Française, le second des réformes de la Prusse, inspirées par Humboldt et par Savigny. Les modérés se sont toujours réclamés de l'*Aufklärung* austro-allemand. L'Université allemande a été la matrice intellectuelle d'une élite politique roumaine, dont les représentants fussent-ils membres du parti conservateur (P. P. Carp, T. Maiorescu, M. Eminescu, Th. Rosetti) ou du parti libéral (D. A. Sturdza) avaient en commun la méfiance à l'égard des innovations précipitées. Pour la Roumanie, la modernisation ne se départ pas de cette allure contenue durant ses premières étapes, de 1821 à 1859, jusqu'à l'Union des Principautés. L'État roumain n'est pas le résultat des changements sociaux, mais d'abord leur instrument et ensuite leur véritable auteur. Ici, le « despote éclairé » a survécu au XVIII^e siècle : il s'oppose à la révolution de 1848, comme l'a fait Barbu Știrbei, ou il en est le légataire universel, quand il s'agit d'Alexandre Jean Cuza. L'idée de l'État national roumain fut, au début, avancée par les révolutionnaires libéraux et défendue par les mêmes libéraux lorsqu'il furent devenus un parti de gouvernement. Plus tard, elle se divise en ses deux composantes : l'idée d'État, à laquelle reviennent toutes les actions politiques et culturelles

³ Cité par André Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*, Paris, 1936, p. 58, n. 2. Il est curieux de constater que Gogol allait être adapté en roumain à l'époque de la polémique dont nous voulons évoquer le début : Petru Grădișteanu, *Revizorul general*, Bucarest, 1874, est presque une traduction qui n'a changé que les noms des personnages, pour la couleur locale. Ainsi, même la critique de l'improvisation superficielle est imitée.

qui se placent au centre ou à gauche, et l'idée de nation, chère aux protagonistes de l'irrédentisme avant l'Union de 1918, mais déjà prête à être confisquée par les mouvements de droite⁴. Le manque de solidarité entre ces deux éléments a fait la faiblesse du régime formé par la Constitution de 1923. Maintenant, un certain nombre de personnes, venues de l'extrême droite ou de l'extrême gauche, se figurent que leur propre exagération de l'idée nationale pourrait regagner l'Etat et le consolider. Ce serait apporter une âme à ce qui n'a presque plus de corps.

La complexité historique du débat sur le rapport entre modernité et tradition ne saurait être réduite à la théorie qui retient aujourd'hui notre attention, mais cette conception des «formes vides» a marqué à jamais la pensée politique et sociale roumaine.

En 1868, le jeune Maiorescu, professeur à l'Université de Iassy, qui venait à peine d'être fondée, dirigeant une importante revue, *Convorbiri literare*, et une société littéraire, *Junimea*, qui comptait une cinquantaine de membres, s'en prend aux publications roumaines d'Autriche-Hongrie dont il critique l'emphase nationaliste. Dans l'article intitulé *Contre l'orientation actuelle de la culture roumaine*, il brosse un tableau surréaliste par des tirades comme la suivante : « Avant de posséder des partis politiques, qui aient besoin de s'exprimer, et un public dont l'intérêt pour la science exige de la lecture, nous avons des journaux politiques et des revues littéraires ; nous avons ainsi faussé et avili le journalisme. Avant d'avoir des instituteurs, nous avons créé des écoles dans les villages, avant d'avoir des professeurs capables, nous avons ouvert des gymnases et des universités ; c'est ainsi que nous avons faussé l'instruction publique. Avant d'avoir une culture supérieure aux connaissances scolaires, nous avons produit des Athénées et des Associations culturelles, donc nous avons dévalué l'esprit d'une société littéraire. Avant de posséder même l'ombre d'une activité scientifique originale nous avons organisé la Société Académique Roumaine, avec ses sections de philologie, d'histoire-archéologie et de sciences naturelles ; ainsi, nous avons également altéré l'idée d'académie. Avant d'avoir des artistes convenables, nous avons créé un Conservateur de Musique ; avant d'avoir un seul peintre de valeur, nous avons établi l'Ecole des Beaux-Arts ; avant d'avoir au moins une pièce de théâtre d'un réel mérite, nous avons fondé le Théâtre National. Ce qui fait que toutes ces formes de culture nous les avons perverties et dépréciées »⁵. De cette furieuse diatribe contre l'artifice et la superficialité, il ressort premièrement la justification de quelques polémiques déjà engagées par Maiorescu : il faut se garder d'encourager les médiocrités. Seconde conclusion : les « formes vides » risquent de détourner l'esprit public d'une activité utile, car le mauvais exemple ne peut attirer que le mépris et l'indifférence.

⁴ Je traduis en abrégant ce que j'avais déjà constaté naguère : Andrei Pippidi, *Identitate națională și culturală. Citeva probleme în legătură cu locul românilor în istorie*, Revista de istorie, 38, 2, 1985, p. 1191.

⁵ Titu Maiorescu, *Critice*, I, Bucarest, 1908, p. 152. Le moins qu'on puisse dire c'est que Z. Ornea, *Viața lui Titu Maiorescu*, I, Bucarest, 1986, pp. 254—257, passe un peu vite sur cet épisode de la carrière intellectuelle du critique (daté par mégarde de 1872). Il est vrai que le même auteur avait déjà commenté longuement la théorie des « formes vides » dans un de ses ouvrages précédents, *Junimea și junimismul*, Bucarest, 1975, pp. 162—191.

L'explication immédiate de ces dures critiques peut être entrevue dans la correspondance de Maiorescu. Celui-ci souhaitait la démission du gouvernement, dont on savait pourtant qu'il avait la confiance du prince Charles. Il s'inquiétait des bruits selon lesquels la Roumanie se serait alliée à la Russie et à la Prusse pour attaquer l'Autriche-Hongrie et obtenir ainsi la Transylvanie. Or, il jugeait cet idéal inaccessible et il désavouait toute initiative de « Grossmachtpolitik » comme sans rapport avec la réalité. Finalement, la bombe russe n'explosera pas⁶. Néanmoins, lorsqu'il avouait que les idées d'unité nationale et d'indépendance lui semblaient des « exigences artificielles », Maiorescu exprimait des réserves qu'il réaffirmera encore, dix ans plus tard⁷. Sa démission de l'Académie, quelques mois après y avoir été élu, lui fournit une autre occasion de refuser un système auquel il a toujours reproché de « commencer par les formes extérieures, en laissant à l'avenir le soin de produire le fonds intérieur »⁸.

Il faut dire que ce philosophe de 28 ans, même égaré par la passion politique ou par un amour propre vétéilleux, fera preuve d'une inébranlable fidélité aux principes ainsi énoncés. Hostile par caractère aux propos déclamatoires, d'un pessimisme foncier, il s'est voulu le doctrinaire d'une morale nécessaire en politique comme en culture. Il s'est assigné pour tâche pédagogique de dégonfler la boursoufflure des discours et des sentiments conventionnels, intention significative lorsqu'on sait avec quelle rapidité se multipliaient à l'époque les manuels de rhétorique et les traités d'éloquence⁹. Pour les Roumains, *dire* devient plus important que *faire* : il n'y a qu'à voir la progression du nombre des étudiants à la Faculté de Droit de Bucarest, de 73 en 1884 à 519 dix ans plus tard (ils formeront toujours la majorité de la population des hautes écoles). Une statistique des professions, vers 1900, compte seulement dans la capitale roumaine presque un millier d'avocats, soit un habitant sur trois cents, à peu près autant que les tailleurs — ce qui en dit long aussi sur le rapport entre *être* et *paraître*¹⁰. L'ascension de la bureaucratie que suggère cette même statistique (6000 fonctionnaires à Bucarest, 102 000 pour tout le

⁶ Chester W. Clark, *Prince Gorchakov and the Black Sea Question, 1866*, The American Historical Review, XLVIII, 1, 1942, pp. 52—60.

⁷ Titu Maiorescu, *Ministerul Brătianu-Kogălniceanu și tratatul de la Berlin*, Bucarest, 1878. Le seul document au sujet des craintes de Maiorescu serait la lettre qu'il adressait, le 16/28 octobre 1868, à son beau-père, le « Justizrat » Kremnitz (*Jurnal și epistolar*, VI, éd. Georgea Rădulescu-Dulgheru et Domnica Filimon, Bucarest, 1986, pp. 500—501). Mais ce qu'il affirme à propos d'un complot contre le prince Charles est très vraisemblable, par analogie avec les révélations du général Argetoianu concernant les intentions de quelques officiers dès 1866 (Constantin Argetoianu, *Pentru cei de mine. Amintiri din vremea celor de ieri*, éd. Stelian Neagoc, I, Bucarest, 1991, pp. 25—27). Cf. General Al. Candiano-Popescu, *Amintiri din viața-mi*, I, Bucarest, 1944, p. 150.

⁸ Titu Maiorescu, *Jurnal*, VI, pp. 195—196, 214—216.

⁹ Par exemple. D. Gusti, *Retică pentru tinerețea studioasă*, Jassy, 1875. Voir Mircea Frinculescu, *Retică românească*, Bucarest, 1980, et Vistian Goia, *Oratori și elocință românească*, Cluj, 1985.

¹⁰ Frédéric Damé, *Bucarest en 1906*, Bucarest, 1907, p. 530. Cf. *ibid.*, pp. 159—161. La statistique des étudiants est plus précise dans une publication destinée à marquer le 25^e anniversaire de l'Université de Bucarest, *Discursul ținut de D-nu Profesor Alexandru Orescu, Rectorele Universității*, Bucarest, 1889, p. 21 : en 1870—71 il y a eu 42 inscrits à la Faculté de Droit, 10 à la Faculté de Sciences, 8 à la Faculté de Lettres et 38 à la Faculté de Médecine.

pays, donc, 1,7 % de l'entière population¹¹) est alimentée par la Faculté de Droit, qui assure en même temps le recrutement des professionnels de la politique.

Pourtant, les critiques de Măiorescu furent fort mal accueillies. Le premier à réagir est l'historien A. D. Xenopol : « Prétendie qu'une nation ne doit pas avoir d'écoles, parce que celles-ci sont mauvaises, qu'elle ne doit pas avoir des pinacothèques, parce que celles-ci ne peuvent montrer qu'un art étranger, qu'elle ne doit pas avoir de liberté, parce que celle-ci est souvent foulée aux pieds, qu'on ne fasse pas de vers, parce que ce seront de mauvais vers, qu'on renonce à écrire l'histoire, parce que les moyens d'aboutir à la vérité sont encore faibles, prétendie tout cela, dis-je, c'est tuer la possibilité même du progrès »¹². Xenopol se force à l'optimisme avec une obstination suspecte, car il ajoute : « Quand même on aurait falsifié chez nous l'histoire et la philologie, on ne l'a sûrement pas fait avec la conscience du faux ou, alors, si celle-ci existait jusqu'à un certain point, ces altérations de la vérité étaient dictées par l'intérêt de notre existence nationale qui les rachetait ; il faut donc, sinon les accepter avec gratitude, du moins les excuser ». Tandis que Măiorescu était rentré de Berlin en 1860, Xenopol y faisait ses études au moment même de la guerre franco-allemande, ce qui l'a exposé à l'influence d'une génération nationaliste qui écoutait les leçons du vieux Droysen et, plus encore, celles de Heinrich von Treitschke.

Le scepticisme professé par Măiorescu à l'égard de toute imitation hâtive n'a fait que poursuivre, sous l'apparence d'un nouvel idéal moral, un empirisme enclin aux solutions modérées. Les Moldaves Constantin Negruzzi et Alexandre Russo, les Transylvains Florian Aaron, Jean Codru Drăgușanu et Jean Măiorescu, les Valaques Jean Ghika et Barbu Știrbei, chacun à sa manière, s'étaient inquiétés d'un ébranlement profond des valeurs historiques et spirituelles. Ils avaient lié leur conception du renouvellement aux traditions¹³. Ils avaient prêché le bon sens, argument qui est, on le sait bien, réactionnaire en politique. Suffit-il de noter ces rapprochements pour réduire l'originalité de Măiorescu ? On peut également constater une coïncidence entre sa réprobation des formes que prenait l'empire institutionnel et les observations faites, une dizaine d'années plus tôt, par le tribun socialiste Ferdinand Lassalle, de passage à Bucarest : « Cette

¹¹ Selon les chiffres fournis par Damé et par Alexandre A. C. Sturdza, *La terre et la race roumaines*, Paris, 1904, pp. 60—61.

¹² Ici et plus loin, je cite une longue lettre de Xenopol à J. C. Negruzzi, envoyée de Berlin le 17 janvier 1869 et publiée par I. E. Torouțiu, *Studii și documente literare*, II, Bucarest, 1932, pp. 18—27. Son importance fut relevée par E. Lovinescu, *T. Măiorescu și contemporanii lui*, Bucarest, 1943, pp. 299—305, tout en faisant remarquer qu'il avait lui-même découvert ces vérités en 1924.

¹³ C'est ce qu'observe aussi Ion Bulei, *Sistemul politic al României moderne. Partidul Conservator*, Bucarest, 1987, pp. 469—477. Il faut reconnaître l'esprit d'une allocution de Barbu Știrbei en 1853 : « Le patriotisme ne tient pas à des discours sonores et pompeux, mais à des travaux systématiques qui demandent un dur effort et une longue patience. Efforcez-vous de doter notre patrie d'hommes diversement ornés par les sciences positives et spéciales afin qu'ils puissent soutenir la comparaison avec les savants de l'étranger : c'est le seul moyen de découvrir pour le pays les véritables sources du bonheur et de nous faire compter parmi les nations civilisées ; agir autrement serait le pire des égarements. Voyez, Messieurs, les ruines qui nous entourent de toutes parts... nous manquons de tout et, quand on veut construire, nous sommes gênés par l'absence de matières premières » (Andrei Rădulescu, *Cercetări asupra învățămîntului dreptului în Țara Românească pînă la anul 1865*, Bucarest, 1913, p. 43, n. 2).

ville sera illuminée au gaz avant d'avoir des rues pavées . . . Ici on commence tout par la fin, parce qu'on transplante les effets d'une civilisation étrangère au milieu de l'inculture la plus nue et la plus sauvage »¹⁴. Cependant, le refus de l'artifice ne prend pas chez Maiorescu le ton d'ironie méprisante du touriste étranger, dont on pourrait citer beaucoup d'autres exemples : le journaliste français Eugène Jouve se moquait déjà de notre « petit Paris » en 1855¹⁵.

Ce qui semblait à Maiorescu néfaste dans un ensemble social jamais homogène c'était l'isolement créé par cette culture d'importation autour de l'élite intellectuelle et politique, situation qui allait provoquer une réaction défensive du reste de la population. « Le gouffre qui nous sépare du peuple se creuse chaque jour davantage. Notre seule classe réelle c'est le paysan roumain et sa réalité est une souffrance sous le poids de laquelle il soupire à cause des fantasmagories des classes supérieures. C'est la sueur de son travail quotidien qui produit les ressources matérielles destinées à soutenir l'édifice fictif que nous appelons culture roumaine »¹⁶. Maiorescu n'est véritablement original que lorsqu'il perçoit avec angoisse le danger des grandes secousses sociales. Il est bon de se souvenir qu'il a traduit en roumain l'essai de Herbert Spencer sur le socialisme¹⁷. Dans ce texte visionnaire il avait dû remarquer un avertissement contre la bureaucratie despotique produite par les régimes dits « démocratiques ». En outre, il y avait retrouvé ses propres idées sur la nécessité d'un développement graduel et organique dans l'intérêt même de la justice sociale. Les mêmes accents peuvent être reconnus chez Henry Thomas Buckle dont la *History of Civilization in England* fut invoquée et commentée par plusieurs membres de la *Junimea*.

Les idées de Maiorescu ont parcouru un itinéraire curieux. Leur impact est très grand dans l'œuvre de Nicolas Iorga, à partir de ses pamphlets de jeunesse *Opinions sincères* et *Opinions pernicieuses* qui sont une forte critique de l'establishment culturel et du malaise politique de la Roumanie autour de 1900¹⁸. Toute sa vie, l'historien roumain a repris et approfondi la doctrine évolutionniste sans jamais se lasser de dénon-

¹⁴ N. Iorga, *Bucarest en 1857, décrite par Ferdinand Lassalle*, RHSEE, II, 1925, pp. 363 — 369, et *Bucureștii în anul 1857*, trad. roum. par Lucia Bogdan-Seichter, Calendarul Ligei Culturale pe anul 1926, pp. 37 — 43.

¹⁵ Eugène Jouve, *Voyage à la suite des armées alliées en Turquie, en Valachie et en Crimée*, II, Paris, 1855, p. 166.

¹⁶ Titu Maiorescu, *Critică*, I, p. 153. Mais il faut aussi noter qu'en 1885 il prendra la défense des comédies de Caragiale dont libéraux et socialistes prétendaient qu'elles avaient calomnié « la nation et ses institutions » (*ibidem*, III, Bucarest, 1915, pp. 43 — 57). Il déclarera alors que les œuvres les plus valeureuses sont celles qui répondent au besoin de hauteur morale et il défendra avec éloquence l'autonomie de l'art. Une autre ligne de défense est celle adoptée par Delavrancea dans sa plaidoirie : « Je connais les accusations enfantines portées contre Caragiale : — Vous avez attaqué les libertés publiques ! — Vous vous êtes moqué de la Constitution ! — Vous persiflez l'Égalité ! — Vous insultez la Démocratie ! Non, Messieurs, l'esprit profond et pénétrant de Caragiale a dénoncé le charlatanisme et la précipitation, il a rappelé à la réalité les naïfs et les étourdis, il a dépeint la confusion et l'altération de l'esprit national » (Epoca; n° 1990, 1^{er} avril 1902). A cette occasion, ce n'est plus Maiorescu, mais Delavrancea qui se place au point de vue de la doctrine des « formes vides ».

¹⁷ Herbert Spencer, *În contra socialismului (Din libertate în așuprire)*, tradus cu învoirea autorului de Titu Maiorescu, Bucarest, 1893.

¹⁸ N. Iorga, *Opinions sincères. La vie intellectuelle des Roumains en 1899*, Bucarest, 1899 ; *idem*, *Opinions pernicieuses d'un mauvais patriote*, Bucarest, 1900.

cer « la mauvaise voie », d'origine révolutionnaire, qui *consiste* à « emprunter des idées étrangères, précipiter les choses, utiliser des hommes improvisés et finir par la dégénération d'un peuple »¹⁹. Le destin de la Roumanie, tel que nous le voyons à la lumière de ce crépuscule du XX^e siècle, ne lui a pas donné tort. Mais il a refusé d'admettre sa dette à l'égard d'un penseur qui l'avait profondément marqué et, surtout dans le débat mené vers la fin des années '30 autour du nom de Maiorescu, il s'est rallié à ses détracteurs les plus acharnés²⁰. Ceux-ci appartenaient à l'extrême droite radicale et ils revendiquaient une « révolution nationale » de type hitlérien. L'éloignement à l'égard de Maiorescu, qu'ils rabaissaient rageusement au niveau d'un pion, d'un *Lehrer* anachronique, caricature du philosophe de Weimar, se traduit par le cri passionné : « Nous ne sommes pas des Athéniens ! »²¹.

Ce nationalisme exacerbé jusqu'à la névrose et jusqu'au plus ignoble des crimes — l'assassinat de Iorga lui-même — n'était pourtant que le résultat d'une rupture entre culture moderne et société traditionaliste, celle dont Maiorescu avait eu la fulgurante prévision. On a vu ainsi deux revanches des masses oubliées par la modernisation et superficiellement touchées par l'instruction « générale et gratuite », deux terribles revanches qui ont pris successivement les masques idéologiques du fascisme et du communisme. Leurs victimes ont été les modernisateurs pêle-mêle avec les critiques de la modernisation. Les mouvements intégralistes, vite dégénérés en dictatures totalitaires, ont exigé « une culture pour le peuple » et ont prétendu édifier l'idéal de « l'homme nouveau ». À ce propos, leur démagogie a recueilli parfois des vestiges de la rhétorique de Maiorescu. Tel passage du texte souvent cité, où Maiorescu réclame « ne fût-ce qu'une seule œuvre littéraire capable de relever le courage du paysan et lui faire oublier pour un instant sa misère de tous les jours », nous donne la nausée parce qu'il nous rappelle les exhortations adressées aux écrivains par Ceaușescu en des termes semblables.

Dans ses ambiguïtés et ses contradictions, l'histoire de la théorie des « formes vides » tend à prendre la valeur d'un témoignage sur les tensions qui, ayant déjà crispé la société roumaine à travers les crises de sa première modernisation, ont accumulé un dépôt de préjugés, de rancœurs, de souvenirs et de fidélités dans la mémoire collective. Témoignage donc sur les problèmes qui se posent pour cette même société ou pour toute autre qui, émergeant d'une longue dictature, est contrainte d'affronter de nouvelles formes afin de récupérer un retard historique.

Les inégalités de développement, presque surmontées par la Roumanie de l'entre-deux-guerres, sont revenues et, avec elles, les questions

¹⁹ Idem, *Îndreptări noi în concepția epocii contemporane*, I, Bucarest, 1940, p. 222. Voir Alexandru Zub, *Une critique à outrance de la Révolution Française : N. Iorga*, extr. de *La storia della storiografia europea sulla Rivoluzione Francese*, III, Rome, 1991, pp. 141—179.

²⁰ Voir par exemple ses brochures *Există o tradiție literară românească?* (1937), *O încercare zădărnică de înviere* (1940) et *Încă un volum de « însemnări » ale lui T. Maiorescu* (1940). Après sa mort, Lovinescu lui reprochera cette attitude avec une froide méchanceté, dans *T. Maiorescu și posteritatea lui critică*. Sur ce sujet, cf. Alexandru George, *În jurul lui E. Lovinescu*, Bucarest, 1975, pp. 270—272.

²¹ Constantin Noica, *Istoricitate și eternitate*, éd. Mircea Handoca, Bucarest, 1989, pp. 97—103: Il s'agit d'un article de 1940, beaucoup plus sévère que les pages écrites en 1937 et reproduites dans le même volume, pp. 83—97.

redoutables. Encore une fois, nous avons un Parlement, mais pas d'électorat familiarisé avec l'esprit d'une culture politique démocratique. Nous avons même une Académie, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle ne se réforme pas avec la souplesse et la rapidité requises. Lorsque des pessimistes estiment, comme Maiorescu autrefois, que ces décalages sont insupportables, ce sont eux maintenant qui exigent une occidentalisation prompte et radicale. La méfiance à l'égard de l'Europe et de ses leçons de démocratie caractérise plutôt les héritiers de l'extrême droite orthodoxe et populiste : ils espèrent ressusciter un nationalisme anti-moderniste. Voici déjà reprendre ces débats sur l'identité spirituelle des Roumains qui ont fourni jadis à notre culture quelques-unes de ses pages les plus brillantes, mais qui, en même temps, par leur rigueur autocritique, ont contribué à déclencher une réaction nationaliste à fonction compensatrice.

A l'heure qu'il est, la modernisation dépend du rythme des renouvellements en deux domaines, celui de l'économie et celui de l'enseignement. Comme tout pays sous-développé, la Roumanie, aujourd'hui comme hier, ne peut réformer ses structures économiques sinon par une révision radicale de son régime politique. Or, la voie démocratique impose ses servitudes et ses lenteurs. Il ne demeure qu'une réforme de l'enseignement, profonde et sincère, pour garantir, à plus ou moins brève échéance, les conditions d'une réconciliation de la société avec l'Etat, capable de les rendre responsables, l'une aussi bien que l'autre.

Pour conclure, on devrait laisser la parole à Maiorescu, encore une fois : « Rien ne change de soi dans la mentalité d'une génération, car toute culture est le résultat d'un travail acharné de l'intelligence libre »²².

²² Titu Maiorescu, *Critice*, I, p. 138. En 1865, Namik Kemal dénonçait les hommes politiques du Tauximat pour leur imitation superficielle de l'Occident, cf. Şerif Mardin. *The Genesis of Young Ottoman Thought. A Study in the Modernization of Turkish Political Ideas*, Princeton, 1962, p. 115

PHILHELLENISCHE MODERNISIERUNGSKONZEPTIONEN

EDGAR HÖSCH
(München)

Wohl kein anderes Volk in Südosteuropa war auf seinem beschwerlichen Weg in die Moderne in einem vergleichbaren Ausmaße von der tatkräftigen Unterstützung und vom Wohlwollen der gesamten zivilisierten Welt begleitet worden wie die Griechen. An der Wiedererrichtung eines griechischen Nationalstaates zu Anfang des 19. Jahrhunderts waren „Philhellenen“ aus aller Herren Ländern aktiv und teilweise unter Einsatz ihres Lebens beteiligt. Unter ihnen fanden sich neben idealistischen Bewunderern des antiken Hellas erfahrene Militärs und Diplomaten, Verwaltungsfachleute und einfache Handwerker, aber auch Abenteurer und Scharlatane, wendige Händler und skrupellose Spekulanten.

Das wiedererstandene Hellas verdankt seine dauerhafte Existenz gewiß vornehmlich der Opferbereitschaft der griechischen Patrioten des Mutterlandes und der Diaspora. Eine wesentliche Voraussetzung für den mühsam erkämpften Erfolg des Aufstandes war aber die ausländische Militär — und Finanzhilfe. Sie ist im Zeichen des Metternichschen trollierbaren Volksbewegungen geprägt war nicht ohne Vorbehalt Systems, das von einem grundsätzlichen Mißtrauen gegenüber unkon- und auch nicht ohne Berücksichtigung egoistischer Machtinteressen der europäischen Pentarchie gewährt worden. Die diplomatische und militärische Intervention der Großmächte erfolgte unter dem Druck einer erregten öffentlichen Meinung vornehmlich aus humanitären Überlegung, sie hatte aber unausweichliche Konsequenzen für den künftigen Aufbau einer neuen Staats — und Gesell — schaftsordnung auf griechischem Boden. Über die Repäsentanten der sich formierenden politischen „Parteien“ sicherten sich die Schutzmächte ein Mitspracherecht bei allen wichtigen innenpolitischen Entscheidungen¹.

Nach den auf den Londoner Konferenzen 1827—1832 ausgehandelten Bedingungen wurde unter der Ägide der bayerischen Wittelsbacher (1833—1862) in Griechenland eine Art von „Staatsphilhellenismus“² praktiziert. Er brachte fremde Ideen und Institutionen ins Land und strebte in patriarchalischer Fürsorge für die griechische Untertanen mit europäischem Geld und bayerischen Ordnungskräften einen raschen Umbau des rückständigen Agrarlandes nach bewährten europäischen Mustern an. Diese Zielsetzung entsprach durchaus auch den Vorstellungen jener zahlenmäßig kleinen griechischen Elite, die an europäischen Hochschulen unterrichtet worden war und nunmehr in ihre befreite Heimat zurückkehrte.

¹ Einzelheiten bei Petropulos, John Anthony : *Politics and Statecraft in the Kingdom of Greece 1833—1843*. Princeton, N. J. 1968.

² Zum ludovizianischen Staatsphilhellenismus jetzt die Münchener Dissertation von Ludwig Spaenle : *Der Philhellenismus in Bayern 1821—1832*. München 1990.

Daß sie sich häufig in ihren Hoffnungen auf lukrative Führungspositionen enttäuscht sahen, blieb nicht ohne Auswirkungen auf das innenpolitische Klima. Ein wachsender Unmut über die „Fremdbestimmung“ des Landes ist schon frühzeitig kritischen griechischen Presseberichten zu entnehmen. Die bürokratischen Auswüchse einer „Bavarokratie“ wurden seit den 30 er Jahren zu einem beliebten Angriffspunkt einer gezielten nationalen Agitation. Sie hat eine nachhaltige Wirkung auf die Mit- und Nachwelt ausgeübt und selbst in der historischen Forschung tiefe Spuren hinterlassen³.

Gerechtigkeit für die landfremden bayerischen Helfer und ihre unbestreitbaren Leistungen war in dieser Polemik nicht zu erwarten, noch weniger ein differenzierteres Urteil, das die Grenzen und Möglichkeiten politischen Handelns unter den vorgegebenen Bedingungen des europäischen monarchischen Systems in eine abwägende Betrachtung einbezogen hätte. Den Bayern in Griechenland widerfuhr in einer einseitig von nationalem Wunschenken diktierten Agitation ein ähnliches Schicksal wie den Russen in den Donaufürstentümern, deren positiver Beitrag zur Entwicklung der Infrastruktur und zur Erschließung der Ressourcen immer noch nicht mit der notwendigen Umbefangenheit gewürdigt wird. Die „Bavarokratie“ in Griechenland und das „Regime des Organischen Statuts“ in den Donaufürstentümern wurden in der nationalen Geschichtsschreibung zu Synonymen für eine Mißachtung der eigentlichen Landesinteressen und eine fremdbestimmte Entwicklungspolitik, die alternative bodenständige Modernisierungsansätze verhindert hat.

An guten Ratschlägen für den Wiederaufbau im befreiten Griechenland hatte es von Anfang an gewiß nicht gefehlt. Die Griechen hatten noch während der Aufstandsphase die Zeit gefunden, auf den Nationalversammlungen mehrere Verfassungsentwürfe mit hehren demokratischen Grundsätzen zu diskutieren. Die Philhellenisten aller Welt träumten von der Wiedererstehung einer antiken Demokratie in unmittelbarer Nachbarschaft zum verhaßten Sultansregime. In der praktischen Politik waren die Führer des Aufstandes aber kläglich gescheitert. Auch dem 1828 aus russischen Diensten abgeworbenen ersten Präsidenten Kapodistria war es nicht gelungen, der erbitterten Machtkämpfe Einhalt zu gebieten und das Land dauerhaft zu befrieden. Ein tragfähiger Konsens unter den verfeindeten Clans, der einen Ausweg aus den chaotischen bürgerkriegsähnlichen Zustände ermöglicht hätte, war nach der Ermordung Kapodistrias am 9.10. 1831 aus eigener Kraft nicht mehr zu finden. Noch weniger Erfolg war den verzweifelten Bemühungen beschieden, den drohenden Kollaps des gesamten Wirtschaftssystems und insbesondere der in Unordnung geratenen Staatsfinanzen zu verhindern. Ungeschickte Finanzoperationen im Zusammenhang mit den beiden ersten

³ Vgl. Hösch, Edgar : Die „Bayernherrschaft“ und das Problem der Modernisierungsstrategien in Griechenland, in : Der Philhellenismus und die Modernisierung in Griechenland und Deutschland. Thessalonike 1986, S. 77–92. Eine positivere Einschätzung der Verbesserungen, die von der Regentschaft und König Otto in der griechischen Agrargesellschaft eingeleitet wurden, geben I. Petropoulos-Aik. Koumariou, *Periodos basileias tou Othonos 1833–1862*, in : *Historia tou neoellenikou ethnos*, Band, 13, Athen 1977, S. 8–105, hier S. 98 ff.

Anleihen der Jahre 1824 und 1825 hatten dem Land eine hohe Auslandsverschuldung eingebracht. Die Kreditwürdigkeit auf den europäischen Finanzmärkten war längst verspielt, bevor noch zukunftsweisende investive Maßnahmen eingeleitet werden konnten. Das neue Griechenland bewegte sich von Anfang an am Rande des Staatsbankrotts und hing auf Dauer am Tropf ausländischer Kapitalgeber. Das Steueraufkommen reichte in der Folgezeit in keiner Phase zur Bedienung des Schuldendienstes aus. Die aus der türkischen Erbmasse übernommenen unbebauten „Nationalen Güter“ mußten verpfändet werden und standen zur Verteilung unter verdienten Veteranen aus dem Freiheitskampf und der Masse landloser Bauern nicht mehr zur Verfügung⁴. Erfolgversprechende und notwendige Reformmaßnahmen auf dem Agrarsektor waren somit aus akutem Kapitalmangel weitgehend blockiert. An aufwendigere Investitionen zur Verbesserung der Infrastruktur des Landes war ebenso wenig zu denken wie an eine längerfristige Förderung von Handel und Gewerbe⁵.

Beim langwierigen Poker um die Besetzung des griechischen Thrones mit einem ausländischen Kandidaten bildete daher aus naheliegenden Gründen die zu erwartende Finanzhilfe der Großmächte einen zentralen Verhandlungspunkt. Das bayerische Herrscherhaus hatte schließlich den Zuschlag erhalten, weil es das Engagement in Griechenland mit einem nicht unerheblichen Finanzbeitrag aus der Privatschatulle des Königs zu honorieren bereit war. Die Bayern mußten sich dementsprechend als Entwicklungshelfer in einem von düsteren Zukunftsprognosen überschatteten unterentwickelten Land fühlen und waren daher mehr als dem griechischen Selbstbewußtsein zuträglich war auf eine Sicherung des Thrones bedacht⁶.

Die Schiefelage, in die noch unter König Otto die Beurteilung des bayerischen Wirkens in Griechenland geraten ist, war gewiß weitgehend selbstverschuldet. Dem hohen repräsentativen Aufwand der königlichen Hofhaltung und der exzessiven Ausgestaltung eines bürokratischen Apparates landfremder Beamter und Militärs stand nur eine magerere Erfolgsbilanz gegenüber⁷. Doch daraus den Umkehrschluß abzuleiten, eine andere Regierung hätte mit kompetenteren Beratern und sachgerechtem

⁴ Einzelheiten zu den finanziellen Verpflichtungen des jungen griechischen Nationalstaates bei Kofas, Jon V.: *Financial Relations of Greece and the Great Powers, 1832–1862*. New York 1981. Zum zentralen Problem der Landwirtschaft grundlegend McGrew, William: *Land and Revolution in Modern Greece, 1800–1881*. Kent, Ohio 1986, S. 213.

⁵ Zur ungünstigen wirtschaftlichen Ausgangslage der Völker Süd-osteuropas im 19. Jahrhundert vgl. die einleitenden Kapitel bei Lampe, John R. and Jackson, Marvin R.: *Balkan Economic History, 1550–1950*. From Imperial Borderlands to Developing Nations. Indiana University Press, Bloomington 1982, S. 21ff.

⁶ Gesamtdarstellung mit guter Zusammenfassung der wesentlichen Gesichtspunkte Seidl, Wolf: *Bayern in Griechenland. Die Geburt des griechischen Nationalstaats und die Regierung König Ottos*. Erweiterte Neuauflage München 1981; vgl. außerdem Wilham, Irmgard: *Die Anfänge des griechischen Nationalstaates 1833–1843*. München, Wien 1973 (Studien zur Geschichte des 19. Jahrhunderts. Abhandlungen des Historischen Seminars der Universität Köln Bd. 5).

⁷ Vgl. in polemischer Verkürzung die Zusammenstellung der negativen Punkte bei Irmischer, Johannes: *Die Bayernherrschaft in Griechenland und die Ursachen ihres Scheiterns*, in: *Beiträge zur Alten Geschichte und deren Nachleben*. Festschrift für Franz Altheim zum 6.10. 1968, Hrsg. von Ruth Stiehl und Hans Erich Stier. 2. Band, Berlin 1970, S. 264–304, in verkürzter Fassung in: *Revue des études Sud-est-européennes* 14 (1976) S. 263–281.

Entscheidungen dem jungen griechischen Nationalstaat einen besseren Weg in die Moderne gewiesen, wäre eine zu voreilige Vereinfachung.

Die Methoden und Zielsetzungen der bayerischen Entwicklungshilfe waren selbst in München nicht unumstritten gewesen. Daß die Bestellung der Regentschaft von einem heftigen Richtungsstreit vor und hinter den Kulissen begleitet war, ist schon den Zeitgenossen nicht verborgen geblieben. Der Dissens wurde nicht nur in internen Memoranden ausgetragen, sondern über einflußreiche Presseorgane, allen voran in der Augsburger „Allgemeinen Zeitung“, an die Öffentlichkeit gebracht⁸. Er entzündete sich sowohl an sachlichen Meinungsverschiedenheiten über Verfahrensfragen und Einzelmaßnahmen wie an den Personen, die der Griechenfreund auf dem bayerischen Thron, Ludwig I., in sein Vertrauen gezogen und schließlich mit der Wahrnehmung der Wittelsbachischen Hausinteressen in Griechenland betraut hatte. Verletzte persönliche Eitelkeiten waren dabei ebenso im Spiel wie die Frage nach der Kompetenz der Berater und ihrem jeweils aktuellen Informationsstand über die wahren Vorgänge im Lande.

Der Streit um Prioritäten und Zielsetzungen in der bayerischen Griechenlandpolitik schlug sich in mehreren, teilweise sehr umfangreichen Rechenschaftsberichten nieder. Ihnen vor allem ist es zu verdanken, daß wir aus den verfügbaren Quellenzeugnisse besser Bescheid erhalten über die hehren Ziele und Intentionen der beteiligten Personen als über die konkreten Planungen vor Ort und die Wirksamkeit der eingeleiteten Maßnahmen. Noch steht zwar die Auswertung der lange Zeit verschollenen Sitzungsprotokolle der Regentschafts aus, doch in jüngster Zeit sind durch eine Reihe von Quelleneditionen und Untersuchungen weitere interessante Details bekannt geworden, die nicht nur des Interesse des Fachhistorikers verdienen. Sie haben auch Anlaß gegeben, erneut über alternative Entwicklungskonzepte für die Griechen nachzudenken. Möglicherweise sind sie auch geeignet, der gegenwärtigen Diskussion um die einzuleitenden Reformmaßnahmen in den „postsozialistischen Gesellschaften“⁹, die vor vergleichbaren Zukunftsentscheidungen stehen, eine historische Orientierungshilfe anzubieten.

Die betroffenen Griechen neigen aus verständlichen Gründen noch heute dazu, in der Rückschau die heroische Phase ihrer Revolutionsbewegung zu idealisieren und sowohl die ererbten demokratischen Traditionen im Lande wie die damals vorhandenen eigenen Entwicklungspotentiale zu überschätzen¹⁰. Dem kritischen Betrachter fällt es dagegen immer noch schwer, aus den programmatischen Beschlüssen der Nationalversammlungen der zwanziger Jahre ein tragfähiges Regierungsprogramm

⁸ Schmidt, Horst: Die griechische Frage im Spiegel der „Allgemeinen Zeitung“ (Augsburg) 1832–1862. Frankfurt, Bern, New York, Paris 1988 (= Europäische Hochschulschriften. Reihe 3: Geschichte und ihre Hilfswissenschaften 357).

⁹ Vgl. Bango, Jenő: Die postsozialistische Gesellschaft Ungarns. München 1991 (= Studia hungarica 39).

¹⁰ z. B. Nakos, Georgios P.: To politeiakon kathestos tis Ellados epi Othonos mechrif tou Syntagmatos tou 1844. Thessaloniki 1974.

für die Lösung der anstehenden Probleme herauszulesen.¹¹ Die zeitgenössischen und nachgeborenen Kritiker der „Bavarokratie“ sind bislang den Beweis schuldig geblieben, daß tatsächlich zum damaligen Zeitpunkt in dem verarmten, rückständigen und vom Parteienhader zerrissenen Land an der europäischen Peripherie einer für das Ganze verantwortlichen nationalen Politik und den Vermittlern der ausländischen Entwicklungshilfe in der Praxis ein größerer Spielraum gegeben war und weitergehende Optionsmöglichkeiten offenstanden.

Wiederholt hat Friedrich Thiersch, der Philhellene der ersten Stunde¹² und eifrige Parteigänger der aufständischen Griechen als Kronzeuge für eine völlig andere Entwicklungspolitik herhalten müssen. Ihre Grundsätze und ihre von der Regentschaft und insbesondere der Politik Maurers abweichenden Leitlinien sind neuerdings von H. Scholler pointiert herausgestellt worden¹³. Das Athener Thiersch-Symposium des Jahres 1990 bot einen weiteren willkommenen Anlaß, im direkten Vergleich von Thiersch und Maurer die philhellenischen Modernisierungskonzepte bayerischer Provenienz einer erneuten kritischen Prüfung zu unterziehen¹⁴. Die beteiligten deutschen und griechischen Spezialisten konnten sich in der grundsätzlichen Einschätzungen der bayerischen Entwicklungspolitik auf keine gemeinsamen Bewertungskriterien verständigen. Die vorgetragenen unterschiedlichen Ansichten enthalten immerhin brauchbare Argumente, um einer voreiligen Legendenbildung über die bessere Akzeptanz der Thierschen Vorschläge in Griechenland entgegenzuwirken.

Gegenüber von Maurer, aber nicht unbedingt gegenüber von Heideck, hatte Thiersch gewiß durch seinen Griechenlandaufenthalt und seine engen Kontakte zu maßgeblichen Vertretern der griechischen Parteien die bessere Landeskenntnis und einen erkennbaren Informationsvorsprung in Einzelfragen, den er noch vor der Entsendung der Regentschaft in einer eilig konzipierten Denkschrift zur aktuellen Situation in Griechenland und zu den erforderlichen Zukunftsaufgaben publikumswirksam auszuspielen suchte¹⁵. Er gefiel sich seither in der Rolle des ausländischen Experten und des mit der griechischen Sache sympathisierenden uneigennütigen Vermittlers, ohne je zu erkennen, daß seine Gesprächspartner und Zuträger ihm nur ein sehr selektives und einseitiges Wissen über die wahren Vorgänge im Lande zukommen ließen und er noch zu Lebzeiten des Präsidenten Kapodistria mehr als er es wahrhaben wollte, in den Parteienstreit hineingezogen war.

¹¹ Über die unterschiedlichen Modernisierungskonzepte, die im griechischen Zentrum und in der Diaspora, entwickelt wurden vgl. die kritischen Bemerkungen bei N. Diamandouros: *Political modernisation, social conflict and cultural cleavage in the formation of the modern Greek state. 1821—1828*. Diss. Columbia Univ. 1972. Xeros University Microfilms, Ann Arbor, Michigan 1975, S. 41ff.

¹² Irmscher, Johannes: *Friedrich Thiersch's philhellenische Anfänge*, in: *Neo-Hellenica* 2 (1975) S. 160—180. Außerdem Löwe, Hans: *Friedrich Thiersch. Ein Humanistenleben im Rahmen der Geistesgeschichte seiner Zeit*. Band 1. *Zeit des Reifens*. München, Berlin 1925. und Ders.: *Friedrich Thiersch und die griechische Frage*. Programm des Königlichen Maximilians-Gymnasiums für das Schuljahr 1912/13. München 1913.

¹³ Insbesondere in dem Einleitungsreferat „Le concept d'Évolution pour la Grèce d'après Friedrich von Thiersch et Georg von Maurer“, zu dem Bande: *Friedrich von Thiersch: De la régence en Grèce*. Hrsg. von Sp. Flogaitis und Heinrich Scholler. Athen 1988, S. 15—33.

¹⁴ Friedrich Thiersch und die Entstehung des griechischen Staates aus der Sicht des 20. Jahrhunderts. Thiersch-Symposium im Goethe-Institut Athen vom 15.—17. Oktober 1990.

Thiersch setzte von Anfang an auf eine rasche Regeneration der Griechen, deren Fähigkeiten, nach Jahrhunderten der Fremdherrschaft ein eigenes Staatswesen nach liberalen Grundsätzen aufzubauen, er in seinem ungebrochenen Optimismus (.. „on ne peu nier qu'il ne reste encore là quelque chose du génie de l'ancienne Grèce"¹⁶) sehr hoch einschätzte. Griechenland hatte für ihn einen unverwechselbaren und einmaligen Charakter in Europa. Mit ausländischer Hilfe wollte er ein Land erhalten wissen, „qui a, plus que tout autre, son génie et son caractère propres, ne ressemblant à aucune partie de l'Europe, soit dans ses moeurs, soit dans ses institutions"¹⁷. In seinen visionären Vorstellungen von der künftigen Größe Griechenlands war mehr Wunschdenken als Realitäts-sinn am Werke. Dies zeigt sich selbst in Nebensächlichkeiten, wenn er noch in den einfachen Bewohnern insbesondere der Bergregionen Zentralgriechenlands das klassische Schönheitsideal wiederzuerkennen glaubte : „Il est resté quelque chose des formes antiques dans la structure du corps et les traits de feu qui animent ces superbes figures depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse"¹⁸. Konsequenter spricht er daher immer nur von einer anstehenden Restauration oder „régénération“ des befreiten Griechenland, von einer „régénération d'un peuple autrefois si illustre et actuellement si malheureux“¹⁹, während sein Gegenspieler Maurer im Rahmen seiner Zuständigkeiten als Regentschaftsmitglied für Rechtswesen, Erziehung und Kirche eher an eine von oben gelenkte „Reorganisation“ dachte, in der die Befriedung des Landes und die Einrichtung dauerhafter Institutionen einen vorrangigen Stellenplatz einnahmen. Der Traum einer wiedererstehenden idealisierten Antike war für ihn kaum mit der harten Wirklichkeit zu vereinbaren, mit der sich die Regentschaft im öden Tagesgeschäft einer vielfach improvisierten Regierungstätigkeit herumzuschlagen hatte.

Die Regentschaft war unter ungünstigen Startbedingungen angetreten. Bei nur sehr geringem Handlungsspielraum hatte sie gleichzeitig einem übersteigerten Erwartungsdruck der Griechen und des Auslandes standzuhalten : „Die meisten Griechen“, notierte Maurer resignierend, „nicht im Stande selbst mit Hand anzulegen, brannten dennoch vor Ungeduld. Das Ausland dagegen, ohnedies von einem ganz galschen Gesichtspunkte ausgehend, wollte Wunder über Wunder sehen.“²⁰. Maurer war daher aus verständlichen Gründen in seiner als Rechtfertigungsschrift konzipierten dreibändigen Darstellung²¹ vornehmlich darum bemüht, entlastende Argumente für die Art seiner kurzzeitigen Regen-

¹⁵ Thiersch, Friedrich : De l'état actuel de la Grèce. 2 Bde. Leipzig 1833.

¹⁶ a.a.O. Band 1, S. 290.

¹⁷ a.a.O. Einleitung zu Band 2, S. VI.

¹⁸ S. 289.

¹⁹ Band 1, S. 309

²⁰ Maurer, G. L. von : Das griechische Volk in öffentlicher, kirchlicher und privatrechtlicher Beziehung vor und nach dem Freiheitskampfe bis zum 31. Juli 1834. 3 Bände, Heidelberg, 1835, hier Band 2, S. 86.

²¹ Dazu die ergänzenden Materialien aus dem handschriftlichen Nachlab : Maurer, Georg Ludwig : Die Wittelsbacher in Griechenland als Nachtrag zu dem Buche das Griechische Volk. Hrsg. von Wassiliki Roustopanis-Sourlas und Spyridon Plogaitis. Athen 1987 (= Quellen der griechischen Verfassungsgeschichte Band 2). Vgl. Dickopf, Karl : Georg Ludwig von Maurer 1790–1872. Eine Biographie. Kallmünz 1960.

tentätigkeit und die von ihm gesetzten Prioritäten zusammenzutragen. Maurer hielt zumal in der schwierigen Anfangsphase, als es den chaotischen Zuständen zu wehren galt, anders als Thiersch nicht viel von einer vorläufigen Einbeziehung der Einheimischen in die Regierungsverantwortung. Er erwartete „bei dem unruhigen, eifersüchtigen, eiteln, und daher der aller ungebundensten Freiheit geneigten Charakter der Griechen“²² keinen allzu positiven Beitrag und mochte daher die Vorstellungen begeisterter Philhellenen von der besonderen Politikfähigkeit der zeitgenössischen Griechen nicht teilen. Die Selbstüberschätzung war den Griechen nach seiner Auffassung nur vom Ausland eingeredet worden: „Wo sich ein Grieche zeigte, wurde er als ein Heroe aus der alten guten Zeit empfangen und als ein Halbgott wieder entlassen. Die ohnedies der Eitelkeit ergebenen Griechen glaubten am Ende selbst, was sie so oft hörten“²³. Zum Aufbau eines geordneten Staatswesens reichte nach seinen Erfahrungen die geringe Alphabetisierungsrate selbst unter den Führungspersönlichkeiten der Aufstandsbewegung noch nicht aus.

Thierschs detaillierte Zustandsbeschreibung des Landes²⁴, die gleichzeitig die Umriss eines künftigen Aktionsprogrammes enthielt, war von einer optimistischen Sehweise geprägt. Er stellte vornehmlich die positiven Entwicklungsmöglichkeiten heraus, die im Lande schlummerten. Sie vor allem habe eine an die Landesgewohnheiten besser angepaßte Politik freizusetzen und für den Neubeginn nutzbar zu machen. In der zu seinen Lebzeiten nicht publizierte scharfen Abrechnung mit der Regentschaft prangerte er die verbreitete Mißachtung der Landesbewohner, „un peuple intelligent et spirituel“²⁵, als unverzeihlichen Fehler an. „La Régence a deshérité les Grecs de leur droits parce qu'elle les a vus des enfants et des barbares; elle les a traités sans exception avec une méfiance extrême parce qu'elle ne leur reconnaît aucune probité“²⁶, hielt er der Regentschaft vor. Maurer wiederum verwies mit gutem Grund mehr auf die negativen Erscheinungen des griechischen Lebens, die zivilisatorische und technologische Rückständigkeit („Griechenland kannte keine Wagen, keine Karren, es wusste nichts von Dünger!“²⁷) und die entwicklungshemmenden Faktoren (Parteihader, Rückständigkeit und Kulturlosigkeit), die es mit harter Hand auszurotten galt. „Als die Regentschaft vor 25 Jahren in Griechenland ankam“, notierte er noch im Jahre 1858, nachdem er an der Seite des bayerischen Thronfolgers erstmals wieder griechischen Boden betreten hatte, „fand sie daselbst noch dieselbe Barbarei wie in der Türkei. Das Land war durch den Freiheitskampf und durch den Bürgerkrieg verwüstet. Von einem geregelten gesetzlichen Zustand war keine Rede ... Es gehörte eine herku-

²² Maurer Band 2, S. 88.

²³ Maurer Band 2, S. 36.

²⁴ Zum Inhalt vgl. die Zusammenfassung bei Irmscher, Johannes: „Friedrich Thierschs“ Entwicklungskonzept für Griechenland, in: Friedrich Thiersch und Entstehung des griechischen Staates aus der Sicht des 20. Jahrhunderts. Thiersch-Symposium im Goethe – Institut Athen vom 15.–17. Oktober 1990, S. 61–83, außerdem Kirchner, H. M.: Friedrich von Thiersch, seine geistige Welt und seine kulturpolitischen Bestrebungen. München 1955.

²⁵ Friedrich von Thiersch: *De la régence en Grèce*. Athen 1988, S. 140.

²⁶ a. a. O. S. 138

²⁷ a. a. O. Band 2 S. 144.

liche Kraft dazu ein solches Chaos in Ordnung zu bringen" ²⁸. Noch im Abstand von zwanzig Jahren sah er eine der wesentlichen Aufgaben der fremdländischen Dynastie in der Kulturträgermission, um „europäische Bildung und Gesittung in Griechenland und noch weiter zu verbreiten" ²⁹. In diesem Vorgehen traf er sich mit Heideck, dem engsten Vertrauten König Ludwigs, der vornehmlich in militärischen Kategorien zu denken gewohnt war und konsequenterweise in einer „absolutistischen Erziehungsdiktatur" (Seewald) die einzige Garantie für eine bessere Zukunft des Landes und für die Wahrung der bayerischen Interessen sehen mußte. Heideck ist erst jüngst durch die noch ungedruckte Freiburger Dissertation von Seewald als Staatsmann und als der eigentliche Drahtzieher der bayerischen Griechenlandpolitik wieder mehr ins Spiel gebracht worden ³⁰. Er wollte über die Armee als Schule der Nation die ungestümen Griechen bändigen und formen, ein Gedanke, der bezeichnenderweise auch Thiersch nicht ganz fremd gewesen ist. In seinem Buch räsonnierte er über die Möglichkeit, durch die Garnisonen der ausländischen Truppen handwerkliche Fertigkeiten an die einheimische Bevölkerung zu vermitteln, und schlug u. a. vor, schon bei der Anwerbung der Freiwilligen die Bedürfnisse des Landes zu bedenken und bevorzugt berufserfahrene Soldaten mit spezieller Qualifikation und Berufserfahrung auszuwählen ³¹. Noch wirksamere Hilfe erhoffte er sich bei der Reaktivierung brachliegender Böden und der dringend gebotenen Verbesserung der bäuerlichen Anbaumethoden von ausländischen Agrarfachleuten und Kolonisten, die er in getrennten Dörfern ansiedeln wollte. „A mesure qu'on saura des économes de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, lesquels arriveront avec leurs capitaux, leur expérience et leurs connaissances en agriculture, on donnera de l'impulsion à toute la classe agricole de la Grèce, car le peuple, tout attaché qu'il est à ses anciens usages, est cepedant intelligent et porté à imiter ce qu'il croit conforme à ses intérêts" ³². Den möglichen Widerstand in einem rückständigen, indifferenten und gegenüber allem Fremden mißtrauischen bäuerlichen Milieu hoffte er durch geeignete Regierungsmaßnahmen überwinden zu können ³³.

Thiersch teilte mit Maurer die gleiche Grundeinstellung, in Griechenland vornehmlich Entwicklungshelfer zum Wohle einer verarmten und unwissenden ländlichen Bevölkerung zu sein. Er reklamierte für sich aber ein besseres Einfüglungsvermögen in die Denkungsart der Griechen und eine stärkere Rücksichtnahme auf die ererbten Gewohnheiten und Institutionen des Landes. Maurer wollte allerdings für seinen Tätigkeitsbereich den Vorwurf einer drohenden Überfremdung durch ausländische Vorbilder, einer schleichenden „Bavarisierung", wie sie Thiersch ³⁴ und die nationale griechische Opposition der Regentschaft vorhielten, nicht gelten lassen, „gerade als wenn Bayrisch seyn und schlecht seyn

²⁸ Maurer, Georg Ludwig: Die Wittelsbacher in Griechenland als Nachtrag zu dem Buche das Griechische Volk. Athen 1987, S. 55–56.

²⁹ a. a. O. S. 104–105.

³⁰ Seewald, Berthold: Ein bayerischer General im befreiten Griechenland: Karl Wilhelm von Heideck und der Aufbau einer modernen Armee. Diss. Freiburg 1989.

³¹ Thiersch: De l'état actuel de la Grèce. Band 2, S. 67–68.

³² a. a. O. S. 55.

³³ S. 51–52.

³⁴ Thiersch, De la Régence en Grèce S. 101ff.

synonym sey''³⁵. Noch im Jahre 1858 sah er unter den gegebenen Voraussetzungen nur in der Verbreitung europäischer Bildung die gleichbleibend vorrangige Aufgabe der Regierung und hielt dem insinuerenden Drängen der Königin, der künftige Thronfolger müßte unbedingt im Lande aufwachsen und erzogen werden, das Argument entgegen: „Die griechischen Majestäten schickten ja selbst junge Griechen nach Europa, um daselbst erzogen und gebildet zu werden''³⁶.

Die kontroverse innergriechische Diskussion um die Rezeption fremder Ideen und Institutionen ist nicht erst durch das rigorose Vorgehen der Regentschaft ausgelöst worden. Sie war schon in der Struktur der „griechischen Welt'' angelegt, in der Dichotomie zwischen Zentrum und Peripherie, zwischen den traditionellen Eliten des Festlandes bzw. auf den Inseln und den „Neuerern'' aus der Diaspora, die in den westlichen Bildungszentren mit den fortschrittlichen liberalen, pluralistischen und demokratischen Gedanken vertraut geworden waren³⁷. In den Verfassungsentwürfen der zwanziger Jahre spiegeln sich daher nicht zufällig gegenläufige Tendenzen wider, der Widerstreit zwischen einer mehr traditionellen, korporativen und regionalistischen und einer modernen, die Uniformität und Zentralgewalt betonende Staatskonzeption nach westlichem Muster ablesen. Es fragt sich allerdings, ob man H. Scholler oder N. J. Pantazopoulos folgend in diesem grundsätzlichen Meinungsstreit Thiersch einseitig einer der beiden Parteirichtung zuordnen sollte. In den unterschiedlichen entwicklungspolitischen Zielsetzungen Maurers und Thiersch hat einen entfernten Nachklang zum Thibaut-Savigny-Streit von 1814 um die Kodifikation des Allgemeinen Bürgerlichen Gesetzbuches in Deutschland wiedererkennen wollen³⁸. Thiersch steht sicher mit seiner organischen Staats- und Rechtsauffassung dem Programm der historischen Rechtsschule und der Lehre vom Volksgeist Savignys näher als Maurer, der als Gesetzgeber Griechenlands seine Herkunft aus dem linksrheinischen Einflußbereich des Code Civil und seine Heidelberger Studienjahre bei dem Romanisten Thibaut nicht verleugnen konnte. Er ist wiederholt als Ordnungsfanatiker und als ein kalter rechtspositivistischer Neuerer gescholten worden, der den Griechen mit seinen vier Gesetzbüchern fremdes Recht aufgezwungen und das Fortleben eigener griechischer Rechtstraditionen, die noch in vielen gewohnheitsrechtlichen Verfahren weiterlebten, unmöglich gemacht habe. Selbst

³⁵ Maurer, Das griechische Volks, Band 2, S. 109.

³⁶ Maurer, Die Wittelsbacher in Griechenland S. 105

³⁷ Einzelheiten bei Diamandouros. vgl. Kitromilidis, P. M.: Tradition, Enlightenment and Revolution: Ideological Change in Eighteenth and Nineteenth Century Greece. Harvard University, Ph. D. diss. 1978. Zur komplexen Struktur des griechischen Siedlungsraumes vgl. den Forschungsbericht von Manoussacas, M.; Structure sociale de l'hellénisme post-byzantin, in: XVI. Internationaler Byzantinistenkongreß. Akten. I. Teil. Hauptreferate. 2. Halbband. Themengruppen 7–11, Wien 1981, S. 791–821.

³⁸ Dickopf, Karl: Friedrich Thiersch und Georg Ludwig von Maurer. „Zwei Konzeptionen zum Neubau eines griechischen Staates in den Jahren 1833/34'', in: Friedrich Thiersch und die Entstehung des griechischen Staates aus der Sicht des 20. Jahrhunderts. Thiersch-Symposium im Goethe – Institut Athen vom 15.–17. Oktober 1990, S. 43–59, hier S. 57–59. Ebenso schon Pantazopoulos, Nikolaos J.: Die Einordnung Griechenlands in die europäische Gemeinschaft. Der Beitrag der bayerischen Regentschaft und König Ottos (1883–1843), in: Der Philhellenismus und die Modernisierung in Griechenland und Deutschland. Thessalonike 1986, S. 93–133, hier S. 95.

sein schärfster Kritiker Pantazopoulos muß aber zugestehen, daß Maurer nur mit wirksameren Mitteln einen Tiend der Rechtsvereinheitlichung im befreiten Griechenland fortsetzte, der schon längst von griechischer Seite auf den Nationalversammlungen von Epidaurus, Astios und Troizin in Gang gesetzt worden war³⁹. Es entsprach dem Wunsch vieler Griechen, nach jahrhundertelanger Fremdherrschaft wieder in die eurojäische Rechtsgemeinschaft zurückzukehren und für Rechtssicherheit in einem Lande zu sorgen, dessen einzelne Regionen nach oftmals willkürlich gehandhabten und sehr unterschiedlichen – byzantinischen, osmanischen, gewohnheitsrechtlichen – Normen leben mußte. Dies erforderte mitunter radikale Einschnitte und schloß auch die Übernahme fremder Rechtsbücher nicht aus. Für den griechischen Handel wurde noch vor der Ankunft der Bayern aus praktischen Gründen der französische Code de Commerce zum verbindlichen Kodex⁴⁰. „Diese Richtung und diese legislativen Elemente“, so Maurer, „habe ich vorgefunden. Sie wurden mir gegeben, Ich habe sie nicht geschaffen! – An diese Basis mußte daher, wenn nicht gerade in den Wind gebaut werden sollte, angeknüpft werden“⁴¹. Maurer wollte in der gleichen Richtung so behutsam wie möglich vorgehen. Er glaubte in den lokalen Rechtsgewohnheiten, insbesondere im Zivil – und Strafverfahren, eine Art Urverwandtschaft zwischen dem altgriechischen und dem altgermanischen Recht wiedererkennen zu können und suchte daher in seinen Gesetzbüchern „Deutsche Gründlichkeit mit Altgermanischer und auch Altgriechischer, so wie Altfranzösischer Einfachheit zu vereinigen“⁴². Bei der Kodifikation des bürgerlichen Rechtes sollten brauchbare gewohnheitsrechtliche Regelungen noch stärker berücksichtigt werden. Dazu ist es aber wegen der vorzeitigen Abberufung durch den bayerischen König nicht mehr gekommen.

Waren Maurer und Thiersch als Entwicklungshelfer in Griechenland tatsächlich jene Verfechter konträrer Entwicklungsstrategien, als die sie in den publizistischen Begleitgefechten der bayerischen Griechenlands politik sich dem Leser vorstellen? Scholler sieht in Maurers Vorgehen eine „eurozentrische Entwicklungsdiktatur mit institutionellen Zügen“⁴³, an anderer Stelle spricht er von einem „aufgeklärten Entwicklungsabsolutismus“⁴⁴ und hebt davon Thierschs auto-ethnozentrische und sozio-

³⁹ Pantazopoulos, Nikolaos I.: Thiersch und von Maurer: „Sozialer Realismus und historische Romantik“, S. 26.

⁴⁰ Pantazopoulos, Nikolaos J.: Greek Contributions to Maritime Laws and Commercial Customs in the Eastern Mediterranean during the Eighteenth and the Nineteenth Centuries, in: Apostolos E. Vasilopoulos, Constantinos D. Sviotopoulos, Béla K. Király (Editors): Southeast European Maritime Commerce and Naval Policies from the Mid-Eighteenth Century to 1914 (War and Society in East Central Europe Vol. XXIII), Boulder, Colorado, Highland Lakes New Jersey, 1988, S. 311–320.

⁴¹ Maurer, G. L. von: Das griechische Volk, Band 2, 346.

⁴² a. a. O. S. 347.

⁴³ Scholler, Heinrich: Thierschs Grundideen für die Neugestaltung Griechenlands, in: Friedrich Thiersch und die Entstehung des griechischen Staates aus der Sicht der 20. Jahrhunderts. Thiersch-Symposium im Goethe Institut Athen vom 15.–17. Oktober 1990, S. 187–207, hier S. 194.

⁴⁴ a. a. O. S. Der Biograph Maurers Dickopf verwendet den Ausdruck „Erziehungsdiktatur“ (Dickopf S. 54)

kulturelle, auf Selbsthilfe orientierte Vorgehensweise ab⁴⁵. In der Münchener Dissertation von Koutsomytopoulos⁴⁶ ist der gesamte Nachlaß der beiden Männer nochmals systematisch ausgewertet und eine Detailanalyse der gegensätzlichen Auffassungen versucht worden.

In derartigen Gegenüberstellungen werden idealtypische Extrempositionen entwicklungspolitischer Strategien markiert. Der unbestreitbaren historischen Leistung, die jeder der Kontrahenten in seiner Weise erbracht hat, dürfte eine solche Zuspitzung jedoch nicht voll gerecht werden. Sie bringt zwangsläufig den Praktiker Maurer, dem als Regenschafsmitsglied nur 18 Monate zur Planung und Durchführung seiner Reformmaßnahmen zugestanden waren, mehr ins Zwielficht als Thiersch, dem eine Umsetzung seiner Vorschläge nicht vergönnt war, dem damit aber auch Fehler im hektischen Alltagsgeschäft, Loyalitätskonflikte und herbe Enttäuschungen erspart geblieben sind.

Der bayerische König hatte Thiersch mit Rücksicht auf Metternich, der den griechenbegeisterten Professor unstützlerischer republikanischer Umtriebe verdächtigte, von jeder aktiven Mitwirkung an der bayerischen Griechenlandpolitik ferngehalten. Der Abgewiesene hat diese Kränkung nur schwer verwunden. Er hat sich in den folgenden Jahren keine Gelegenheit entgehen lassen, die von der Regentschaft zu verantwortenden Fehlentscheidungen öffentlich anzuprangern und seine abweichenden Auffassungen als Berichterstatter für die „Allgemeine Zeitung“ in Anlauf zu bringen⁴⁷.

Thiersch hatte allerdings selbst unter den Griechen nicht nur Freunde, es fehlte zumal bei den Anhängern Kapodistrias nicht an kritischen Stimmen über seine Vermittlerrolle im Parteienstreit⁴⁸. Ob die Regeneration Griechenlands nach seinem Programm eine günstigere Entwicklung genommen hätte, wie Pantazopoulos vermutet⁴⁹, ist heute eine müßige Frage. Einen Freibrief für weitergehende eigenständige Ambitionen der Griechen hätte auch er nicht in dem aus München vorgegebenen Rahmen der bayerischen Griechenlandpolitik ausstellen können. Man kann nur mutmaßen, daß unter den gegebenen Voraussetzungen selbst ein Regent Thiersch sich wohl zwangsläufig sehr rasch die Sympathien der Griechen verscherzt hätte. Es verdient festgehalten zu werden, daß

⁴⁵ a. a. O. S. 190 bzw. S. 194.

⁴⁶ Koutsomytopoulos, A.: Der Konflikt in der Konzeption der institutionellen Entwicklung Griechenlands an Hand der Schriften von Friedrich Thiersch und Georg Ludwig von Maurer. Dissertation München

⁴⁷ Zum Quellenwert dieser Beiträge jetzt sehr kritisch Seewald, Berthold: Friedrich Thiersch und die Griechenlandberichterstattung der „Allgemeinen Zeitung aus Augsburg“, in: Friedrich Thiersch und die Entstehung des griechischen Staates aus der Sicht des 20. Jahrhunderts. Thiersch-Symposium im Goethe-Institut Athen vom 15.–17. Oktober 1990, S. 157–171, vgl. bes. auch S. 169 Anm. 25.

⁴⁸ Vgl. Styrocras, Vassilios: Kritische Ansichten griechischer Gelehrter zur Person Friedrich Thierschs, in: Friedrich Thiersch und die Entstehung des griechischen Staates aus der Sicht des 20. Jahrhunderts. Thiersch-Symposium im Goethe – Institut Athen vom 15.–17. Oktober 1990, S. 85–98.

⁴⁹ Pantazopoulos, Nikolaos I.: Thiersch und von Maurer: „Sozialer Realismus und historische Romantik im Rechtssystem des wiedererstandenen Griechenland“, in: Friedrich Thiersch und die Entstehung des griechischen Staates aus der Sicht des 20. Jahrhunderts. Thiersch – Symposium im Goethe – Institut Athen vom 15.–17. Oktober 1990, S. 23–41, hier S. 34. Pantazopoulos spricht in diesem Zusammenhang von „realistischer Planung“ bei Thiersch und „gesetzgeberischer Romantik“ bei Maurer.

auch Thiersch bei allem Wohlwollen für die freiheitlichen Traditionen der Griechen keineswegs auf obrigkeitliche Vorgaben und Reglementierungen und aktive entwicklungspolitische Beteiligungen des Auslandes verzichten wollte. Dies zeigen seine praktischen Vorschläge zur griechischen Bildungspolitik, in den Bereichen der Staatsverwaltung also, die ihm von seiner beruflichen Karriere her besonders vertraut waren⁵⁰ und denen er wie Kapodistria eine herausragende Bedeutung für die Erziehung des griechischen Volkes zumaß. Thierschs Denkschriften und Äußerungen zur Bildungs- und Schulreform im befreiten Griechenland beziehen sich durchaus auch auf bewährte deutsche und bayerische administrative Erfahrungen. Bei der Erstberufung von Universitätsprofessoren wollte und konnte er zunächst nicht auf einen überproportionalen Ausländeranteil (zumaß in den medizinisch-naturwissenschaftlichen Fachdisziplinen) verzichten. Aus den deutschen Universitäten sollten nach seiner Ansicht Modelle beispielhafter Lehre übernommen werden. Die staatliche – und das heißt in griechischer Sicht bayerische – Schulaufsicht und die Kontrolle der Universitäten durch die Regierung waren ein fester Bestand seines Bildungsplanes für Griechenland⁵¹.

Gemessen an den von nationalgriechischen Kreisen proklamierten weitgehenden Eigenrechten sind die Unterschiede zwischen den alternativen Entwicklungsmodellen, die für das neuerstandene Griechenland in den 30er Jahren des 19. Jahrhunderts in München ausgedacht wurden, nicht mehr so gravierend. Profilierungssucht, gekränkte Eitelkeiten und ein verständlicher Rechtfertigungszwang haben den Autoren Maurer und Thiersch mehr die Feder geführt als ein unüberbrückbarer Dissens in Sach- und Verfahrensfragen. Dieser mag im Einzelfall auf konträre Grundannahmen zurückgehen, in der Praxis sind die Abweichungen eher graduell. Sie lassen sich aus den unterschiedlichen Schlußfolgerungen erklären, die aus persönlichen Erfahrungen im Umgang mit den Griechen gezogen wurden. Weder hat Maurer in der Konzeption seiner Rechtsbücher die Berücksichtigung lokaler Rechtsgewohnheiten grundsätzlich abgelehnt, noch läßt sich aus der von Thiersch vertretenen Maxime der Hilfe zur Selbsthilfe ein absoluter Verzicht auf obrigkeitliche Reglementierungen und auf jegliche Entlehnung fremder institutioneller Vorbilder herauslesen. Beide waren sie Vertreter einer von außen gesteuerten Entwicklungspolitik, die sich nach den Interessen der Schutzmächte zu richten hatte und den Landesbewohnern nur beschränkte Mitspracherechte einräumte. Daß der Pragmatiker Maurer für die Entwicklung Griechenlands letztlich im Guten wie im Schlechten mehr tun konnte als der Griechenfreund Thiersch, lag in den besonderen Zeitumständen begründet. Sie begünstigten in dem vom Bürgerkrieg erschöpften

⁵⁰ Als „praeceptor Bavariae“ hatte Thiersch wesentlichen Anteil an der Ausarbeitung der bayerischen Schulordnung vom 8. Februar 1829, der ganz dem neuhumanistischen Bildungsideal folgte; vgl. Thiersch, Friedrich: *Ueber gelehrte Schulen, mit besonderer Rücksicht auf Bayern*. 3 Bände Stuttgart und Tübingen 1826–1829 und Ders., *Geschichte des bayerischen Schulplans von 1829 und seiner Revision im Jahre 1830*. Stuttgart und Tübingen 1830.

⁵¹ Koukkou, Eleni: Thiersch und die griechische Universität, in: Friedrich Thiersch und die Entstehung des griechischen States aus der Sicht des 20. Jahrhunderts. Thiersch-Symposium im Goethe – Institut Athen vom 15.–17. Oktober 1990, S. 99–108 und Kirchner, Hans-Martin: Thierschs Schulpläne für Griechenland, a. a. O. S. 109–123.

Griechenland einen auf Integration angelegten und von einer starken Zentrale gesteuerten Neuaufbau.

Versteht man die „Regeneration“ und Modernisierung der ruckständigen südosteuropäischen Agrargesellschaften des 19. Jahrhunderts als „Rückkehr nach Europa“, dann war auf längere Sicht der Umbau überholter oder kaum mehr lebensfähiger Einrichtungen aus Jahrhunderten islamischer Fremdherrschaft und eine Anpassung an europäische Vorbilder unvermeidlich. Gesellschaftliche Transformationsprozesse sind immer mit einer Preisgabe überkommener Werte, mit einem Verlust an Geschichte, verbunden. Dies mag besonders der Historiker bedauernd registrieren, zur raschen Überwindung konkreter Lebensängste der Menschen hat auch er keine erfolversprechenden alternativen Entwicklungsmodelle anzubieten. Wer dabei nur Identitätsverluste beklagt, verkennt das Gebot der Stunde und unterschätzt die Wandlungs- und Anpassungsfähigkeit gesellschaftlicher Systeme. Im 19. Jahrhundert sind in Ostmittel und Südosteuropa nationalstaatliche Lösungen zur Beseitigung von strukturellen Ungleichgewichten, von Unterentwicklung und Rückständigkeit gesucht worden⁵². Sie haben tiefgreifende Veränderungen in Gang gebracht und den traditionellen agrarischen Gesellschaften des Balkanraumes den Weg zu modernen Industriegesellschaften gewiesen. Die Zielvorgaben sind trotz enormer Anstrengungen in den zurückliegenden eininhalb Jahrhunderten nur teilweise realisiert worden. Angesichts des radikalen Umbruchs, der sich gegenwärtig in den Ländern Ost- und Südosteuropas vor unseren Augen abspielt, und der verbreiteten Unsicherheit über die notwendigen nächsten Handlungsschritte und die weiteren Zukunftsperspektiven sind die leidvollen Erfahrungen der Vergangenheit und die vermeintlichen „Lehren der Geschichte“ wieder gefragt. Ratlose Ökonomen setzen unter den gegenwärtigen Bedingungen auf eine heilsame Schocktherapie und die Selbstregulierung des Marktes, Kulturpessimisten beschwören die ewige Wiederkehr „balkanischer“ Zustände und sehen im „Pulverfaß“ Europas nur noch die unheilvolle Mischung gleichbleibender jahrhundertalter Konflikte.

Kann man aus der Geschichte – d.h. aus den Fehlern und Versäumnissen der Vergangenheit – lernen? Diese alte Streitfrage mag längst zugunsten der Skeptiker entschieden sein, doch in der gegenwärtigen Krisensituation drängt es geradezu den außenstehenden Betrachter, der um Orientierungshilfen bemüht ist, wie auch den handelnden Politiker, der Prioritäten zu setzen und Legitimationdefizite auszugleichen hat, den Blick zurückzuwerfen in die Geschichte. Der Zusammenbruch der volksdemokratischen Ordnung hat die Uhren nochmals zurückgedreht, nicht nur in die Zeit von Jalta und Potsdam, sondern bis zum Jahre 1918. Das vehement geforderte Selbstbestimmungsrecht stellt längst bereinigte Grenzregelungen, mit denen die Nachfolgestaaten des Versailler Systems in der Zwischenkriegszeit zu leben hatten, wieder in Frage.

⁵² Dazu die grundsätzlichen Überlegungen von Grothusen, Klaus-Detlev: *Modernisierung und Nationsbildung. Modelltheoretische Überlegungen und ihre Anwendung auf Serbien und die Türkei*, in: *Südostforschungen* 43 (1984) S. 135–180.

Die interethnischen Konflikte, die aus der Erbmasse der zerfallenen Vielvölkerstaaten übernommenen worden waren, gewinnen erneut an Virulenz, die wirtschaftliche Misere fordert einer leidgeprüften Generation neue Opfer und Anstrengungen ab. Ohne eine beträchtliche Nahrungs- und Finanzhilfe des Auslandes ist der lange „Weg nach Europa“ nicht zu bewältigen. Er setzt mehr noch als in der Aufbruchphase des frühen 19. Integrationsbereitschaft der kleinen Völker Ostmittel – und Südosteuropas voraus.

DIE POLITISCHE UND KULTURELLE POSITION DER SERBEN ZWISCHEN WIEN UND PARIS AM AUSGANG DES 19. JAHRHUNDERTS

ZORAN KONSTANTINOVIĆ
(Innsbruck)

Rückblickend vermögen wir die Entwicklung der südosteuropäischen Völker insgesamt in drei große Bewegungszusammenhänge oder Figurationen, wie sie der bekannte Soziologe und Sozialhistoriker Norbert Elias nennen würde, zusammenzufassen. Trotz gewisser politisch bedingter Unterschiedlichkeiten und soziologischer Differenzierungen von einem der südosteuropäischen Völker zum anderen lassen sich in jedem dieser Zusammenhänge überraschend viele Ähnlichkeiten vor allem in den Bewußtseinsstrukturen und ihren geistigen und kulturellen Ausdrucksformen feststellen, die modellartig überprüfbar und übertragbar sind.

So reicht vorerst die Verknüpfung der Anregungen von Aufklärung und Romantik aus dem 18. Jahrhundert in das 19. Jahrhundert hinein und läßt sich in ihrer Herausbildung zu einem modernen Nationalbewußtsein bei jedem dieser Völker phasenhaft nachvollziehen. Zuerst meldet sich das Interesse einzelner Vertreter der verschiedenen Ethnitäten in diesem Raum für die geschichtlichen Denkmäler ihrer Ethnität und für die Sprache, die diese spricht. Manchmal sind diese ersten Kämpfer eines sich anbahnenden neuen Bewegungszusammenhanges auch selbst noch Autodidakten, wie dies mit dem großen serbischen Reformator Vuk Karadžić der Fall war, und sie müssen vorerst auch die Entscheidung treffen, welcher Dialekt ihrer Ethnität zur Schriftsprache erhoben werden soll. Diese Entscheidung gilt es dann gegen die verschiedensten Widerstände, von seiten der Kirche, einer anderen dominierenden Sprache oder bestimmter Versuche, eine verwandte Sprache als Schriftsprache zu übernehmen, in einem zähen und langandauernden Kampf durchzusetzen. Die Erfahrung zeigt, daß dieser Kampf nicht mit Erfolg hätte zu Ende geführt werden können, wenn diesen Bemühungen bei allen diesen Völkern nicht von einer Generation junger, äußerst talentierter Dichter mit Begeisterung aufgegriffen worden wäre. Denn es hat auch Ethnitäten gegeben, wo es gleichfalls zu Bemühungen um eine Schriftsprache gekommen war und diese sogar auch eine Kodifikation erfuhr, ohne daß eine solche Kodifikation dann ihre Dichter gefunden hätte. Ein Beispiel dafür sind die Aromunen.

Dank der Dichter jedoch, wurde das Bewußtsein der eigenen Identität in die breitesten Massen hineingetragen, und reift dort schnell zu einem stürmischen Nationalgefühl heran. Von diesem Gefühl erfüllt, beginnen diese Völker den Kampf um ihre nationale Selbständigkeit.

Mit der erfolgreichen Verwirklichung dieses Zieles findet auch dieser Bewegungszusammenhang seinen Abschluß. Die Phasen, die zu einer solchen Verwirklichung führen, sind die gleichen, obwohl sie zeitlich bei den einzelnen Völkern nicht übereinstimmen, wie auch in der Gründung der einzelnen Nationalstaaten in diesem Raum ein sichtlicher Abstand besteht¹.

Mit der Verwirklichung dieser Ziele zerfällt jedoch der Volkskörper als einheitliches soziales Gefüge und es gelangen nun die unterschiedlichsten Interessen zu Wort, so wie letztlich auch der Weg zur nationalen Bewußtseinsbildung durch bestimmte Interessen vorgezeichnet war. Ein besonders charakteristisches Beispiel dafür bietet die Entwicklung bei den Kroaten. Das Bürgertum war zum größten Teil nichtkroatischer Abstammung, es sprach ausschließlich Deutsch und hatte sich vorwiegend aus Vertretern der einzelnen Handwerke herausgebildet, die aus verschiedenen Richtungen nach Kroatien gekommen waren. Die wirtschaftlichen Interessen jedoch formten bei ihnen die Vorbedingung für die Entwicklung eines kroatischen Nationalbewußtseins. In dieser Hinsicht trafen sie sich mit den Interessen des niedrigeren Landadels in Kroatien, der gezwungen war, sich gegen die ungarischen Magnaten zu verteidigen. Nun aber war der Prozeß der nationalen Bewußtseinsbildung bei allen südosteuropäischen Völkern, die einen solchen Prozeß zu verwirklichen vermochten, abgeschlossen und es begann sich ein neuer Bewegungszusammenhang abzuzeichnen, den wir am besten als Europäisierung in unsere Begriffsapparatur einführen könnten. Es versteht sich von selbst, daß dieser Terminus, den bei den Serben auch Jovan Skerlić, der bekannteste Literaturhistoriker unter ihnen, verwendet, nicht überall ungeteilte Aufnahme finden kann und auch nicht gefunden hat. Aber jeder pejorativen Deutung gegenüber muß entgeggehalten werden, daß damit wohl am besten der Vorgang der Akkulturation zum Ausdruck kommt, jener Hinwendung zur europäischen Kultur, die für diesen Bewegungszusammenhang so charakteristisch ist, nicht aber um eine Entkulturation, um die Unterwerfung unter eine andere Kultur, und vor allem nicht um eine kulturelle Assimilation. Denn so sehr man sich auch für die kulturellen Leistungen der großen europäischen Völker begeisterte, so war doch inzwischen das Eigenbewußtsein so gestärkt, daß es nicht mehr Gefahr laufen konnte, verloren zu gehen. So wird mit Europäisierung im Grunde genommen ein neues Verhältnis zu Europa gekennzeichnet, von dem diese Völker durch längere Zeitabschnitte hindurch in der Vergangenheit getrennt waren: ein von Optimismus getragenes Verhältnis, denn ein solches Hineinwachsen sollte auch weiterhin der eigenen kulturellen Selbstverwirklichung dienen.

Es wäre nun sicherlich einer eingehenden Überlegung wert, von wem jeweils dieser Wunsch nach Europäisierung getragen wurde. Im

¹ Eine Zusammenschau dieser Entwicklungen versuchte ich in meinem Beitrag *Literatur der nationalen Wiedergeburt: Aufklärung und Romantik* (in: *Geschichte der Literatur* Hrsrg. von Erika Wieser. Propylaen Verlag, Berlin 1983, Bd. IV, S. 433–456) zu geben. Die Ausführungen folgen den The senpunkten: Wegbereiter der Auklärung, Herder und die Entdeckung des Südostens, Die Besinnung auf die Sprache des Volkes, Das Theater im Süd-osten, Die endültige Verwirklichung des nationalen Gedankens durch die Dichtung, Vision und Verwirklichung: zur Kontinuität von Aufklärung und Romantik in Südosteuropa.

Bürgertum gab es wohl auch konservative Kräfte, das Erbe der traditionellen Wertvorstellungen, die man unter der osmanischen Herrschaft von Generation zu Generation weitervermittelt hatte, auch in Zukunft zu wahren. Dieses Bestreben äußerte sich im Festhalten an der Kleidung und bestimmter Sitten. Ein bewahrendes, konservatives Element waren in dieser Hinsicht auch in die Frauen in Südosteuropa. Aber auch in der Literatur sehen wir, wie mühsam sich zum Beispiel realistische Tendenzen durchsetzen mußten und wie stark das Vergangene noch über die mündliche Literatur in einen solchen Realismus hineinwirkt. Sich auf die von Roman Jakobson entwickelten Erkenntnisse von der Folklore als einer eigenen Form des Erzählens berufend, hat der bulgarische Literaturwissenschaftler Bojan Ničev die These vom folkloristischen Realismus als bezeichnender literarischer Ausdrucksform in dieser Epoche der Europäisierung aufgestellt².

Dieser Prozeß der Europäisierung fällt zugleich auch zusammen mit der fortschreitenden gesamteuropäischen Differenzierung zwischen Baudelaires radikalisiertem Bewußtsein der Modernität und dem Schönheitsideal der Parnassiens, um dann in unterschiedlicher Weise Zola und Nietzsche, Beigson und Proust sowie Freuds psychoanalytische Selbsteräußerung einzubeziehen. Er sieht sich jedoch auch der Tatsache gegenübergestellt, daß sich zu Ende des Jahrhunderts noch ein bedeutender kultureller Ausstrahlungspunkt vor allem auch zum Südosten hin abzuzeichnen beginnt. Es ist Wien, das eine einmalige Symbiose von Kunst, Literatur und Wissenschaft zu verwirklichen vermag, sodaß wir nun neben Paris noch eine Zweite Kulturhauptstadt Europas neben Paris besitzen. In Wien gewinnt der Modernismus-Begriff als „Wiener Moderne“ eine spezifische Ausprägung. Im Vergleich zum französischen Modernismus geht es der Wiener Moderne weniger um einen radikalen Bruch mit ihren Vorgängern, sie hat auch traditionelle Schriftsteller der österreichischen Literatur genutzt und sich, was die Innovationen betrifft, nicht nur auf den Naturalismus festgelegt, sondern viel auf den Symbolismus, auf die Neuromantik oder ganz allgemein auf die Nervenkunst. Décadence, Impressionismus und Fin de siècle gehen auf diese Weise in der Wiener Moderne ineinander über. Insgesamt betrachtet ist die Moderne in Wien ein Ausdruck für einen bestimmenden geistigen Komplex, für ein charakteristisches Lebensgefühl.

Wenn wir uns in diese Zeit zurückversetzen, so sehen wir, daß jedes der südosteuropäischen Völker in diesem Sinne seine eigene kulturpolitische Ausrichtung einzunehmen begonnen hat. In meinen bisherigen Arbeiten bin ich auf diese Frage schon im Rahmen der Südslawen eingegangen³. An dieser Stelle möchte ich diese Ausführungen fortsetzen

² Bojan Ničev: *Uvod v južnoslavjanski realiz'm*. Sofia 1971, S. 9. Die strukturalistische Opposition „Folklore – Literatur“ wird auf den Nenner „parole – langue“ gebracht und der Realismus in diesem Falle als Verschmelzung zweier Möglichkeiten der ästhetischen Weltkenntnis gedeutet.

³ Vor allem in meinem Beitrag *Die kulturelle Entwicklung der Südslawen zwischen Paris und Wien in der Zeit von 1871–1914* (in: *Études Danubiennes* 2 1989, S. 63–71, aber auch in der Studie *Die Moderne in den slawischen Literaturen* (in: *Sprachkunst. Beiträge zur Literaturwissenschaft* 2 1984, S. 270–292). Die Studie trägt den Untertitel *Ein Beitrag zur Umgrenzung eines Periodisierungsbegriffes* und geht in diesem Bemühen von der systemtheorie aus. Ein wesentlicher Ansatz meiner Betrachtungen war durch die Fragestellung von Adrian Marino

und mich näher mit dieser Entscheidung bei den Serben befassen. Vorerst jedoch eine kurze Zusammenfassung ihrer kulturellen Entwicklung. Ähnlich wie zur Zeit der Türkenherrschaft die Griechen eine Brücke zur europäischen Kultur über die Ionischen Inseln und die Rumänen über Transsylvanien besaßen, übernahmen die auf österreichisches Gebiet geflüchteten Serben in der Vojvodina eine ähnliche Funktion. Nach einem kurzem Anpassungsprozeß begannen sie mit vollen Zügen die Werte europäischer Geistigkeit in sich aufzunehmen. Wien war dabei im vollen Sinne des Wortes der entsprechende Umschlagplatz und so kam es sehr rasch zu einer kulturellen Umstellung von der ausschließlich byzantinischen Tradition, überliefert durch die Kirche, auf ein europäisches Wertesystem. Die deutsche Sprache spielt eine bedeutende Rolle im Leben der serbischen Bevölkerung, deren geistiger Mittelpunkt die Stadt Novi Sad bis in die zweite Hälfte des 19. Jahrhunderts ist, um sich erst danach nach Belgrad, also in das serbische Kernland zu verlagern. Man ging in Schulen, die nach österreichischem Muster eingerichtet waren, las die Wiener Zeitungen, besuchte Theateraufführungen mit den üblichen Lustspielen, wie sie auch in Wien gegeben wurden und eignete sich ein gesellschaftliches Leben an, daß in kleinem Ausmaße dem Leben in der Hauptstadt der Habsburger Monarchie ähnlich sein wollte. Über Wien vor allem lernte man auch etwas von der französischen Literatur kennen. Deutsche Denker und deutsche Übersetzungen vermittelten das Geistesgut des französischen Rationalismus.

Das Verhältnis der österreichischen Serben zu Wien war auch in politischer Hinsicht äußerst erfolgreich. Während der Revolution 1848 hatten sie mit ihrem Aufgebot die Habsburger gerettet und als Anerkennung war ihnen ein eigenes Kronland, die Vojvodina zugesprochen. Aber schon nach zehn Jahren wurde es wieder aufgelöst und den Ungarn zugeteilt. Das war eine bittere Enttäuschung für die Serben im Reich der Habsburger. Auch die österreichische Politik gegenüber dem serbischen Kernland, das 1878 der türkischen Souveränität enthoben und zum unabhängigen Fürstentum erklärt wurde, war nicht glücklich. Österreich begann in diesem Raum immer mehr als expansionistische Großmacht aufzutreten. Mit der Okkupation Bosniens und der Herzegowina waren zugleich auch die Zeichen zur Annexion dieser Gebiete gesetzt, was die Interessen der Serben zutiefst bedrohte. Schon zur Zeit der Annexionskrise war die österreichisch-serbische Spannung so groß, daß der unmittelbare Ausbruch des Krieges zu befürchten war.

Frankreich hingegen beginnt nach 1893, nach dem Abschluß des Bündnisses mit Rußland seine Sympathien auch für Serbien zum Ausdruck zu bringen. In Paris wird 1896 ein Protestkomitee der drei Völker — der Tschechen, Serben und Rumänen — das sich gegen die Art, wie man in Ungarn die Tausendjahrfeier des Reiches der Stefanskrone feierte, gebil-

gegeben : *Modernisme et modernité* (in : *Neohelicon* 3—4 1974, S. 107—318). Marino geht es dabei um „quelques précisions sémantiques“, die jedoch auf die grundlegende Möglichkeit dieser Begriffe hinweisen. Modernismus nämlich im Sinne einer Figurierung, wie es in dieser Arbeit angestrebt wird, und Modernität als ewig wiederkehrendes Prinzip im Bereich des Geistigen und Künstlerischen wie überhaupt im Leben insgesamt. Eine konkrete Festlegung dieser Betrachtungen auf den südosteuropäischen Raum versuchte ich mit meiner Arbeit *Der südosteuropäische Modernismus und seine europäischen Verbindungen*. In : *Die Moderne in den Literaturen Südosteuropas*. Hrsg von Reinhard Lauer. München 1991, S. 15—24.

det hatte, auf das heilichste empfangen. Mit französischer Hilfe gelingt es Serbien, den Zollkrieg, der dem Land von Österreich-Ungarn auferlegt wurde, erfolgreich zu bestehen, und Frankreich unterstützt von nun an Serbien diplomatisch in seinem Widerstand gegen Österreich-Ungarn bis zum Ausbruch des ersten Weltkrieges.

Die Hinwendung zur französischen Kultur ist demnach auch politisch bedingt. Die serbische Jugend studiert nun zu einem großen Teil in Paris und im unmittelbaren Zusammenhang damit vollzieht sich auch der Übergang in der Literatur vom ausschließlich nationalen Standpunkt durch die Phase der Europäisierung zu einer übernationalen Auffassung. Orientierte man sich in der Phase der Europäisierung vorerst an russischen Vorbildern, mehr an Gogolj als an Turgenev, so ließ man nun den langandauernden Einfluß der deutschen Literatur, vor allem Schillers, hinter sich und ebenso die Anregungen der Russen, die man erst zu verarbeiten begonnen hatte, um sich am französischen Realismus, vor allem an Maupassant, und am Naturalismus zu schulen. Simo Matavulj (1852) ist der erste serbische Erzähler, der diese französischen Vorbilder aufgreift. Es sind dann vor allem fünf serbische Dichter, die dem Beispiel der Parnassiens und des französischen Symbolismus folgen: Jovan Dučić (1874—1943), Milan Rakić (1876—1938), Milutin Bojić (1892—1917), Sima Pandurović (1883—1960), Stevan Luković (1877—1902) und Vladislav Petković-Dis (1880—1917).

Wie dieser Übergang vor sich ging, möchte ich nur mit einigen Worten am Beispiel von Jovan Dučić andeuten. In seinen Anfängen ist er von Heine beeinflusst, um dann zu Puškin und Lermontov vorzudringen. Sie helfen ihm, den Blick zu den Horizonten der modernen europäischen Poesie auszuweiten. Entscheidend ist die unmittelbare Berührung mit den französischen Parnassiens und Symbolisten. Unter ihrem Einfluß erfährt seine Dichtung eine grundlegende Veränderung und bedeutet den Höhepunkt der serbischen Lyrik. Der Dichter trägt in seine Verse eine völlig subjektive Stimmung hinein sowie den Ausdruck der Unruhe, der die Müdigkeit und Übersättigkeit des europäischen Intellektuellen jener Zeit kennzeichnet. Rein soziologisch betrachtet ist damit auch der Anschluß an die europäische Gesellschaft und ihr Fühlen und Denken gefunden, der Abstand, der bis dahin bestanden hat, zeigt sich damit völlig überwunden.

Im Vergleich dazu erfolgte bei den Kroaten zum Beispiel der Übergang zum Modernismus viel konvulsiver. Um zu neuen Horizonten vorzudringen, mußte die kroatische Literatur vorerst durch eine erbitterte Auseinandersetzung mit dem politisch einschlußreichen Klerikalismus hindurch. Das Kämpferische prägte auch die Gestalt des bedeutendsten unter den kroatischen Schriftstellern jener Zeit, Anton Gustav Matoš (1873—1914), der als erster seinen Landsleuten die französische Dichtung näherbrachte. Dučić und Rakić hingegen waren Diplomaten. Auch was die Persönlichkeit des Dichters betrifft, war somit eine neue Stufe erreicht. Erinnern wir uns, zur Zeit der nationalen Wiedergeburt in Südosteuropa war der Dichter zugleich Kämpfer und Anführer seines Volkes im Kampf gegen fremde Unterdrückung, bereit auch sein Leben zu opfern. Petöfi und Christo Botev sind im Kampf für die Freiheit gefallen, die sie so überzeugend besungen hatten, die Brüder Miladinov sind als Verkünder

des mazedonischen nationalen Gedankens in den türkischen Gefängnissen ums Leben gekommen, Alecu Russo und Nicolae Bălcescu mußten ihre dichterische Überzeugung mit dem Kerker büßen, und auch der größte albanische Poet, Jeronim de Rada, konnte nur knapp seiner Hinrichtung entgehen. Der unaufhaltsame Prozeß der gesellschaftlichen Umstrukturierung und die damit verbundene Entwicklung eines urbanen Lebens, das dem in Europa nicht mehr unähnlich war, sondern die gleichen Ausdrucksformen zeigte, wie man sie auch in der europäischen Gesellschaft beobachten konnte, brachte den gleichen Typ des Bohemien und des Poète maudit einerseits und des Lebemannes mit Flair oder Diplomaten andererseits hervor.



Was bedeutet demnach die Moderne als Modernisierung der Dichtung in diesem konkreten Fall am Beispiel der serbischen Literatur und kulturellen Entwicklung? Zweifellos eine neue Figuration, die als Weg vor allem zum Modernen, geistig zur Entscheidung für den Individualismus, für die Kunst als Ausdruck der freien schöpferischen Einzelpersonlichkeit und für die psychologische Durchdringung in die entsprechende gesamteuropäische Figuration hineingreift und diese auch zeitlich einholt. Dabei erweist es sich zugleich auch, daß es sich im südosteuropäischen Ausmaß nicht einfach um die Übernahme westeuropäischer Modelle handelt, sondern um eine ständige Auseinandersetzung mit diesen Modellen. Immer wieder fällt dabei die Bezeichnung „Symbolismus“, dann ist auch von „Moderne“ die Rede, und zwar im Sinne jenes Synkretismus, den dieser Begriff in Wien erhielt, als auch in seinem Asynkretismus, in seiner Vermischung gewisser modernster Strömungen, wie dies für Paris so charakteristisch war. Dazu kommen aber noch andere Namen wie „Neuromantik“, „Fin de siècle“, „Dekadenz“, aber auch „Sezessionismus“, und zwar nicht nur in der Kunst, sondern auch in der Literatur. Oft wird auch der „Avantgardismus“ in eine solche Figuration der Moderne miteinbezogen.

So bestehen diesbezüglich Unterschiede auch zwischen den einzelnen südosteuropäischen Literaturen. In überzeugender Weise zeigt sich dabei erneut die Bedeutung, die einzelne Institutionen in diesem Sinne zu erreichen vermochten, so wie sie Alexandru Duşu in seiner Mentalitätsforschung definiert. Waren diese Institutionen zur Zeit der nationalen Wiedergeburt und in der Phase der Europäisierung des Südosteuropäischen kulturellen Lebens in ihren Auswirkungen einander ungemein ähnlich, was zugleich bedeutete, daß sie zu übereinstimmenden Modellen führten, so zeigt es sich nun, zu welchen Unterschieden gerade diese Institutionen führen konnten. Vor fast zwanzig Jahren, bei einem Symposium hier in Bukarest, hat Duşu diese Verknüpfung von Institution und Mentalität vor einem Kreis von Literaturwissenschaftlern erläutert⁴. Gerade in der serbischen Literatur zeigt sich die bestimmende

⁴ Die Referate dieses Symposiums wurden in der „Synthesis“ 4 (1974) veröffentlicht. Das Symposium stand noch unter dem Rahmenthema „Literatur und Geschichte“, wobei jedoch Geschichte schon im Sinne des durch Institutionen bestimmten Mentalitätswandels verstanden wurde. Auf einem solchen Verständnis beruhte auch mein Beitrag unter dem Titel *Le conditionnement social des structures littéraires chez les peuples du sud-est européen à l'époque du ro-*

Auswirkung einer solchen Institution. Es war die Zeitschrift „Srpski književni glasnik“. Sie beginnt 1901 zu erscheinen, wird von in Frankreich geschulten Intellektuellen getragen und ist vom Geist des bürgerlichen Liberalismus durchdrungen. In der Zeit bis zum ersten Weltkrieg trägt sie in ausschlaggebender Weise dazu bei, die Bewußtseinsinhalte und Verhaltensweise der serbischen Intelligenz vollauf im Sinne der französischen politischen, geistigen und literarischen Vorbilder zu prägen.

mantisme (ibidem, S. 131–157). Der Bedeutung der Mentalitätsforschung für die Komparatistik habe ich in meiner Einführung in diese Disziplin — *Vergleichende Literaturwissenschaft. Bestandsaufnahme und Ausblicke*. Bern — Frankfurt — New York — Paris, 1989 — ein eigenes Kapitel gewidmet (*Vergleichende Mentalitätsforschung*, S. 151–153), in dem ich versuche, eine Brücke zwischen der traditionellen Imagologie und der Mentalitätsforschung zu schlagen. Die traditionelle Imagologie als Bild eines Volkes in der Literatur eines anderen Volkes wurde von Daniel-Henri Pageaux zur Vorstellung von einer „imagerie culturelle“, von einer durch die Kultur bedingten unablässigen Herausbildung immer neuer Ansichten ausgeweitet, die uns als „images“ auch unser eigenes Denken erkennen lassen, während ich bei Dufrin vor allem glaubte, vor allem auf die „images mentales“ und die Mechanismen, die zu solchen Ansichten führen, hinweisen zu müssen. Es sind methodologisch, völlig neue Zugänge, unerlässlich für das Verständnis der südosteuropäischen Entwicklungen.

LES LUMIÈRES ET LES TENTATIVES DE FORMATION D'UNE MENTALITÉ NOUVELLE CHEZ LES BULGARES AU XIX^e SIÈCLE

NADJA DANOVA
(Sofia)

L'objet de notre attention sera la période de l'histoire bulgare englobant la fin du XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle. Ce sont les décennies où l'on assiste à la constitution progressive de la structure bourgeoise de la société bulgare. C'est notamment à cette époque que s'est produit le lent et pénible processus de formation de la bourgeoisie bulgare et de l'intelligentsia liée à cette bourgeoisie¹. La spécificité des conditions historiques dans lesquelles a eu lieu ce processus, avait déterminé la coexistence prolongée d'éléments de l'époque écoulée et de l'époque naissante, alors que le rôle capital dans la transition aux Temps nouveaux était joué par la bourgeoisie commerçante². Une spécificité importante de la transition de la société bulgare à l'époque bourgeoise est le retard relatif que marquait le processus de consolidation de la bourgeoisie, ce qui de son côté a eu pour conséquence la restriction de ses possibilités de subventionner les activités de l'intelligentsia bulgare³. Pour une longue période l'intelligentsia bulgare se recrutait dans le clergé et c'est au début du XIX^e siècle seulement que le nombre des intellectuels qui n'étaient pas liés à l'Église a augmenté. L'institution ecclésiastique qui avait la possibilité grâce à ses positions sociales, politiques et financières de subventionner l'activité intellectuelle, disposait aussi de tout le mécanisme lui permettant de contrôler cette activité et de sanctionner les manifestations qu'elle estimait indésirables⁴. Pendant la période envisagée,

¹ Паскалева, В. Развитие на градското стопанство и генезисът на българската буржоазия през XVIII в. — In: Паисий Хилендарски и неговата епоха (1762—1962). Сборник от изследвания по случай 200-годишнината от История славянобългарска. София, 1962; Димитров, С. Сословия и класи българското общество в XVIII—XIX веках. In: Социальная структура общества в XIX в. Страны Центральной и Юго-восточной Европы. Москва, 1982. 259—283.

² Димитров, С. Социални предпоставки на Паисиевото дело. — Векове, 1972, № 3, 30—42; История на България, Т. V. БАН, София, 1985. 24—83.

³ Вегов, L. *Incomes of the Pedagogical Intelligentsia in South-Eastern Europe from the Middle of the 18th century until the First World War*, «Bulgarian Historical Review», 1983, n° 4; Idem, *The Material Status of the Free-lanced Professions in South-Eastern Europe in 18th—19th c.*, «Etudes Balkaniques», 1984, n° 1; Радкова, Р. Българската интелигенция през Възраждането. София, 1986; p. 38—48, 219—226. Voir aussi l'étude de Сюпюр, Е. Българската емигрантска интелигенция в Румъния през XIX в. София, 1982. Pour les traits caractéristiques et le rôle spécifique de l'intelligentsia dans le sud-Est Européen, exigeant une démarcation entre le mot «intellectuel» et le mot «cârturar» (resp. «книжовник» en bulgare et «λόγιος» en grec) Voir: Дућу, А., *Prefața în: Intelectuali din Balcani în România/sec. XVII—XIX*. Studii istorice sud-est europene. II. București, 1984. 10—11.

⁴ Илиу, Ph., *Luttes sociales et mouvement des Lumières à Smyrne en 1819*, — in: *Structure sociale et développement culturel des villes sud-est européennes et Adriatiques aux XVII^e—XVIII^e siècles*. Bucarest, 1975. 295—315. (Edition en grec, augmentée, Athènes, 1986).

soit en raison de la spécificité des conditions historiques, soit en raison de la nature même de la religion orthodoxe, l'Eglise orthodoxe était devenue un défenseur fervent de la tradition, s'opposant à la « modernisation » à tout processus de transformation s'opérant dans les modèles mentaux, dans la vie quotidienne, dans les goûts et les rapports entre les hommes et leur activité de création de valeurs matérielles et spirituelles. Fruit des modifications intervenues dans le développement global de la société bulgare, la mutation qui s'est produite dans la mentalité des Bulgares avait incontestablement subi aussi l'influence de différents autres facteurs parmi lesquels il faudrait avoir en vue également les idées des Lumières⁵.

Les conditions pour ces processus de transformation ont été préparées par le mode de vie nouveau pour une partie des Bulgares. Au cours des décennies envisagées, les commerçants bulgares sont entrés en contact avec des mondes et des cultures nouveaux et, pour eux, le reste du monde a cessé d'être un monde peuplé d'hérétiques et de mécréants. Peu à peu l'Europe des schismatiques est devenue « l'Europe éclairée » qui devait être donnée en exemple⁶. Avec l'élargissement de l'horizon géographique du Bulgare s'est élargi aussi son horizon mental, ce qui a eu pour conséquence la destruction des systèmes de valeurs établis⁷. Les critères qui dominaient jusqu'à ce moment, et qui étaient consacrés par l'Eglise orthodoxe, ont perdu progressivement de leur force. L'on voit se multiplier les témoignages montrant l'ébranlement du monopole de l'Eglise sur la vie spirituelle et la pénétration des principes laïques. C'est de cette époque que date l'exemple caractéristique du riche marchand Hadzi Hristo, originaire de Gabrovo, qui avant de partir en pèlerinage à Jérusalem en 1803, avait légué à l'école de sa ville natale une considérable somme d'argent, alors que les sommes destinées au « salut de son âme », aux églises et aux monastères étaient sensiblement moins importantes⁸.

De ce temps datent aussi les ouvrages de Sofronij Vračanski qui témoignent d'un recul par rapport aux valeurs traditionnelles. En 1802, dans un de ses discours, Sofronij n'hésite pas à souligner que le voyage de Jérusalem était une dépense inutile et que l'on aurait pu utiliser cet argent à construire une école. Il blâme violemment les Bulgares qui donnaient de l'argent pour des églises et des monastères, pour des moines fainéants,

⁵ Pour la modernisations des sociétés dans le Sud-est Européen Voir : Du țu, A., *European Intellectual Movements and Modernisations of Romanian Culture*. Bucaresti, 1981 : Idem, *Contacts culturels et évolution des mentalités et Lumières et modernisation socio-culturelle*, in : *Humanisme, Baroque, Lumières — l'exemple roumain*. Bucarest, 1984. 5—43/Edition en bulgare, Sofia, 1989 dans la revue *Балканистика*/et 77—116 ; А р г у р о у о л о с, R., *Modifications du mode de vie et le rôle des mentalités dans les Balkans (XVIII^e—XIX^e siècles)*, « Etudes Balkaniques », 1991, n^o 1, 52—60.

⁶ Pour l'évolution du sens du mot « L'Europe » durant l'époque de transition, voir : Δ η μ α ρ ᾶ ς, Κ. Θ. 'Η Φωτισμένη Εὐρώπη. — in : Δ η μ α ρ ᾶ ς, Κ. Θ. Φροντισματα, μέρος Αέ. 'Αθήνα, 1962.3—23.

⁷ Au sujet de la transformation mentale comme résultat de l'élargissement de l'horizon géographique Voir : D u c h e t, M., *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*. Paris, 1971. 25—64, 64 sq.

⁸ Народна библиотека «Кирил и Методий», Български исторически архив, ПА 7807, л. 13; Г ю р о в а, С., Н. Д а н о в а, *Книга за българските хаджии*. София, 1985. 315—316.

et non pour « des écoles et des académies » comme faisaient les « Européens »⁹. L'on découvre dans les ouvrages de J. Karšovski et de K. Pejčinovič, datant des premières décennies du XIX^e siècle, la même attitude critique envers le clergé pour le parasitisme de certains de ses représentants¹⁰. Ce sont les premières étincelles de l'esprit critique des Lumières qui gagne avec les années un nombre de plus en plus grand de partisans pour se transformer dans les conceptions de Iv. Seliminski, de Neofit Bozveli, de Em. Vaskidovič et de G. Zolotovič, en une polémique argumentée contre le clergé orthodoxe, ce qui leur a valu d'être accusés de « voltairianisme »¹¹. Leur critique témoigne du fait que ces hommes s'étaient déjà affranchis de l'inclination inconditionnelle devant l'autorité de l'institution de l'Église orthodoxe, et ils se permettaient même de vouloir sa réformation sur la base de principes nouveaux conformes aux exigences du temps. Il convient de souligner ce moment comme une étape importante dans le processus de modernisation de la conscience ayant préparé l'érosion de l'autorité de la tradition dans la mentalité des Bulgares.

Le processus d'un éloignement progressif par rapport aux critères traditionnels se manifeste clairement dans les modèles nouveaux que dans leur désir de les faire sortir de l'ignorance les intellectuels bulgares mettaient à la disposition de leurs compatriotes. En 1824 P. Beron rédige le premier abécédaire pour les petits Bulgares¹². Il souligne expressément dans la préface de ce manuel que l'enseignement ne peut plus être donné d'après le psautier et le bréviaire. Il se permet de recommander vivement le système de l'enseignement mutuel pour lequel le Patriarcat de Constantinople montrait une méfiance marquée¹³. Les livres religieux utilisés comme manuels sont rejetés de même par A. Kipilovski qui annonçait en 1825 un véritable programme d'activité d'édition des intellectuels bulgares où la priorité est donnée aux livres de géographie et d'histoire¹⁴. Mais c'est en 1835 seulement que les possibilités matérielles permirent aux Bulgares cultivés d'entreprendre une telle activité quand N. Bozveli et Em. Vaskidovič ont fait paraître les six volumes de leur « СЛЪВЯ-НОВОБЪЛГАРСКО ДЕТОВОДСТВО » un ouvrage imprégné des principes des Lumières. Le credo des éditeurs de ce livre remarquable est qu'en toute chose les Bulgares devaient avoir pour modèle l'Europe civilisée et avancée¹⁵.

Un rôle très important dans les tentatives de former chez les Bulgares un monde spirituel nouveau conforme aux exigences de l'époque, ont joué les principes des Lumières de la diffusion des connaissances et, en

⁹ Моллов, Ив. Новонамерен ръкописен сборник на Софроний Врачански от 1802 г. — Списание на Българската Академия на науките, кн. 1, 1911, 155—160.

¹⁰ *История на философската мисъл в България* Т. I. София, 1970. 159—160.

¹¹ Дянова, Н. Към въпроса за ролята на гръцкото Просвещение в процеса на формирането на българската възрожденска идеология. Адамантиос Кораци и българите. «Studia balcanica» 18, Sofia, 1985. p. 60, 64.

¹² Берон, П. Буквар с различни поучения. 1824.

¹³ Нълов, Ф. „Τύφλωσον Κύριε τόν λαόν σου“. Οι προεπαναστατικές κρίσεις και ο Ν. Σ. Πίχολος. — In: Νεοελληνικός διαφωτισμός. 'Αφιέρωμα στον Κ. Θ. Δημαρά. 'Αθήνα, 1980. σ. 623/ Edition en bulgare, Sofia, 1989 dans la revue Балканистика, 3/.

¹⁴ Кипиловски, А. Священное цветображение..., Будин, 1825. с. XIV.

¹⁵ [Бозвели, Неофит, Е. Васкидович] Славенобългарское детоводство..., Т. I—VI. Крагуевац, 1835.

particulier, des connaissances positives liées à la vie et à la pratique. Les connaissances positives devaient contribuer à la formation des hommes nouveaux qui soient capables dans les nouvelles conditions de se réaliser pleinement et efficacement dans leurs activités. Ces connaissances avaient pour tâche de former une mentalité complexe permettant aux jeunes de s'adapter plus facilement au développement de la technique, de l'industrie, du transport, etc. Ce n'est pas un hasard si dans la littérature de ce temps l'on insiste constamment sur le progrès technique. Un exemple particulièrement caractéristique sous ce rapport est la revue de K. Fotinov « Любословие » paraissant à Smyrne aux années 1844—1846, qui publiait les toutes dernières découvertes de la science, ainsi que les réalisations du progrès technique dans le domaine de la typographie, de l'industrie, du transport, etc. Ayant pleinement conscience de sa responsabilité de pionnier, Fotinov introduit pour la première fois dans la langue bulgare une série de termes savants et techniques car ils sont nécessaires aux hommes au monde mental nouveau¹⁶.

L'histoire de l'enseignement et de la science dans les Balkans montre que dans ce domaine également les pionniers rencontraient la résistance farouche de l'institut ecclésiastique. Notoire est l'exemple des lourdes accusations dont a été l'objet J. Missiodaks pour cela que ses leçons étaient « épicières » puisqu'il enseignait les mathématiques¹⁷. On connaît aussi la violence avec laquelle l'Eglise s'est opposée à la théorie héliocentrique qu'elle considérait comme signe d'athéisme¹⁸. Konstantin Fotinov qui en 1843 a édité une admirable géographie générale, n'entre pas ouvertement en opposition avec l'Eglise. Son livre est une magnifique incarnation des principes des Lumières en ce qui concerne la science géographique : clair et bien illustré, l'ouvrage est fondé sur des observations personnelles et sur les acquisitions de la science dans ce domaine. Fotinov souligne expressément dans sa *Géographie* que la Terre tourne autour du Soleil et il associe à cette affirmation l'idée que la Terre, comme tout l'Univers, sont l'œuvre de Dieu et que c'est Lui qui gouverne tout¹⁹. En d'autres termes, nous sommes témoins d'un syncrétisme qui parle d'une certaine libération de la part de l'auteur qui s'est efforcé pour des considérations d'ordre purement pratique de réconcilier deux conceptions opposées.

On arrive à une constatation analogue quand on porte son attention sur certains aspects dans le développement de la pensée philosophique en milieu bulgare au début du XIX^e siècle, qui nous permettent bien que de manière indirecte de juger de la mentalité des représentants de l'intelligentsia. En 1824 Fotinov fait une copie d'un manuel de métap-

¹⁶ «Любословие», Смирна, 1842, 1844—1846. Pour l'analyse des conceptions de Fotinov, voir notre Константин Г. Фотинов в културното и идейно-политическото развитие на Балканите през XIX в., София, 1992/sous presse/et surtout le chapitre III de la monographie.

¹⁷ Κιτρομηλίδης, Π. Μ. 'Γώσηπος Μοισιόδαξ. Οι συντεταγμένες της βαλκανικής σκέψης τον 18ο αιώνα. Αθήνα, 1985. 79—81, 102—103.

¹⁸ Κονδύλης, Π. Τό ήλιοκεντρικό σύστημα και ή πληθύς των κόσμων.—In: Κονδύλης, Π. 'Ο Νεοελληνικός Διαφωτισμός. Οι φιλοσοφικές ιδέες. Αθήνα, 1988. 109—128.

¹⁹ Фотинoв, К. Общoе землoписание в кратце на сичката земля. Превeдно от греческий . . . , Смирна, 1843.

hysique ²⁰, élaboré par Ath. Psalidas, un ouvrage entièrement imprégné des idées du philosophe des Lumières allemandes Chr. Wolff ²¹. Nous sommes témoins d'une préférence marquée pour un système philosophique qui s'est appliqué à réconcilier les acquisitions de la science et la théologie, la religion et la philosophie. Le manuscrit et, avant tout, les notes de Fotinov qui accompagnent le texte, montrent que le système philosophique de Leibniz-Wolff correspond aux conceptions personnelles de Fotinov. Celui-ci connaissait les noms de Voltaire, de Kant, de Spinoza, de Locke, de Condillac, mais c'est le système de Wolff qui convenait le mieux à son monde spirituel car ce système, tout en admettant Dieu comme le créateur et le principe de l'univers, laisse en même temps à l'homme une certaine autonomie par rapport à ses décisions et ses actes. Fotinov avait adopté et diffusé sur les pages de son « Любословие » le principe fondamental de la doctrine Leibniz-Wolff, celui de la « raison suffisante » comme un essai de rechercher les liens de causalité entre les phénomènes ²². Pour Fotinov qui avait consacré ses principaux efforts à stimuler ses compatriotes à l'instruction, au labeur, aux activités d'utilité publique, le fait que Dieu « se fût retiré » après l'acte de la Création ²³, signifie la libération de l'homme et, aussi, que l'on doit insuffler à ce dernier la foi en ses propres forces et en les capacités de son propre esprit, et convaincre l'individu qu'il a un rôle décisif dans l'édification de son sort. Nous tenons à souligner cet élément dans les vues de Fotinov, étant donné la circonstance qu'il disposait des plus puissants des moyens de ce temps lui permettant d'exercer une influence sur ses contemporains : sa revue et sa chaire de professeur. En effet, l'édition périodique « Любословие » renferme des publications destinées à incorporer dans la mentalité du Bulgare l'idée du rôle décisif de l'homme par rapport à sa propre vie. Très nombreuses sont aussi les publications présentant l'homme-créateur qui grâce à ses connaissances et à sa formation professionnelle, grâce à la science, n'est pas impuissant, n'est plus uniquement un instrument pour la réalisation de la volonté de Dieu. C'est notamment comme élément de la mentalité des Bulgares de cette époque que l'idée du rôle déterminant de l'homme par rapport à son sort, a eu de l'importance pour sa libération des préjugés et des superstitions et pour sa foi en son propre travail et en le savoir. Dans ses efforts d'insuffler à ses compatriotes l'assurance de la possibilité de décider eux-mêmes de leur sort, Fotinov recourt à l'argumentation des Lumières du progrès incessant dans le développement, en attachant une attention particulière au problème de la cumulation des acquisitions humaines comme base de ce progrès ²⁴. Pour ses compatriotes, il expose dans une forme populaire la thèse que chaque généra-

²⁰ Народна библиотека «Кирил и Методий» — Български исторически архиви Гр. 417. Pour l'analyse du texte et des notes de Fotinov Voir : Д а н о в а, Н. *Константи-Г. Фотинов* . . . , Chapitre III.

²¹ Νοῦτσος, Π., „Ἐνα μαθηματάριο „Μεταφυσικῆς” τοῦ Ἀθανασίου Ψαλίδα.-Ὁ Ἐραμιστῆς, Τ. 18, 1986. 93—104; Noutsos, P. Die Rezeption der Ideen Christian Wolff in Griechenland. Der Beitrag der Gelehrten von den Ionischen Inseln. — RESEE, 1989, Τ. XXVII, 4, 313—318.

²² „Любословие”, 1846, N° 16, с. 60.

²³ G u s d i r f. G., *Les sciences humaines et la conscience occidentale. VI. L'anènement des sciences humaines au siècle des Lumières*. Paris, 1973. p. 392—393.

²⁴ *Ibidem*, p. 407.

tion tire des enseignements de l'expérience de ses prédécesseurs et qu'aucun effort « ne se perd du visage de la terre ²⁵ ».

La littérature bulgare de la période du Réveil national nous permet d'enregistrer encore un exemple important de tentative d'incorporer dans le monde spirituel du Bulgare un des principes de l'idéologie des Lumières qui sans conteste aurait conduit à des changements essentiels et complexes dans les vues des hommes. Il s'agit du principe de la « tabula rasa » que nous découvrons dans les œuvres de N. Bozveli ²⁶ et de K. Fotinov ²⁷, sans qu'il soit cependant lié à une perception globale de la doctrine des philosophes sensualistes. En fait, un phénomène analogue peut être observé aussi dans la vie spirituelle grecque, chez I. Missiodaks ²⁸ et D. Darvaris ²⁹. C'est notamment dans leurs efforts de résoudre des problèmes liés à leur pratique de pédagogues que ces deux auteurs ont été poussés à suggérer à leurs compatriotes l'idée du rôle déterminant de l'expérience sensitive qui insuffle de son côté la foi en les possibilités du pédagogue de modeler des hommes entièrement nouveaux. Cet optimisme de la pédagogie des Lumières que nous percevons aussi chez D. Obradović ³⁰ et chez de nombreux d'autres représentants de cette époque dans les Balkans, était voué à ébranler à leur base des amoncellements précisément dans la mentalité des hommes qui se sentaient impuissants devant « ce qui leur était écrit ». On doit rattacher, de même, à tout ce systèmes de vues l'anthropocentrisme des Lumières qui a orienté l'attention du transcendant vers le terrestre, vers l'homme. Cette théorie a eu une résonance dans la conception radicalement nouvelle de l'enfant qui n'était plus considéré comme « un adulte en miniature » ³¹, désagréable et prédisposé au mal, mais bien comme une étape particulière dans le développement de l'homme, avec ses traits et ses besoins spécifiques.

Un autre domaine d'application de la philosophie qui est peut-être le plus étroitement lié aux facteurs formant la mentalité, est l'éthique. La séparation de l'éthique de la théologie et l'orientation de la philosophie éthique des Lumières vers des normes et des principes nouveaux, a eu pour conséquence importante une vue radicalement nouvelle sur le problème de la place de l'homme dans le monde, des rapports entre les individus, de leur attitude vis-à-vis de la société, etc. Peu à peu l'idée du bonheur « dans l'au-de là » a fait place à l'idée du droit de l'homme au bonheur ici-bas, ce qui a entraîné naturellement une réorientation radicale des esprits ³². En mettant l'homme au centre de son attention, l'anthropocentrisme des Lumières a rempli d'un contenu nouveau la maxime antique : « Connais-toi toi-même » en l'érigeant en un principe fondamen-

²⁵ «Любословие», 1842, с. 2.

²⁶ [Бозвели, Неофит, Е. Васкидович] Славеноболгарское детеводство..., Т. II, с. 1, Т. III, с. III.

²⁷ «Любословие», 1842, 1—2; 1844, № 1, с. 1; 1845, № 10, с. 146.

²⁸ Κιτρομηλιδης, Π. Op. cit., 192—193.

²⁹ Δάβραρης, Δ. Ἀληθής ὁδός εἰς τὴν εὐδαιμονίαν..., Βιέννη, 1796.

³⁰ Костић, М. *Доситеј Обрадовић у историској перспективи XVIII и XIX века*. Београд, 1952. 126—128.

³¹ Le Goff, J., *La civilisation de l'Occident médiéval*. Paris, 1964. p. 357.

³² Kondylis, P., *Die Aufklärung im Rahmen des neuzeitlichen Rationalismus*. Stuttgart, 1981. S. 381 sq. (Edition en grec, Athènes, 1987). Voir aussi M a u z i, R., *L'Idée du Bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII siècle*. Paris⁴, 1969.

tal. C'est cet appel à la connaissance de l'homme et de ses capacités spirituelles que nous rencontrons à maintes reprises dans les œuvres de P. Beron, de N. Bozveli et de K. Fotinov³³.

Le lien étroit entre les principes des Lumières et la tâche de transformation de la mentalité des Bulgares apparaît de manière très évidente lors de l'analyse des ouvrages des intellectuels bulgares d'alors, qui étaient destinés à répandre les normes de l'éthique bourgeoise, connus comme « livres de sagesse ». Je me permettrais d'ajouter à la remarquable analyse exhaustive de cette littérature que nous devons au professeur A. Duțu³⁴, seulement quelques mots concernant les phénomènes dans la vie spirituelle bulgare. Le célèbre recueil de maximes de philosophes antiques de A. Galland qui a joué le rôle, comme le démontre A. Duțu³⁵, de livre de chevet dans l'édification du code des normes éthiques bourgeoises, a été traduit en bulgare aux années 20 du XIX^e siècle. Son traducteur, Fotinov, qui avait utilisé comme prototype une des éditions grecques de cet ouvrage, n'a malheureusement pas réussi à la faire imprimer³⁶. Comparée aux traductions roumaine et grecque de ce recueil, la version bulgare est plus courte car son auteur a éliminé de nombreuses maximes se rapportant aux problèmes du pouvoir et du souverain en général. De toute évidence, Fotinov avait la conscience que sa traduction était destinée à une société privée d'élite politique, mais indubitablement sortie de l'état de stagnation et éprouvant le besoin d'une codification des normes de conduite nouvelles. Certaines de ces maximes ont trouvé place dans les manuels, les abécédaires et les recueils manuscrits, alors que leur édition globale en bulgare n'a pu être réalisée qu'en 1854³⁷.

Les intellectuels bulgares ont utilisé également une méthode chère aux représentants des Lumières, à savoir la méthode proverbiale de suggestion des normes éthiques, en recourant aux fables d'Ésope³⁸, naturellement, ainsi qu'à différentes maximes arabes, chinoises et indiennes. L'éducation au moyen des exemples de l'Antiquité ou des civilisations orientales demandait en effet une étape préalable de préparation du public qui devait percevoir des modèles de conduite suggérés par des textes « hétérodoxes ». Une place particulière dans l'arsenal utilisé pour la formation de dispositions d'esprit nouvelles est attribuée aux ouvrages d'Isocrate qui ont été traduits plusieurs fois en bulgare. Nous devons une très belle traduction de « A Démonique » d'Isocrate à K. Fotinov qui fait paraître son texte dans le « Любословие », et pour laquelle il avait visiblement utilisé l'édition parisienne de Korais des œuvres de cet orateur antique.

³³ Берон, П. Op. cit., [Бозвели, Неофит, Е. Баскидович] Славенобългарско детство, Т. II, p. 57 sq. : и Любословието, 1842, p. 1; 1846, № 22, p. 157.

³⁴ Duțu, Al. *Les livres de sagesse dans la culture roumaine. Introduction à l'histoire des mentalités sud-est européennes*, Bucarest, 1971.

³⁵ Duțu, Al., *Un livre de chevet dans les pays roumains au XVIII^e siècle : « Les dites des philosophes »*. « Revue des études sud-est européennes », T. VI, 1966, Nos 3-4, 513-533.

³⁶ Научен архив на Вългарската академия на науките, Ф. 13 К, Фонд Константин Г. Фотинов.

³⁷ Гранитский Я. А. *Поучительные речи на старите философи*, Цариград, 1854.

³⁸ Алексиева, А. *Преводната призма от ерцики през Възраждането*. София, 1987. 114-130.

Une place tout aussi importante parmi les ouvrages des représentants de la philosophie des Lumières, et qu'il faudrait citer ici, occupent les œuvres de B. Franklin et de Th. Jefferson. Les conceptions de ces remarquables penseurs, savants et hommes politiques, sont nettement marquées par le rôle tangible, caractéristique des Lumières américaines, que l'éthique protestante a joué dans la détermination des principes de l'éthique bourgeoise moderne. La formation de la mentalité de l'homme nouveau (qui doit être respectable, instruit, épris de liberté, tolérant, mais, aussi, méthodique, pratique, relativement disposé à l'ascétisme, réservé, modeste, économe et travailleur) est parfaitement à l'unisson avec les normes du protestantisme. Les ouvrages fondamentaux de Franklin sont traduits dans toutes les langues balkaniques pendant la première moitié du XIX^e siècle³⁹, car il est évident qu'ils répondaient très bien aux objectifs des hommes cultivés balkaniques, de former chez leur compatriotes une mentalité conforme aux exigences des Temps nouveaux. En 1837 l'intellectuel bulgare Gavril Krastevič traduit en bulgare le célèbre ouvrage de Franklin, sous le titre : *Μυδρoт добρoгo Рихдрa* à partir de sa version française. La traduction suivante en bulgare de cet ouvrage de Franklin a été réalisée par Fotinov qui publie dans le «любoсло-вие» en 1844—1846, d'importants extraits de l'Almanach du bonhomme Richard, des Conseils au jeune marchand, différents matériaux concernant l'activité et les conceptions de Franklin, ainsi que les dix Règles de Jefferson. Fotino avait fait la traduction à partir de la version grecque, en utilisant des matériaux parus dans les revues smyrniotes : 'Αποθήκη τῶν ὠφελήμων γνώσεων» et «'Η Φιλολογία».

Le discours de Franklin, simple et accessible comme un prêche, suggère des principes, tels que : assiduité dans le travail, précision dans l'ouvrage, indépendance, prévoyance, connaissance, haute qualification professionnelle, retenu, ascétisme, épargne par rapport au temps et à l'argent, indispensables à l'homme dans les rapports sociaux et économiques nouveaux. La capacité d'être riche par un travail honnête est devenue une norme morale devant être incorporée dans la mentalité des hommes. On voulait leur inculquer aussi un égoïsme modéré, appelé à leur donner une plus grande vitalité dans les conditions nouvelles. Parallèlement à l'esprit d'entreprise était cultivé l'individualisme, susceptible de vaincre le corporatisme médiéval et d'entretenir l'assurance en sa réussite personnelle. Les ouvrages de Franklin jouissaient d'une popularité exclusive parmi les Bulgares non seulement en raison des principes suggérés, mais

³⁹ Φραγκλίνος, Β. 'Η ἐπιστήμη τοῦ Καλοῦ Ριχάρδου..., Παρίσι, 1823; Φραγκλίνος, Β. 'Ο τρόπος τοῦ πλουτησαί..., Τερζέστη, 1831, Χ. Α. Βίος τοῦ Β. Φραγκλίνου καὶ Κοραΐ καὶ ἡ 'Επιστήμη τοῦ καλοῦ Ριχάρδου. 'Ερμούπολης, 1839, Γ. Π. Βίος τοῦ Βενιαμίν Φραγκλίνου καὶ ἡ ἐπιστήμη τοῦ καλοῦ Ριχάρδου..., 'Ερμούπολης, 1843; Дуџу, А. *Les livres...*, p. 68; Marino, A., *Benjamin Franklin in cultura și literatura română*. in : «Limbă și literatură», Vol. I, 1981, 42—51, Vol. II, 217—226; Вуј и в, Ј. Истинo и верoјатно средство oбoгaтити се н свегo кесу пунити. Вудим, 1829.

⁴⁰ Кръстевич, Г. *Μυδρoт Добρoгo Рихдрa...*, Будим, 1837.

⁴¹ «Любoслоβие», 1844, № 8, с. 113; 1846, № 13, 8—10, № 14, 26—27, № 15, 33—34, 42—43.

⁴² ,,Αποθήκη τῶν ὠφελήμων γνώσεων", 1837, σ. 27, 68. 1838, σ. 7, 9-10, 30-32, 37, 148. ,,'Η Φιλολογία", Τ. Β', 1843, σ. 256.

⁴³ Аретов, Н. Реденцията на Бенжамин Франклин в България през Възраждането. — Литературна мисъл, 1983, № 4.

aussi en raison de la forme dans laquelle ils sont présentés. Ils ont subi plusieurs traductions au cours du XIX^e siècle et beaucoup des proverbes qu'ils contiennent d'une manière naturelle, ont pénétré dans la vie quotidienne des Bulgares. On pourrait affirmer que Franklin est le représentant des Lumières dont les œuvres se sont répandues si largement dans la culture bulgare précisément pour l'absence de réflexions philosophiques abstraites et pour leur orientation nettement pratique. Il convient de noter que c'est dans les traductions des œuvres de Franklin qu'on a introduit dans la langue bulgare certains termes nouveaux reflétant l'évolution de l'appareil terminologique, liée aux conditions nouvelles. Dans sa traduction des Conseils au jeune marchand, Fotinov introduit le terme « capital » en le distiguant clairement de la notion « argent ». Les conditions nouvelles exigeant une réorientation radicale de la mentalité des Bulgares auxquels on devait suggérer que le temps, c'est de l'argent, avaient mis Fotinov devant la nécessité de remplacer le mot turc « saat » par « часослов ». La dynamique des temps nouveaux⁴⁴ demandait aux hommes non seulement d'avoir une attitude nouvelle devant la marche du temps, mais aussi envers le caractère de leur travail. Ils devaient être méthodiques, ordonnés et avoir l'esprit constamment en éveil. C'est notamment aux conditions nouvelles qu'il convient de rattacher aussi l'apparition de publications nouvelles, telles que : calendriers, guides enseignant les règles de la correspondance, manuels de comptabilité en partie double, appelés « diplographes ». Les lettres des intellectuels bulgares qui nous sont parvenues de cette période, témoignent de leur sentiment de la responsabilité à l'égard de la correspondance comme moyen de communication entre les hommes. De cette période datent aussi les premiers registres de comptabilité personnelle.

De cette époque datent également quelques éditions en bulgare de la célèbre « Chrestoéthie » d'Antonios Byzantios dont il faudrait chercher les racines loin dans l'œuvre d'Erasmus⁴⁵. Contrairement à leur nom, ces manuels de bonne conduite ne renferment pas des normes d'une haute éthique, mais des règles des manifestations extérieures qui devaient dissimuler en réalité le monde spirituel intérieur de l'homme. Par ces manuels étaient suggérées des habitudes nouvelles dans la vie quotidienne et le comportement. Ils facilitent la pénétration d'une mode nouvelle dans l'habillement et le mode de vie. Et ce n'est pas un hasard si les propagateurs cultivés de ces lectures s'appliquaient, par leur aspect extérieur et leur conduite, à manifester leur éloignement de la tradition. D'après les descriptions que nous ont laissées leurs contemporains, ils s'habillaient « à la française », c'est-à-dire à la mode européenne, et se rasaient la barbe, ce par quoi ils provoquaient la réaction négative des gardiens des « mœurs

⁴⁴ Le changement dans l'attitude à l'égard du temps peut être enregistré aussi dans le rythme accéléré de la marche du temps historique qu'on perçoit dans les ouvrages examinant l'époque des promoteurs des idées des Lumières. Les tableaux chronologiques qu'on publie souvent prouvent qu'avec l'approche de « notre siècle » l'intervalle entre les événements importants diminue, voir : „Любословие”, 1844, N° 3, c. 38, où est soulignée l'importance du « présent siècle ».

⁴⁵ Δημαρᾶς, Κ. Θ. Νεοελληνικός Διαφωτισμός. Ἀθήνα, 1980. σ. 10, 34, 38, 252, Βαϊκούση, Ἐ. Χρηστοθήθειες καὶ διαμόρφωση τῆς συμπεριφορᾶς τῶν νέων στὴν ἑλληνικὴ κοινωνία 180ς-190ς αἰ/. — In : Ἱστορικότητα τῆς παιδικῆς ἡλικίας καὶ τῆς νεότητος. Πρακτικά τοῦ Διεθοῦς συμποσίου. Ἀθήνα, 1-5 Οκτωβρίου 1984. Τ. Α', Ἀθήνα, 1986. 287-299.

des aïeuls »⁴⁶. Ces nouvelles normes de conduite devaient sans aucun doute faciliter la pénétration dans le milieu urbain des paysans et des artisans bulgares, évoluant par rapport à leur position sociale. La première traduction en bulgare de la Chrestoéthie a été faite par R. Popovic et publiée en 1837⁴⁷. La traduction suivante de la Chrestoéthie est due à Fotinov qui publie le texte dans le « *люболюбие* » en 1844. Il est intéressant de noter que Fotinov, qui est démocrate de conviction, a introduit dans sa traduction quelques éléments nouveaux, mettant un accent particulier sur le problème des égards dûs au maître d'école et aux notables de la ville. Ce Bulgare cultivé avait estimé probablement que la société égalitaire bulgare, privée d'élite propre et isolée complètement du pouvoir laïque, avait besoin d'être éduquée dans le respect pour certaines autorités qui pourraient jouer un rôle dans les processus culturels et politiques.

La Chrestoéthie de Fotinov se distingue également par une autre particularité : contrairement à beaucoup de ses contemporains qui, à l'unisson de la tradition ecclésiastique, voyaient dans le rire une menace pour la foi, car il libérait l'homme du sentiment d'appréhension devant l'idée de la mort, pour Fotinov le rire est une manifestation supérieure de l'homme qui doit accompagner toutes nos activités. Il estime beaucoup celui qui réussit à faire rire les autres tout en gardant son sérieux.

C'est chez Fotinov que nous rencontrons pour la première fois dans la littérature bulgare du XIX^e siècle une attitude positive à l'égard de la femme qui était typique de la grande partie des représentants des Lumières. Fotinov insiste sur la conception que Dieu a créé la femme avec les mêmes facultés intellectuelles que l'homme et, étant donné qu'elle est appelée à jouer un rôle important dans l'éducation des jeunes, son instruction doit être obligatoire. Se rendant très bien compte quelle était la mentalité sous ce rapport, Fotinov a donné à la revendication d'enseignement pour la femme le poids d'une norme morale pour laquelle on était responsable devant Dieu.

Les œuvres des Bulgares cultivés de l'époque considérée, témoignent des difficultés qu'ils rencontraient dans leurs efforts d'orienter l'attention de leurs contemporains vers le livre, vers la connaissance. Il y est indiqué ouvertement que le Bulgare n'a pas l'habitude de faire l'achat de livres, tandis que ceux qui en achètent, font cela en manifestant une certaine gêne devant les autres. Les pages de la littérature bulgare de cette période, appelées à éveiller l'intérêt des Bulgares envers le livre, résonnent le plus souvent comme une prédication morale. Ses exhortations à l'instruction, à la connaissance, à donner de l'argent pour des écoles et des livres, avait la même force qu'une suggestion d'éléments du code moral des hommes nouveaux. Les Bulgares cultivés de ce temps se rendaient très bien compte qu'avant de demander au Bulgare de commencer à dépenser de l'argent pour son instruction, il était indispensable de donner d'abord une orientation nouvelle à sa conscience. Les propos de Sofronij Vračanski, Petar Beron, Anastas Kipilovski, Neofit Rilski, Neofit Bozveli et K. Fotinov,

⁴⁶ Η λ ι ο ύ . Φ . 'Από τήν παράδοση στο Διαφωτισμό 'Η μαρτυρία ενός παραγιού. — in : Σ τ α μ ά τ η ς Π έ τ ρ ο υ Γ ρ ά μ μ α τ α ά πό τό 'Α μ σ τ ε ρ ν τ ά μ . 'Επιμέλεια Φίλιππος 'Ηλιού. 'Αθήνα, 1976. ΣΤ'—OB : Z u b, Al. La Révolution Française et les Roumains.—in : Etudes à l'occasion du bicentenaire, publiées par Al. Zub. Iași, p. 411, H. Константин Г. Фотинов . . .

⁴⁷ П о п о в и ч , Р . Х ρ ι σ τ ο ι τ ι α и л и б ρ α γ ο ν ρ α в и е . . . , Б у д и м , 1837.

destinés à éveiller chez les Bulgares la soif pour le savoir et le livre, nous permettent aujourd'hui de juger combien leur tâche était ardue et importante, quels considérables efforts leur avait coûté la tentative d'éduquer un homme qui, ayant à peine assuré son pain quotidien, devait aussi apprendre à prévoir de l'argent pour des livres. Les données dont nous disposons concernant la diffusion de la littérature bulgare, indiquent que les premiers à avoir répondu à cet appel étaient les marchands bulgares. Dans la liste des souscripteurs aux éditions bulgares de cette période, les noms des commerçants mobiles et actifs occupent une place dominante.

En tant que facteur important de la transformation du monde mental des hommes, le livre est l'objet d'une attention particulière dans les ouvrages des intellectuels bulgares de ce temps. Ceux-ci publient des articles spécialement consacrés à l'importance du livre, au problèmes de l'organisation des bibliothèques, etc., ou bien des matériaux renfermant des conseils sur la meilleure méthode de lire pour obtenir de bons résultats : très populaires sous ce rapport étaient les règles formulées par le représentant des Lumières grecques K. Kumas.

C'est en rapport avec le livre que l'on voit apparaître dans la société bulgare une des premières formes de la réclame, qui était une manifestation de la modernisation : les annonces de futures publications⁴⁹. Circulant comme des feuilles détachées ou imprimées dans les périodiques et les livres, les annonces sont une nouvelle forme de contact entre l'auteur et le lecteur. En sondant les goûts et les intérêts du public, elles le formaient en même temps. Les annonces représentaient également un important mécanisme de sondage et de formation du marché du livre qui engageait de nombreuses personnes dans la production du livre qui est devenu au cours de cette période un article d'un genre spécifique.

Nous relevons dans les ouvrages de représentants de l'intelligentsia bulgare de l'époque envisagée encore un principe important qui résonne, par la force et l'insistance de sa suggestion, également comme une norme morale, obligatoire pour tous : c'est le principe des Lumières du dévouement social, qui préconise la soumission de ses propres intérêts aux intérêts de la société. L'idée de Helvétius du bien public en tant que principe éthique souverain, était suggérée par des expressions simples et accessibles qui devaient parvenir jusqu'à des hommes dont la conscience n'était pas encore atteinte par une telle problématique. Le fait même que ce fût Fotinov, chez qui cette idée a reçu sa plus brillante expression, qui a introduit le premier le terme de « société », témoigne de la complexité de la tâche des intellectuels bulgares. Il convient de souligner ici que sur le plan sémantique le mot « принастие »⁵⁰, introduit par Fotinov, est étroitement lié au mot grec « κοινωνία » (communier), ce qui montre que cet intellectuel bulgare a voulu attribuer à la notion de « société » une force sacrée. En tant que porte-parole de l'époque qui a vu le développement du mouvement national bulgare, il est tout à fait naturel que Fotinov ait lié l'idée des Lumières de la responsabilité du bien commun comme obligation morale, à l'idée du devoir envers la patrie comme la

⁴⁸ «Любословие», 1846, № 21, с. 143.

⁴⁹ Данова, Н., Л. Драголова, Р. Радкова, М. Лачев, *Обявления за български възражденски издания*, София, 1992.

⁵⁰ «Любословие», 1846, № 18, с. 93.

« plus louable des vertus ». Et ce n'est pas par hasard que le mot « société » figure dans des textes proclamant les principes du droit de propriété, de la sûreté de la vie et du bien, de l'égalité devant la loi de tous les membres de la société civile. C'est dans la revue de Fotinov qu'on trouve la première traduction des extraits de C. Beccaria. C'est toujours dans « любословие », qu'on exprime une profonde confiance sur le rôle décisif des bonnes lois, de l'évolution et des réformes.

Je voudrais m'arrêter, en terminant, sur un élément essentiel des ouvrages des intellectuels bulgares, qui était sans conteste orienté vers le but d'exercer de l'influence sur la mentalité des Bulgares du XIX^e siècle, et qui est lié à l'idéologie des Lumières. Il s'agit de l'idée que l'on avait de « l'autre », c'est-à-dire du voisin, de l'hétérodoxe, de l'homme appartenant à une autre religion, race ou nationalité, qui n'était certainement pas uniquement le produit des rapports de communication naturelle ou de cohabitation, mais bien d'une propagande méthodique, subordonnée aux objectifs de forces sociales concrètes. La tolérance, propre à l'idéologie des Lumières, envers ceux qui professent d'autres religions et, en général, envers « l'autre », indépendamment de son appartenance ethnique ou raciale, a trouvé aussi son expression dans les vues des représentants des Lumières dans les Balkans. Dans la littérature bulgares, particulièrement caractéristique sur ce plan est l'exemple de A. Kipilovski qui manifestait une grande admiration pour le Dr M. Luther⁵. De son côté, K. Fotinov faisait paraître dans sa revue, des articles consacrés aux différentes religions, et sa manière d'aborder, dans l'esprit des Lumières, toutes les religions sur le même plan et avec un ton calme, a provoqué la réaction de ses compatriotes à l'esprit conservateur, qui l'accusèrent de protestantisme. On a fait même courir le bruit que « Dieu levera sa bénédiction » de la demeure de celui qui lisait le « любословие ». Nous sommes également témoins de manifestations d'une attitude amicale et chaleureuse à l'égard des peuples, voisins des Bulgares, à l'égard des Européens aussi que l'on tenait en profonde estime et qui étaient considérés dignes d'être pris pour modèles. De manière très évidente est exprimée l'attitude bienveillante de Fotinov envers les Serbes, les Monténégrins, les Grecs, les Juifs et les Turcs, qui, par leurs acquisitions dans le domaine de la vie spirituelle et politique, devraient servir d'exemple aux Bulgares.

Je voudrais vous faire part pour conclure, qu'il y a deux ans, on a célébré l'anniversaire de la naissance de K. Fotinov qui est aussi le fondateur de la presse périodique bulgare. Etant donné que je me penche depuis des années sur l'œuvre de cet intellectuel peu connu du public, j'ai participé très activement aux festivités organisées à cette occasion. A chaque fois que je citais les propos de Fotinov, destinées à former des hommes à la mentalité nouvelle, la réaction du public était très vive, car tous étaient frappés par l'actualité des paroles que Fotinov avait exprimés en 1842 : « Il faut que les Bulgares deviennent tels que sont les hommes de l'Europe éclairée, industrielle et trop louée, qu'ils deviennent à leur tour travailleurs et artisans adroits d'inventions utiles dans leur vie quotidienne, parfaits dans leur ouvrage, c'est-à-dire fabriquer à la perfection tous

⁵ Кипиловски, А. *Кратко начертание на всеобщата история...*, Ив. Кайданова... Будим, 1836. с. 92—93.

leurs objets, et toutes ces choses qu'ils n'ont pas maintenant et qu'ils achètent beaucoup et très cher de pays étrangers». Bien sûr, la partie fondamentale de l'explication à la question pourquoi les intellectuels bulgares ne sont pas parvenus à réaliser leur tentative de modifier radicalement la mentalité de leurs contemporains, se trouve dans ce que nous avons marqué au début de notre communication, à savoir : la spécificité du processus d'édification de la structure bourgeoise de la société bulgare, la faiblesse de la bourgeoisie bulgare, les difficultés issues des conditions concrètes que devaient affronter les intellectuels bulgares, ainsi que les difficultés occasionnées par le rôle actif de l'Église orthodoxe qui s'était faite le champion de la tradition. La circonstance que la bourgeoisie commerçante a joué un rôle dirigeant dans les processus de rénovation avait eu pour conséquence un certain éloignement des idéologues de cette époque par rapport aux conditions réelles dans l'Empire ottoman.

TYPOLOGIE DES MANUELS D'ÉTHIQUE ET DE COMPORTEMENT EN LANGUE GRECQUE VERS LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE : L'ÉVOLUTION DU GENRE, REFLET DU PROCESSUS DE MODERNISATION DU SUD-EST EUROPÉEN*

ANNA TABAKI—ALEXANDRA SPHINI
(Athènes)

L'approche que nous tentons par cette présentation préliminaire essaiera surtout de cerner certains points typologiques d'importance majeure quant aux métamorphoses successives d'ouvrages d'éthique et de comportement, qui inondent le XVIII^e siècle européen et sont efficacement transplantés dans leurs aspects polyvalents et variés dans la société grecque sous domination ottomane et, fréquemment, par le biais de la traduction et non seulement, dans un contexte plus largement balkanique. Notre recherche qui s'inscrit dans le cadre du programme intitulé : « *Connaissance de langues et contacts entre civilisations : L'Hellénisme entre Orient et Occident (XVI^e — XIX^e s.)* » mise en cours par une équipe de chercheurs au Centre de Recherches Néohelléniques de la Fondation Nationale de la Recherche à Athènes, est considérablement redevable aux acquis de deux études du problème précédemment accomplies ; aux remarques sensibles et suggestives de C. Th. Dimaras autant qu'à l'évaluation synthétique et précieuse de M. Alexandru Dușu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine. Introduction à l'histoire des mentalités sud-est européennes* (Bucarest 1971). Dans ce dernier volume, muni d'une esquisse typologique solide, qui soulève avec beaucoup de savoir les affinités intellectuelles et idéologiques concernant l'évolution du genre, son auteur a toutefois suggéré un champ d'étude inexploré : il s'agissait de la nécessité de pousser la recherche vers une *analyse de contenu* afin de relever un « Dictionnaire de termes fréquents », processus dans lequel une importance égale devrait être accordée à l'analyse des traductions. Or le souci d'analyse textuelle et d'évaluation des notions-clés menant à la lecture interprétative de ces textes si éloquents pour la compréhension du processus de modernisation de la mentalité balkanique constitue le but principal de notre étude.

Au tournant du XVII^e siècle l'hellénisme moderne éprouva pour la première fois le besoin d'intégrer dans le champ de ses connaissances les *codes de civilité* enseigné par le *savoir-vivre*. Mais cédon plutôt la place aux réflexions très intéressantes de C. Th. Dimaras, toujours valables quant à une interprétation globale du phénomène concerné : « La grécité

* Cette communication a été élaborée en collaboration avec Madame Alexandra Sphini, en particulier la partie concernant le *Philosophe Indien*, et elle fut présentée au Colloque par Anna Tabaki.

avait connu précédemment deux types de ces manuels, le premier, au sujet duquel on pourrait remonter par étapes, à travers le legs des empereurs byzantins, jusqu'à Isocrate, concerne l'éducation des princes. Lorsque, au début du XVIII^e siècle, les Phanariotes accèdent au pouvoir dans les Principautés Danubiennes, ils reprennent l'ancien usage et peut-être, selon des modèles occidentaux plus récents, rédigent des conseils sur l'art d'administrer, qu'ils léguent à leurs descendants. Mais vers le milieu du siècle, une autre formule commence à se faire jour : d'abord multipliée en manuscrits par la pratique scolaire, publiée pour la première fois en 1780 la « Chrestoéthēia », *Civilité*, d'Antoine de Byzance s'introduit de plus en plus profondément dans la société grecque. Il s'agit d'un manuel inspiré par le *Galateo* de Giovanni della Casa, et adapté du livre *De civilitate morum puerilium* d'Erasmus : nous nous trouvons, donc, à ce qu'il paraît, devant une présentation correspondant aux examens de conscience royaux, rédigée avec cette différence, que cette fois-ci, les nouvelles formules s'adressaient non pas aux dirigeants, mais à des classes plus nombreuses : il s'agirait d'instructions utiles à ceux qui sont suffisamment favorisés pour profiter directement ou indirectement de l'enseignement scolaire »¹.

Plusieurs manuscrits de cette adaptation libre, entreprise par Ant. Vyzantios, ont circulé dans le monde grec dès 1720, tandis que sa première édition date de 1780². Le modèle italien *Galateo ovvero de' Costumi* . . . , composé dans un style élégant et imprégné d'esprit humaniste, ayant été basé sur certains concepts cicéronniens, a été imité en grec avec beaucoup moins de souplesse. Le résultat est un texte codifié, dominé par la confirmation des devoirs envers Dieu (Κεφ. Α'. Περί της προς τα Θεία συστολής, αιδούς — pudeur — και ευλαβείας -- dévotion); du reste, la vertu prépondérante dans toutes les manifestations de la vie sociale est la discipline, le bon comportement, la ευταξία, notion qui peut adopter tour à tour en grec moderne tant les nuances de πειθαρχία que de ευπειθεία, καλή διαγωγή³. En outre, dans l'*Avis Préliminaire* ((Προόμιον), Vyzantios souligne l'importance de la « discipline d'âme ». La *Civilité* de Vyzantios, réglant pour la première fois les « bonnes manières », les attitudes des hommes envers eux dans le cadre des rapports sociaux fut un ouvrage très popularisé, comme il est connu, dans le contexte balkanique.

Un ouvrage également très apprécié dans le Sud-Est Européen qui a ses racines dans la culture italienne du Moyen Age — il a été rédigé très probablement par le moine italien Tommaso Gozzadini, un peu avant 1323 — et dont la popularité persista au temps est le fameux *Fior di Virtù* ('Ανθος των Χαρίτων). Ses traductions grecques les plus reculées

¹ C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*. Genève, Droz, 1969, p. 47—48 et plus récemment, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*, Athènes, 1977¹, p. 38—39 et 252—253.

² Voir l'étude de Emil Vaicoussi, « Traités de convenance et formation du comportement des jeunes en Grèce (XVIII^e et XIX^e siècles) ». *Actes du Colloque International « Historicité de l'enfance et de la Jeunesse » (Athènes, 1—5 octobre 1984)*, Archives Historiques de la Jeunesse Grecque, Secrétariat Général à la Jeunesse, Athènes 1986, p. 289—301.

³ Les autres chapitres de l'ouvrage traitent de : Κεφ. Β' Περί της εν ταις αναστροφαις ευταξίας. Κεφ. Γ' Τα περί τας εντεύξεις και ομιλίας των φίλων. Κεφ. Δ' Τα Περί τας Παραίνεσεις και ελέγχους. Κεφ. Ε' Περί της αμφί την αναβολήν κοσμιότητος [habillement]. Κεφ. ΣΤ' Περί της εν περιπέτοις ευταξίας. Κεφ. Ζ' Η περί τας συντυχίας ευταξία. Κεφ. Θ' Πως χρηστέον τοις φίλοις''.

remontent à la fin du XV^e siècle et furent sauvegardées sous forme manuscrite tandis que sa première édition date de 1529⁴. Nous devons le mentionner car il fut un des livres très répandus au XVIII^e siècle et même au XIX^e siècle, utilisé selon toute probabilité en tant que manuel scolaire et même après 1755, grâce à son aspect morphologique nouveau, voire bilingue (texte grec-italien mis vis-à-vis), en tant que manuel d'apprentissage de l'italien⁵. Ce livre, malgré son caractère semi-populaire, offre un miroir des devoirs du bon chrétien et des vices à éviter, où se reflètent parfaitement les bases et les principes d'une éthique de type traditionnel, dominée par la morale théocratique. En 1755, le livre fut lancé au marché, avec sa page de titre renouvelée et quelques promesses de révision plus profonde : *Nuovo Fior di Virtù Riformato, accresciuto, ed ornato con Dottrine, Similitudini, ed Esempi adattati alle Virtù, e Visj de'quali tratta (...)*. A l'*Avis aux Lecteurs*, son éditeur nous renseigne que « tous les enseignements y compris sont solides, méthodiques, et conformes à la Raison, à la véritable Morale ainsi qu'aux dogmes de l'Eglise »⁶. Néanmoins, malgré des ajouts superficiels, sa structure ainsi que la logique de son contenu demeurent inaltérables en ce qui concerne les points essentiels. Les axes sémantiques de l'ouvrage reposent toujours sur la distinction entre *passions (vices)* et *vertus*. Le développement de chaque chapitre obéit maintenant à un schéma ternaire : *Dottrina. Esempio, Similitudine*. Les exemples sont tirés de la Bible (Ancien et Nouveau Testament), de la tradition gréco-romaine (Platon, Aristote, Sénèque, histoire ancienne) ainsi que de la pensée théologique (St. Augustin, ou encore Bossuet) tandis que les *Similitudes* exploitent, à la manière des textes moyenâgeux, l'univers des animaux.

Le XVIII^e siècle fut intensément préoccupé par les problèmes d'ordre moral. Ses penseurs cherchèrent à élaborer une éthique nouvelle, conforme à son esprit. L'idée du bonheur humain, qui a préoccupé les philosophes et les moralistes depuis l'antiquité fut alors examinée sous un nouvel angle. Mais beaucoup moins qu'une rupture, il faut percevoir dans ce processus la persistance de quelques notions capitales et l'élaboration modérée de nouveaux schèmes de pensée, à partir du mariage de données préexistantes. Pour emprunter les réflexions de Robert Mauzi dans l'introduction de son livre très compétent sur *L'idée du Bonheur dans la pensée et la littérature françaises au XVIII^e siècle* nous répéterons que « Le XVIII^e siècle n'est pas un âge de révolte, mais un âge de transition entre la pensée théologique et la pensée positive (...). Le XVIII^e siècle

⁴ Hélène Kakoulidou-Panou, « Fior di Virtù — 'Ανος Χαρίτων », *Ελληνικά ΚΔ* (1971), p. 267–311. Son titre intégral était *Fior di Virtù e costumi nobilissimi utilissimo a ciascaduno fidele Christiano*; nous retrouvons cette formulation dans l'édition de Venise, 1541.

⁵ Un témoignage persuasif nous est offert au début du XIX^e siècle par Elisabeth Moutzan-Martinengou, dans son Autobiographie; nous renvoyons à l'édition critique du texte par Phaidon C. Bouboulides, *Elisabeth Moutza-Martinengou*, Athènes, 1965, p. 5 (en grec).

⁶ « „Εις το επίλοιπον δε η Διδασκαλιας είναι δλαις στερεαις, μεθοδικαις, και δλαις σύμφωναις εις τον ορθόν λόγον, εις την αληθινήν Ηθικήν, και εις τα διδάγματα της Εκκλησιας” ». Voir Philippe Iliou *Additions à la Bibliographie Hellénique*, A, Athènes 1973, n° 146, p. 186 (en grec).

n'a pas supprimé le surnaturel : il l'a rationalisé »⁷. Pour ajouter encore que l'étude du bonheur révèle à la fois les ambiguïtés et l'unité du siècle. À cette notion qui se situe aux confins du systématique et de l'existentiel, à la recherche du contenu philosophique du bonheur individuel (Platon, les Epicuriens, les Stoïciens), ou du *salut* chrétien, le XVIII^e siècle a ajouté une dimension capitale, celle de l'ordre social. En voilà tracée une des devises des Lumières : *Bonheur, morale, société*, des idées qui sont apparentées et associées étroitement entre elles. Si pour le penseur philosophe, la recherche individuelle du bonheur mène à la *sagesse*, pour le type moyen humain, issu de la bourgeoisie, le modèle pédagogique proposé dans les différents *Manuels* ou *Essais sur le bonheur* insiste assurément à la promotion de l'idée de corrélation étroite entre le plaisir qu'apporte la vertu, le bonheur individuel et le bonheur collectif. La *sociabilité*, il a été bien dit, devient au XVIII^e siècle une vertu par excellence⁸.

Nous voici au cœur même de notre sujet. Comment ces livres d'éthique et de comportement conçus, destinés à un vaste public ou même pour des raisons diverses largement popularisés et diffusés en Occident, comment quelques-unes de leurs idées maîtresses, ont pénétré dans la culture grecque moderne et par extension dans la culture sud-est européenne ?

Vers les années 1780, les échos de ce que put être en Europe occidentale la grande vogue des récits moraux souvent basés sur l'exemple paradigmatique des actes héroïques et vertueux puisés dans l'histoire ainsi que la notion de la « sagesse orientale » parvinrent dans le monde grec par le biais d'une série de livres appartenant à ce genre (*Le Philosophe Indien, Bélisaire, roman philosophique* de Marmontel — Ηθική Ιστορία Βελισσαρίου, *Les voyages de Cyrus* de A. Ramsay — Ηθική περιήγησις Κύρου Βασιλέως Περσών, *Livre des Lumières ou la conduite des rois, composé par le sage Pilpay* de David Sahid [G. Gaulmin] — Μυθολογικόν Ηθικο-πολιτικόν Πιλπάϊδος Ινδού Φιλοσόφου). Avec eux sont introduites une catégorie de notions nouvelles décidément précieuses pour l'enrichissement de l'équipement mental de l'homme grec des Lumières : la douceur des mœurs, la modération, la bienfaisance et la charité, la morale et la religion naturelles, l'amour conjugal, les devoirs envers les autres et la communauté, pour n'énumérer qu'un nombre minime de nouvelles vertus revendiquées.

De cette prolifération de titres éducatifs où l'élément de la leçon morale est prépondérant, nous retenons pour notre analyse un seul, d'ailleurs fort significatif en soi. Il s'agit du *Philosophe Indien ou l'art de vivre heureux dans la société* (Vienne, Baumeister, 1782). Son titre com-

⁷ Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la pensée et la littérature françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1960, Introduction, p. 12. Comparez avec les réflexions de Georges Gusdorf, *Les Sciences Humaines et la pensée occidentale IV. Les Principes de la Pensée au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1971, p. 351 sq.

Cependant, chez les représentants des Lumières allemandes, il n'y a pas eu de discordance entre le sentiment religieux et la pratique de la morale. Enfin Kant a dissocié le problème moral de celui de bonheur : R. Mauzi, *op. cit.*, p. 47.

⁸ A. Soboul, G. Lemarchand, M. Fogel, *Le siècle des Lumières, t. I, L'Essor (1725—1750)*, Paris, P. U. F., 1977, p. 545.

plet en grec était : Ο Ινδός Φιλόσοφος ή Μέθοδος του ευτυχώς ζήν εις την κοινότητα. Περιεχομένη εις ένα ολίγον αριθμόν εκλεκτοτέρων διδασκαλιών της ηθικής. Συλλεχθείσα παρά Γυμνοσοφιστού τινος των παλαιών. Εν τη Βιέννη της Αουστρίας. Παρά Ιωσήφ Βαουμαύστέρϊω Νομοδιδασκάλω και Τυπογράφω. 1782. Cette œuvre a une longue et fertile histoire dans les lettres européennes et sa fortune grecque moderne sera l'objet d'une étude spéciale déjà commencée par Madame Alexandra Sphini. Le titre de l'original anglais est *The Oeconomy of Human Life* (1751) et son auteur (il y a toujours une ambiguïté sur ce problème qui n'est pas encore résolu) est Philip Dormer Stanhope, 4th Earl of Chesterfield, ou le libraire anglais Robert Dodsley⁹. La traduction faite par l'éditeur viennois Georges Ventotis¹⁰ suit une édition française de 1760, ayant le même titre¹¹.

Avec cet ouvrage nous passons à un nouveau type de livre d'éthique qui présente une structure renouvelée de ses chapitres, quasiment éloignée de l'antithèse traditionnelle du couple *passion (vice) — vertu* que nous retrouvons dans la littérature parénétiq ue religieuse et évidemment dans *Fior di Virtù*. En revanche dans le *Philosophe Indien* sont exposées des catégories comprenant les vertus individuelles, les passions, les devoirs de l'homme envers la Société (κοινότητα), ses devoirs envers sa famille ainsi qu'une peinture des différences de la condition humaine.

A. CONNAISSANCE DE SOI-MÊME ET VERTUS INDIVIDUELLES

Dans la première partie intitulée « *Considérations de soi-même, ou Devoirs de l'homme considéré comme individu* » (Περί της του εαυτού μελέτης, ή χρέη του ανθρώπου, λαμβανομένου ως ιδιάζοντος) l'auteur nous renvoie à la recherche de Γνώθι σαυτόν; l'individu découvre sa force, le monde qui l'entoure et évalue ses rapports avec lui, agissant toujours selon les normes imposées par la raison¹². Or la connaissance de soi-même constitue un guide sûr menant l'homme au bonheur et à la sagesse. Les vertus généralement attribuées au sage sont énumérées : la *modestie* (σωφροσύνη), la *fermeté* (σταθερότης), embrassant aussi les nuances de la *résignation* (εγκρατέρησις) et de la patience devant les malheurs,

⁹ Sur ce sujet, voir C. Th. Dimaras, « Contacts de la pensée grecque moderne avec la pensée anglaise, 1780—1821 », in *Le Romantisme grec*, Athènes 1985³, p. 21—42 et 490—496 (en grec); Alexandru Duțu, *Les livres de sagesse... op. cit.*, p. 63—68. Aussi, J.—M. Querard, *La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique...*, t. II, Paris, G.—P. Maisonneuve & Larose, [1965], p. 567—569.

¹⁰ Sur l'activité de Georges Ventotis dans le domaine qui nous intéresse ici voir la communication de Hélène-Emile Papaemmanouil-Karathanassi, « *L'idée de la santé et du bonheur dans l'oeuvre du zantiote Georges Ventotis* », Actes du V^e Congrès International Panionien (Argostoli-Lixouri, 17—21 mai 1986), vol. 4. *Philologie—Linguistique—Laographie—Philosophie. Édité par les soins de G. N. Moschopoulos*, Argostoli 1992, p. 367—377 (en grec)

¹¹ A.—E. Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, t. II, Paris, G.—P. Maisonneuve & Larose, [1964], 22—24.

¹² Le siècle des Lumières accorde une grande importance à la connaissance de soi. De même, le Γνώθι σαυτόν devient la préoccupation majeure des érudits dans la société grecque à la fin du 18^e siècle au moyen de traductions d'oeuvres philosophiques des Lumières; R. Argyropoulos, « Traductions en grec moderne d'ouvrages philosophiques (1760—1821) », R. E. S. E. E., 10(1972), p. 363—372. Aussi, C. Th. Dimaras, « Ο Φιλελευθερισμός του Δ. Καταρτζή με αποπάσματα από το Γνώθι σαυτόν ». Εποχές, fasc. 12(1964), p. 88—104.

le *contentement* (αυτάρχεια), la *tempérance* (εγκράτεια), la *prudence* (φρόνησις) qui revêt aussi le sens de *prévoyance*. Le sage ne laisse rien au hasard. Ce sont là des qualités flexibles, s'adaptant tantôt au modèle du bon chrétien qu'à celui du bon marchand, vertu dont l'éloge est aussi repéré dans les textes religieux de l'époque, dans *Fior di Virtù* ainsi que dans d'autres *Chrestothies*¹³. Ce qui constitue une innovation dans cette partie de l'ouvrage, c'est précisément l'addition de deux vertus nouvelles : du *travail* et de *l'émulation* ; elles sont jugées nécessaires pour la santé physique et morale de l'individu, pour son enrichissement, pour la montée sociale de la personne et sa participation énergique aux activités de la communauté. Il est à noter que dans le chapitre suivant, la vertu du travail sera même associée au plaisir ; c'est ainsi que pour les sages « *le travail fait leur amusement du matin au soir* », l'effort pour « *combattre leurs passions, est leur plus doux exercice ; surmonter les mauvaises habitudes est leur gloire* ». Dans ce fragment, le portrait de « homo economicus », appartenant au courant du puritanisme anglais¹⁴, est esquissé qui, condamnant l'oisiveté et la luxure de l'aristocratie pourrie, propose le modèle de l'homme nouveau pour qui le travail constitue la vertu primordiale et fait le plaisir de sa vie¹⁵.

B. DES PASSIONS

La seconde partie est consacrée à l'exposition des passions (Περὶ Παθῶν). L'auteur avait déjà pris position contre l'hédonisme dans le chapitre consacré à la vertu de la *tempérance*. La *Jouissance* est éphémère, c'est une ennemie de la raison et quiconque succombe à elle, il sera trahi. Or la vertu indiscutablement valorisée est la *modération* manifestée dans toutes les expressions de la vie, les plaisirs modérés qui permettent à l'homme de ne pas s'éloigner de la raison. Or la théorie de la *modération*, de la « juste mesure dans les passions », nous ramène au concept aristotélicien qui fut certes adopté par les Lumières¹⁶

¹³ En ce qui concerne la notion de *prévoyance* (*prudentia*), l'on peut distinguer la prudence chrétienne, uniquement orientée vers la moralité de l'acte, de la prudence des marchands, cette dernière ne s'intéressant qu'au profit matériel. Sur ce sujet, voir C. Bec, « Mentalités et vocabulaire des marchands florentins », *Annales. Economies. Sociétés. Civilisations*, 22 (1967), p. 1206—1226. G. Papageorgiou, *La modernisation du marchand grec selon le modèle européen (fin XVII^e-début XIX^e s.)*. Un manuel de commerce de Athanase Psallidas, Athènes 1990, p. 105—106 (en grec). et A. Constantakopoulou, *La langue grecque dans les Balkans*, Jannina, 1988, p. 88. (en grec).

¹⁴ Sur le puritanisme anglais, voir M. Postan—Ch. Hill, *Histoire économique et sociale de la Grande Bretagne*, I, Paris, 1977. Voir aussi les théories bien connues de Max Weber sur le puritanisme ; M. Weber, *Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus*, 1904—1905.

¹⁵ Voir J. Cels, « L'existence de la vertu » dans *La Pensée et les Hommes*, 32 (1989), p. 131—136

¹⁶ R. Mauzi, *op. cit.*, chap. « Bonheur et raison », p. 514—579. Le même sujet fut abordé par les érudits grecs ; voir Panayotis Condylis, *Les Lumières grecques. Les idées philosophiques*, Athènes 1988, notamment les pages 151—174 (en grec).

C. DU MARIAGE ET DE LA FAMILLE

La troisième et la quatrième parties de l'ouvrage sont réciproquement intitulées « *De la Femme* » (Περὶ Γυναικός) et « *De la Consanguinité et Parenté* » (Περὶ Συγγενείας). Les qualités de la femme, en tant qu'épouse et mère exemplaire, doivent être, avant tout, la raison, la prudence et l'obéissance. Une digne épouse inspire le respect à son mari comme aux membres de sa famille et de sa maison dont elle est la seule maîtresse. La sensibilité et la douceur de mœurs sont également très appréciées : « Lorsque tu trouveras un cœur fort sensible (μίαν καρδίαν αισθητικὴν), uni à des mœurs douces (με ἡθῆ ἡμερα), à un esprit raisonnable (με νοὺν λογικόν) et à une figure qui te plaît, amène cette femme dans ta maison ; elle est digne d'être ton ami, ta compagne, l'objet de ton attachement » (p. 161)¹⁷. En effet, il s'agit ici comme dans la suite de quelques impératifs rénovateurs propagés par les Lumières européennes, préceptes qui réhabilitent le mariage et l'amour conjugal, méprisés pendant longtemps par la morale théologiques¹⁸. Le mariage est donc conçu en tant qu'une revendication sociale et divine à la fois : « Prends une compagne, et conforme-toi à l'ordre de Dieu : associe-toi une femme, et sois un fidèle membre de la société (πιστόν μέλος της κοινότητος) » (p. 157). Ainsi que l'a dit A. Soboul « la bourgeoisie abordait le mariage avec quelque lourdeur peut-être, certainement avec sérieux et gravité, dans l'espoir d'une existence unie »¹⁹. Aussi les rapports des autres membres de la famille entre eux se basent-ils sur la morale nouvelle. Le devoir majeur du père à son fils consiste à lui assurer une bonne éducation tandis que le fils doit honorer ses géniteurs et les soigner au moment de leur vieillesse. La *tendresse* et la *solidarité* sont indispensables entre les frères²⁰. Cependant une obligation ultime est imposée au père lorsqu'il éduque son fils, celle de former non seulement un bon chrétien mais aussi d'offrir à la société un *citoyen utile*. Une préoccupation nouvelle apparaît maintenant, imposée par le souci de la félicité publique.

¹⁷ « L'homme vertueux est à la fois homme de raison et homme de sentiment », A. Soboul, G. Lemarchand, M. Fogel, *op. cit.*, p. 518 et plus généralement le chapitre III. « La morale naturelle : raison et sentiment » p. 516 sq. L'apport des Lumières anglaises quant à la formation de ce « sens moral » naturel (Chaftesbury, Hutcheson), conception par ailleurs fondée sur la morale de l'instinct et de la sensibilité, sur la notion de l'affectivité naturelle (Burlamaqui), est plus que décisif.

¹⁸ L'idéal chrétien tendant vers la chasteté, le mariage était considéré comme un état inférieur à la virginité. Voir sur ce sujet, R. Mercier, *La réhabilitation de la nature humaine (1700—1750)*, Paris, 1960, p. 84—86 ; Ph. Aries, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris 1973 ; J.-L. Flandrin, *Le sexe et l'Occident*, Paris 1981. Aussi J. Le Goff, « Le refus du plaisir » et M. Sot, « La genèse du mariage chrétien » in *Amour et sexualité en Occident*, Paris, 1991, p. 177—206.

¹⁹ A. Soboul, G. Lemarchand, M. Fogel, *op. cit.*, p. 545.

²⁰ La tendresse entre les membres de la même famille et surtout l'amour filial, paraît comme une vertu bourgeoise, tandis que dans la noblesse les relations sont froides et l'éducation des enfants sévère. Voir L. Bely, « L'élève et le monde. Essai sur l'éducation des Lumières d'après les mémoires autobiographiques du temps », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 28 (1981), p. 17.

D. DE LA PROVIDENCE OU DES DISTINCTIONS ACCIDENTELLES DES HOMMES.

Dans cette partie (*Περί Προνοίας Ἡ τυχηραὶ διαφοραὶ τῶν ἀνθρώπων*) une mise au point des différences sociales est opérée ; toutes les différences mentionnées, dites « distinctions accidentelles » sont dues à la Providence. Alors aucune intervention n'est possible pour le renversement des choses. Chacun doit se résigner et tirer, autant que possible, profit de sa situation. Les couples antithétiques décrits sont : *Le Sage et l'Ignorant* — *Le Riche et le Pauvre* — *Les Maîtres et les Domestiques* — *Les Princes et les Sujets*. Le schéma assez simplifiant obéit donc à une conception plutôt traditionnelle du monde.

Néanmoins nous remarquons dans cette immobilité apparente, l'introduction de quelques éléments dynamiques qui plaident en faveur des fermentations du siècle. En tout premier lieu, retenons l'éloge à la science et au savoir : « *Le Sage orne et cultive son esprit : l'accroissement des Arts fait ses délices ; en les rendant utiles au-Public (κοινότητα), il se couronne d'honneur* » (p. 193). Pour venir aussitôt après à la description suggestive du « bon monarque » (*καλὸς Βασιλεύς*), du « despot éclairé » des Lumières « qui s'applique à connaître le génie (*κλίσις*) de son peuple » et qui « discerne les talents (*αρχινοία*) des hommes et leur distribue les emplois suivant leur capacité » (p. 217). Il est grand ami des Sciences et des Arts, il se plaît à la compagnie de savants et protège les activités mercantiles : « L'esprit du marchand qui étend son commerce, l'industrie du Fermier qui améliore les terres, la dextérité de l'Artiste, le progrès de l'homme studieux, sont honorés de sa bienveillance (*καλοκαγαθία*) et de sa protection et récompensés par sa magnificence (p. 219). Et plus loin : « Il fonde de nouvelles colonies, et construit des Vaisseaux ; les Rivières forment des Havres pour sa sûreté, son peuple regorge de richesses, et son Etat devient de jour en jour plus puissant » (p. 221). Enfin ce bon souverain protège la liberté et la « tranquillité » de son peuple et défend son pays contre les tyrans. Cette image du prince parfait que l'auteur nous transmet, associée à un esprit enthousiaste de progrès et de floraison, écrits qui portent le sceau de l'influence du mercantilisme anglais, allait transmettre à son public grec, dans la mesure du possible, les notions-piliers d'une idéologie bourgeoise en plein essor ²¹.

E. DEVOIRS DE LA SOCIÉTÉ

La sixième partie intitulée *Des Devoirs de la Société* (*Περί τῶν καθηκόντων τῆς κοινότητος*) beaucoup plus que les autres, est marqué d'un esprit nouveau. Les devoirs envers la société des hommes montrent le glissement de l'individuel au collectif, remarque A. Soboul ²². Le premier devoir est celui de la *Bienfaisance* (*Ευποία*) ; ceci représente

²¹ Sur l'expansion économique et coloniale, issue du siècle des Lumières, voir A. Soboul, G. Lemarchand, M. Fogel, *op. cit.*, II. Sur le modèle anglais du « despotisme bienfaisant », voir G. Gusdorf, *Les sciences humaines et la conscience occidentale*, VI, *L'avènement des sciences humaines*, Paris, Payot, 1973, p. 529 sq.

²² A. Soboul, G. Lemarchand, M. Fogel, *op. cit.*, I, p. 548.

une vertu nouvelle qui signifie « faire du bien aux autres »²³. Elle s'associe à celle de *l'humanité*, la qualité d'être l'ami de l'homme²⁴. « Dieu qui t'as honoré de la raison, gratifié de parole, et placé dans la société des hommes, pour donner et recevoir réciproquement les leçons inséparables de l'humanité, et remplir des obligations mutuelles » (p. 229—231). La société procure à l'homme ce qui lui est nécessaire pour vivre. Donc, l'homme « ne peut y participer que dans les liens de la société (...) son désir est de faire du bien (...) par l'étendue de sa raison, il comprend dans ses souhaits la félicité de tous les hommes; et par la générosité de son cœur, il tâche d'y contribuer de sa part, autant qu'il est en lui » (p. 233). La *Bienfaisance*, dépassant la connotation strictement religieuse, représente désormais une vertu sociale, un aspect plus élargi de la *charité*, qui est la vertu du bon chrétien aimant son prochain et aidant le pauvre, le faible²⁵. Le texte tend même à assimiler les deux vertus (comme aussi la traduction du mot *charité* en grec par le mot *amour-αγάπη* le démontre). Une autre vertu très importante qui règle la vie des hommes dans la société est la *Sincérité*, qui inspire la confiance tandis que l'hypocrisie trouble et trompe.

Aux devoirs de l'homme dans la société il faut ajouter la *Justice*, conçue dans le sens d'éviter des actes injustes commis à l'égard des autres membres de la société. De tels actes sont ceux qui mettent en danger la vie, les biens et la fortune des autres : « La paix de la société (κοινότητα) dépend de la Justice, et le bonheur des individus (ευδαιμονία των μελών) de la jouissance sûre des possessions de chacun (ασφαλής χρήση των υπαρχόντων εκάστου) » (p. 235). Enfin des conseils sont adressés aux artisans et aux commerçants pour être équitables en payant les ouvriers. L'homme équitable — *enfant de la société* — ne doit pas spéculer quand il vend des marchandises : « Quand tu vends pour bénéficier, consulte ta conscience » et il doit payer ses dettes pour conserver son honneur et sa bonne-foi de marchand : « Paye exactement tes dettes ; car celui qui t'as prêté, a compté sur ta bonne foi ».

Enfin nous devons remarquer la place importante que l'auteur du *Philosophe Indien* accorde à la question de la divinité. L'introduction de l'ouvrage est consacrée à la gloification d'un Dieu-Créateur, tout puissant, sage, équitable et miséricordieux. Dans le dernier chapitre intitulé « *De la Religion* », ces mêmes qualités ont été attribuées à l'Être suprême, insistant maintenant sur celle de la bonté divine (αγαθωσύνη) « Sa bonté éclate dans tous ses ouvrages. Les créatures formées de sa main manifestent la bonté divine, et chantent ses louanges : il les a toutes revêtues de la beauté qui est leur est propre ; il nourrit de sa main tout ce qui respire, et il conserve tous les êtres de génération en génération » (p. 275). Certes, la bonté divine n'implique pas l'indulgence abso-

²³ Le néologisme « bienfaisance » est mis en usage par l'abbé de Saint-Pierre (1650—1743), qui chercha un terme pour remplacer le mot « charité », abusé par les moralistes chrétiens. Le mot apparaît dans le Dictionnaire de l'Académie après 1762, voir G. Gusdorf, *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*, Paris, 1971, p. 360—363.

²⁴ Le mot « humanité » provient du latin *humanitas* et correspond au terme grec φιλο-φροσύνη, la bonne volonté manifestée à l'égard de tous les êtres humains. G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 363—365.

²⁵ R. Mercier, *op. cit.*, p. 238—239. Également A. Soboul, G. Lemarchand, M. Fogel, *op. cit.*, p. 547—548.

lue à l'égard de l'homme. La récompense ou la punition seront justement attribuées en fonction des œuvres de chacun. La Peur du jugement divin n'est pas exclue, elle existe, quoique tempérée, présente d'une manière plus douce²⁶ : « Le Seigneur est juste ; il juge la terre avec équité, avec vérité. N'a-t-il pas fondé ses lois sur la clémence et la bonté ? et n'en punira-t-il pas les infractions ? (...) Alors trembleront le coupable et l'obstiné prévaricateur ; mais le cœur du juste sera rampli de joie. Crains le Seigneur tous les jours de ta vie ; marche dans les sentiers qu'il t'a tracés » (p. 281—285). On a maintes fois l'impression que le texte est imprégné de la morale théocentrique, puisque dans de nombreux endroits on se heurte à des sentences, soutenant que le but principal de l'homme est d'accéder au royaume éternel : « Apprends toutefois que la félicité pure et inaltérable, n'est pas le partage des mortels. La vertu est la carrière que la divinité a présentée à l'homme : la félicité est le terme où il ne saurait arriver, avant qu'il ait fini sa course ; et c'est dans la demeure de l'éternité qu'il doit recevoir la couronne » (p. 83—85). (...) Il est pourtant convaincu [le sage] que la première et la plus belle science, est d'atteindre à la vertu : toute son application (μελέτη, γύμνασις) ensuite est de s'occuper de la félicité temporelle (επίγειος ευδαιμονία) » (p. 193). Enfin, l'auteur récapitule les vertus jugées nécessaires pour celui qui « marche dans les sentiers tracés par Dieu » et qui désire se réjouir du bonheur temporel, terrestre, associé à la félicité éternelle²⁷.

Or ce texte qui pénétra dans la culture néohellénique sous le manteau de la « sagesse orientale » est en quelque sorte un amalgame des idées déjà valorisées par la tradition antérieure, celle basée sur les concepts moraux chrétiens, et d'autres nouvelles, issues de l'esprit du XVIII^e siècle. Nous sommes à cheval entre l'ancien et le moderne, le statique et le dynamique.

Si l'on s'efforce de circonscrire le courant des Lumières grecques et s'appliquer à discerner quelques étapes significatives, révélatrices de transformations et de mutations formant des groupes de phénomènes homogènes, la dernière décennie du XVIII^e siècle, décidément influencée par le mûrissement des idées révolutionnaires, ayant même reçu les vibrations de la Révolution française, nous offre des spécimens d'écriture beaucoup plus hardis qu'auparavant tant au niveau de la pensée philosophique, politique qu'au niveau de la production plus proprement littéraire.

²⁶ Dès la début du siècle l'on assiste peu à peu à une « mondianisation » du christianisme, qui devient plus sensible vers le milieu du siècle, et même juste après. La douceur de vivre touche également les milieux chrétiens. Il y a chez eux un effort pour percevoir Dieu moins cruel que le Dieu de la Bible, tandis que le Purgatoire s'assouplit et se transforme d'expiation terrible en pénitence imposée par la Justice divine. La Providence, toutefois, continue à dominer la pensée européenne sous de formes diverses. Voir B. Plongeron, « Bonheur et civilisation chrétienne : une nouvelle apologetique après 1760 », *Studies on Voltaire and the 18th century*. CLIV, 1976, p. 1401—1435.

²⁷ Une lutte entre le courant traditionaliste (bonheur éternel) et la mondanité (bonheur terrestre) a eu lieu au cours de la période 1685—1720 (qui correspond aux années de « la crise de la conscience européenne » selon l'expression de Paul Hazard). Cette lutte allait se prolonger tout au long du siècle. Le traditionalisme demeure puissant mais en même temps commence à s'adoucir et s'efforce de s'adapter à la société mondaine, pour laquelle le bonheur devient le but de l'existence. voir R. Mauzi, *op. cit.*, p. 180—215. L. Trenard, « Pour une histoire sociale de l'idée du bonheur au XVIII^e siècle », *Annales de la Révolution française*, 35 (1963), p. 428—452.

De concert avec ces orientations plus poussées les manuels d'éthique et de morale qui nous préoccupent dans cette communication s'orientent vers d'autres directions. La corrélation entre le bonheur individuel et la félicité publique ayant déjà été établie et propagée jusqu'à un certain degré, un autre impératif gagne maintenant du terrain : la formation pédagogique du citoyen et l'apprentissage de ses devoirs civiques. Car la morale devient désormais une vertu civique ²⁸.

Un livre qui nous paraît très intéressant à ce point de vue car il joint à lui seul une multitude de thèmes et nous pose maintes questions à tour de rôle sur ses sources et sa signification est le *Manuel de Comportement* traduit de l'allemand par Demètre Darvaris et intitulé *Χειραγωγία εις την Καλοκαγαθίαν ήτοι Εγχειρίδιον εις ανάγνωσιν τοις σπουδάζουσι νεανίσκοις των Ρωμαίων και Βλάχων. Δαπάνη του Τιμιωτ. Κυρίου Ιωάννου Νικολάου του Δαρβάρεως. Εν Βιέννη της Αουστρίας, εν τη Τυπογραφία Γεωργ. Βενδότη εν έτει 1791.*

La transposition de son titre en français pose quelques problèmes d'exactitude, puisque, vue l'étendue du matériel qu'il comporte, les termes ne peuvent pas être bien clairs ou suggestifs. Nous admettons, toutes les proportions gardées, la transposition du titre choisi par Madame Ariadna Camariano-Cioran : *Guide de la bonne éducation. (...)* ²⁹. Mais cet ouvrage est beaucoup plus qu'un *Traité de civilité* ou de *bon comportement* ; c'est dans une certaine mesure un *Recueil de connaissances utiles à l'usage du citoyen*. *Χειραγωγία* ayant été proposé à une jeunesse studieuse composée de jeunes Grecs et de jeunes Valaques révèle des buts pédagogiques précis, comme d'ailleurs le confirme l'activité ultérieure de Darvaris ; en plus il fut rédigé pour combler les besoins d'un contexte géographique bien déterminé, celui des Principautés et de ses institutions scolaires, les Académies en particulier ³⁰. Nous ignorons à l'étape actuelle de notre recherche l'ouvrage original utilisé par Darvaris, s'il s'agit, en effet, d'un seul ouvrage. Car il se peut que le traducteur ou l'adaptateur grec ait choisi et composé son matériel à partir de plusieurs manuels d'éthique en circulation. En outre, la confirmation dans la troisième édition (posthume) de l'ouvrage (1839) qu'il s'agit d'une traduction entreprise de l'allemand, ne peut pas résoudre de manière efficace le problème de ses sources, et, par conséquent, nous orienter uniquement vers la bibliographie allemande correspondante, car, il est aussi très probable — comme ce fut dans le cas du *Philosophe Indien* —, que l'auteur grec, ait puisé, par le biais de la filière des traductions en allemand, dans des titres appartenant à d'autres littératures européennes.

Essayons maintenant d'aborder sa morphologie et son contenu. Les matières exposées suivent une division méthodique. Les parties

²⁸ Comparez à C. Th. Dimaras, *Les Lumières grecques, op. cit.*, p. 253—254. Aussi A. Dntu, *op. cit.*, en particulier le chapitre intitulé « L'élaboration du manuel du citoyen », p. 52 sq. et II. « Ages et langages des livres de sagesse », p. 157 sq.

²⁹ Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leur professeurs*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1974, p. 275—276. C. Th. Dimaras propose le titre *Guide aux bonnes moeurs, La Grèce au temps des Lumières, op. cit.*, p. 48.

³⁰ A. Camariano-Cioran, *op. cit.*, confirme que les œuvres pédagogiques de D. Darvaris ont largement circulé dans les pays roumain que et certaines d'entre elles ont été traduites en roumain, *op. cit.*, p. 276.

s'articulent autour d'unités thématiques où sont graduellement exposées les catégories des devoirs. La trajectoire, allant des devoirs individuels aux devoirs collectifs, de la contemplation des problèmes du comportement humain à la compréhension des structures de la société, cache l'ambition de présenter un ensemble pédagogique cohérent et complet :

Première partie : *De la Discipline des élèves à l'école* (Τμήμα Α' Περί της ευταξίας των μαθητών εν τω σχολείω). Dans les chapitres introductifs, deux notions retiennent de prime abord notre attention ; l'emploi du terme du bonheur qui est maintenant uniquement associé au bonheur terrestre : « Tous les hommes sont naturellement prédisposés à être heureux »³¹ et ceci en dépit de leur condition sociale : « Dans tout état [social] l'homme puisse être heureux. Les hommes croient souvent, que seuls les rois, les princes et les seigneurs aient une vie bienheureuse ; pourtant, ceci est faux. Car la bonté divine n'a excepté personne de la félicité. Citoyens, artisans, fermiers, ainsi que serviteurs et manœuvres peuvent être des êtres heureux. (...) Le bonheur réel est en nous. Quand notre cœur est pur et libre des désirs désordonnés, c'est alors que nous sommes heureux. (...) Or des hommes bienheureux sur terre sont tous ceux qui se contentent de leur état [social] »³² et le paragraphe dissertant sur l'âme, qui loin de tout écho religieux ou métaphysique, est bel et bien basé sur l'empirisme...³³ Dans la Préface de son livre intitulé *Ασφαλής οδηγία εις την γνώσιν των ανθρώπων, ή Θεοφράστου ηθικών χαρακτήρων παράφρασις και άλλων τινων νεωτέρων*. (*Guide sûr pour la connaissance des hommes, paraphrasant les Caractères de Théophraste et d'autres auteurs plus moderne*), Vienne 1795, Démètre Darvaris s'exprimera de la sorte : « L'étude de la connaissance morale de l'homme est le savoir le plus utile et le plus nécessaire à nous ; car c'est elle qui peut nous conduire avec sûreté au chemin de cette vie [terrestre] (...). Nous devons donc étudier assidûment les mœurs, les comportements, les penchants et les humeurs des hommes » pour apprendre à vivre sagement auprès d'eux. C'est à quoi sert la Philosophie morale, qui doit être suivie par l'observation empirique de la condition humaine³⁴.

³¹ „Πας άνθρωπος φύσει εφίεται της ευδαιμονίας”, p. 1.

³² Ibid., p. 1–3 ; „Εις οποιαδήποτε στάσις ημπορεί ο άνθρωπος να ήναι ευτυχής. Οι άνθρωποι νομίζουν πολλάκις, ότι μόνον οι βασιλείς, οι ηγεμόνες και άρχοντες έχουν μακαρίαν ζωήν, αλλά τούτο είναι ψευδές. Διότι η αγαθότης του Θεού δεν εξαίρεσε κανέναν άνθρωπον από την ευτυχίαν. Πολίται, τεχνίται, γεωργοί ως και δούλοι και εργάται ημπορούν να ήναι ευτυχείς άνθρωποι. Η αληθινή ευτυχία είναι εις ημάς. Όταν η καρδιά μας είναι αγαθή, και ελευθέρα από τας ατάκτους επιθυμίας, τότε ο άνθρωπος είναι ευτυχής (...). Όθεν πολλά ευτυχείς άνθρωποι είναι εδώ εις την γην όσοι ευχαριστούνται εις την στάσιν τους”. Comparez aux conceptions « épicuriennes » répandues au siècle des Lumières ; R. Mercier écrit à propos que « l'homme vertueux trouve le bonheur dans la contemplation de sa propre vertu, *op. cit.*, p. 55.

³³ Voir à cet égard, R. Mercier, *op. cit.*, p. 159 sq. Aussi G. Gusdorf, *Les sciences humaines et la conscience occidentale*, VI, *op. cit.*, p. 21–93.

³⁴ *Guide sûr pour la connaissance des hommes*. . ., Préface : „Η σπουδή της ηθικής γνώσεως του Ανθρώπου είναι πλέον χρησιμώτερα και αναγκαιοτέρα παρά κάθε άλλη εις ημάς διότι αυτή δύναται να μας οδηγήση ασφαλώς εις τον δρόμον ταύτης της ζωής (...). Χρειαστούμεν λοιπόν να σπουδάζωμεν επιμελώς τα ήθη, τους τρόπους, τας κλίσεις και τας διαθέσεις των ανθρώπων...” (...) “Άλλεις τούτο [οδηγεί] η είδησις της Ηθικής Φιλοσοφίας, αλλά και η εμπειρία των ανθρωπίνων πράξεων πρετ'ακριβοῦς παρατηρήσεως”. Ceci nous ramène également aux conceptions propagées par les Lumières au sujet de l'étude systématique de la nature humaine, à ce qui est notamment appelé « la découverte de l'homme » ou encore « la science générale de l'homme » ; A. Soboul. . ., *op. cit.*, p. 504 sq.

Pour revenir à Χειραγωγία les matières d'enseignement doivent être utiles et éducatives car elles préparent l'homme pour devenir un membre utile de la société (α αποκαταστήσωσι τον άνθρωπον φρόνιμου και α εύχρηστον μέλος της κοινωνίας).

Deuxième partie *De l'Honnêteté, ou de la Probité de l'Homme dans ses dispositions, ses actes et son comportement* [Β' Περὶ της Χρηστοθηϊας ἢ Καλοκαγαθίας του Ανθρώπου εν ταις Διαθέσεσι, πράξεσι τε και Πολιτεία αυτού]. Cette unité de vertus est divisée en trois sous-catégories ; la première comprend les « dispositions honnêtes » (έντιμες διαθέσεις) qui forment des règles générales : telles sont la Καλοκαγαθία (Probité, Honnêteté), la Φιλοτιμία (l'amour de l'honneur) la Ησυχία (Patience, résignation), la Φιλομάθεια (l'amour d'apprendre), la Φιλαλήθεια (la 'mour de la vérité, la veracité), les έντιμες πράξεις προς τον Θεόν (les actes honnêtes envers Dieu) ; la seconde sous-catégorie comporte les « dispositions honnêtes » qui assurent nos bons rapports avec les autres hommes (Φιλοφροσύνη — Affabilité —, Ειρηνοφιλία — Amour de la paix —, Φιλυπουργία — Serviabilité, embrassant peut-être aussi le sens de la Bienfaisance —³⁵, Ειλικρίνεια — Franchise, Sincérité —, Πιστότητα, — Fidélité —, Τιμή — Honneur et enfin les « dispositions honnêtes » que nous devons cultiver à notre égard (Τάξις — Discipline, Ordre, Φιλοπονία — Application, amour du travail, Αυτάρκεια — Autosuffisance, Μετριοξοδεία — Juste mesure dans les dépenses, Φειδωλή — Parcimonie). Leur énumération ainsi que l'explication donnée enrichissent les catégories que nous avons examinées dans le *Philosophe Indien* en le dépassant à maintes reprises dans un esprit plus positivement bourgeois, sensiblement libéré de la morale chrétienne de type traditionnel et naturellement beaucoup plus proche d'un schème utilitaire de pensée bourgeoise. Il est intéressant de remarquer que toutes les qualités requises sont décrites sous ce double aspect de κλίσις και άσκησις, c'est-à-dire sous les caractéristiques de l'*inclination*, voire de la *disposition naturelle* et de l'*exercice*, de la *pratique* ³⁶. Comme il y a des « dispositions innées », des inclinations, des penchants qu'il faut aiguïser, perfectionner par l'exercice, il y a également des actes ou de vils sentiments qu'il faut apprendre à éviter, telles que le *Mépris* — η Ταπεινότητα ήτοι Καταφρόνησις, le *Libertinage* ou la *Débauche* — Ακολασία — la *Rudesse de mœurs* (η Αγροικία ήτοι Χωριατοςύνη ³⁷), autant que le *manque de civilité* — Απολιτευσία, ήτοι Βαρβαρότητα ³⁸. Ces deux dernières notions, incompatibles avec le culte de sociabilité et les codes mondains si raffinés au XVIII^e siècle européen, imposant un système de valeurs sociales poussé, cristallisent

³⁵ „ κλίσις και σπουδή εις το να κάμνη τινάς προθύμως εκείνο οπού είναι εις τους άλλους αρεστόν, ωφέλιμον και αναγαλίον” p. 31.

³⁶ R. Mauzi, *op. cit.*, p. 146. Il s'agit de la conception chérie chez certains adeptes des Lumières d'un « sens moral inné » à l'homme, qui doit être cultivé et perfectionné au moyen de l'éducation et de l'exercice. Certes, nous n'entrons pas ici au débat correspondant et qui concerne l'adoption ou non de ces théories par les représentants des Lumières dans leur ensemble.

³⁷ „Αγροικία ονομάζεται, όταν κάμνει τινάς εκείνο οπού λυπεί ή απαρέσκει εις τους άλλους” p. 43.

³⁸ „Απολίτευτος είναι τινάς, όταν αμελεί να ήναι προς τους άλλους τιμητικός και ιρηστο-ήθης. Όταν δεν κάμνει εκείνο οπού συνηθίζεται να κάμνωσιν οι χρηστοήθεις της αυτής τάξεω”, p. 43.

assez clairement, à notre avis, le processus d'une métamorphose des mentalités locales.

Par la suite l'auteur de la *Χειραγωγία* passe à l'enseignement de quelques traits pratiques de civilité—*Περί των ανηκόντων εις την Κοσμιότητα*—, à savoir comment on doit se tenir, s'asseoir, s'incliner pour saluer selon le grade de la personne concernée, comment s'habiller pour ne pas choquer les bienséances. Nous avons auparavant dit que cette recherche de la « juste mesure » dans les expressions et les manifestations de la vie préoccupa beaucoup les Lumières. « Il faut suivre la mode mais pas dans tous ses excès. », s'exclame Darvaris³⁹. Or aucun excès n'est permis. Ni négligence, ni excentricité dans la parure et les vêtements. La douceur de la modération, l'intégration harmonieuse de l'individu dans l'ensemble social est une revendication omniprésente.

Ensuite un thème nouveau sera introduit, également chéri par l'esprit des Lumières, celui du maintien de la santé physique, des soins accordés au corps. La santé physique associée à la santé morale est recherchée⁴⁰. Les conditions de son bon traitement sont désormais enseignées comme c'est le cas ici et ce sera également le cas dans *Fleur de Vertu et de Savoir* (*Άθος Αρετής και Γνώσεως*): règles d'hygiène à observer strictement, netteté du corps, attention accordée aux repas, aux excès de la gastronomie. La profit du contact avec la nature est aussi dicté. Enfin une attention particulière doit être accordée aux conditions hygiéniques du logement.

A partir d'ici la *Χειραγωγία* change complètement d'orientation, ce qui peut éventuellement renforcer l'hypothèse que cet ouvrage est un recueil, puisé dans différents manuels. Désormais seront exploités, divisés en chapitres, des sujets comme par exemple l'analyse de la société et de ses structures fondamentales. Cet exposé intitulé *Sur la Société dans laquelle les hommes furent désignés par Dieu de vivre et Sur les Devoirs des Sociétés* (*Περί της Κοινωνίας, εν'η διωρίσθησαν οι άνθρωποι υπό του Θεού να ζώσι και περί των καθηκόντων των Κοινωνιών*) débutera par la description du noyau familial (*η Γαμική κοινωνία*) dans un sens apostolique en dictant ensuite les devoirs des parents et des enfants (*η Πατρική Κοινωνία*); il continuera avec la description du système monarchique (*η Αρχοντική Κοινωνία*), analyse des rapports entre le Souverain et le Sujet, basée sur la Bible et teintée d'un esprit conservateur, dont le lexique sera néanmoins légèrement modifié, poussé vers l'adoption des termes démocratiques dans les éditions postérieures à celle de 1791⁴¹. Enfin, l'exposé

³⁹ „Αι καινοτομιαί (μύθαι) εις τα ενδύματα ουδέν είναι καθ'εαυτάς, αλλά όταν είναι πάγκοιναι, και όχι σκανδαλώδεις πρέπει να τας μιμώμεθα, και θέλει είσθαι αρκετόν εις ημάς, το να μην ήμεθα ούτε πρώτοι, ούτε έσχατοι εις αυτάς, το να μη φορούμεν ο τε πολλά καινοτρόπως, ουτε πολλά αρχαιοτρόπως” (p. 52). Nous sommes tentées de pousser le lecteur à comparer ce texte avec l'*École des maris* de Molière (Acte I, Scène première). Là fut admirablement exploité ce même sujet de la « juste mesure » au choix des vêtements, à l'habillement. Comme il est connu une traduction manuscrite de l'*École des maris*, a circulé dans le monde phanariote, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle (B.A.R., ms gr. 1030). Voir Anna Tabaki, *Molière dans la culture phanariote. Trois traductions manuscrites*, Cahiers de Travail 14, Athènes, C. R. N./F. N. R. S., 1988, p. 149–152.

⁴⁰ R. Mauzi, *op. cit.*, chap. « Le bonheur et le corps » p. 300 sq.

⁴¹ Voir G. Ladas-Ath. Hadjidimos, *Bibliographie Hellénique des années 1791–1795*, Athènes 1970, p. 96–97 (en grec).

arrivera à la description des rapports au sein de la société civile (η Πολιτική κοινωνία), vus dans le sens de la morale chrétienne ainsi qu'à la communauté spirituelle de l'Eglise (Περί Πνευματικής = Εκκλησίας), qui prend soin des âmes. Les devoirs des uns envers les autres y sont également déterminés.

Une notion importante à retenir est le rôle réglementaire qui est attribué à la Justice pour l'obtention du bonheur public ainsi qu'à l'application des lois. : « Les lois défendent la vie, l'honneur, la fortune ou les propriétés de chacun »⁴². A ceci succède un traité sur les *Sciences*, les *Arts* et les *Métiers* examinés les uns par rapport aux autres dans un esprit d'utilité réciproque pour l'organisation parfaite de la société. L'objectif sous-jacent dans cet étalage des qualités et connaissances indispensables pour la félicité publique est la projection d'un modèle complet de structuration bourgeoise. Toute occupation est digne en soit et utile pour l'ensemble de la société humaine, conclut l'auteur ; par conséquent, l'individu ne doit pas désirer un changement de sa situation. Il ne doit pas non plus aspirer à changer de classe sociale ; il suffit d'être utile là où il est né : « Tout état [social] et toute profession, tout art et toute science apportent du profit à la société humaine »⁴³.

En outre, l'ouvrage est muni d'une Initiation à l'Economie qui est « l'art de la possession équitable des richesses, de leur conservation ainsi que de leur bonne administration pour l'avantage de la famille ».

L'avant-dernière partie de l'ouvrage sera consacrée à l'analyse de la classe paysanne (θρεπτική τάξις) qui procure à la société les travailleurs de la terre (καλλιεργηταί), les soldats (στρατιώται), les serviteurs (δούλοι) et les manœuvres (χειροτεχνίται). Ce qui est étrange, c'est qu'il s'agit d'une classe paysanne attachée à la terre, de type féodal (corvées, données aux seigneurs). Sont ici examinées les conditions pénibles de son existence et le caractère de ses représentants, où l'auteur tente la peinture de leur défauts, peinture imprégnée d'un esprit rétrograde (ignorance, sottise, cupidité, goumandise, etc.). La vertu qui est revendiquée, afin de leur procurer un remède aux difficultés de leur vie, n'est autre que la patience, la résignation chrétienne.

La dernière partie, rédigée avec beaucoup d'élan, sera consacré à la φιλοπατρία, le devoir suprême du citoyen. Tout d'abord comment la notion de patrie a-t-elle été définie ? « C'est le pays (τόπος) ou la nation (χώρα) ainsi que la société dont nous sommes membres ». Comment le patriote est-il désigné ? C'est tout être humain (de sexe masculin ou féminin), et de toute condition sociale qui honore sa patrie, qui se réjouit de son bonheur et qui participe à sa libération. Il est évident que la vertu du patriotisme est exposée ici dans un sens très poussé, qui est en har-

⁴² "Οι νόμοι υπερασπίζουσι την ζωήν, την τιμήν, την περιουσίαν ή τα κτήματα του καθενός" (p. 70).

⁴³ "Πάσα τάξις και επιτήδευμα, πάσα τέχνη και επιστήμη φέρνει όφελος εις την ανθρωπίνην κοινωνίαν".

monie avec les acquis de l'esprit révolutionnaire français⁴⁴. Toutefois une très intéressante esquisse du devoir de manifester son dévouement envers la patrie selon une nouvelle détermination des classes sociales⁴⁵ et selon un degré de participation différent qui incombe à chaque classe a été opérée juste après.

Notre dernière étape sera orientée, très brièvement, vers un genre d'ouvrages d'une toute autre allure. L'exemple que nous utilisons est une traduction de George Ventotis, entreprise également de l'allemand. Il s'agit de *Fleur de Vertu et de Savoir ou Recueil de quelques règles suivant lesquelles chacun peut vivre honnête et heureux* Ἄνθος Ἀρετῆς καὶ Γνώσεως Ἦτοι Συνάθροισις κανόνων τινῶν, δι' ὧν δύναται τινὰς νὰ ζήσῃ τιμίως, καὶ εὐτυχῶς (Vienne, 1794). Comme le titre l'indique c'est un recueil au sens le plus pur ; aucune méthode, aucune catégorie significative ne l'alourdit. Bel et bien des paragraphes contenant des conseils moraux, sous un aspect agréable. Tout est dicté maintenant par la Raison et le souci de procurer à l'homme des règles qui lui permettront de goûter avec modération les plaisirs honnêtes de la vie (ἡδονὴ τῆς ζωῆς, γήινες ἀπολαύσεις, ἀπόλαυση πασῶν τῶν γήινων ἡδονῶν). Les vertus majeures sont : la *sociabilité*, la *modération*, cette « juste mesure » tellement applaudie et louée au cours du siècle des Lumières, la *douceur des mœurs*, la *philanthropie*, l'éducation et la culture⁴⁶. Une vertu maintenant mise en relief est la tolérance religieuse dans le cadre de rapports sociaux. Car, il faut dire que Dieu n'intervient point ici ; la bonne conduite est une affaire des hommes et elle reste entre eux. C'est la fin d'une trajectoire qui nous a mené d'une morale théocratique à une pratique de la vertu essentiellement antropocentrique.

⁴⁴ Voir à ce sujet G. Gusdorf, *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*, *op. cit.*, p. 367–370. Comparez aux réflexions de Jacques Godechot, « Nation, patrie, nationalisme et patriotisme en France, au XVIII^e siècle », *Annales Historiques de la Révolution française*, « 203 (1971), p. 481–501. Sur l'évolution de cette notion chez les Grecs, voir Roxane D. Argyropoulos, « Patriotisme et sentiment national en Grèce au temps des Lumières », *Folia Neohellenica*, VI (1984), p. 7–14.

⁴⁵ La première classe est composée de *paysans* et de *manœuvres* (δημόται) : « tous ceux qui se nourrissent du travail de la terre, ou du travail de leurs mains ». La deuxième classe est composée de *citoyens* (πολίται) et d'*artisans* (τεχνίται). La troisième classe est composée de *nobles* (ευγενεῖς) tandis que la quatrième comprend la *classe militaire* (στρατιωτικὴ τάξις). Nous mentionnons en hâte que ce sont les deux premières classes, qui selon Darvaris, doivent exprimer, en cas de danger, leur sentiment de philopatrie.

⁴⁶ C'est à la fois une valeur individuelle et une valeur sociale, voir A. Soboul. . . , *op. cit.*, p. 549 sq. sous ce prisme, nous assistons également à la valorisation de l'histoire, notion que nous retrouvons dans Ἄνθος Ἀρετῆς καὶ Γνώσεως.

LA CONSTITUTION AU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE. LE DESTIN D'UN MOT

LAURENȚIU VLAD

Le vocabulaire est un baromètre très sensible des changements qui se produisent dans la vie d'une communauté. Tout comme les hommes, les mots ont leur destin : venus de la zone périphérique du vocabulaire, par la voix des savants, les mots se retrouvent, à un moment donné, sur toutes les lèvres. C'est le moment où les exclus s'installent dans le nouveau centre de l'autorité, en offrant l'apparence d'une solidarité (Bochenski, 107). Pourquoi l'apparence seulement ? Parce que, dans le cas limite de remplacement d'une autorité par une autre, cette dernière ressent le besoin de s'imposer. Si elle subit la pression du temps, elle aura recours soit à une propagande parsemée d'accents agressifs, soit à une éducation politique insistante, dirigée vers certains groupes plus ou moins instruits, munis d'un imaginaire propre, lié aux automatismes de leur mode de vie spécifique (Baczko, 53/4). Ces automatismes sont plus forts que les nouvelles images proposées, qui ne restent dans l'imaginaire que pendant les moments de pression éducative ou propagandistique.

Le cas de la propagande révolutionnaire de 1848 en Valachie peut éclairer l'itinéraire du terme « CONSTITUȚIE » (constitution) dans différents milieux culturels et leur réaction face à la propagande qui, comme d'habitude, a la tendance de structurer les nouveaux stéréotypes et comportements (Jodelet, 47).

Avant d'entrer dans les détails de cette étude de cas, il faut tout d'abord reconstituer le sens du mot « constitution » avant 1848 et après cette date quand on peut déjà parler de principes libéraux de la constitution, comme nous les utilisons aujourd'hui. Commençons par une brève analyse du destin roumain du terme, de l'idée et de l'objet en soi.

En tant que néologisme, le terme apparaît sous la plume du prince Dimitrie Cantemir (1673/1723), dans son *Hronic al vechimei româno-moldo-vlahilor* (« Chronique de l'ancienneté des roumano-moldo-valaques ») rédigée entre 1717–1723 (Bochmann, 27). Nous le retrouvons dans le projet de « Constitution », publié sous le nom du prince Constantin Mavrocordat, dans le « Mercure de France » en 1742. En fait, le texte roumain qui a été traduit en français n'emploie pas le terme « CONSTITUTION », mais seulement des synonymes (archaïques pour nous) couramment utilisés dans le langage du temps (« obșteasca anafora », « așezământ ») (Teulescu, 64/5). Ces synonymes ont été traduits par les mots « décret » ou « établissement » (Cassoly, 757).

Vers la fin du XVIII^e siècle, quand l'esprit révolutionnaire français pénètre dans les Principautés Danubiennes, quand les œuvres des

philosophes et l'*Encyclopédie* étaient recherchées et lues, et quand commençait l'imitation des formes venues de l'Occident sont apparues les conditions réelles de l'enrichissement du vocabulaire socio-politique. Mais, les textes ayant une diffusion locale ne manifestent pas l'orientation de l'élite politique roumaine vers le terme « constitution », quoique l'idée existait à l'époque (Georgescu, 133). On utilisait ce terme seulement dans les écrits en français, dans les mémoires et la correspondance adressée soit à la Porte ottomane, soit à l'Empire russe par des hommes politiques des Principautés. Ainsi, Mihail Sturdza, le futur prince de la Moldavie (1831/49) envoya à un conseiller d'Etat russe (Minciaki) ces lignes, en parlant d'un projet réformateur qui avait été conçu par le « carbonaro » Ionică Tăutul : « Le nom seul d'une constitution ion désigne déjà un acte attentatoire à l'autorité, et surtout lorsque les principes qui y sont énoncés tendent à la désorganisation... » (Hurmuzaki, 7).

On voit qu'à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e l'idée de « constitution » se trouve dans les mémoires qui ont été adressés par l'élite politique des Principautés aux Grandes Puissances. Mais ce ne sont pas ces mémoires qui ont frayé le chemin au texte sanctionné par le pouvoir suzerain. Les Principautés ont subi le règlement octroyé par la Russie (à l'instar des « statuts polonais » de la « Constitution » de Charles Albert, plus tard, dans le royaume de Sardaigne, en 1848). Pendant la révolution de 1848, les révolutionnaires, afin de mimer la légalité ont attendu la sanction de la « Constitution » par l'Empire ottoman. Donc l'idée de « constitution » et l'objet en soi existaient vers le milieu du XIX^e siècle dans les Principautés Roumaines. (Le Règlement Organique avait l'acception de loi fondamentale ; la « Constitution » de 1848 était « la nouvelle constitution » par rapport au Règlement Organique). Mais le mot n'a qu'une circulation périphérique et il est lié à des événements extérieurs. On parlait de « constitution » en se référant à la France, par exemple (dans les articles de journaux à l'époque), mais le mot ne s'insérait pas dans les réalités roumaines.

Dans la première partie du siècle passé ont paru plusieurs ouvrages lexicographiques qui enregistraient le terme soit dans des vocabulaires franco-roumains (Vaillant, 1839 ; Poenaru, Aaron, Hill, 1840), soit dans des dictionnaires de néologismes qui recepaient aussi le sens spécialisé développé par les textes médicaux ou géographiques (Ursu, 176). Citons seulement le dictionnaire de U. D. Negulici (peintre et homme de lettres médiocre, administrateur d'un département pendant la révolution), imprimé à Bucarest en 1848 et qui contenait les lignes suivantes à l'article « constitution » : « Composition, établissement, tempérament humain ; loi fondamentale, règlement, la volonté écrite du pays. Une vraie constitution ne laisse pas les nations à la volonté de leur souverain. La vraie constitution est la volonté du corp social, c'est-à-dire la nation » (Negulici, 97).

L'idée, le terme et l'objet désigné se précisent de plus en plus durant la sixième et la septième décennie du XIX^e siècle, ayant comme apogée l'adoption de la première « Constitution » libérale de l'histoire de la Roumanie (1866) ; il ne s'agit plus d'un octroi ou de la sanction extérieure d'un projet interne. Dans l'intervalle 1848/66, en dépit de la censure et de l'occupation russe ou autrichienne, qui ont empêché la liberté d'expres-

sion, l'élite politique roumaine, presque en totalité, s'occupait de l'avenir constitutionnel du pays. De plus, l'éducation de l'opinion publique a été amplifiée, malgré les efforts des autorités de censurer toute information nuisible. Des brochures (telles que « La Constitution, la loi électorale et l'organisation judiciaire de la Belgique », 1857) ainsi que des journaux se trouvaient dans les mains des lecteurs. On lisait à l'époque « Constituționiul » (Le Constitutionnel), Jassy, 1853, avec une variante française en 1858, « Constituțiunea » (La Constitution), Bucarest, 1861 ; « Constituțiunea » (La Constitution), Bucarest, 1866 etc. Plus encore, plusieurs journaux ont changé leur ancien titre en fonction du courant dominant à l'époque. C'est le cas de « Reforma » (La Réforme) de Bucarest (1859/88), qui s'appelait en 1861 « Poporul » (Le Peuple), tandis qu'en 1866, l'année de l'adoption de la constitution roumaine, il portait le nom de « Constituționalul » (Le Constitutionnel).

Nous avons la possibilité de suivre l'évolution de l'idée et du terme « constitution », mais la manière dans laquelle a été pensé le contenu de ce terme reste inconnue. C'est-à-dire que le terme était usuel, l'objet (la loi) existait, mais l'esprit manquait. Alors que la constitution existait, le constitutionalisme n'existait pas. Voilà pourquoi nous avons choisi d'étudier les stéréotypes formés et colportés par la propagande révolutionnaire au cours de l'année 1848. L'analyse se penche sur les milieux qui présentent différents degrés d'information.

Il faut mentionner que, par le truchement de la propagande (imitation de la propagande française de 1848), le gouvernement révolutionnaire a essayé d'imposer un stéréotype unificateur (« la sainte Constitution », « sainte » ou « céleste », puisqu'elle dérive du texte de l'Évangile). Le but était de créer une forte solidarité autour de la nouvelle autorité politique. Tout comme en France pendant la révolution de 1789/94, les moyens utilisés ont été les fêtes de la « Constitution », la parodie funèbre du Règlement Organique ou le serment prêté sur la croix et l'Évangile dans l'Église. Ajoutons que l'Église a gardé son entière autorité aux yeux des masses et elle a été appelée à légitimer le nouveau symbole (« LA CONSTITUTION »). Mais, l'information a été inégale et les intérêts sont restés divergents. Pour uniformiser l'éducation politique des citoyens fut créé le corps des commissaires de la propagande, pareil au corps de commissaires français de la révolution de février 1848. Ce corps avait comme mission de présenter le contenu de la « Constitution » dans les milieux ruraux. Beaucoup de professeurs et de prêtres sont devenus des commissaires. Par ailleurs, des instructions spéciales leurs étaient communiquées par le Ministère de l'Instruction ou par l'autorité métropolitaine. C'est ainsi que les paysans ont appris que leur charges seront réduites et qu'ils deviendront des propriétaires une fois cette « constitution » adoptée. Mais, pour cela ils devaient prêter serment sur l'Évangile et faire attention et bien réfléchir à ceux qu'ils allaient élire pour l'Assemblée Constituante. On parlait donc de la « Constitution », on en prêtait serment, mais elle n'existait pas encore. Il existait, en échange, l'Évangile qui a été « la charte constitutionnelle » du peuple roumain « depuis cinq siècles », affirmait Ion Heliade Rădulescu, un des chefs du mouvement révolutionnaire de Valachie (Rădulescu, 169). Après cinq décennies, le ton pathétique de Rădulescu, qui a été d'ailleurs le ton de tous les chefs du mou-

vement de 1848 (école de Michelet), connaît la réplique ironique de Ion Luca Caragiale, le célèbre écrivain roumain de la fin du XIX^e siècle (« ... Tu sais ce qu'on devait établir chez nous? ... Une tyrannie comme en Russie... Car ça ne marche pas, tu comprends, la constitution, tu vois ce qui se passe... » (Caragiale, 197).

« Parout en Europe, l'année 1848 a marqué la reprise des représentations d'un drame historique prestigieux conservé dans la mémoire naturelle de la société » (Antohi, 302). Et le dramatisme appartient, sans doute, à la fête, l'enthousiasme de l'adhésion aussi (c'est la psychologie imitative de la foule), mais quand la fête (ce drame) est finie, la vie revient à son cours initial. La majeure partie de la société restait encore attachée au quotidien; pour elle, les mots « révolution »/« constitution » étaient synonymes (Bochmann, 142) de même que « la liberté » et « l'institution » (Corfus, 314). Les invasions des sauterelles étaient, comme auparavant plus importantes que « la nouvelle constitution », d'autant plus que le nouveau gouvernement « n'avait rien ordonné concernant les moyens de les mettre en fuite; comme on faisait jadis dans des pareilles circonstances » (Corfus, 170). La présence du choléra est plus importante que celle de la liberté, car la liberté disparaît dès que « le Russe fait son apparition » (Corfus, 314). « Les paysans ne désiraient ni la liberté, ni l'égalité, ni la constitution : tout cela leur semblait être des fantaisies » (Iorga, 609). Ces gens qu'on dirait en dehors du temps, font toujours mention, comme leurs ancêtres, des événements importants de leur vie, en marge des livres de prière, et cela jusque vers la fin du XIX^e siècle. L'arrivée des sauterelles, le choléra, à côté de la « constitution », l'apparition des comètes sont tous des faits divers qui méritaient d'être enregistrés.

Le serment prêté sur la « constitution » ne se faisait pas seulement dans le cadre d'une cérémonie publique quelconque on lié à une date commémorative; il était obligatoire pour les fonctionnaires d'Etat. Le refus de prêter serment exprime une réaction naturelle d'autoconservation. Et puis comment prêter serment sur un document qu'Istanbul n'avait pas reconnu? Le fait que la majorité des fonctionnaires (un groupe tant bien que mal instruit) a accepté de prêter serment, exprime toutefois la conscience révolutionnaire de ce groupe, sinon un conformisme largement reconnu (Mazauric, 189). Il s'agit d'un mimétisme de solidarité. Le cas typique de mimétisme est représenté par le président du gouvernement révolutionnaire, le métropolitain Néophite qui, pendant la révolution, parlait de « la sainte constitution », tandis qu'après (1849), en justifiant à l'occupant russe ses « actes révolutionnaires », il mentionnait sa permanente méfiance à « la soi-disant constitution » (Hurmuzaki, 586). Les exemples de ce conformisme duplicitaire sont nombreux car plusieurs « hommes de la Constitution » deviennent acteurs de la répression.

Il s'agit d'une correspondance partielle entre la réalité et les représentations, aussi bien qu'entre les représentations et les différents sujets. La « Constitution » de 1848 n'était qu'une feuille de papier et un mot, mais elle subminait la légalité reconnue à l'époque et obligeait la nouvelle autorité de mimer la légalité, en attendant la sanction ottomane. C'est-à-dire un double mimétisme institutionnel : externe et interne. Le dernier est semblable au cas de la « Constitution » de l'an III, le « livre sacré, exposé à la vénération des citoyens », qui n'a pas été « qu'un simu-

lacre de livre: une couverture qui recouvre du vide, ou pire encore, les „horreurs du fanatisme”, un livre de messe maquillé » (Ozouf, 329).

Das une période fortement marquée par la transition, les éléments du passé cohabitent avec les éléments de l'avenir. Les hommes ont la possibilité de choisir, mais ils ne renoncent pas rapidement à la tradition; ils se sentent parfois obligés de mimer leur adhésion. Mais ce mimétisme peut être perverti, car dès qu'il se dirige vers les centres successifs du pouvoir, il favorise le conformisme perpétuel. Et c'est là le jeu du changement, sinon de la modernisation.

BIBLIOGRAPHIE

- Anul 1848 în Principatele Române (L'année 1848 dans les Principautés Roumaines), II, Carol Göbl, București, 1902.
- Ion Luca Caragiale, *Situațiunea* (La situation), dans « Temă și variațiuni » (« Thèmes et variations »), Dacia, Cluj, 1988.
- Ilie Corfus, *Însemnări de demult* (Notes marginales d'antan), Junimea, Iași, 1977.
- Ion Heliade Rădulescu, *Amintirile și impresiunile unui proscris* (Les souvenirs et les impressions d'un proscrit), București,
- Documente privitoare la istoria Românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), coll. Hurmuzaki, ed. D. A. Sturdza et Octavian Lugoșianu, suppl. I, vol. IV, București, 1891.
- P. Teulescu, *Documente istorice* (Documents historiques), București, 1860.
- I. D. Negulici, *Vocabularu romanu* (Vocabulaire roumain), București, 1848.
- P. Poenaru, F. Aaron, G. Hill, *Vocabular franjezo-românesc* (Vocabulaire franco-roumain), București, 1840.
- J. A. Vaillant, *Vocabular purlăreț rumânescu-franțuzesc și franțuzescu-rumânesc* (Vocabulaire de poche franco-roumain et roumano-français), București, 1839.
- Sorin Antohi, *Utopie et révolution*, dans « La Révolution Française et les Roumains », études à l'occasion du bicentenaire, publiées par Al. Zub, Iași, 1989, p. 285/310.
- Bronislaw Baczko, *Les imaginaires sociaux*, Payot, Paris, 1984.
- S. M. Bochenski, *Ce este autoritatea? Introducere în logica autorității. (Qu'est ce que l'autorité? Introduction à la logique de l'autorité)*, trad. de l'allemand par Thomas Kleininger, Humanitas, București, 1992.
- Klaus Bochmann, *Der politisch-soziale Wortschatz des Rumänischen von 1821 bis 1850*, Akademik Verlag, Berlin, 1979.
- Anne Marie Cassoly, *Autour de l'insertion dans le « Mercure de France » de la « constitution », de Constantin Mavrocordat*, dans « R. E. S. E. E », XIX, 4, 1981, p. 751/62.
- Vlad Georgescu, *Istoria ideilor politice românești 1369/1878 (Histoire des idées politiques roumaines, 1369/1878)*, Ion Dumitru, Verlag, Munchen, 1987
- Nicolae Iorga, *Istoria poporului românesc (Histoire du peuple roumain)* Ed. Științifică și Enciclopedică, București, 1985.
- Denise Jodelet, *Représentations sociales; un domaine en expansion*, dans « Les représentations, sociales » (2^e édition), P.U.F., Paris, 1991, p. 31/61
- Claude Mazauric, *La Fête Révolutionnaire. Manifestation de la politique iacobine. Rouen, 1793, An II*, dans « Les Fêtes de la Révolution », colloque de Clermond-Ferrand (Juin, 1974), Paris, Société des Etudes Robespierriistes, 1977, p. 18, 1/9.
- Mona Ozouf, *Le simulacre et la fête*, dans « ibidem », p. 323/53
- N. A. Ursu, *Formarea terminologiei științifice românești (La formation de la terminologie scientifique roumaine)*, Ed. Științifică, București, 1962

BALKAN SECRET LANGUAGES VS. MODERN SLANG : ROMANIAN CONTRIBUTION

BILJANA SIKIMIĆ
(Belgrade)

Our currently very interesting topic of modernity in the Balkans could also be illustrated by linguistic material from secret languages. Volens-nolens, a linguist could easily prove the continuity of secret languages (SL) in the Balkans and the creation of contemporary slang based on a "special" lexicon formed in the 19th century. This chronological limit is the result of hitherto available linguistic data. For our paper of a modest goal, formulating the subject as a "balkanological" one might appear too ambitious. Therefore we shall analyze only the 19th century recorded SL which used to be/or still are in circulation in the Serbocroatian and partly Macedonian area¹. We presume that the conclusions drawn from our corpus are representative of the situation in the Balkans as a whole, especially in its South Slavic part.

The problem can be observed on two levels — the results of linguistic analysis would be the base for research on the first one. And the linguistic treatment itself (provided they are equally located) could be the starting point for the second². It reflects the way in which *homo balcanicus* views himself and/or wants to be seen by the others. In other words, there is evidence of relatively great linguistic interest in the speech of marginal groups in the beginning of the 20th century³. On the other hand, typical of the present day situation is a complete scientific indifference, frequently even negative criticism towards lexicographic attempts in that field⁴. Appeals of distinguished ethnologists⁵ in the early 20th century for mere compiling of material were left without response. Even today when dialectology is blooming on these meridians there are prac-

¹ *Gegavački* (term used by Vuk Karadžić) is a secret language of blind men and criminals, spoken on a wide area from Slavonia and Srem, all over Serbia, to Bitolj and Prilep in Macedonia. Sources of lexical material are : Karadžić 1852 (Vuovar); Kulač 1877 (probably Slavonia); periodical *Policijski glasnik*, Beograd 1897 (environs of Beograd); Karakašević 1899 (Irig); Šišmanov 1895 (Prilep); Čilev 1900 (Bitolj), Găbjuv 1900 (Macedonia); Djordjević 1900 (Aleksinac).

Kalajđijski is a secret language of tinsmiths, all over Bosnia, Kosovo and Macedonia, whose speakers are of Aromanian origin. Sources of lexical material are : N. F. 1894; Filipescu 1902 (Čipulić); Trojanović 1925 (Bosanska Krajina and Prizren); Filipović 1932 (Velcs); and Pușcariu 1926.

² With the exception of Bulgarian linguistics, which is in this field in a closer touch with the modern world trends.

³ A historical review of investigations in the field of Serbocroatian SL is provided by Djordjević 1900 and 1927, Pavlović 1952 and Gănuțescu 1983. A starting point for all of them is given by Jagić 1896.

⁴ Both Andrić 1976 and Sabljak 1981 have received unfavourable reviews.

⁵ See Milićević 1895 : 87—88 and Djordjević 1900 and 1927.

tically no serious studies in social dialectology. Inconsistent treatment of SL and slang lexicon in the standard Serbocroatian dictionaries places more stress to this situation⁷.

It was as early as the beginning of this century that the ethnologists were warning that SL within Serbocroatian were vanishing, along with their speakers⁸. However, a better insight into the present situation has proved the SL on Serbocroatian territory to be still alive, as well as the handicrafts protected by them⁹. We presume that the craftsmen's SL still do preserve, in some part, the 19th century lexicon. On the other hand, the Gegavački SL (socially propulsive SL, described for the first time in the 1852 edition of the Vuk Stefanović Karadžić Dictionary s.v. *gegavački*), has grown to be the basis of contemporary slang, which is, with certain phonetic and semantic differences, in wide use all over the Serbocroatian territory¹⁰.

This conclusion can be reached even after a random analysis of lexical material collected within a time span of more than a hundred years¹¹. A more profound diachronic sociolinguistic research could explain the causes of this phenomenon. In an attempt to define the upper time-limit of the subject of our research we faced the following problem: existing dictionaries of Serbocroatian slang do not make a distinction between the "ordinary" slang and the lexicon of the thieves' languages¹².

The most appropriate for our material has proved to be the classification of SL and slang given by Karastojčeva 1981:192:

1. conspirative languages: argots

1.1. secret craftsmen's languages (which we perceive as more stable, more conservative and socially isolated)

1.2. secret languages of blind men, thieves and criminals (socially more propulsive)¹³

2. expressive languages: slangs.

Trying to present an etymological analysis of Romanian lexical heritage in the SL of Serbocroatian territory we faced a number of problems

⁶ See the latest modest contribution about *Osat* SL in Nikolić 1982. For further references about slang see Sabljak 1981: 20–21.

⁷ There are no consistent criteria for including and defining SL and slang lexicon in RSANU, probably because it is considered peripheral. From Karakašević 1899: 128–129 excerpted for this dictionary were, for example, *erićanje* „baptising” and *eritnjaci* „Slava, Serbian family feast”, but not *erić* “God, heaven” from Karadžić 1852 s.v. *gegavački*, and repeated in Karakašević 1899: 127. Lemmas *eritnjaci*, *kaštra*, *keveš*, *ljumača*, *grandelj* are followed by lexicographic remark “argot”, lemmas *manuka*, *letunka*, *miljača*, *zvanče* by the one “provincial”, and lemma *kulana* by the “not widespread” one. Lexemes *varza*, *nakta*, *žinići*, *mrkato*, *markez* from the same source (Karakašević 1899: 128–129) are missing from the RSANU.

⁸ See Milićević 1895: 88; Djordjević 1900: 158; Trojanović 1925: 225.

⁹ It is the personal knowledge of this author that still living in Prizren, there are both tinsmithery and the corresponding SL. A fellow linguist, M. Simić who works at the Institute for Serbocroatian language, Belgrade, of *Osat* origin, confirmed that *Osat* SL is still in use.

¹⁰ Present in all the modern sources of slang lexicon (Tešić 1954, Vljaković 1966, Andrić 1976, Sabljak 1981) are, for example *baštati* “to hit”, *gljati* “to go”, *gotiviti* “to like”, *klinac* “child”, or some of their derivatives. These words are also recorded in the oldest sources (Karadžić 1852, Karakašević 1899 and Belgrade review *Policijски glasnik* 1897).

¹¹ See Pavlović 1952: 194–195 and Tešić 1954: 217.

¹² Except Popov 1981, an effort at analysis of the speech of convicted persons serving their prison sentence in Sremska Mitrovica.

¹³ About the realia caused semantic differences between these SL types, see Pavlović 1952: 191–192.

ranging from the lack of corpus to the absence of even a general classification of Serbocroatian SL. The diastatic dimension of the Serbocroatian lexicon, which places "secret languages" and "contemporary slang" onto the same level is too rough for etymological purposes¹⁴.

Our attempt at a diachronic analysis made it necessary to introduce other parameters of distinction: the criterion of stability and the ethnic one — it could be also called the substratum criterion for certain SL of "ethnically pure" speakers. Previous investigators in this field have noticed the specific features of the language of tinsmiths who are all of Aromanian origin¹⁵. However, the lexicon of two minor word lists was etymologically treated equally with that of other SL, which could be identified as adstratum-type¹⁶. A relatively large word list from Čipulić, a village near Bugojno, Bosnia (Filipesku 1902 : 298), proves that it contains purely Romanian lexicon with a few turcisms typical of this trade. Such a specific case of Romanian lexical material leaning onto the Serbocroatian morphosyntactical system should be considered separately. This could be identified as substratum-type.

There is another source not analysed in linguistic literature — Karakašević 1899. In addition to supplementing Vuk's *gegavački* lexicon once recorded in Vukovar, it also presents a smaller word list from Irig, Srem¹⁷. The lexicon described in it obviously belongs to the same inheritance, although it falls into the end of 19th century. Of great significance for our subject are the words *orza* "oats", *šprunje* "plums", *strugurje* "grapes" and *unturija* "fat"¹⁸ (Karakašević 1899 : 128—129), obviously of Romanian origin. It is significant that they all fall into the same semantic group "food". We should bear in mind that they are recorded neither in contemporary nor modern sources¹⁹. In the modern slang of "Sremska Mitrovica" convicts there are no distinctive nominations for different kinds of food (Popov 1981 : 38).

Existing etymological analysis of the Romanina heritage in SL is fairly obsolete, in spite of some recent works on this topic²⁰. Further research of modern slang lexicon could certainly produce other Romanian traces²¹.

The ways of penetration of the Romanina lexicon into SL have been sporadically treated so far²². Most probable sources are Aromanian

¹⁴ See Sikimić 1991.

¹⁵ See Petrovici 1934 : 176; Uhlik 1954 : 5; Gămulescu 1983 : 59.

¹⁶ Percentage of different origin lexicon on a similar SL material is shown in Ivanov 1974 : 211—213.

¹⁷ Vuk's word list was confirmed by gusle-players from Irig.

¹⁸ For more details on the etymology of Serbocroatian *unturija* see in Sikimić 1990

¹⁹ However lexeme *orza* "oats", was confirmed to the author by S. Davidović, cobbler from Surčin in Srem, born in 1903.

²⁰ Skok 1971—74 s. v. *bukurija*, *čeno*, *gula*, *kalac* gives a few new Romanian etymologies. Different etymological solutions were proposed for *kandovam* (Gămulescu 1983 : 65 or BER s.v. кандувам), *kuljta* (Gămulescu 1983 : 66 or BER s. v. культа), *kor* (Gămulescu 1983 : 66 or BER s. v. кьор), *levam* (Gămulescu 1983 : 66—67 or BER s. v. лѣвам).

²¹ As an explanation for SL and slang *mardelj* "prison; town" (first recorded in *Policijski glasnik* 1897 : 31) we can propose Rumanian argotic *mardcală* "spanking" of Gypsy origin (see Cioranescu 1966 : 503—504 s. v. *mardi*).

²² See Petrovici 1936—38 : 225—226; Popović 1961 : 101; Gămulescu 1983 : 59.

tinsmiths and metal-potters in Bosnia and Kosovo²³. This is specially important if we bear in mind the lexical interaction among different SL, so that borrowings from these speeches are very likely²⁴. An important source of lexicon of Romanian origin are also the Karavlahs²⁵. Serbian migrant workers in Romania could only occupy the third position of this list²⁶.

Given the typical Balkanic circumstances of SL and slang lexicon borrowing we can suppose an identity of diastatic dimension for both Romanian and Serbo-croatian languages, in other words that Serbo-croatian SL contain Romanian non-standard type lexicon.

The contemporary situation with media has excluded the once necessary condition of direct contact between two speakers. Such indirect ways are certainly the modes in which the brand new expressive lexicon enters modern slang²⁷. We should now leave out of the number of sources typical of the turn of this century migrant workers in Romania.

It is fairly easy to understand how the Romanian lexicon used to penetrate SL. Reasons for its disappearance however are slightly more complex. Speaking of the more stable, conservative types of SL, the Romanian lexicon shares the destiny of other loans. With more mobile types vanishing of certain lexemes corresponds to the destiny of the respective realia: when they disappear or lose importance, their nominations vanish too. Basic slang lexicon inherited from the so-called *Gegavački*, happened to be of a different origin.

The results from investigations in Serbo-croatian SL can be valuable indicators even for the Romanian diachronic sociolinguistics. The first evidence of SL type lexicon in Romanian language occurs approximately at the same time (Steinke 1989: 228), while the linguistic research begins in the period between the two Wars. If we presume the diastatic dimension to be the same in past and present alike for both giving language and receiving language, the Serbo-croatian evidence can enrich Romanian material, and somewhat change its time-limits.

²³ Kozarac 1956: claims the tinsmiths in Priština to be Aromanian. Filipescu 1902 names a few settlements of Aromanians whose inhabitants go in for tinsmithery. Much the same N. F. 1894 about the possible directions of expansion of these tinsmiths. See also Gămulescu 1983: 59, Filipović 1932: 182. Vătăşescu 1979: 411 supposes some of the lexicon in the Albanian SL to be of Aromanian origin too.

²⁴ Example for this could be one of the rare words belonging to both SL and modern slang: *trašta*, *trašta* "bag". It was recorded in Filipescu 1902: 298 in Cipulić. From the same time there are records in Šišmanov 1895: 50 *trast'a* (etymology suggested by the author is Arum. *trastu*); *trašta*, *Policijski glasnik* 1897: 71, with the same meaning. Contemporary sources confirm existence of *trašta* (Uhlík 1954: 27; Andrić 1976: 170, but marked as "obsolete") and *trasta* Popov 1981: 42. See also Kacori et al. 1984: 40.

²⁵ Exhaustive ethnographic material about Karavlahs is provided in Filipescu 1907. Convincing elaboration of the Karavlahs Gypsy ethnical roots was presented by Petrović 1936–38. He also points out their contribution to Serbo-croatian SL. For more about Gypsies as mediators of Romanian lexicon see Uhlík 1954: passim. As for Serbo-croatian slang *fljaška* "prostitute" (Gămulescu 1983: 63), Gypsy *fljaška* should also be born in mind (Uhlík 1983: 420).

²⁶ The 19th century seasonal migrations of workers from Bela Palanka, Eastern Serbia to Romania, can be traced from some data in the Archives of the Serbian Academy of Sciences and Arts: Janković, V. Lj. *Arhiv SANU*, E 8: 5; see also Nikolić 1931: 74–75. About Macedonian migrant workers in Romania see Gămulescu 1983: 59–60.

²⁷ Serbo-croatian slang *džabalesku* "free of charge" (Andrić 1976: 207; Sabljak 1981: 50) follows a Romanian formation paradigm. See also Sikimić 1991 for other examples.

REFERENCES

- Andrić, D. 1976 *Dvosmerni rječnik srpskog žargona*, Beograd.
- BER 1962—86 *Български етимологичен речник. А-минго*, I—III, София.
- Sioganescu, A. 1966 *Discuþia etimologică română*, Tenerife.
- Чилев, П. 1900 Тайният език на слепците в Битола, *Сборник за народни умотворения, наука и книжнина* XVI—XVII, София, 876—878.
- Djordjević, T. 1900 Грчешке о тайним jezicima, *Karadžić* II/8—9, Aleksinac, 156—164.
- Djordjević, T. 1927 О тайним jezicima, *Glasnik Skopskog naučnog društva* 11, Skoplje, 322—323.
- Filipescu, T. 1902 Kaladžije u Ćipulićima, *Glasnik zemaljskog muzeja u Bosni i Hercegovini* XIV, Sarajevo, 297—301.
- Filipescu, T. 1907 Karavlaška naselja u Bosni, *Glasnik zemaljskog muzeja u Bosni i Hercegovini* XIX, Sarajevo, 77—102, 215—242, 335—357.
- Filipović, M. S. 1932 Tajni jezici u Velesu, *Glasnik skopskog naučnog društva* XI, Skoplje, 179—182.
- Gămulăseu, D. 1983 Impurmuturi românești și aromânești în argourile sud-slave, *Influente românești în limbile slave de sud 1, sîrbocroata*, București, 58—69.
- Гъбюв, П. 1900 Принос към българските тайни езици, *Сборник за народни умотворения, наука и книжнина* XVI—XVII, София, 842—875.
- Halimi, K. 1954 Arbanaške reči u našim tajnim jezicima, *Glasnik etnografskog muzeja u Beogradu* XVII, Beograd, 75—90.
- Иванов, П. 1974 Гопедлчевският мещругански говор, *Българска диалектология*, София, 196—228.
- Jagić, V. 1896 *Die Geheimsprachen bei den Slaven*, Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, philologisch-historische Classe CXXXIII Band, Jahrgang 1895, V Abhandlung, Viena.
- Кацори, Т., У. Дукова, П. Асенова 1984 Към характеристиката на тайните говори в България, *Сопоставително езикознание* IX/1, 29—43.
- Karadžić, V. S. 1852 *Srpski rječnik istumačen njemačkim i latinskijem riječima*, Beč.
- Karakašević, V. 1899 Gusle i guslari, *Ljetopis Matice srpske* 198, Novi Sad, 123—130.
- Карастойчева, Ц. 1981 Към въпроса за терминологичното регламентиране в социалната диалектология, *Български език* XXXI 3, София, 191—198.
- Kozarac, V. 1956 Kazandžije u Prištini, *Glasnik muzeja Kosova i Metohije* I, Priština, 37—70.
- Kuhač, F. S. 1877 Prilog za povjest glazbe južnoslavenske, *Rad JAZU* 38, Zagreb, 1—78.
- Milićević, M. 1895 Dr Vatroslav Jagić u Srbiji i u Sofiji, *Godišnjica Nikole Ćupića* XV, Beograd, 88—95.
- N. F. 1894 Kaladžija, *Bosanska vila*, Sarajevo, 56.
- Nikolić, V. 1931 О печалбарима из istočne Srbije, *Glasnik etnografskog muzeja* VI, Beograd, 73—76.
- Nikolić, V. 1982 Osat i Osačani, *Raskovnik* IX/34, Beograd, 60—69.
- Pavlović, M. 1952 Gegavački-šljepački jezik (njegov odnos prema drugim tajnim jezicima), *Zbornik radova u čast II kongresa Udruženja slepih Jugoslavije*, Beograd, 179—195.
- Petrovici, E. 1934 Cuvinte argotice sud-slave de origine românească, *Dacoromania* VII, București, 175—176.
- Petrovici, E. 1936—38 „Români” din Ţerbia occidentală, *Dacoromania* IX, București, 224—236.
- Popov, Ž. A. 1981 *Leksičke i semantičke osobnosti u govoru osudjenika*, Beograd (masters thesis, unpublished)
- Popović, I. 1961 Valacho-ŝerbica, *Godišnjak* II, Naučno društvo Bosne i Hercegovine, Sarajevo 101—121.
- Puşcariu, S. 1926 *Studii istoromâne* II, București.
- RSANU 1959—89 *Rečnik srpskohrvatskog književnog i narodnog jezika*, Anecdoto, 1—14, Beograd.
- Šabljak, T. 1981 *Rječnik šatrovačkog govora*, Zagreb.
- Šikimić, B. 1990 Etimološki tragovi balkanskih Vlaha na Jadranu, *Skokovi etimološki susreti*, Zadar (in print)
- Šikimić, B. 1991 Identité — alterité, some linguistic remarks, *Identité-alterité*, Timișoara (in print)
- Skok, P. 1971—74 *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* I—IV, Zagreb.
- Steinke, K. 1989 Rumänisch: Sondersprachen, *Lexikon der Romanistischen Linguistik* III Tübingen, 225—229.
- Шишманов, И. Д. 1895 Бележки за българските тайни езици и пословечки говори, *Сборник за народни умотворения, наука и книжнина* XII, София, 15—50.

- Tešić, Dj. 1954 Prilog proučavanju šatrovačkog govora, *Glasnik etnografskog muzeja u Beogradu* XVII, 216–220.
- Trojanović, s. 1925 Prilog tajnim jezicima, *Južnoslovenski filolog* V, Beograd 222–226.
- Uhlik, R. 1954 Ciganizmi u šatrovačkom argou i sličnim govorima, *Glasnik zemaljskog muzeja u Sarajevu, istorija i etnografija* IX, Sarajevo, 5–31.
- Uhlik, R. 1983 *Srpskohrvatsko-romsko-engleski rečnik*, Sarajevo.
- Vătăşescu, C. 1979 Macedo-Romanian words in Albanian slangs, *Revue des études sud-est européennes* XVII/2, Bucureşti, 409–415.
- Vlajković, D. 1966 Rečnik „frajerskih” (šatrovačkih) reči i izraza, *Prilozi proučavanju jezika* 2, Novi Sad, 89–98.

LA MODERNITÉ DE LUCIAN BLAGA DANS UNE LECTURE BULGARE

RUMEANA STANCEVA
(Sofia)

La modernité est un terme aux connotations multiples et parfois ambiguës. La théorie littéraire soutient et à juste titre qu'on ne peut pas juger de la qualité d'une œuvre en fonction de son actualité esthétique. Et cette idée est nécessaire pour expliquer l'importance impérissable des grands classiques. D'autre part, la critique littéraire incline souvent à attribuer plus de qualités à une œuvre littéraire porteuse d'idées modernes.

Pour échapper à ce piège du terme « modernité », nous allons entreprendre une analyse de pièces littéraires consacrées dans leur temps, de même que jusqu'à présent. Il s'agit du poète roumain d'entre les deux guerres mondiales Lucian Blaga (1895—1961) et de ses analogues possibles dans la littérature bulgare de la même époque : Elissavéta Bagriana (1893—1991), Nikola Furnadjiev (1903—1968) et surtout — Ghéo Milev (1895—1925). A travers ces comparaisons nous pouvons nous rapprocher du caractère du sentiment de modernité littéraire à l'époque.

L'époque des années '20 déjà forme une sensibilité tout à fait différente de celle du début de notre siècle. Le symbolisme a vécu dans les deux pays son efflorescence et entre en déclin. Le sentiment de décadence qui domine des poètes tels Peïo Iavorov en Bulgarie ou George Bacovia en Roumanie pendant les premières deux décennies du siècle est dépassé. La sensibilité poétique cherche d'autres espaces — très souvent des espaces d'une organisation contraire, opposée. Entrons plus concrètement dans l'analyse comparée pour essayer de dénommer quelques caractéristiques de la modernité de l'époque envisagée.

Le fait que Lucian Blaga est un des plus grands poètes roumains de la période de l'entre deux guerres ne suscite pas de discussions. On a de même beaucoup discuté dans la critique roumaine la soudure spécifique de traditionalisme et de modernité chez lui¹. Nous espérons pourtant donner quelques nuances nouvelles à travers la lecture comparée, balkanique.

Le peu d'intérêt réciproque entre la littérature bulgare et la littérature roumaine à cette époque confirme d'avance que les coïncidences nous mènent vers une valeur typologique.

Ce qui attire surtout l'attention dans l'œuvre poétique de L. Blaga c'est la nouvelle vision sur le monde de son sujet lyrique. Le sujet lyrique de ses vers n'est plus une personne hésitante, malheureuse par constitution, au sentiment d'être menacée par le sort ou fatiguée de la vie.

¹ Z. Ornea, *Traditionalism și modernitate în deceniul al treilea*, Ed. Eminescu, București, 1980, p. 446—454.

Il est une personnalité intellectuelle qui se rend compte de ses possibilités, qui est muni de la force de la pensée, de la spéculation philosophique, du goût pour le paradoxe. Un titanisme, mais un titanisme libre de mégalomanie. Il jaillit de vastes connaissances du poète roumain, connaisseur en profondeur de deux langues, héritier de la tradition roumaine et de la tradition allemande dans une même mesure.

Ce moral est, en apparence, en consonance avec son temps. Les événements sociaux et politiques lui donnent plusieurs motifs. De la Grande guerre, la Roumanie sort réunie avec la Transylvanie, elle sort vainqueuse. Ce moral se base de même sur le sentiment d'après guerre que l'Europe est enfin un tout sans frontières et cela surtout pour la culture. Le sentiment d'être une partie d'une unité intellectuelle mondiale incite peut-être Blaga à déclarer dans une lettre, écrite en 1930 : « Nous sommes la première génération de Roumains qui vivons dans le rythme du temps »².

Voyons les analogues de Lucian Blaga de l'autre côté du Danube. La situation bulgare de la période d'après la guerre est bien différente de celle en Roumanie. La Bulgarie sort de la suite de guerres meurtrie, blessée, ayant des problèmes internes — politiques, économiques et sociaux parmi les plus aigües à résoudre. Et pourtant plusieurs poètes bulgares nous montrent la même sûreté de soi-même. Un grand poète qui égale Blaga dans ce sens est Elissavéta Bagriana — brave, se sentant égale aux éléments de la nature. Peu importe que c'est une femme. Peu importe de même qu'elle n'est pas philosophe comme l'est Blaga. Peu importent les difficultés de son pays. Son approche intuitive de l'esprit du temps européen, des problèmes philosophiques et sa vitalité sont quelques points de départ possibles de comparaison et nous montrent l'importance des idées circulant hors frontières.

Dans son livre de début (1927), un recueil de poète mûr (est-ce une coïncidence négligeable qu'elle ne montre pas l'étape de laboratoire au public large, tout comme Blaga?) nous pouvons découvrir des motifs lyriques analogiques à ceux employés par Blaga : la lumière et le calme, le temps arrêté et le temps qui s'en fuit la combustion et la danse, une attente active, provocatrice devant l'avenir. C'est elle, le poète bulgare qui croit en ses forces, qui veut égaler le vent et tous les éléments. Une femme porte l'harmonie et l'envol dans la poésie bulgare de cette époque, c'est elle qui exprime le mieux la pensée et les sentiments intellectualisés. Rappelons la deuxième partie de son poème « Le ciel » (1923) :

Je voudrais donner à pleines mains
ce qui chante en moi, ce qui frémit et brûle.
et lors de riches fêtes faire ballancer
les lustres sonnores au-dessus les têtes de mes hôtes chers.
Puisque ma jeunesse, flamboyante
et mon âme d'alouette
et mon cœur vif et frémissant
me soulèvent au-dessus du monde tel un tourbillon³.

² L. Blaga, *Correspondență inedită*. In : *Romania literară*, III, 1970, 20, p. 13.

³ Traduction de l'édition bulgare : E. Bagriana, *Izbrana lirika*, Balgarski piscatel, Sofia, 1973.

Avec son élan vers la liberté, concretisé dans le mouvement de vol en haut, un vol libérateur, le poème « Le cri » peut être lu parallèlement au poème « Le veux danser ! » de Lucian Blaga :

Je veux danser, comme je n'ai jamais dansé !
 Pour que Dieu ne se sente plus
 en moi
 un esclave dans une prison — enchaîné.
 O, terre, donne-moi des ailes
 je veux être flèche pour fendre
 l'infini, ...⁴

Mais si l'élan est similaire et transpose à sa manière l'esprit de ce temps européen, le support mental et expressif chez les deux poètes est assez différent. Métaphysique chez Blaga (en consonance avec la tradition poétique roumaine), sentimental et socialement précisé chez Bagriana (à son tour en consonance avec le praticisme du texte mythopoétique bulgare)⁵. Le vol lui-même chez les deux poètes comporte des différences. I. Blaga, fidèle à la tradition roumaine, cherche l'infini. Bagriana, faisant part de l'évolution poétique bulgare, nomme concrètement les formes de son élan, tout en leur donnant une force métaphorique (dans ce cas) à l'alouette et au tourbillon — travestis en phénomènes métaphysiques. Tout au contraire, l'infini chez Blaga, n'a pas besoin d'être abstractisé, c'est l'abstractisation même.

Prenons encore un exemple — le poème de Bagriana « Eléments ». C'est une pièce où le poète se sent égal au vent, aux eaux printanières, au vin fermenté — trois « éléments » que personne ne saurait arrêter, trois éléments qui, vus dans le concret, portent des traits spécifiquement bulgares, les traits de l'espace spirituel bulgare en ce qui concerne la nature, la psychologie, le sort historique.

La similitude entre Bagriana et Blaga peut être observée de même en ce qui concerne le signe esthétique. Bagriana s'oppose par son œuvre au symbolisme. Changeant des thèmes préférés, elle apporte de même une nouvelle forme. Regetant la résignation, le poète enrichit la langue poétique. En dépassant le désespoir des symbolistes bulgares, Bagriana apporte des différences sémantiques, sonores et même prosodiques.

Une place pareille se réserve Lucian Blaga dans l'histoire de la poésie roumaine. Lui aussi dépasse le symbolisme, n'est plus attiré par la tristesse et l'exemple le plus persuasif est un poème intitulé « Tristesse métaphysique » qui n'est nullement triste. Au contraire, c'est un poète s'opposant à la contemplation passive, à l'attente d'un miracle. Et encore plus, dans son interprétation, le langage est le porteur d'une force démiurgique, d'après ce poème. D'autre part, le mythe et le miracle sont désacralisés. Le poème incite à l'activité à la quête des dons cachés.

O, le miracle n'apparaît pas, n'apparaît pas.

⁴ Lucian Blaga, *Les poèmes de la lumière*. Traduction de Paul Miclău. Préface par Romul Munteanu. Ed. Minerva, Bucarest, 1978, p. 131.

⁵ Plus d'argumentations sur les différences mentionnés, dans : Roumiana Stantchéva, *L'originalité de la poésie roumaine et le totalitarisme*. In : *Kurier*, Bochum, 1991, 16, p. 238—239.

Quand même, c'est avec un langage simple comme le nôtre, qu'on a créé le monde et la lumière, les éléments et le feu⁶.

Parlons un peu de la forme poétique, considérée moderne et de la signification littéraire qui lui est propre. Ayant acquis la gloire d'un créateur du vers libre en contexte roumain (et le vers libre ayant le prestige d'une démarche moderne), au fait L. Blaga a plusieurs poèmes au rythme et rimés ; on rencontre même pas rarement la forme classique. Même lorsqu'il s'agit de vers libre, un rythme intérieur, lié au déroulement de la pensée, est observable. Cet effet de rythme est dû à une largeur de ses vers (supportée par les rythmes de trois pieds, même si employés d'une manière peu régulière) et à la clausule dactylique (par exemple les poèmes « Au partage des eaux », « Village natal » et beaucoup d'autres).

On pourrait s'étonner du fait suivant : une démarche métrique similaire est très caractéristique pour la poésie bulgare des années '20 et '30 et la conscience artistique la considère « moderne ». Et il me semble que sur ce point le parallèle serait le plus opportun avec le poète bulgare Nikola Fournadjiev. Sa poésie est extrêmement vocalique. Cela est dû à sa préférence pour les mots plurisyllabiques à l'accent sur les syllabes premières ou intérieures, et non pas sur les syllabes finales. Très persuasif dans ce sens est le poème « Chute » où les rimes dactyliques et celles féminines se croisent, tandis que le rythme est de deux pieds, saccadé. La signification : une tension sans repos, un chant de deuil et quand même, à sa propre manière — c'est une poésie indomptée, insoumise, jeune. Dans d'autres poèmes comme dans l'anthologique « Chevaliers » ou dans « Douleur » et dans certaines parties de l'ample poème « Noces », le rime dactylique est alterné par un rime masculin, la force des voyelles ressort de nouveau — cette fois en opposition avec la clausule dactylique et de même grâce au rythme de trois pieds.

Le rapprochement rythmique n'est peut-être pas la seule cause qui nous fait penser à Fournadjiev, en lisant Blaga. Le village comme thème signifiant et symbolique chez les deux poètes nous donne encore un prétexte de réflexion. Quoiqu'interprété d'une manière assez différente chez les deux poètes, sous la pression de la situation socio-politique spécifique pour chaque pays. Mais on devrait dire tout de suite que ce thème n'est pas un argument suffisant pour le rapprochement des deux poètes. Ni le rythme de grosse-caisse primitive, exprimé par le dactyle. Ce qui les rapproche c'est leur goût pour l'abstraction. Comment interpréter les chevaliers, les chiens, le mufle, la lune, rapétrieuse de l'horreur « comme un grain blanc », de Fournadjiev. Cette densité métaphorique, lugubre et vitale à la fois, n'appartient qu'à Fournadjiev. Cette poésie donne une des compréhensions possibles pour l'âme bulgare — cette force inattendue de pouvoir ressusciter des ruines, de pouvoir « chanter et mourir » dans un même geste.

A première vue ce serait forcé de chercher l'analogie avec Lucian Blaga dans le sens du thème paysan. Le village roumain de la période ne suscite pas de pensées tellement noires. Pour Blaga, le village c'est « la matrice stylistique » de l'âme roumain, c'est là-bas qu'il trouve le source

⁶ L. Blaga, *Poezii*. Edit. Minerva, București, 1981, p. 91—93.

abstraite de son inspiration. C'est le grain de blé qui a la force de conserver ses capacités pour le temps propice. Dans le poème « L'âme du village » nous lisons : « L'éternité, je crois, est née à la campagne ». Nous ne pouvons ne pas observer l'image poétique, libérée de la présence du paysan. Les seuls éléments villageois sont une « terrasse de glaise » (avec le renvoi implicite vers le goût architectural du Roumain), « L'herbe fauchée » (mais rien que par son parfum timide) et les chevreaux. Mais un homme-paysan n'est pas présent. D'ailleurs, chez Fournadjiev de même l'homme est absent (puisque — mort dans la guerre civile de 1923) et pourtant le « moi » lyrique est un « paysan » supposé.

Et pour résumer la comparaison entre Blaga et Fournadjiev : il s'agit d'une sonorité lourde de suggestions, de vitalité et d'une recherche thématique liée à la spécificité nationale qui caractérise paradoxalement la nouveauté dans les cultures balkaniques de ce temps.

Les idées suggérées jusqu'à présent trouvent une base solide si l'on recherche quelques formules de la théorie littéraire de ce temps dans les deux pays. Je pense surtout à l'idée de « primitivisme » venu par la filière de l'expressionnisme.

Le poète bulgar Ghéo Milev, dans son article « La poésie des jeunes » (1924) s'oppose lui aussi au symbolisme devenu maniéré, monotone, justement par de pareilles formules — des formules de modernité : « Nous sommes fatigués de tellement de monsieurs en habits noirs, bien repassés et nétoyés, de gala, de tellement de poètes au front pâle, au regard triste et aux lèvres souriants à peine et avec amertume ; nous voulons voir auhourd'hui de Barbares, des voyous, des Petchénègues — la flamme aux yeux et aux dents de fer. Des Barbares, une race nouvelle — pour qu'elle remplie d'un sang nouveau la poésie bulgare. »⁷

L'intérêt que Lucian Blaga porte à l'expressionnisme nous suggère un rapprochement avec le poète bulgare. Quoique Blaga lie les idées expressionnistes plutôt avec son théâtre, dans sa poésie nous rencontrons la recherche de l'esprit des aïeux, de la mentalité roumaine traditionnelle, des croyances populaires.

La comparaison entre les deux poètes, Blaga et Milev, doit partir dans ce cas de deux sources. Tous les deux ont fait leurs études allemandes. Tous les deux ont connu les idées de Schopenhauer, de Spengler et surtout de Nietzsche. Et d'un autre côté tous les deux ont le sort des poètes du sud-est, c'est-à-dire le sort de vouloir affirmer les valeurs de leur culture nationale, lors d'un temps européen, commun. Pour faire une meilleure approche, présentons par le vers le « sur-homme », le titan de Blaga et l'homme tendu, explosant de Milev. Citons du poème « L'enfer » de Ghéo Milev :

Nous sommes
portés frénétiquement
— lancés par l'arc divin —
là, où nous sommes né :
dans l'enfer.

⁷ G. Milev, *Satchinenija t.*, 3, Bulgarski pisatel, sofia, 1976. p. 149.

Tombe
 — au fracas
 — au brouhaha
 tout droit dans l'abîme :
 chacun de nous
 de son dernier effort
 doit se lever
 à pied ! ⁸

Et revenons au poème « Je veux danser' » de Blaga :

Je veux être flèche pour gendre
 l'infini,
 et ne voir tout autour que le ciel,
 ciel au-dessus
 et ciel au-dessous. ⁹

Faisant la comparaison entre les deux poètes sur la base de leurs idées et leur sensibilité moderne, on constate que chacun d'eux reste lié à la tradition nationale. L. Blaga continue la ligne « Eminesco », philosophique, Gh. Milev — est plus social, prêt au sacrifice personnel, pareil à Botev. Ce qui coïncide chez les deux poètes, c'est le désir d'agir, de réaliser un exploit extraordinaire, de faire le grand pas, quoique vers un espace sans fin, ni fond. Mais tandis que le poète bulgare se jette aux enfers, tout droit dans le gouffre et trouve dans ces abîmes de la misère humaine la base pour se « redresser », Lucian Blaga s'élance vers le haut, son but est au-delà de « l'infini », il quitte la terre, pour égaler Dieu, comme créateur.

L'envol chez les deux poètes, quoique partant de différentes bases, vers des buts différents, et ayant une motivation particulière.

Le sentiment de modernité commun chez Blaga et Milev est représenté de même par la conscience de fatigue de la civilisation (emprunté peut-être à Spengler) : chez Blaga ces regrets sont exprimés par l'idée de l'éloignement de la liberté bachique (l'influence de Nietzsche peut être supposé). Il est jaloux envers le passé de l'humanité. Pan est vieu, aveugle et triste et rien que les petite cornes des agneaux (un espoir de renaissance du passé païen) le soulage... avant la mort (le poème « Pan »). Ghéo Milev de même ressent une nostalgie pour un espace mythique, pour la « Walhalla dorées » des héros morts (dans le poème « La troisième sentinelle », un poème qui déclare un changement essentiel, une nouveauté esthétique :

Mais moi je suis formé de danses sauvages
 mais moi je vis à travers le jeu et le rire
 (Homme ! tu doit rire toujours)
 et ma voie dorée m'emmène de nouveau
 et toujours vers la Walhalla dorée,
 où le destin a signé
 mon zodiaque voluptueux ¹⁰.

⁸ Ibidem, p. 47—49.

⁹ L. Blaga, *Poëzii*. Op. cit. p. 131.

¹⁰ Gh. Milev, *Op. cit.*, t. I, p. 100.

Cette parenté entre deux poètes aux idéaux esthétiques parallèles est encore plus visible dans leurs articles. « La poésie moderne » de Milev (écrit en 1914)¹¹ et « Le style nouveau »¹² de L. Blaga (écrit en 1926) ont plusieurs traits communs. « Le fragment », un autre article de Milev (de 1919) de même entre dans la motivation de cette comparaison. Blaga résume le style nouveau par « la fuite de la réalité », et Gh. Milev s'exclame : « ne décris pas la vie contemporaine ». Le désir d'abstraction est pareil. La littérature roumaine ainsi que celle bulgare voient pendant les années d'après guerre une nécessité de recherche de l'essence, de la profondeur philosophique, de l'expression courte et dense.

Si nous avons entrepris cette comparaison, c'est pour constater des similitudes typologiques indépendantes dans le processus de modernisation. Les poètes cités qui ont, chacun, une résonance plus large parmi les intellectuels, que les avangardes littéraires, permettent de saisir quelques traits de ce processus constant. Le désir d'affirmation chez les intellectuels du sud-est est très fructueux pendant les années '20 et '30. Chez les poètes de ce temps nous retrouvons quelques traits de la modernisation de la société : le désir d'affirmation, de se définir soi-même, d'être encore une fois, au pas avec le monde (de l'ouest) considéré « moderne ». Le mot « moderne » lui-même s'orne d'une aure magique.

Cette idée de modernité puisée en principe dans les schémas de développement social englobe dans une certaine mesure le traditionalisme. Elle cherche à affirmer, à concevoir la spécificité de chaque culture. Ce n'est pas une modernité purement esthétique, ni une modernité agressive qui détruit tout ce qui précède. C'est une sensibilité de création qui se dessine à travers ce terme et ce n'est pas par hasard que la société consacre sans hésitations des poètes tel Blaga ou Bagriana.

La valeur esthétique de cette poésie peut être résumée dans la soudure profonde des idées de modernité — la conscience d'être européen, la nécessité d'être actif, la recherche de la spécificité, sans peur des influences étrangères — à une sonorité appropriée, large, libre, à la tension intérieure saccadée. Cette poésie est une des expressions de la modernité. La modernité étant une ambition constamment existante dans la société (et surtout dans une société du sud-est) aussi constante que les tendances traditionalistes.

¹¹ Ibidem, t. 2, p. 54.

¹² L. Blaga, *Noul stil*, II. Opere, Bucarest, Ed. Minerva, 1985, vol. 8, p. 196.

MODERNISATION ET IDENTITÉ CULTURELLE — LES ENJEUX D'UN DÉBAT INTELLECTUEL DANS LA ROUMANIE DES ANNÉES VINGT

FLORIN ȚURCANU

En 1924—1925 paraissaient à Bucarest les trois tomes d'un ouvrage intitulé « L'histoire de la civilisation roumaine moderne »¹ dont l'auteur était Eugen Lovinescu, critique littéraire d'une notoriété déjà acquise. Les réflexions qui suivent tournent autour de deux questions : 1) Pourquoi un livre pareil fut-il écrit par un critique littéraire ? ; 2) Pourquoi la publication de cet ouvrage est-elle à l'origine d'un remous d'idées dans les milieux culturels roumains pendant la deuxième moitié des années vingt ? Ces deux questions ne datent pas d'hier, mais on peut encore essayer de comprendre.

Né en 1881 à Fălticeni, en Moldavie, Eugen Lovinescu commence vers 1904 une brillante carrière de critique littéraire que sa mort interrompra en 1943. Licencié ès lettres de l'Université de Bucarest, il passe son doctorat à Paris en 1909.

Adeptes de la théorie de l'art pour l'art que défendait le critique Titu Maiorescu, Lovinescu entame en 1906 la critique des doctrines littéraires engagées (celle de la revue *Sămănătorul*² et celle du populisme illustré par *Viața Românească*³) qu'il développera ensuite dans plusieurs volumes, « L'histoire de la civilisation... » y compris.

Après 1918, dans l'atmosphère de renouveau artistique que la Roumanie traversait, Lovinescu devient le théoricien de ce qu'on a appelé, par opposition au traditionalisme, « le modernisme littéraire ». Sans monopoliser toutes les formes modernes d'expression littéraire, le modernisme se distingue surtout par l'innovation thématique et par le rejet du lyrisme excessif, très à la mode alors dans les lettres roumaines. Repoussant le monde rural, la tradition, le passé en tant que sources uniques d'inspiration, le modernisme tentera de développer une littérature plus complexe, épique, d'analyse psychologique et d'inspiration urbaine.

Au cœur de cette tendance se trouvaient l'activité d'un cénacle et d'une revue littéraire, intitulée « Sburătorul » (« L'Elf »), tous les deux dirigés par Lovinescu. Si le cénacle fut actif jusqu'en 1943, la revue, elle,

¹ « Istoria civilizației române moderne », 3 vol., Ed. « Ancora », București, 1924—1925 ;

² *Sămănătorul* (Le Semeur) — revue littéraire parue à Bucarest de 1901 à 1910. Elle a donné son nom au « sămănătorism », courant littéraire de sensibilité passéiste et rural.

³ *Viața Românească* (La Vie Roumaine) — revue littéraire parue à Iași (1906—1916, 1920—1940). Elle prônait une littérature populiste, reflet de l'engagement intellectuel au service des couches populaires.

fut publiée à trois reprises (1919—1920, 1921—1922 et 1926—1927) pour cesser ensuite de paraître.

En 1924—1925 Lovinescu publiait donc « L'histoire de civilisation roumaine moderne ». Le premier tome, qui s'intitulait « Les forces révolutionnaires », identifiait les agents et les phénomènes de la modernisation. Dans le deuxième tome, l'auteur cernait le camp des « forces réactionnaires » et distinguait les étapes et les formes de leur résistance. Enfin, le troisième tome énonçait et expliquait « les lois de la formation de la civilisation roumaine moderne ». La période prise en compte par Lovinescu débutait avec le XIX^e siècle et s'achevait à la veille de la Grande Guerre.

« L'histoire de la civilisation roumaine moderne » s'est voulue une mise à nue de la logique de la modernisation en Roumanie. Elle est d'abord l'analyse d'une dynamique tandis que la définition de la modernité même demeure implicite.

Déterminée par la prise de contact avec l'Occident au début du XIX^e siècle et faute de pouvoir refaire le chemin d'une évolution à l'occidentale, la modernisation de la Roumanie s'est déroulée, fatalement, par le truchement d'une révolution idéologique et institutionnelle. Le caractère révolutionnaire de la modernisation était rendu possible et nécessaire, pensait Lovinescu, par le manque de viabilité de toute tradition, car depuis le Moyen Age, ce qu'on aurait pu appeler « tradition » n'avait jamais connu une époque de cristallisation et portait soit la marque de l'immobilisme byzantin, soit celle de la domination turque, soit, enfin, celle de la corruption phanariote. A l'absence de traditions politiques et institutionnelles viables correspondait un manque de vraies traditions culturelles.

Cette révolution était à ses débuts purement idéologique comme l'avait prouvé son incarnation politique à 1848. L'adoption des formes de la modernité avait été nécessairement intégrale et avait stimulé ensuite une adéquate du fond national aux institutions et au régime politique d'inspiration libérale. Quant aux forces de la réaction, vaincues sur le plan politique, elles se seraient réfugiées derrière des élaborations idéologiques dont Lovinescu dénonçait l'emprise sur le domaine culturel.

Le principe de cette mutation serait la loi du synchronisme, un phénomène exprimant l'expansion et l'action unificatrice de l'esprit du temps, qui, selon le sociologue français Gabriel Tarde, s'était visiblement manifesté en Europe depuis le Moyen Age. La synchronisation, favorisée par les progrès de la diffusion des innovations, sollicitait, à travers l'Europe, tous les domaines de la vie sociale — ceux des idées et de l'économie, ceux des institutions ou de l'art.

La littérature ne pouvait y échapper : « Depuis la fin du XVIII^e siècle l'évolution de la littérature européenne est synchronique — n'importe quelle forme d'art qui se manifeste dans un centre artistique se répand de manière presque instantanée dans toute l'Europe ; de nos temps, l'impressionnisme et le cubisme français, l'expressionnisme allemand, le dadaïsme, le constructivisme se sont propagés concentriquement dans tous les pays. » Dans ces conditions Lovinescu ne repoussait pas « la possibilité de la disparition des formes artistiques nationales par manque de

contenu original »⁴. Plus généralement, le résultat de la synchronisation était l'interdépendance des nations dans une homogénéité européenne grandissante.

L'imitation, régie par des lois sociologiquement décelables, était le geste fondamental qui, depuis toujours et partout, avait assuré le succès de la synchronisation. De ce point de vue, aux origines de la modernisation roumaine se trouvait une « révolution imitative »⁵. Toute société européenne n'ayant pas connu une modernisation endogène avait dû accomplir une telle révolution.

Aux yeux de Lovinescu la latinité des Roumains rendait normal et souhaitable leur retour au sein de la civilisation occidentale par le truchement de la modernisation. Mais, de toute évidence, cette même modernisation demandait aux Roumains de compter aussi avec « l'identité du moment historique » « ... L'identité du moment historique ... représente une contrainte beaucoup plus stricte que le caractère nécessaire du passé ou de la justification traditionaliste » écrivait-il⁶.

La légitimité d'une production littéraire roumaine qui, dès avant mais surtout après 1918, tentait d'exprimer et de participer à l'identité du moment historique, trouvait ainsi ses assises théoriques que Lovinescu développera encore dans « L'histoire de la littérature roumaine contemporaine ». « Tout ce que j'ai affirmé concernant le culturel et le social dans „L'histoire de la civilisation roumaine” trouvera ... une application littéraire dans „L'histoire de la littérature roumaine contemporaine” » écrivait l'auteur en 1926 dans le chapitre introductif de ce dernier ouvrage⁷.

A l'époque, la polémique suscitée par « L'histoire de la civilisation ... » battait son plein.

Mais pourquoi était-il -besoin d'opérer une telle percée théorique au profit d'une option littéraire qui, toute moderne qu'elle l'était, n'avait rien de l'exotisme sulfureux des avant-gardes de l'époque ? Et pourquoi fallait-il commencer par une théorie de la modernisation ?

La démarche théorique de Lovinescu trouve-t-elle ses raisons d'être dans la manière dont l'innovation s'imposait dans le champ littéraire roumain et dans les rangs du public ? Un des jeunes critiques de l'époque, Pompiliu Constantinescu, notait avec désabusement : « les valeurs créatrices ne s'imposent pas spontanément, mais seulement après une persistante éducation du goût public. La souple compréhension est une attitude qu'on n'acquiert, dans nos couches intellectuelles, qu'à travers des efforts successifs ; elle n'est pas devenue une fonction organique de sa conscience réceptive »⁸. La légitimation ou l'anticipation théorique de l'innovation serait ainsi un moment nécessaire dans le fonctionnement de la production littéraire et, plus généralement, le signe distinctif d'une culture qui n'a pas accédé à la maturité. « Nous sommes, écrit Constantinescu, une cul-

⁴ « Istoria civilizației ... », tome 3, p. 43-44 ;

⁵ « Istoria civilizației ... », tome 1, p. 210 ;

⁶ « Istoria civilizației ... », tome 1, p. 111 ;

⁷ « Istoria literaturii române contemporane », tome I, Ed. « Ancora », București, 1926, p. 8 ;

⁸ Constantinescu, Pompiliu — « Traditionalism sau modernism » (Traditionalisme ou modernisme), *Sburătorul*, anul IV, Nr. 3 (serie nouă), mai 1926 ;

ture jeune qui, du moins instinctivement, éprouve encore le besoin d'être acheminée. Nos intellectuels sont encore simplistes, en ce sens qu'ils sont habitués aux systématisations violentes »⁹.

Pompiliu Constantinescu se faisait ainsi l'écho de certaines idées que Lovinescu avait exprimé dès 1919. Dans un article publié dans *Sburătorul*¹⁰ et intitulé « La table des matières ». Lovinescu dressait le tableau d'un monde de producteurs et de consommateurs de littérature obsédés par le besoin d'adhérer à une formule littéraire et de la défendre. La succession des formules, autant de points de ralliement dans un combat perpétuel, marquait l'histoire de la littérature roumaine moderne. Même si l'arrêt des combats littéraires n'était pas pour le lendemain, écrivait Lovinescu, *Sburătorul* entendait ouvrir ses pages à un « éclectisme éclairé » et faire preuve de cette maturité qui est celle des principales revues littéraires occidentales.

Observateur lucide du monde littéraire roumain, Lovinescu a dû désenchanter finalement pour renoncer à l'« éclectisme » et se lancer dans un combat idéologique.

Voilà pourquoi parlera-t-il, plus tard, d'un modernisme littéraire initial et « empirique » suivi par un modernisme « théorique » qui s'est défendu par sa doctrine¹¹. Reconnaisant leur poids dans la république roumaine des lettres, Lovinescu réserve aux idéologies littéraires d'après 1900 le premier tome de « L'histoire de la littérature roumaine contemporaine », tandis que la critique littéraire est analysée dans le second.

C'est ce combat idéologique au service du « modernisme » qui traduit ce que la critique appelait « la déclivité, révolutionnaire dans un certain sens, que ma pensée littéraire et sociale a connu »¹² pendant les années vingt.

Depuis le XIX^e siècle le rapport de la culture et, notamment, de la production littéraire avec le « fond national », « la tradition », « le peuple », « la paysannerie » faisait partie de la problématique spécifique du champ littéraire et participait à l'élaboration des critères internes de hiérarchisation. C'est à l'intérieur de ce rapport qu'une bonne partie des intellectuels roumains parlent d'eux-mêmes et s'assignent une place et un rôle dans la société. En dépit de ce qui les séparait, les principales idéologies culturelles ou littéraires d'avant 1914 (l'idéologie de la société littéraire « Junimea » (13) — expression de la pensée évolutionniste, celle exprimée dans les pages du *Sămănătorul* — tourné vers le monde patriarcal du village

⁹ Constantinescu, Pompiliu — idem ;

¹⁰ Lovinescu, E. — « Tabla de matricii », *Sburătorul*, Anul I, Nr. 26, 11 oct. 1919 ;

¹¹ Anonymus, Notarius — « E. Lovinescu — schiță bibliografică » (E. Lovinescu — esquisse biobibliographique), dans Anonymus Notarius, Cioculescu Șerban, Constantinescu Pompiliu, Streinu Vladimir — « E. Lovinescu », Ed. Vremea, București, 1942, p. 55 ;

¹² Lovinescu, E. — « Aitudinea modernistă », dans, « Memorii » (,Mémoires) tome 2, 1932, d'après « De la T. Maiorescu la G. Călinescu. Antologia criticilor români », par Eugen Simion, Ed. Eminescu, București, 1971, p. 25 ;

¹³ « Junimea » (La Jeunesse) — société littéraire fondée à Iași en 1863. Par l'activité de son mentor, le critique Titu Maiorescu (1840—1917) et par le soutien qu'elle accorda à plusieurs grands écrivains, « Junimea » marque un tournant dans l'histoire de la culture roumaine à la fin du XIX^e siècle. Elle donna son nom au « junimism », courant d'idées conservateur. *Convorbiri literare* (Entretiens littéraires), la revue que « Junimea » fit paraître à partir de 1867, exerça une influence majeure sur l'opinion intellectuelle jusque vers 1900.

d'autrefois et, enfin, la doctrine populiste) ont considéré, avec plus ou moins de force, la littérature comme un domaine où devait se produire un rééquilibrage de l'identité roumaine, éprouvée par l'action des effets jugés pervers, politiques et sociaux, d'une modernisation hâtive ou carrément pernicieuse.

Reconnaissant la spécificité des différentes doctrines culturelles ou littéraires, Lovinescu ne trouvait parmi elles aucune qui soit « révolutionnaire », c'est-à-dire conforme à la manière de laquelle s'était modernisée la Roumanie. Hégémoniques dans le champ culturel, ces idéologies seraient devenues l'expression de l'esprit réactionnaire sous toutes ses formes (évolutionnisme, passéisme, populisme, etc.).

Eugen Lovinescu rejoignait ainsi Ștefan Zeletin, auteur d'une brève histoire de la bourgeoisie roumaine, parue en 1925, qui observait : « Il n'existe pas chez nous un courant d'idées bourgeois — l'esprit public est entièrement tombé sous l'emprise de la réaction. Voilà le trait essentiel de la culture roumaine à l'époque de sa transformation bourgeoise... La bourgeoisie roumaine a subi une défaite totale dans le domaine du culturel »¹⁴.

En situant la production littéraire roumaine dans le sillage de la modernisation générale par l'action nécessaire de la synchronisation, en privilégiant l'exploration littéraire de l'identité du moment historique, en reconnaissant le droit de cité même à l'avant-garde artistique, bref, en cessant d'opposer d'une manière ou d'une autre littérature et modernité, Lovinescu défendait une nouvelle définition du champ littéraire et prônait une redéfinition de l'écrivain. En même temps il indiquait les raisons d'une redistribution du pouvoir de consécration que la critique s'attribuait à l'égard des œuvres et des auteurs. En fin de compte, ce sont les critères de représentativité intellectuelle de tout le champ littéraire qui étaient mises en cause¹⁵.

Dans « L'histoire de la civilisation roumaine moderne » Lovinescu lançait un défi qui s'adressait moins à l'hégémonie intellectuelle exercée autrefois par le « junimism », le « sămănătorism » et le populisme qu'à ce filon d'idées et de sensibilité qu'ils représentaient pour les nouveaux courants antimodernisateurs et néotraditionalistes. Au fur et à mesure que la polémique montait autour de « L'histoire de la civilisation... ». Lovinescu allait orienter son tir non seulement en direction d'un ancien élève de Titu Maiorescu comme le philosophe Rădulescu-Motru ou contre le chef de file de l'ancien populisme littéraire, le critique Ibrăileanu, qui avaient, tous les deux, attaqué son livre, mais aussi vers de plus jeunes et ambitieux adversaires comme le sociologue Mihail Ralea, collaborateur d'Ibrăileanu ou vers Nichifor Crăinic, qui, dirigeant la revue littéraire « Gândirea » (La Pensée), voulait la transformer dans le centre de ralliement d'un traditionalisme renouvelé.

On peut dire que l'audience du livre fut grande, compte tenu de la réaction qu'il a provoqué. Encore faut-il mesurer les résultats d'une polém-

¹⁴ Zeletin, Ștefan — « Burghezia română. Originea și rolul ei istoric » (La bourgeoisie roumaine. Son origine et son rôle historique), 2^e éd., « Humanitas », Bucarest, 1991, p. 276—277 ;

¹⁵ Pour une théorie du champ littéraire voir l'article de Pierre Bourdieu intitulé « Le champ littéraire » dans *Actes de la recherches en sciences sociales*, 89, septembre 1991.

mique qui se prolongea jusqu'en 1929. Cependant, plusieurs identités intellectuelles, individuelles ou de groupe, se sont définies vers la fin des années vingt, par réaction à cet ouvrage et à ses applications littéraires. Le meilleur exemple est celui de la revue « Gândirea ». Encore en quête d'identité au milieu des années vingt, elle cristallisa son « orthodoxisme » en redéfinissant la tradition et son rôle que Lovinescu s'était permis de méconnaître.

En revanche, une nouvelle génération de critiques littéraires allait se former dans le sillage de Lovinescu et, de plus, les succès littéraires d'écrivains comme Camil Petrescu, Hortensia Papadat-Bengescu, Ion Barbu, Gheorghe Brăescu apporteront la confirmation de ses intuitions critiques et théoriques.

En guise de conclusion on pourrait affirmer que l'apparition du seul ouvrage que la culture roumaine ait produit sous le titre si ambitieux d'« Histoire de la civilisation roumaine moderne » est conditionnée par la logique, en grande partie héritée d'avant la guerre, qui présidait le fonctionnement du champ littéraire roumain et par la tension grandissante qu'il abritait au lendemain de 1918. Cette tension est due à la pression des innovations et à la concurrence dans laquelle se trouvaient plusieurs personnalités ou équipes intellectuelles pour redéfinir, d'une manière avantageuse, les critères de représentativité littéraire.

La seule conjoncture qui semble avoir vraiment agi sur ce débat autour de la modernisation est celle littéraire et, plus largement celle culturelle. L'action de la conjoncture politique est, si elle existe, sans importance apparente, mais cela ne veut pas dire que les rapports entre les milieux intellectuels concernés et la politique ne doivent pas être analysés.

LA MODERNISATION ET SES NUANCES

ALEXANDRU ZUB

Je remercie vivement M. Alexandru Duțu, directeur de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes, pour cette invitation qui me donne la chance de vous rencontrer, chers collègues, réunis tous autour d'un thème comportant aujourd'hui un intérêt particulier.

Le thème de la *modernisation* n'est pas intéressant pour nous seuls, les historiens de ce fin de siècle bouleversé et tragique, dont les promesses engagent également les louanges du futur et la mémoire du passé. L'interdépendance inextricable des dimensions du temps est devenue peut-être un « truisme », mais qui nous incite à repenser tout, même la pensée¹. C'est le cas dont il s'agira dans nos travaux sur la modernisation : un phénomène extrêmement complexe, qui a obsédé longtemps les esprits des historiens, au moins des plus importants. Car la modernisation des sociétés sud-est européennes, qui nous préoccupe ici davantage, est devenue une manière d'expliquer les grands processus historiques définissant les derniers deux siècles.

Comme historien de l'historiographie, j'ai eu parfois l'occasion d'entamer la présence de ce thème dans la pensée de l'Europe Sud-Orientale. Un thème dont l'histoire avère la remarque de Pierre Chaunu : « Rien n'est plus révélateur de la réalité profonde d'une pensée collective que l'histoire de l'histoire »². C'est peut-être la raison pour laquelle les organisateurs ont estimé utile ma présence parmi vous à cette réunion.

Quant au programme, je constate dès le début qu'il a une certaine cohérence, ayant comme trait commun, à ce qu'il me semble, la tentative de définir la problématique même de notre colloque. La *modernisation* reste d'ailleurs un mot assez ambigu et variable, dont les sens doivent être estimés sous l'angle des réalités concrètes dans tous les domaines. Choisir quelques thèmes, aspects, perspectives n'est pas à la portée de chacun. De nos jours des études pareilles tirent profit des suggestions offertes par les analystes (sociologues, anthropologues, politologues, historiens y compris) qui cherchent surtout « le troisième monde ». M. F. Smith, E. P. Thomson, G. Frank, S. Amin, I. Wallerstein, parmi d'autres, doivent être mentionnés en passant. Il y a en outre des traditions locales dignes de tout l'intérêt dans chaque pays sud-est européen.

A mon avis, plusieurs thèmes peuvent nous intéresser au cours de ces travaux. Le programme du colloque nous indique déjà une série concernant l'idée même de modernisation : sens, typologie, métamorphoses,

¹ Cf. Edgar Morin, *Pour sortir du vingtième siècle*, Paris, 1981, p. 111.

² P. Chaunu, *L'histoire sérielle : bilan et perspective*, in *Revue historique*, 1970 (2), p. 301.

etc. Elle est traitée aussi comme « dilemme idéologique » au temps de la renaissance nationale jusqu'à la victoire du libéralisme. La théorie des pseudomorphoses a retenu également, à juste titre, l'attention. Sur la même ligne se situe une démarche sur le rapport entre le nationalisme et le modernisme. Il faut mentionner non moins un essai sur les niveaux mentaux dans la constitution roumaine au milieu du XIX^e siècle. Il y a aussi d'autres thèmes dignes de tout l'intérêt, soit qu'il s'agisse des Lumières, du folklore, des franc-maçons, « langues secrètes » etc. Ajoutons encore des aspects complémentaires, comme la transition, les cadences du temps, les modèles socio-politiques, les élites, pour n'en citer que peu d'entre eux seulement afin de suggérer la multitude des perspectives et la complexité du thème (le pluriel y serait peut-être à sa place), un thème inépuisable. C'est bien naturel, car — pour citer Reinhart Koselleck — « la science historique ne peut capter ce qui se transforme sans cesse et les éléments neufs, que si elle a connaissance de la tradition dans laquelle des structures permanentes se trouvent incluses. Celles-ci aussi, il faut les trouver et les analyser si l'on veut transposer les expériences historiques en une science de l'histoire »³. Que pouvons-nous faire, nous-mêmes, en abordant le bon sujet de la modernisation, sinon écouter ce conseil ? Il nous avertit sur la dynamique incessante de l'histoire, qui est d'autant plus valable pour le phénomène en question. Ce conseil nous prévient aussi sur le besoin toujours mal satisfait de la nuance. Il faut la chercher partout, évidemment, mais surtout dans cette partie de l'Europe, si riche en complexités de toutes sortes. A l'heure qui coule, elle traverse un processus de modernisation qui peut tirer profit, sans doute, d'une connaissance plus approfondie de son histoire. Une histoire souvent trouble mais toujours intéressante et « provocatrice » pour ceux qui pensent ou repensent le passé. Faut-il mieux choisir de cette histoire les différences ? Pas de choix. L'histoire doit être étudiée dans toutes ses dimensions. Parfois, elle peut nous conseiller.

Je ne saurais finir mieux ces mots introductifs qu'en évoquant une réflexion de N. Iorga, qui, après de longues et fécondes études sur le même espace, écrivait : « Mais dans ce moment, [c'était en 1940] où tous cherchent un appui, même les plus forts, il est bien de nous rappeler les anciennes bases, ressemblances et collaborations, pour ne pas forger seulement des alliances d'Etat, qui ne relient rien, mais aussi liaisons des peuples, qui pourraient servir nos intérêts communs »⁴. C'est le conseil d'un grand historien, dont l'esprit de solidarité sud-est européenne, tout un programme, anime en général les travaux de l'Institut-organisateur et ce colloque même.

³ Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, 1990, p. 327.

⁴ N. Iorga, *Ce este Sud-Estul European*, București, 1940, p. 14.

LA MODERNISATION ET LE POUVOIR DES INTELLECTUELS

DANIEL BARBU

Il y a, dans le Sud-Est de l'Europe à l'époque moderne, deux grandes voies pour produire le pouvoir : soit le développement naturel et organique, selon lequel un pouvoir croît et se nourrit d'une multiplicité de pouvoirs préalables, liés à la domination sur la terre, au servage, aux rapports de type féodal ; soit une pratique réfléchie du pouvoir qui prend un certain discours pour modèle et les valeurs issues de la Révolution française pour code. Sur le premier chemin, les libertés gardent la forme médiévale du privilège et de la franchise, fuient le discours pour se réfugier derrière les remparts de la coutume ou à l'intérieur du domaine de la vie privée. La deuxième procédure mène à une représentation juridique du pouvoir, pensé en termes de loi et de Liberté. Dans le premier cas, le pouvoir se présente comme une instance de régulation, d'arbitrage, de délimitation, de distribution des interdits et des libertés selon une hiérarchie traditionnelle, tandis que dans le second, les nouveaux procédés du pouvoir fonctionnent non pas à la normalisation mais à la loi, non pas au contrôle de la terre et à la soumission des hommes mais à la volonté de l'Etat.

Les deux voies ne suivent pas toujours des itinéraires différents et conflictuels. Elles se trouvent souvent enchevêtrées, se juxtaposent, se succèdent, se disputent, se chevauchent et s'entrecroisent. Devant le prince qui exerce la justice, le seigneur qui possède le terroir, l'Eglise qui fait taire le savoir, les hommes se constituent en sujets, dans le sens qu'ils sont assujettis, qu'on leur demande d'obéir. Cependant, la Constitution, le droit, les écoles, les institutions et les appareils bureaucratiques ne donnent pas naissance au citoyen, conscient et fier de sa Liberté. L'Etat moderne remplace un système de soumission par un autre, et autrement formulé au niveau du discours politique.

Ainsi, l'Etat roumain, après 1864—1866, n'a pas été un simple instrument manié par les libéraux en vue de leur accession au pouvoir ; il fut, pour le groupe libéral (et les gouvernements inspirés par lui), son mode de manifestation publique, sa manière de se défaire de la dictature de la terre et la forme même de son acceptabilité historique. L'exercice du pouvoir libéral a revêtu l'aspect du droit européen et des institutions étatiques modernes. Ce pouvoir, mis en place en tant que limite tracée aux libertés de souches médiévale, devait donc blanchir son discours et masquer ses mécanismes. Car tout pouvoir n'est supportable qu'en proportion de ce qu'il parvient à dissimuler de lui-même.

Envisager la modernisation à partir de l'Etat, c'était bâtir une analytique du pouvoir en faisant économie des valeurs. C'est alors qu'intervient, dans la culture politique roumaine, le thème de la vérité comme limite tracée au pouvoir.

« Le vice de notre culture est la contre-vérité : contre-vérité dans les aspirations, contre-vérité dans la politique, contre-vérité jusque dans la grammaire, contre-vérité dans toutes les manifestations de l'esprit publique » notait Titu Maiorescu dans son article *Contre la direction d'aujourd'hui dans la culture roumaine*, paru en 1868 dans le journal d'orientation conservatrice *Convorbiri Literare* de Iași.

Pourquoi ce souci de vérité chez le jeune philosophe ? Parce que, croit-il ; « dans la lutte entre la vraie civilisation et une nation résistante, c'est la nation qui est anéantie, et jamais la vérité ». Mais quelle est cette civilisation dont la force de frappe se fonde sur la vérité ? Voilà la réponse : la vérité se manifeste en tant que « lumière triomphante de la culture occidentale ». A la contre-vérité de la culture roumaine, Maiorescu oppose « la nouvelle direction, caractérisée par le sentiment naturel, la vérité et la compréhension des idées que toute l'humanité doit à la civilisation occidentale ».

Qu'en est-il alors de la Constitution, du Parlement, des élections, de la presse, de l'Académie, de l'Université, des écoles, des musées et des autres institutions créés sur le modèle des grands Etats modernes de s'Occident ? Elles seraient des « formes sans contenu », des « prétentions sans fondement », affirme Maiorescu. Les libéraux auraient produit les fruits de la modernité sans en reproduire les raisons profondes, ajoute-t-il.

En fin des comptes, Maiorescu tombe d'accord avec les libéraux : il faut moderniser, il faut faire sienne l'expérience historique de l'Occident, il faut quitter la « barbarie orientale » et franchir le seuil de l'Europe civilisée.

Néanmoins, la question est de savoir qui va diriger ce processus et en toucher le profit.

Les libéraux avaient conçu la modernisation comme une translation, une « naturalisation » des structures étatiques européennes. Leur but : substituer les anciens rapports d'autorité, attachés à la glèbe, par un mécanisme de pouvoir capable de drainer à leur avantage l'économie du pays par l'intermédiaire des appareils de l'Etat.

De fait, Maiorescu se dresse moins contre les libéraux en tant que classe au pouvoir — un pouvoir centré sur les formes, donc sur le seul énoncé de la loi —, que contre la classe politique moderne elle-même, dont l'emprise sur la société est assurée par une bureaucratie interposée et dépersonnalisée.

C'est que la modernité a besoin d'une herméneutique et, par voie de conséquence, d'une catégorie d'interprètes de la vérité. La culture, prône Titu Maiorescu, c'est la politique poursuivie par une stratégie différente du discours, une stratégie qui ferait référence aux valeurs. La culture peut coder le pouvoir, lui imposer ses exigences de vérité, lui servir de système de représentation.

Rien d'étonnant dès lors à ce que, finalement, l'opération d'orthopédie politique entreprise par Maiorescu se contente de nier l'efficacité

productive des « formes », sans pour autant avancer des solutions alternatives, sans même définir et analyser le « contenu ».

Il est néanmoins clair que l'article de 1868 soulève des questions décisives dans la perspective d'une histoire des dispositifs de pouvoir entendue comme critique de la modernité. Il nous contraint, en particulier, à affronter le redoutable problème non tant du rôle de Maiorescu dans la formation de l'esprit public en Roumanie, que de la signification que revêt aujourd'hui cette critique dans le contexte de la transition et de l'euro-optimisme des responsables politiques des pays de l'Est européen. Il y a peut-être quelque avantage à comprendre que l'entreprise du philosophe n'est pas seulement (même si elle l'est aussi) une polémique anti-libérales, mais qu'elle est avant tout une tentative de porter au pouvoir les intellectuels, la classe des interprètes de la vérité, des administrateurs des valeurs.

Le contrôle des valeurs est déjà une option politique et la voie qui conduit les intellectuels tout près du pouvoir.

Dire ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas, s'emparer du domaine des images et des modèles qui est la culture, censurer le discours et les pratiques de la classe politique comme si, en face du pouvoir, il fallait toujours manifester de la réticence, voilà les éléments sur lesquels repose l'autorité publique des intellectuels.

Sans doute, critiquer le pouvoir en place, est-il affirmer son propre pouvoir. Ainsi, les intellectuels peuvent y gagner d'être assurés de leur identité. Que l'expression de cette identité passe par une négation de l'*establishment* politique et une mise en cause de son rapport aux valeurs, c'est ce que Maiorescu vient de nous rappeler.

Pour qu'une classe intellectuelle moderne naquit au sein des sociétés Est-européennes, pour qu'elle reçût son état-civil, il ne fallait pas seulement qu'elle se dégageât du savoir traditionnel. Il s'agissait, surtout, d'aménager un espace de liberté au regard des institutions de l'Etat.

A travers les Universités fondées et subventionnées par lui, l'Etat libéral entendait prendre dès le début en main la formation et la carrière des intellectuels, voir d'une élite « de robe » dont la vocation ne saurait être autre que servir l'Administration dans les bureaux, les écoles ou les tribunaux. Une intellectualité d'Etat donc, soumise, dépendante, instrumentalisée.

Pourtant, à partir de Maiorescu, les intellectuels (du moins une partie d'entre eux) n'ont pas cessé d'avoir de la peine à se situer dans ces cadres étatiques. Ils ont même essayé parfois de faire pièce au pouvoir de l'Etat en dénonçant ce qui le sépare de la société, aussi la mauvaise articulation des institutions au corps social et l'écart entre les appareils de pouvoir et l'esprit de la nation. Non parce qu'ils avaient à proposer autre chose. Ils ne l'ont jamais fait d'ailleurs.

Seulement, « les formes sans contenu » est une formule tellement saisissante qu'on peut la retourner : le pouvoir des intellectuels est un contenu sans formes, la proclamation d'une vérité qui ne s'incarne jamais dans la pratique politique. Ou bien la plagier : le pouvoir des intellectuels sous-tend la distance (variable selon l'époque et le milieu) entre les institutions, toujours décevantes, de l'Etat et une société incapable d'élever la voix par ses propres moyens.

Au demeurant, la mainmise de la classe politique moderne sur la société est assurée par les mécanismes de l'Etat libéral. Les intellectuels, à leur tour, se sont installés dans la culture comme dans un dispositif de pouvoir. En regard des institutions et appareils étatiques ils ont construit un imaginaire social fondé sur la critique du pouvoir, c'est à dire un ensemble de valeurs, modèles et représentations qui proposent une certaine stratégie de la vérité, apte à recueillir et formuler dans le discours les désirs et les insatisfactions de la société.

MODERNISATION : REPÈRES D'UN PROCESSUS HISTORIQUE DANS LE SUD-EST EUROPÉEN (XIX^e—DÉBUT DU XX^e SIÈCLES)

CONSTANTIN IORDAN

La modernisation est un concept qui a acquis une signification surtout après la deuxième guerre mondiale. La littérature historique du problème est très riche, mais nous ne possédons pas encore une définition généralement acceptable. Des synonymies du terme, des équivalences comme *européanisation*, *westernization*, *Zivilisierung*, *industrialisation*, *urbanisation*, *transformations révolutionnaires* ont été avancés. À un autre niveau, on a essayé de délimiter le concept par sa présentation comme une combinaison des phénomènes mentionnés, quoique ceux-ci soient parfois vagues, réclamant des éclaircissements¹. Ce n'est pas moins vrai que certains spécialistes sont partis de la prémisse qu'ils n'opèrent pas avec un concept définissable, mais avec un « processus par lequel les sociétés se sont changées et ont été transformées sous l'impacte de la révolution scientifique et technique [...], affectant tous les aspects de la vie sociale »². De ce point de vue, la modernisation s'impose comme un processus continu dont le début pourrait être identifié, mais dont la fin n'est pas prévisible.

Il y a naturellement une différence entre la modernisation et les changements incessants produits dans l'évolution des sociétés comme résultat de la révolution scientifique et technique.

Le Professeur Val. Al. Georgescu a esquissé une définition possible selon laquelle « la modernisation est un processus global de la vie sociale, un vaste projet de société et de civilisation, inséparable d'une sous-jacente et fondamentale croissance économique »³.

La modernisation est donc un processus qui se rapporte aux niveaux et aux horizons multiples. En fait, les problèmes de la modernisation ont toujours été à l'ordre du jour, devenant souvent un « mythe du progrès ».

La plupart des chercheurs sont d'accord que la modernisation a été un processus dont l'évolution a connu plusieurs phases. La première

¹ Voir : Val. Al. Georgescu, *Le processus de la modernisation. Les XVIII^e—XIX^e siècles dans les sociétés de l'Europe de l'Est*, dans « Reports. XIV International Congress of the Historical Sciences », vol. II, Arno Press, New York, 1977, 1223—1306 ; *idem*, *La Terminologie : Modernisation et Européanisation de l'Empire Ottoman et du Sud—Est de l'Europe à la lumière de l'expérience roumaine*, dans « La Révolution industrielle dans le Sud—Est européen — XIX^e siècle », Sofia, 1977, 113—138 (Rapports présentés au Colloque International de la Commission de l'AIÉ-SEE sur l'histoire sociale et économique, Hambourg, 23—26 mars 1976) ; Peter F. Sugar, *Some Thoughts on the Pre-Condition of Modernization and their Applicability to the European Provinces of the Ottoman Empire*, dans *loc. cit.*, 76—102.

² Voir : Cyril E. Black, Marius B. Jansen, Herbert S. Levine et al., *The Modernization of Japan and Russia*, New York, 1975, 3.

³ Val. Al. Georgescu, *Le processus...*, 1223.

aurait compris le XVII^e—XIX^e siècles lorsque les idées modernes ont acquis d'audience et d'influence, et les peuples se sont convaincus qu'ils peuvent atteindre le niveau de développement de l'Europe occidentale⁴. Les contemporains ont fréquemment médité au retard par rapport à l'Occident accepté comme modèle de civilisation et d'organisation sociale. De cette manière, identifié avec l'Europe, l'Occident est devenu le fondateur et le porteur de la civilisation.

Dans les conditions historiques concrètes du Sud-Est européen de la période envisagée, la modernisation a eu des traits spécifiques, le problème essentiel étant celui de l'évolution d'un processus unitaire dans le cadre d'une société nationale, mais *sans État*. Le Pr Val. Al. Georgescu a pertinemment attiré l'attention sur le fait que la substitution du critère de la société ethnique à celui de la société politique, donc étatique, soulève devant l'analyste des difficultés presque insurmontables. De cette perspective, le même spécialiste signalait un double phénomène de retard : asynchronie ou retard intrinsèque et asynchronisme ou retard par rapport à l'Occident⁵.

Dans le premier cas, on avait en vue que les conditions historiques réelles — dominations étrangères, amputations territoriales, multiples confrontations militaires, repressions des activités insurrectionnelles — n'ont pas permis un développement normal de la région, mais au contraire, un blocage de celui-ci. Il est évident maintenant que l'évolution n'a pas correspondu aux forces réelles et aux virtualités « légitimes » de chaque société de la zone ; les structures médiévales étaient également des freins péremptoirs. Ce sont là les repères du retard intrinsèque, négligés, plus ou moins, par les contemporains modernisateurs désireux de recouvrer le décalage par rapport à l'Occident (le deuxième phénomène du retard). Le problème des « modèles » est d'une grande complexité. La société réceptrice ne peut pas « adopter », elle doit « adapter » ce qu'elle veut introduire⁶.

D'autre part, ce n'est pas un secret que les forces sociales modernisatrices se sont heurtées à des fortes oppositions et, de même, que la modernisation promise a été aussi une occasion de manipulation idéologique du concept et du processus par l'Occident même⁷.

Le Pr Val. Al. Georgescu a fait valoir la portée de la synthèse entre le simple reflet d'imitation acculturisante, le mécanisme mimétique du synchronisme historique, d'une part, et l'action des peuples en voie de développement, d'autre part⁸. De ce point de vue, le critère dominant a été la nation moderne et son État national avec leur fonction novatrice par rapport à l'archaïque société médiévale.

⁴ Cyril E. Black, *Russia and the Modernization of the Balkans*, dans Charles and Barbara JELAVICH (eds.), « The Balkans in Transition. Essays on the Development of Balkan Life and Politics since the Eighteenth Century », Univ. of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, 146 ; cf. L. S. Stavrianos, *The Influence of the West on the Balkans*, dans *loc. cit.*, 184—226.

⁵ Val. Al. Georgescu, *Le processus ...*, 1226.

⁶ Peter F. Sugar, *op. cit.*, 77.

⁷ Voir une étude de cas — la Bulgarie — chez Siméon Damjanov, *Френското икономическо проникване в България, 1878—1914* (La pénétration économique française dans la Bulgarie, 1878—1914), Sofia, 1971.

⁸ Val. Al. Georgescu, *Le processus ...*, 1227.

Par conséquent, la lutte pour l'indépendance et l'unité nationale est devenue un moyen de la modernisation, quoique cette manière d'aborder la question eut engendré des problèmes politiques d'une grande complexité ; pour certains dirigeants de ce combat, l'achèvement des objectifs du programme national⁹ a représenté une fin en soi à laquelle se subordonnaient les plus hautes visées de la modernisation. Cette réalité a provoqué des dissensions entre les leaders intéressés essentiellement au succès de la lutte de libération et ceux voulant mettre en première ligne le développement économique et social. Le fait est évident, par exemple, en Grèce après 1863¹⁰, en Roumanie¹¹, Serbie¹² et Bulgarie¹³ après 1878 ; pour l'Albanie, le problème ne s'est posé que beaucoup plus tard.

Dans son remarquable effort d'élaborer un modèle Sud-Est européen de la modernisation, le Pr Val. Al. Georgescu soulignait que celui-ci fut dominé par l'interaction contradictoire de trois facteurs : a) la position singulière du « malade incurable de l'Europe », écartelé entre l'anarchie autonomiste des féodalités locales et intermédiaires, d'un côté, et les efforts des modernisateurs par lesquels le pouvoir central essayait de faire face à la crise, de l'autre côté¹⁴ ; b) le processus de la formation des nations sud-est européennes qui ne conquérèrent leur indépendance que par des étapes sanglantes de 1804 à 1912/1913 et n'accédèrent à un statut territorial proche de l'actuel que de 1918 à 1923 ; c) la présence semicolonialiste dans le Sud-Est même de l'Autriche (1867 : l'Autriche—Hongrie) qui en 1908 continuait encore son *Drang nach Südosten*¹⁵.

À ce dernier facteur on devrait ajouter la présence de la Russie — l'analyse de son rôle imposant de nombreuses nuances — et des autres grandes puissances dans la zone : le cas de la Grèce, État garanti dès son indépendance, la situation d'après 1856 — la garantie collective, et surtout après 1878, lorsque le « concert européen » détenait formellement la décision quant au statut politique et territorial et aux évolutions conflictuelles.

En ce qui concerne les provinces européennes de l'Empire ottoman, Peter Sugar a dressé un intéressant inventaire des critères dont l'analyse permet la détermination des ouvertures et des limites de la modernisation à ses débuts. Ceux-ci sont les suivants : 1) les circonstances et les changements en cours réclamant des modifications radicales ; 2) la position et l'identité des modernisateurs ; 3) les buts des modernisateurs ; 4) l'identité des détenteurs officiels et non-officiels du pouvoir et leur attitude à l'égard des changements ; 5) les relations entre la capitale et les centres urbains provinciaux ; 6) les rapports entre les villes et leurs

⁹ Voir : Constantin Jordan, *Programmes nationaux—États nationaux. Repères pour une analyse comparative*, dans « RESEE », XX, 1982, 4, 445—450.

¹⁰ Voir : Domna Dontas, *Greece and the Great Powers, 1863—1875*, Thessaloniki, 1966.

¹¹ Traian Lungu, *Viața politică în România la sfârșitul secolului al XIX-lea*, București, 1967.

¹² Michael Boro Petrovich, *A History of Modern Serbia (1804—1918)*, Harcourt Brace Jovanovich, New York and London, 1976, vol. II, 402 et suiv.

¹³ Stojčo Grančarov, *България на прага на двадесето столетие. Политически аспекти* (La Bulgarie au seuil du XX^e siècle. Aspects politiques), Sofia, 1986.

¹⁴ Maria Todorova, *The Europeanisation of the Ruling Elite of the Ottoman Empire during the Period of Reforms*, dans « La Révolution industrielle ... », 103—112.

¹⁵ Val. Al. Georgescu, *Le processus ...*, 1241—1242.

zones limitrophes ! 7) la force et l'identité des éléments anti-réformateurs en dehors de l'appareil étatique ; 8) les modèles de la modernisation et la possibilité de leur introduction *adaptée* dans une société prémoderne ¹⁶.

Pour l'ensemble de la zone, le modèle de la modernisation suggéré par le Pr Val. Al. Georgescu offre des repères particulièrement précieux, un modèle toujours perfectible — l'auteur reconnaît cette possibilité — estimant surtout que les priorités, les accents et les nuances peuvent différer par rapport au but immédiat de l'analyse.

Ainsi, après l'examen des modalités dans lesquelles les sociétés bourgeoises du Sud-Est européen ont mis les problèmes de la modernisation, naturellement, la première question à laquelle il faut trouver une réponse est la suivante : quand peut-on faire référence à l'existence d'une société bourgeoise dans la région et par quel principe a-t-elle été animé par les idéaux de la modernisation ? Le Pr. Georgescu considère que la bourgeoisie a représenté le point faible de la modernisation ¹⁷. Nous partageons partiellement cette appréciation, quoique/ou parce qu'elle paraisse tributaire, du point de vue méthodologique, à la thèse qui identifie la modernisation à l'occidentalisation. Si, initialement, la modernisation apparaissait aux contemporains comme un développement spécifique et original, mais en réalité elle s'intégrait à un processus plus général européen et universel, il n'est pas moins vrai que ces traits autochtones se sont conservés jusqu'aujourd'hui, indifféremment du domaine de la vie sociale.

L'ascension de la bourgeoisie dans la région a été un processus convulsif, mais les éléments novateurs, donc les partisans de la modernisation, se sont filtrés des couches sociales variées, leur rôle étant parfois difficilement à saisir au-delà des progrès de la *cliométrie*.

Il est certain que les nations de la zone en pleine cristallisation, formation et ascension — conquises ou « vasalisées » — ont posé et ont « vécu » le problème de la modernisation dans les termes de la renaissance nationale, de l'accès à une vie libre dans les cadres naturels de leur histoire.

Il est tout aussi évident que le Sud-Est européen modernisé devait appartenir aux peuples de la région qui portaient un message de modernisation. Les sources de ce message étaient le contact stimulateur avec le passé, l'étude de l'histoire ayant un rôle militant essentiel. La tentation historiographique, la cristallisation des langues littéraires, l'étude de la sagesse populaire ont contribué à dessiner les nouvelles exigences de la vie quotidienne soutenues par la plupart des couches supérieures.

Une perspective globale de l'histoire de la modernisation nous oblige également à une analyse nuancée de l'évolution et de la solution de certains problèmes fondamentaux qui pourraient être :

1. la question agraire : la modernisation était impossible sans l'émancipation de la paysannerie et un haut niveau technologique de la production agricole ;

2. l'industrialisation : un processus dont la dépendance du capital et de la technologie occidentale a été une réalité pesante ¹⁸ ;

¹⁶ Peter F. Sugar, *op. cit.*, 79.

¹⁷ Val. Al. Georgescu, *Le processus* ..., 1251.

¹⁸ Voir : Jean Carpentier et François Lebrun (sous la direction de), *Histoire de l'Europe*. Préface de René Rémond. Édition mise à jour en 1992, Paris, Éditions du Seuil, 1992 : chapitre 20, *L'Europe transformée par l'industrie*, 326 et suiv.

3. l'urbanisation : un phénomène complexe enregistrant l'effort de la conquête des villes pluriethniques par la nationalité majoritaire de l'État en train d'organisation, mais aussi la persistance des liaisons avec le milieu rural environnant dont les implications sont connues ou prévisibles¹⁹ ;

4. la diaspore : un rôle notable dans la vie des sociétés de la zone, tant pour la nation originaire que pour les milieux récepteurs, même si certains centres étaient en dehors de l'espace sud-est européen ; de ce point de vue, le territoire roumain a détenu une place marquante.

Dans ce contexte, l'analyse suppose un rapport aux formes de la modernisation politique, institutionnelle, législative, à celles des domaines culturel, scientifique, littéraire et artistique, aux progrès de la mentalité et du mode de vie.

D'autre part, la recherche ne doit pas omettre l'esquisse des réussites relatives de la modernisation dans les territoires dominés par les Habsbourg : l'affirmation culturelle, l'urbanisation multinationale, qui toutefois ne devraient pas être idéalisées, ayant en vue le fait qu'à un certain moment la lutte pour l'émancipation sociale et nationale des peuples opprimés a pris la relève par rapport aux avantages immédiats de la modernisation.

Le cas du Monténégro — avec une modernisation plus lente (leaders ecclésiastiques, vestiges archaïques) ou celui de la société albanaise (des différences confessionnelles, un monde pastoral, domination prolongée) doivent avoir des « dossiers » spéciaux mais intégrés dans l'ensemble du processus avec les précisions de rigueur.

*

En guise de conclusions, observons qu'à la veille de la première guerre mondiale, malgré son niveau modeste, la modernisation était une réalité dans le monde sud-est européen par rapport aux conditions générales de vie du début du XIX^e siècle. Le problème est resté actuel aussi dans la période suivante, les décennies de l'entre-deux-guerres enregistrant des succès dans cette direction, mais également des contestations qui plaidaient pour un autre genre de modernisation.

¹⁹ Voir : Nikolaj Todorov, *La ville balkanique aux XV^e—XIX^e siècles. Développement socio-économique et démographique*, Bucarest, 1980.

ONE OF THE LAST PHANARIOTS OF WALLACHIA

I.IA BRAD-CHISACOF

The title of the present article is not in the least intended to shock and is instead, we think, as fit to its object as possible.

It does not have in view to add to the history of the Phanariot¹ rules in the Romanian Principalities some petty as yet unknown events. It is in fact a fresh reading of the writings of a scholar who witnessed the last decade of Phanariot rule in Wallachia, of which some remarks and unintentional confessions we deemed worth being discussed. They shed some light from what could be called an inner perspective, on what the effects of Greek rule over the Romanian Principalities were. And in the long run they are a meditation of what modernization and the birth of a national state meant, on its effects on a national culture, and of course on some characteristic traits of the Romanian mind.

G. G. Papadopoulos (1805—?) — who was born in Egypt² — had through his birth nothing to do with the Phanariot families who ruled Wallachia and Moldavia mainly in the 18th cent. (Greek princes had nevertheless ruled since the 16th cent. in these countries³.) He was instead assimilated into the Phanariot tradition in more than one way. First, he was a private teacher of one of the Phanariot families, namely the Glica family (Dora d'Istria, the famous writer, was a member of this family and perhaps Papadopoulos' most famous pupil). Since he was an intimate in these cultural circles and close friend to a cornerstone personality of Romanian culture at the turn of the 19th cent., Ion Heliade Rădulescu, he must have become interested in the history of the Phanariots and their impact on the countries they had ruled. Nevertheless, he must have learned his lesson in a bitter and hot atmosphere which was most of the times directed against him. In an article entitled "Antipapadopolu"⁴, he was violently attacked because he had criticized the first dictionary of the Romanian language.

A superior mind, he chose never to polemize against his enemies and preferred to leave for good. He might also have been prompted into

¹ By the term Phanariot we mean the princes who ruled Moldavia and Wallachia between 1709/1716 and 1821. It could designate two more realities namely a) the inhabitants of the Phanar district of Constantinople and b) any member of the ruling class either lay or clergymen in the Balkans in the 18th and the beginning of the 19th centuries (See A. Pippidi, *Phanar, Phanariotes, phanariotisme*, REŞEE 13 (1975) pp. 231—239.

² As we learn from the introduction made by Heliade Rădulescu in "Curierul de ambe sexe" II (1842) p. 384.

³ See M. Cazacu, *L'Eglise orthodoxe entre le renouveau et la tradition: Phanariotes et Anti-Phanariotes* in "Sprachen und Nationen in Balkanraum . . .", Vienna, 1987.

⁴ See Ioan Măiorescu, *Antipapadopolu* in „Foaie pentru minte, inimă și literatură” nr. 11, 12, 13/1843.

doing so by an insufficient knowledge of Romanian, for one wishing to get involved in what had become a national Romanian culture. One may guess this from at least two hints of a mistake in Romanian in a history of the language which he wrote. In it he mentioned a word which he had probably been told existed and derived from the Latin *fons* and he thought it to be **funte*⁵, in fact an aberrant formation for Romanian. Another sign was his giving up a project for a Greek-Latin-Romanian dictionary⁶.

Papadopoulos held from the Phanariot cultural tradition of Wallachia⁷ the deliberate attempt at objectivity alternating nonetheless with inevitable and telling biases. These appear when he deals with the Romanian language⁸. He made a correct description of its history and its dialects as well as of its then contemporary functional styles. He was not in complete agreement with the purifying trend he witnessed in Romanian — “I daresay it is exaggerated”⁹ — but found the same phenomenon in his mother tongue normal. He stated “ainsi la langue grecque, après une vie vagabonde de plusieurs siècles, vient de rentrer dans son antique foyer”¹⁰.

In a report on the state of Romanian education which he wrote for the ruling prince and which remained in manuscript¹¹, Papadopoulos formulated some very interesting appreciations on Romanian literature and its links with Greek culture. The report bears the marks of at least two major factors. One is a conspicuous lack of information as far as Romanian literature is concerned. The other is an equally conspicuous nostalgia for a past when two cultures which had been close to each other either deliberately or fortuitously for almost two centuries became separate. This even caused him some unease when he witnessed it. Hence a certain bitterness and pessimism.

Papadopoulos thought that the initial contact of Romanian literature with the Greek language was beneficial and regretted the inexistence of stable structures for the maintenance of a permanent contact between these two. “The advantages with which it has endowed the national character and literature were uninterrupted, hurried the progress, and bestowed upon literature a reputation which history would never have known in Wallachia, if those who rented the principality had not had even this ephemeral existence, and if the wisdom of the then rulers could encompass the idea of a stable profit...”¹² (the direct and realistic formula of rent for what had been the nominations of the Porte is worth attention). The report goes on: “A radical change could be witnessed ever since, a new direction began in the literature of Wallachia,

⁵ In *Dissertation composée pour l'ouverture de la classe de poésie grecque*, Bucharest, 1840.

⁶ Of which he published a project in “*Curier de ambe sexe*” period IV (1842–44).

⁷ Let us mention at least two important achievements of it, namely D. Photino's history of ancient Dacia, Vienna 1818–1819 and D. Filipides history of Romania, Leipzig, 1816.

⁸ In *Disertație pregătito re la dicșionarul românesc-latinesc și elinesc* in “*Curier de ambe sexe*” p. 31.

⁹ See footnote 5.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ Σκέψεις περί τῆς δημοσίου ἐκπαιδεύσεως εἰς τὴν Βλαχίαν, Bucharest, 1841.

¹² *Ibidem*.

but we are not yet at the beginning of its beginning”¹³. This would put the inception of Romanian literature after the turn of the 18th cent., when the Phanariot rulers were established, which is wrong; while the statement about the starting point of this literature is somehow contemptuous.

Papadopoulos, like Nicholas Mavrochordato¹⁴ deplored a certain instability whose cause, he thought, was due to the lack of historical memories, which could be made up for by the contacts with Greek: “The influence of historical memories on peoples could make a beautiful title for a work . . . The historical influence is infinite and as far as literature is concerned it acquires a specific character which defends it from foreign elements, follows it everywhere and for ever, for the civilized life of peoples is directly linked to the life of literature. When a certain people has reached this level in literature and is deprived of historical influence, he turns back to the infinite cycle of civilization, and heads consequently at a quick pace on already known traces . . . Should France fall back into lack of civilization, the historical memories, the relics of political and literary life would shorten the course of its new civilization . . . Most of the now enlightened peoples deprived of this civilization preceded by a rule or a national example have adopted the classical world belonging to the peoples which have preceded us as far as civilization is concerned, and which themselves had perfect models which lead to the formation of human knowledge . . . No literary epoch has ever existed in Wallachia; before Christ these people had no connection with writing and after the political downfall of the Roman empire, they could hardly keep their name. Roman policy had even fought their nationality; then followed the barbarian epoch, then a period of wanderings which was put an end to at the beginning of the present period. Therefore the lack of this modelling element has maintained the mobility of Wallachian literature and will be in time the cause of needless mobility in Wallachian literature.”¹⁵ The fear Papadopoulos imparted that Romanian culture, because separating from the modern Greek element, will do away with the Greek classical studies, was justified enough, but irrelevant since it never actually did¹⁶. It was in fact a very clever way, in our opinion, to express both contempt towards Romanian literature and regret for the departure of the Greeks.

The report was on education. There is therefore an equally intelligent ending underlying the importance of future national education in doing away with underdevelopment: “. . . one can see that this instability and inequality of whills is one of the causes which have hindered the progress of literature and even worse, have brought up difficulties with which national education could do away.”¹⁷ In fact Papadopoulos is

¹³ Ibidem.

¹⁴ See E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. VI, p. 73.

¹⁵ Σκέψεις . . . p. 7.

¹⁶ See Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Le philhellénisme culturel des roumains in “L'époque phanariote”*, Thessaloniki, 1970.

¹⁷ Σκέψεις . . . p. 8.

correct and invites the educated of the country to cultivate their own language, speak no more foreign languages and set up literary societies¹⁸.

To conclude on this interesting report, let us mention that, had Papadopoulos been familiar with D. Cantemir's works, the Greek fiction *The Anonymous of 1789*¹⁹ and what we think it is its Romanian counterpart *Occisio Gregorii* . . .²⁰, his considerations would have been slightly different.

Let us remember him as a man with characteristic good will towards special relationships between the Romanians and the Greeks, to which he dedicated yet another study²¹, and in which he fully agreed with his close friend Heliade Rădulescu. H. R. had been very eager that Romanian should do away with the traces of modern Greek which it still contained during his own lifetime, but still thought that "these two nations have the right to play for each other the part of sisters on the way to progress"²².

¹⁸ Ibidem.

¹⁹ In C. Dimaras, 'Ο Νεοελληνικός Διαφωτισμός. Athens, 1977.

²⁰ *Occisio Gregorii in Moldavia Vodae tragedice expressa* in LL, VII, 1963.

²¹ "Εκθεσις περί τοῦ Ἑλληνικοῦ ἐκπαιδευτηρίου κατὰ το σχολικόν ἔτος 1858—1859. Προτέτακται λόγος περί τοῦ ἐν Βλαχίας Ἑλληνισμοῦ . . . Athens, 1859.

²² Apud D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières Sibiu*, 1945, pp. 60—61.

EN MARGE DE LA COMMUNICATION DE BILJANA SIKIMIĆ,
*BALKAN SECRET LANGUAGES VS. CONTEMPORARY
ARGOT—THE RUMANIAN CONTRIBUTION*

ELENA SCĂRLĂTOIU

Parmi les unités stylistiques distinctes d'une langue compte aussi l'argot qui fait l'objet des préoccupations — plus ou moins marquées — des linguistes étrangers¹ et roumains².

Défini comme une variante stylistique orale, comme « ensemble ouvert de mots et de constructions frazéologiques pittoresques, en développant des sens des plus inattendus, incompréhensibles pour la plupart des locuteurs en dehors les limites du milieu sociolinguistique restreint où il est véhiculé »³, l'argot caractérise le langage de certains catégories ou groupes socio-professionnels qui, pour des différentes raisons, ne veulent pas être compris par ceux qui n'appartiennent pas à leur monde. Pour donner un exemple, les raisons qui président à l'adoption, par les élèves et les étudiants, d'un langage « chiffré » se trouvent dans le besoin d'« émancipation » sociale, linguistique et biologique⁴ et en général dans un nonconformisme inoffensif. La motivation psychologique de la formation d'un langage « secret » chez ceux qui commettent des délits antisociaux et qui entraînent les rigueurs de la loi est plus profonde : elle tient de l'impératif ressenti comme tel par les marginalisés de la société, par la peur de ne pas être déconspirés dans leurs intentions et actions, afin d'éviter de la sorte la confrontation avec la loi et ses conséquences.

Selon notre avis, la contribution de Biejana Sikimić revêt une double importance : d'une part, elle ajoute une nouvelle page à la recherche stylistique et d'autre part, elle ouvre une nouvelle perspective à l'étude des contacts linguistiques réciproques dans la zone des Balkans.

Sans doute, les contacts linguistiques les plus anciens et de longue durée établis par le peuple roumain avec les peuples voisins sont les contacts avec les Slaves. La contribution de la langue roumaine à l'enrichissement du lexique des langues slaves, en général, et des langues slaves méridionales, en spécial, a été étudiée par les spécialistes roumains et étran-

¹ Cf. A. Dauzat, *Les argots*, Paris, 1956 ; Géo Sandry — Marcel Carrère, *Dictionnaire de l'argot moderne*, Paris, 1957.

² Cf. L. Săinean, *Les sources de l'argot ancien*, Paris, 1920 ; idem, *Le langage parisien au XIX^e siècle*, Paris, 1920 ; I. Iordan, *Stilistica limbii române*, București, 1944, p. 337—376 ; idem, *Linguistica romanică*, București, 1962, p. 366—387 ; D. Gărnulescu, *Imprumuturi românești în argourile sud-slave*, SCL, 1965, 4, p. 531—540

³ Dumitru Irinia, *Structura stilistică a limbii române contemporane*, București, 1986, p. 85.

⁴ Idem, *ibidem*, p. 86.

gers, parmi lesquels comptent aussi ceux de notre Institut⁵. Nous n'insistons pas sur cette question car nous nous écarterions du sujet mais, ce que nous désirons souligner quant à l'argot et à ce qu'il doit au contact linguistique c'est le fait que l'emprunt des mots n'est qu'une des voies d'enrichissement de son vocabulaire sans être en même temps la plus importante. Si nous avons l'intention de hiérarchiser, nous commencerions par la « dérivation » synonymique (un mot connu est remplacé par d'autres qui appartiennent au même domaine onomasiologique : le policier, *polișist* devient en roumain soit *curcan*, soit *scatiu*, soit *sticlete*, les trois dernières dénominations appartenant au domaine de la faune ; en français *la tête*, est dénommée par des mots tels : *cerise*, *pomme*, *poire*, *prune* appartenant au domaine de la flore) ; nous continuerons par l'emploi métaphorique des mots existant dans la langue commune qui reçoivent, par le changement du sens, des significations tout à fait nouvelles : par exemple, en roumain, un mot comme *mănăstire* (monastère) acquit dans le langage des malfaiteurs le sens de « tôle », « prison » ; le mot *ciripitor* (l'indie), le sens de « délateur » et les exemples peuvent continuer.

La dérivation avec des suffixes spéciaux est aussi un procédé d'enrichissement de l'argot, en français surtout (les suffixes *-ance*, *-ince*, *-muche*).

A ces moyens d'enrichissement du vocabulaire argot vient s'ajouter le procédé de l'utilisation, avec les connotations spécifiques aux termes appartenant au langage scientifique moderne, de certains termes archaïques ou dialectaux.

Une autre remarque concerne la durée de la vie des mots en argot. Elle est brève, surtout sous l'aspect du vocabulaire utilisé par ceux qui ignorent les lois, vocabulaire qui change justement à cause de son caractère secret.

Parmi les langues qui ont fourni des éléments aux argots européens, y compris aux argots des Balkans, on ne doit pas oublier, en aucun cas, la langue tzigane.

Enfin, j'oserais proposer une histoire des styles des langues parlées dans la zone des Balkans, y compris de l'argot, même si dans cette zone nous ne trouverions pas les « jobelins » de François Villon.

⁵ Pour la bibliographie du problème, voir : Elena Scărlătoiu, *Emprunts roumains dans le lexique serbo-croate*, RESEE, X, 1972, 1, pp. 95–113 ; eadem, *Romanian lexical elements in Macedonian and Serbo-Croatian*, RESEE, XVII, 1979, 2, p. 383–396 ; eadem, *Les emprunts serbo-croates du lexique roumain*, RESLE, XVIII, 1980, 2, p. 223–232.

UNE COLLABORATION GRÉCO-ROUMAINE. LA PUBLICATION DES ARCHIVES MOUROUZI D'ATHÈNES

LOUKIA DROULIA
(Athènes)

C'est avec grande joie que nous présentons aujourd'hui cette nouvelle publication intitulée « Documents gréco-roumains. Les Archives Mourouzi d'Athènes ». Après une longue élaboration, les Archives Mourouzi conservées dans une collection privée d'Athènes sont actuellement publiées, entrant ainsi au service de la recherche historique. L'intérêt premier qui a présidé à l'approche de ce matériel a été l'étude du mode de formation et de développement d'une famille phanariote. La décision d'élaborer ces documents et le travail même ont conduit à la collaboration des chercheurs du Centre de Recherches Néohelléniques de la Fondation Nationale de la Recherche Scientifique d'Athènes avec leurs collègues de l'Institut d'Histoire Nicolae Iorga de Bucarest, collaboration aux conséquences si positives dans leurs résultats. La diversité du matériel, la multitude des langues des documents, les difficultés paléographiques et, bien sûr, le fait qu'il s'agissait d'une édition gréco-roumaine commune, nous a conduit à la décision de présenter l'ouvrage dans une langue réciproquement compréhensible, le français, le rendant ainsi plus accessible à la communauté internationale également.

D'ailleurs, le contenu de cette édition — un fonds d'archives phanariotes — constitue par sa nature même un objet d'intérêt pour de multiples côtés, en particulier roumain et grec, puisque le monde des Phanariotes, avec sa marche historique souvent ambivalente, a longtemps uni et unit encore étroitement la recherche historique de ces deux pays.

Réception et résistances ; c'est ainsi que l'on pourrait intituler ce trajet historique, c'est-à-dire le processus des adaptations multiples, l'effort de certaines personnes ou familles pour s'insérer successivement à l'intérieur d'ensembles sociaux, à chaque fois différents, et surtout des couches les plus hautes de ceux-ci. Un trajet pas toujours évident puisque les mécanismes d'adaptation ou de soumission présentent chaque fois des problèmes différents. Il est donc clair qu'il est ici question de la fluide réalité de l'histoire, de l'histoire dans l'espace balkanique, sur laquelle se porte présentement notre intérêt.

Même si cela peut, à première vue, paraître paradoxal, ce trajet a comme point de départ la « réception » des nouveaux éléments au sein de ses couches, un phénomène positif qui reflète l'impératif besoin de restructuration, d'organisation politico-économique du nouvel empire et de sa capitale, Constantinople. La politique de colonisation et de repeuplement urbain, surtout celui de la capitale, les mesures adoptées par

l'administration ottomane concernant le commerce — mesures qui visaient à affranchir l'Empire de la tutelle des commerçants étrangers —, l'intégration de l'Eglise orthodoxe dans le système administratif ottoman, résolvant des problèmes nombreux et pressants d'organisation de l'Empire, et apportent des solutions qui permettent la création de situations nouvelles, souvent favorables, aux éléments locaux dynamiques.

Tel est le contexte dans lequel, des groupes sociaux divers commencent à émerger. Ils proviennent de la large région des Balkans et de l'Asie Mineure, jouent un rôle de premier ordre dans le secteur commercial et, grâce aux richesses qu'ils viennent juste d'acquérir, s'affirment — au sein de l'espace unifié de l'empire — en tant que fermiers d'impôts, banquiers et entrepreneurs. Parmi eux et avec le temps, se distingue l'élément grec, qui se concentre de plus en plus dans la capitale. Ces Grecs qui cherchent à devenir plus forts sur le plan économique tendent également à se distinguer au niveau social, ce qui leur permettra d'acquérir ultérieurement une position dirigeante.

Et d'abord dans l'administration de l'Eglise orthodoxe. Connus dans l'histoire sous le nom de Phanariotes, car ils sont progressivement venus habiter aux alentours du Patriarcat qui, dès le début du XVII^e siècle a été transféré dans le quartier du Phanar, ces bourgeois aisés ou membres restants des anciennes familles byzantines se hissent alors de plus en plus à des postes élevés.

Usant de leurs qualités et de leurs ambitions avec habileté, mais également avec une industrieuse persistance — les aspirations mais aussi les motivations peuvent varier — à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, les Grecs du Phanar servent certaines institutions auxquelles l'Etat turc accorde de plus en plus d'importance, leur confiant le rôle de subvenir à ses nouveaux besoins pendant plus d'un siècle. Cependant, même dans le cas où l'insertion sociale ne rencontre pas d'entraves notoires puisque le seul responsable, le souverain ottoman, est réceptif, elle ne se réalise pas au même degré lorsque le Sultan décide de confier à des Grecs ou à des familles hellénisées de Constantinople la responsabilité des gouvernements des Principautés danubiennes. Alors, malgré des conditions qui apparaissent comme favorables, les résistances sont fortes.

Avec le temps les réactions se multiplient. Abolissant les anciens privilèges, les tentatives réformatrices — celles qui visaient à stabiliser le pouvoir princier et à améliorer la vie économique et politique — ont engendré de nombreuses tensions. Les tendances modernistes, dans le sens de l'esprit des Lumières, visant à des changements dans le mode de vie et de pensée, ont provoqué les mêmes réactions. Parallèlement, la lourde imposition que les Princes pratiquaient pour assurer la conservation et la stabilisation de leurs charges, ainsi que les aides accordées à l'Eglise Orthodoxe d'Orient et aux monastères les plus renommés, les efforts systématiques pour s'enrichir et pour acquérir des domaines terriens, alourdissent le fardeau de l'ensemble de la population et contribuent à la naissance d'un fort climat antiphanariote.

Climat qui va plus tard se prolonger quand, après l'explosion de la lutte pour la libération nationale hellénique en 1821, le statut des Grecs du Phanar sera fortement bousculé. Les Phanariotes cherchent alors d'autres voies de survie. Malgré leur comportement ambivalent, grâce

aux qualités et aux avantages qu'ils possédaient (expérience dans la gestion des affaires publiques, culture générale et souvent aisance financière) ils réussissent à surmonter les résistances qu'ils rencontrent pour s'insérer dans les Etats nationaux nouvellement créés au XIX^e siècle, dans l'Europe du Sud-Est. Ainsi, au-delà du rôle primordial et de la participation active de leurs représentants dans la lutte hellénique pour l'Indépendance, ce qui leur accordait en gros d'être tolérés et dans certains cas acceptés de leurs nationaux, ces hétérochtones éclairés, porteurs de la culture classique et du mode de pensée occidental, ont très tôt investi des postes importants dans le cadre politique et social du nouvel Etat hellénique. Dans cette situation nouvelle, ils perdent lentement le rôle d'avant-garde dans lequel ils s'étaient distingués, porteurs des idées rénovatrices des Lumières, premiers acteurs de la régénération nationale.

D'autres Grecs de Constantinople qui continuaient à vivre dans les Principautés danubiennes, ont connu des problèmes identiques. Néanmoins, le trajet historique postérieur des pays roumains et les étrangers, en particulier de ceux qui avaient les capacités et la volonté de souscrire au changement social. On peut dénombrer parmi eux ceux des propriétaires fonciers grecs qui prirent le soin de moderniser les méthodes d'exploitation agricole en réinvestissant leurs gains dans l'agriculture. Alexandre C. Mourouzi appartient à cette catégorie. Il peut être considéré, au milieu du XIX^e siècle, comme un exemple à part en ce qui concerne la taille de sa fortune, son esprit d'organisation, la manière dont il s'est spécialisé dans les cultures intensives et l'élevage, mais aussi sa participation multiple et officiellement reconnue aux affaires publiques.

Le cercle des alternances se ferme, comme nous le voyons, avec la « réception » et l'insertion, avec l'intégration, ce qui en dernière instance conduit à l'anéantissement. En effet, intégrés dans les limites des étroites frontières des Etats nationaux — cela vaut surtout pour la Grèce — les Phanariotes perdent en fait les larges horizons de leurs aspirations et les possibilités de réaliser leur idéal œcuménique. C'est ainsi que l'homme œcuménique d'antan, le voisin, à Constantinople, du Patriarcat Œcuménique pour l'Orthodoxie, le fonctionnaire d'un empire multinational, l'Empire Ottoman, le « despote éclairé » d'ensuite, porteur de la culture occidentale, de la culture classique renouvelée, est obligé de se replier et de s'adapter aux nouvelles réalités néess des mouvements nationaux.

Malgré tout, pendant une période encore assez longue après la fondation des Etats nationaux, Constantinople, Athènes et la Roumanie unifiée fonctionnent comme des vases communicants à l'intérieur desquels les Phanariotes se meuvent et agissent jusqu'à ce qu'ils choisissent le lieu de leur établissement définitif. Cette trajectoire bilatérale s'est poursuivie jusqu'à tard dans le XIX^e siècle. Pour d'autres, la route de la diaspora est apparue comme la meilleure solution. L'œcuménisme, le nationalisme, les intérêts économiques, les alliances matrimoniales et le statut social qu'ils aspirent à conserver, sont autant d'éléments qui conditionnent leur comportement. C'est ainsi que dans les années qui suivent, indépendamment des origines initiales de ces Phanariotes, la formation de leur conscience nationale n'est pas toujours une donnée claire. On pourrait parler d'une « double » identité ou encore d'une identité cosmopolite.

La famille grecque des Mourouzi, originaire du Pont, a suivi un trajet semblable. D'autre part sa promotion sur le plan économique, grâce au commerce des céréales et d'autres denrées destinées à l'approvisionnement de Constantinople, a dû être fortement favorisé par les circonstances. Leur pas suivant, sera de chercher à entrer en relations avec des personnages ou familles bien établis dans la société grecque du Phanar. Comme le montre l'arbre généalogique des Mourouzi, ces aspirations ne tardent pas à se réaliser : à la fin du XVII^e siècle, avec la puissante famille des Mavrocordato. D'autre part, leurs rapports étroits avec le Patriarcat et les princes phanariotes, à la cour desquels ils obtiennent des dignités publiques, vont les aider à s'affirmer du point de vue social, ce qui a pour effet leur nomination aux postes de drogmans de la Flotte et de la Porte et, enfin, aux charges de Princes de Moldavie et de Valachie.

En 1819, le nom des Mourouzi se trouve encore parmi ceux des familles choisies pour les plus hautes charges de l'administration de l'Empire. Il est évident que les membres de cette famille répondent aux prescriptions nécessaires pour occuper ces fonctions. Toutefois, leur carrière, ainsi que leur trajet historique postérieur, a suivi le schéma des changements dont nous avons déjà parlé plus haut. A cette seule différence que la « branche Mourouzi » qui s'installa en Grèce, la descendance d'Alexandre C. Mourouzi, va rapidement s'éteindre, se voir assimilée, et pas seulement parce qu'elle ne comptait pas des descendants mâles.

Le cours des choses a rencontré ici une « résistance » de plus, révélatrice, dirons-nous, des nouvelles mœurs nationalistes qui se sont créées dans le petit et jeune Etat hellénique. Un Etat qui avait besoin de tout son potentiel humain pour fonctionner et donner les résultats attendus et, qui ne pouvait plus accepter l'éventualité de roumanisation de ses citoyens.

Bien que le fonds d'archives ne comporte pas d'informations concrètes sur les origines et la vie de la famille aux premiers siècles de son existence — le nom de la famille apparaît pour la première fois dans une missive de 1789 — il contient les documents nécessaires montrant comment dans le temps se sont transmises les possessions terriennes pour arriver aux mains de la famille Mourouzi. Ici encore le rôle des femmes a été important dans la transmission des biens.

La classification des documents, puis la présentation de leur contenu dans ce volume révèlent la variété des informations qu'il contient et qui viennent confirmer ou compléter le témoignage des riches archives roumaines dans les secteurs de l'économie, de la propriété terrienne, de la planification agricole, de l'histoire politique, de la généalogie, des mentalités, etc., comme le mentionnent les éditeurs dans leur préface. Il pourrait aussi être question d'autres secteurs, tels l'onomatologie, la prosopographie et la démographie qui s'intéresse à la création de cette couche précise avec ses propres modèles de comportement et avec ses propres rapports de parenté.

La recherche sur les archives Mourouzi a été entreprise dans un premier temps par le collaborateur du Centre de Recherches Néohelléniques/FNRS, Florin Marinescu. Il faudrait aussi mentionner la contribution décisive et précieuse, quant à l'aboutissement des travaux, de Georgette Penelea-Filitti, collaboratrice de l'Institut d'Histoire N. Iorga de Bucarest

et de Anna Tabaki, collaboratrice du Centre de Recherches Néohelléniques qui a entrepris avec ardeur le soin de la présentation finale. Les documents se présentent sous forme de régestes avec des introductions des éditeurs ainsi qu'un lexique des principales personnes membres de la famille Mourouzi et de ses parents. Enfin, l'ouvrage est complété par des index de noms propres, de personnes et de lieux, ainsi qu'un lexique de termes roumains avec leur équivalent en grec.

La collaboration de notre Centre avec l'Institut d'Histoire N. Iorga sur des sujets d'intérêt mutuel est le fruit d'un heureux concours de circonstances. Ce travail en commun poursuit d'anciennes interpénétrations culturelles et scientifiques, provenant des liens profonds entre le peuple grec et le peuple roumain qui ont des origines culturelles communes et l'expérience d'une longue coexistence ainsi que de mariages mixtes et d'influences réciproques. Présentant aujourd'hui ce tome avec du matériel historique nouveau et inconnu, nous espérons subvenir aux besoins et aux exigences de la communauté scientifique. Nous espérons également qu'il contribuera à un nouvel effort de coopérations et d'échanges culturels entre la Roumanie et la Grèce.

Enfin, nous voulons exprimer nos vifs remerciements aux collègues de l'Institut d'Histoire N. Iorga pour cette heureuse collaboration et annoncer en même temps que le Secrétariat Général de l'Hellénisme à l'Etranger a bien voulu soutenir financièrement la publication du second volume qui contiendra l'édition diplomatique des documents in extenso, donnant ainsi suite à cette fructueuse collaboration.

FANNY DE LA ROCHEFOUCAULD DANS LA MOLDAVIE DE
MIHAIL STURDZA, EN BESSARABIE ET EN BUCOVINE.
IMPRESSIONS INÉDITES D'UNE COMTESSE

GILLES M. P. A. BARDY
(Marseille)

Le répertoire idéal des voyageurs-auteurs français dans les Pays roumains des siècles passés semblait avoir atteint son stade définitif à la suite des amples travaux de l'universel Nicolae Iorga, et avec les contributions de chercheurs roumains comme Alexandru Sadi-Ionescu, Pompiliu Eliade, Dimitrie Popovici, George Bengescu, Gheorghe Adamescu, Vasile V. Haneş ou George Oprescu, pour ne citer que les plus notables de ceux qui, avant la mise en place du régime communiste, purent travailler sans contraintes politiques, et qui furent en large part à la base des contributions plus récentes évoluant autour de ce thème.

Aussi nous estimons-nous heureux d'avoir pu découvrir un nouveau nom à intégrer à ce club éclectique des écrivains français voyageurs qui connurent ces contrées et les décrivent, club constitué presque en totalité par des hommes : en l'occurrence celui d'une femme, Fanny de La Rochefoucauld, qui vient ainsi s'associer enfin aux noms injustement obscurs d'Adèle Hommaire de Hell, d'Anne-Gabrielle de Cisternes de Courtiras ou encore de leur tardive collègue Hélène Pittard.

La comtesse de Montault, née Fanny de La Rochefoucauld, nous a en effet laissé un journal de voyage manuscrit en français, resté ignoré jusqu'à la découverte que nous en avons faite à Paris en février 1989.

Dans le cadre du colloque international *Romanité et Roumanité*, organisé à la Sorbonne en avril 1991 et dont l'initiateur éclairé a été le Professeur Alvaro Rocchetti, nous avons eu le plaisir de présenter une première communication sur ce sujet¹, qui prenait surtout en compte la partie du journal relative au Banat et à la Valachie. Nous y expliquions également les raisons qui nous font catégoriquement attribuer ce journal anonyme à cette collatérale du célèbre auteur des *Maximes*. Nous y insistions aussi sur le fait que la comtesse le rédigea en tant que participante, tout à fait inconnue jusqu'à la découverte du manuscrit, au célèbre voyage scientifique que dirigea en 1837 le comte Anatole de Démidoff et auquel participèrent tout un groupe de savants français.

Les aspects quotidiens et exotiques du voyage furent relatés dans des ouvrages et articles signés pour la plupart par Démidoff, et dont le

¹ Bardy Gilles M. P. A., *Une voyageuse française inconnue, dans les Pays roumains de 1837. D'après un manuscrit inédit*, in „Actes du colloque « Romanité et Roumanité », Paris, Sorbonne, 1991.

plus connu reste sans doute le volume intitulé *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie*², volume qui circula aussi dans les Pays roumains, dont le prince-régnant Mihail Sturdza reçut l'*Esquisse* dès 1838³, et dont Mihail Kogălniceanu jugea utile de traduire d'amples passages dans les colonnes de « Dacia literară » aussitôt après sa parution en 1840⁴.

Mis à part quelques rares décalages non significatifs, les faits retracés dans le manuscrit Fanny de La Rochefoucauld, intitulé par elle-même *Journal d'un voyage commencé le 14 juin 1837*⁵, coïncident parfaitement aux phases du périple jusqu'à Odessa décrit par Démidoff et à ce qui nous est resté du journal du dessinateur de l'expédition, le peintre et lithographe Auguste Raffet.⁶

Raffet et, plus encore, Démidoff, apparaissent maintes fois sous la plume de la comtesse. En revanche, chose de prime abord surprenante et sur laquelle nous reviendrons, aucune mention de Fanny n'est faite par aucun des deux. Parallèlement, l'existence de notre auteur n'apparaît où que ce soit dans les textes de l'époque relatifs à l'expédition. A une exception près cependant, et c'est un périodique roumain qui nous la fournit incidemment. Dans son numéro 20 du 7 juillet 1837 ancien style, le « Cantor de avis și comers » de Bucarest présentait en effet en ces termes le passage des voyageurs : « le 29 juin sont arrivés dans la capitale de Bucarest le comte Dimidov, de Paris, accompagné d'une comtesse, d'un vicomte, d'un général italien, d'un colonel, d'un docteur, d'un secrétaire, d'un ingénieur, d'un botaniste, d'un peintre, d'un premier et d'un deuxième secrétaire, d'un caissier et d'autres serviteurs nécessaires »⁷. L'existence de cette mention d'une anonyme comtesse n'avait été relevée jusqu'ici, à ce que nous sachions, que par Cătălina Velculescu⁸ qui, au reste,

² *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie, exécuté en 1837 par Mr. Anatole de Démidoff*. Edition illustrée de Soixante-quatre dessins par Raffet. Dédié à S. M. Nicolas Ier, Empereur de toutes les Russies, Paris, Ernest Bourdin, MDCCCXI. (D'autres éditions, dont plusieurs en diverses langues.)

³ Sur l'échange de correspondance à ce sujet entre Démidoff et le prince-régnant, cf. *Documente privitoare la Istoria Românilor. Urmare la colectiunea lui Eudoxiu de Hurmuzaki*, Bucuresci, Supplement I, Volumul V, 1894, pp. 649 (doc. CCCX) et 655—656 (doc. CCCXVIII) : Le titre de l'ouvrage était *Esquisses d'un voyage dans la Russie méridionale et la Crimée*, Paris, Rousseu, Houdille, 1838.

⁴ « Dacia literară », Iași, 1840, nos 3—4, pp. 140—196 et nr. 5—6, pp. 468—443.

⁵ 118 ff. de 22,5 × 18 cm., reliés, dorés sur tranches ; couverture muette d'époque, rigide, anthracite ; dos à faux nerf ; fermoir en 3 éléments, avec serrure, décoré (motifs végétaux et scène de chasse). Le tout, en parfait état, a 23 × 19,5 × 2,5 cm. Seuls les 76 premiers ff. sont utilisés. Chacune des 152 p. a 20 lignes en moyenne, de la même main (encre noire, plume moyenne ; écriture rapide, inclinée à droite, volontaire ; lecture souvent difficile). Deux aquarelles : habitant de Schela (f. 15 r.) et musicien de Cerneți (f. 16 r.).

⁶ La plupart des notes prises par Raffet au cours de ce voyage ont disparu. Une faible partie en a néanmoins été conservée et éditée par son fils Auguste Raffet sous le titre *Année 1837. Voyage en Russie. Itinéraire de Paris à Taman*, in *Notes et croquis de Raffet mis en ordre et publiés par Auguste Raffet*, de la Bibliothèque Nationale, avec deux-cent-cinquante-sept dessins inédits, gravés en relief par Amand-Durand, Paris, Amand-Durand... /Wien, C. J. Wawra, 1878.

⁷ « Cantor de avis și comers », București, miercuri 7 iulie 1837, n° 20, pp. 77—78 (nous soulignons). (Notre trad.)

⁸ *Între scriere și oralitate*, București, Ed. Minerva, 1988, p. 153.

sans motif pour s'y attarder, n'y insistait en rien. Et sans doute la comtesse aurait-elle longtemps conservé son mystère si l'examen du manuscrit — et des informations contenues dans quelques lettres inédites d'Elisabeth Suchtelen adressées en août 1837 à Alexandru Dimitrie Ghica⁹ — ne nous eût conduit à établir avec certitude une unicité de personne entre elle-même, l'auteur et Fanny de La Rochefoucauld.

Les renseignements sont peu nombreux sur cette femme morte dans la fleur de l'âge et dont on ne connaît d'ailleurs aucun autre écrit. L'on sait cependant qu'elle naquit à Paris le 29 novembre 1807. Elle était la fille de François de La Rochefoucauld (1765—1848) et de Marie de Tott, et fut élevée à La Roche-Guyon, petite localité en aval de Paris, et dans la capitale. Intelligente, instruite, d'une beauté remarquable, il y avait aussi en elle de l'aventurière et elle eut une vie assez mouvementée, que ne put endiguer son mariage avec Armand-Alexis, fils du marquis Armand de Montault, comte d'Empire, célébré le 25 février 1828. Son attrait pour les mondanités, les fêtes, les représentations théâtrales, lui fit aussi connaître de près le milieu des acteurs et elle eut même une liaison avec le célèbre Guyon. Sa relation avec Anatole de Démidoff dura plusieurs années, et le comte, qui devait épouser en 1841 la princesse Mathilde, se vit intimé à plusieurs reprises par le père de celle-ci, l'ex-roi Jérôme Bonaparte, de rompre auparavant sa liaison avec la comtesse. Cette rupture n'advint finalement que lorsque le comte apprit la teneur des liens qu'elle avait noués avec Guyon. Fanny mourut à Paris le 19 novembre 1848 et fut enterrée dans le carré des La Rochefoucauld, au cimetière de La Roche-Guyon, où son tombeau existe toujours. Quant au comte Armand-Alexis, il lui survécut jusqu'en 1891.

Il faut donc voir, dans le silence de Raffet et de Démidoff sur la présence de Fanny au sein de l'expédition de 1837, une simple volonté de discrétion de leur part, en un temps où une femme, qui plus est mariée, ne pouvait encore se permettre de braver ouvertement les convenances.

C'est pourtant ce que fit notre auteur, qui, certes protégée par un relatif incognito, s'engagea depuis Paris, le 14 juin 1837, vers les routes de l'Est.

Nous nous intéresserons à présent à la partie de son périple qui, de Bucarest, la conduisit jusqu'en Moldavie et en Bessarabie, puis, après un long séjour à Odessa, en Bucovine.

Remarquons dès l'abord que le nombre de pages dévolues à ces contrées est bien inférieur à celui des pages consacrées au Banat et à la Valachie¹⁰. De plus, si, à Bucarest, Fanny avait connu la haute société valaque, avait eu des contacts avec le prince-régnant, son frère Mihai Ghica, les familles Cantacuzino, Filipescu, Grammont et Uxküll, et s'était liée d'amitié avec Catinca Faca, en Moldavie il en ira bien différemment et elle n'y rencontrera guère le beau monde. En outre, elle y sera malade, et tout cela la conduira à réduire considérablement les informations qu'elle eût pu nous fournir. D'où une certaine déception lorsque nous la lisons.

⁹ Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Bucarest, Secția de Manuscrise, Fondul Alexandru Ghica V. V., cotes s 2 (235)/CLXXVI et S 2 (236)/GLXXVI. Cf. aussi BARDY, art. cit.

¹⁰ L'auteur consacre l'équivalent de 14 pages environ à ces trois contrées.

Son trajet depuis Bucarest vers la frontière moldave commence à une période où s'amoncellent dans les journaux roumains de l'époque des nouvelles de graves intempéries, de noyades, d'inondations¹¹. Et nous en trouvons un écho humide et désolant dans ses premières descriptions, quelque peu irritées, de l'état des lieux traversés, descriptions qu'elle ne trouve le répit de rédiger qu'une fois parvenue dans la petite localité de Sculeni, depuis 1812 frontière moldo-russe sur le Prut. Là, en date du 22 juillet 1837, elle note : « Depuis mon départ de Bucarest le 17 matin, notre voyage fut pénible et difficile. Les routes, ou plutôt le pays, horribles, car de chemin il n'y en a pas. On traverse, avec douze chevaux attelés à une voiture ordinaire, des plaines immenses et submergées, tantôt enfonçant dans des bourbiers affreux et les chevaux menaçant de vous y laisser s'ils n'étaient excités par les cris des postillons qui les frappent à coups redoublés. Souvent les cordes mal attachées qui retiennent les chevaux cassent, et alors vous en voyez partir huit ou dix qui vont toujours, ne se doutant pas qu'ils vous laissent dans l'embarras »¹².

Mais, outre les fondrières et le mauvais état des routes, le plus dangereux du voyage, selon l'auteur, se révèle au passage de quelques cours d'eau gonflés par la persistance des pluies, et où les ponts manquaient souvent. « Plusieurs rivières et torrents, larges et profonds, se passent dans un gué. Là on court de véritables dangers car, les orages rendant le courant plus rapide, on risque d'être renversé au passage »¹³.

C'est en tout cas vers Buzău, où ils arriveront, comme s'en souvient Démidoff, « au milieu du fracas du tonnerre et sous les flots d'une épaisse averse »¹⁴, qu'aura lieu leur plus inquiétante expérience de traversée des gués. Parmi ceux-ci, note Fanny, « les plus aventureux sont à Buséo où l'un des torrents étant encaissé profondément devient fort pénible à remonter pour les chevaux en général faibles et mal harnachés »¹⁵. Et elle rend grâce aux « Cosaques » qui les accompagnaient — Démidoff les désigne plus justement sous le nom de « dorobantz »¹⁶ — pour leur aide décisive : « une escorte de Cosaques renouvelée depuis Bucarest nous fut fort utile et grâce à elle nous nous tirâmes d'affaire »¹⁷. Cette péripétie fut immortalisée par Raffet en quelques esquisses et une splendide et vive lithographie intitulée « Passage du Bouzéo (Valachie) 17 juillet 1837 »¹⁸.

Quant à la comtesse, elle en profite pour brosser un rapide portrait de ces bénéfiques « Cosaques » : ils ont, remarque-t-elle, « un type tout particulier, la figure intelligente, le corps actif », ce qui ne l'empêche pas de juger leur « tenue sale et bizarre ». « Ils montent, ajoute-t-elle enfin,

¹¹ Cf., par exemple, et notamment, « Cantor de avis și comers », de Bucarest, et « Albina Romnească. Gazetă politică și literară », de Iași, de juillet et août 1837, *passim*.

¹² F. 23 r.-v.

¹³ Ff. 23 v.-24 r.

¹⁴ Démidoff, *Voyage* ... cit., p. 148.

¹⁵ F. 24 r.

¹⁶ Démidoff, *op. cit.*, p. 147.

¹⁷ F. 24 r.

¹⁸ Signée « Raffet, 1839 », in Démidoff, *Voyage dans la Russie méridionale* ... Dessiné d'après nature et Lithographié par Raffet. Imprimé par Auguste Bry, Paris, Gihaut frères Éditeurs, 1839, 2ème livraison.

de petits chevaux grêles, mais nerveux, qui sont ardents et dont la solidité musculaire convient au pays où on les emploie »¹⁹.

Fanny ne donne pas d'autre détail sur la poursuite de leur trajet vers Iași à travers « les abîmes fangeux de la plaine »²⁰ décrits par Démidoff et se contente de noter, sans rien dire de leur passage à Rîmnicu—Sărat, à Focșani et à Birlad²¹, que, « après bien des peurs et des fatigues de toutes espèces, nous sommes arrivés à Iassy, capitale de la Moldavie ».

Nous savons que les voyageurs s'installèrent dans un hôtel de l'endroit, l'*Hôtel de Saint-Petersbourg*. Mais là, les critères du luxe et même de la propreté, pour une comtesse habituée aux aristocratiques lieux de cure de Baden²², ne coïncident aucunement avec les siens et son séjour est loin de l'enchanter. Une fois arrivée, « j'ai été malade, se plaint-elle, d'un violent accès de fièvre causé par un refroidissement et les fatigues de mon dernier voyage de Valachie en Moldavie ». Et elle ajoute : « je ne sortis donc pas de mon auberge, qui était exécrable »²³.

Aussi ne nous étonnerons-nous pas si sa description de la Moldavie et de sa capitale, faite surtout par référence à ce qu'elle avait connu de la Valachie, tient en quelques lignes. Du moins ont-elles le mérite d'aller à l'essentiel. « Ce pays, remarque-t-elle, diffère de la Valachie en ce qu'il est plus montueux et plus boisé. Sa superficie est infiniment moins étendue, mais sa population est en proportion bien plus considérable. Le mode de gouvernement est le même, électif et constitutionnel. »²⁴. Et ce qu'elle retiendra comme caractéristique de la capitale moldave, où elle ne séjournera, il est vrai, qu'environ deux jours²⁵, se limite au fait que « la ville de Yassy est assez froide et toute peuplée de Juifs expulsés de la Russie où on les force de servir, ce qui leur convient fort peu »²⁶.

Quant à son jugement sur le prince-régnant, Mihail Sturdza, il témoigne d'une indifférence qui contraste d'autant plus fortement avec la sympathique description qu'elle avait pu faire précédemment d'Alexandru Dimitrie Ghica. « L'hospoder, le Prince Stourza y est peu aimé. Je ne l'ai fait qu'entrevoir dans une visite qu'il fit à M. Démidoff, à laquelle je n'assistai pas »²⁷.

On peut noter à ce propos que Démidoff, de même, sera, certes poliment, fort réservé dans sa relation des entrevues qu'il eut avec le prince. Et cette réserve, probablement réciproque, se révèle aussi à travers l'absence, dans la presse moldave, d'information réelle sur les contacts de Mihail Sturdza avec les membres de l'expédition. A Iași, « Albina Romînească » se bornera d'ailleurs à annoncer, en première page cependant, en date du 11/23 juillet 1837, que le comte « vient de passer par notre ville ». Puis, après avoir nommé quelques-uns des principaux participants au voyage : « M. de Dimidoff et les savans français ont visité l'Académie, notre Musée

¹⁹ F. 24 r.

²⁰ Démidoff, *Voyage . . . cit.*, 1840, p. 148.

²¹ *Ibid.*, pp. 148—196 (*passim*).

²² Ff. 3 v., 5 r.-v.

²³ Ff. 24 v.-25 r.

²⁴ F. 24 v.

²⁵ Fanny arriva à Iași au cours de la journée du 19 juillet 1837 et en repartit le 21 à l'aube.

²⁶ F. 24 v.

²⁷ *Ibid.*

d'Histoire naturelle et ont témoigné leur satisfaction pour l'ordre qu'ile y ont trouvé, et pour plusieurs objets intéressans que cet établissement contient. »²⁸.

Quoi qu'il en soit, ce que notre comtesse fut amenée à connaître finalement le mieux de la région moldave, ce fut, le jour même de leur départ de Iași, le 21 juillet, l'insipide et ennuyeux village de Sculeni, où elle dut se plier, avec tout le groupe, aux règles inexorables régissant les quarantaines.

On sait que, le plus souvent, dans les années 1830—1840, la durée d'observation des voyageurs pour le passage du Prut était d'un minimum de trois semaines en cas de risques élevés de contagion, de deux semaines en temps de risques plus réduits, et de sept jours en temps d'accalmie, réduits parfois à quatre jours pour les marchands²⁹.

Lorsque Fanny voudra passer au-delà de la frontière moldave, il lui faudra subir une quarantaine de quatorze jours, période durant laquelle quelques réflexions jetées dans son journal lui tiendront lieu d'activité.

A vrai dire, elle s'occupera surtout de broser le portrait quotidien, libéré de tout protocole, de certains des plus notables de ses compagnons. « Comme ma vie pendant ces *quatorze jours* va être selon toute apparence aussi dénuée d'événements que d'intérêt, annonce-t-elle, j'emploierai ce temps à tracer quelques observations sur les personnes réunies à moi pendant une partie de ce voyage : je les classerai par rang d'âge, du moins autant que je puis estimer celui de chacun d'eux. »³⁰. Et l'auteur consacrera, à dater du 24 juillet, plusieurs pages à passer en revue le « Colonel S. », Huot, Léveillé, Raffet, Sainson, Rousseau, Pochez, Du Ponceau et La Roche-Pouchin.

Il n'entre pas dans notre intention de nous y attarder ici. Relevons cependant au passage la clairvoyance de l'auteur sur le futur de Raffet, « jeune homme qui a un avenir de succès par son talent facile et consciencieux », et sa confirmation involontaire du fait qu'Anatole de Démidoff ne prit qu'une simple part à la rédaction du volume à succès qu'il signa seul, puisqu'elle présente Sainson comme l'unique « rédacteur du journal de voyage et dessinateur en second »³¹.

Dès son arrivée à *Skulani* (Sculeni), Fanny ne cache pas sa perplexité devant des formalités sanitaires qui lui paraîtront, à tort, quelque peu absurdes. Et elle nous livre aussi une rapide description désabusée de ce lazaret, qui lui paraît d'autant plus inhospitalier qu'elle appréhende le long séjour inactif de captive volontaire qu'elle va y passer.

Le lendemain de son arrivée à la quarantaine, elle y note, en date du 22 juillet 1837 : « Hier seulement, 21, nous nous acheminâmes [depuis Iași — n.n.] vers cette quarantaine où il nous faut rester prisonniers dans diffé

²⁸ • Albina Românească, gazetă politică și literară • (Abeille moldave, gazette politique et littéraire), Jassy, 11/23 juillet 1837, Lșit, 11 iulie 1837, n° 54, p. 233. • Albina • incluait aussi, comme on le sait, des textes en français. C'est le cas ici.

²⁹ Ces informations, dans divers périodiques de l'époque, dont : • Albina românească •, Iași, 1830, p. 423 ; 1831, pp. 149, 161—162 ; 1837, p. 89 ; 1840, p. 143 ; 1841, p. 297 ; • Buletin. Foac oficială •, Iași, 1833, pp. 1—5, 160—161 ; 1845, pp. 29—30 ; 1848, p. 225 ; • Buletin. Gazetă administrativă •, București, 1833, pp. 273—274 ; 1834, p. 165 bis ; 1840, p. 110.

³⁰ F. 25 v. Le soulignement est de l'auteur.

³¹ F. 28 r. -v.

rentes chaumières misérables, sans moyen de promenade autre que dans une cour de collège. Et nous devons séjourner ici quatorze jours ! »³².

Le lendemain de leur installation, dès l'aube, le personnel de la quarantaine s'occupe à sa manière de l'état des voyageurs, et, relate-t-elle comme indisposée : « À mon réveil on m'a fait prêter serment sur une bible écrite en russe comme quoi je n'avais traversé aucun pays pestiféré. Étrange contresens puisque le gouvernement ne peut établir ces mesures sanitaires que dans le cas où on serait exposé à propager la maladie. Mais ici ce sont des agents qui n'agissent que d'après des ordres supérieurs, et à Petersbourg on ne juge qu'à travers l'effroi du fléau sans considérer si les mesures sont conséquentes ou non. Et les voyageurs en sont les victimes. »³³.

Sur les conditions de leur existence à Sculeni, sur « les misères et les ennuis de cette captivité si triste » dont parlera Démidoff³⁴, Fanny ne s'attardera pas. Elle notera cependant, au neuvième jour de sa réclusion, en date du 30 juillet : « Toujours même uniformité. Chacun conserve ses allures. Les puces mêmes les leurs. Elles sont méchantes et cruelles. Nous en sommes dévorés.

Je tâche de m'occuper le mieux possible, et les heures passent parce qu'elles ne s'arrêtent jamais. »³⁵.

Mais sa délivrance approchait et, quatre jours plus tard, notre comtesse allait pouvoir s'enfoncer, au galop dangereux des chevaux, sur les chemins de la Bessarabie, en direction de la jeune Odessa. Le 5 août, déjà installée dans cette capitale de la Nouvelle-Russie, où elle allait demeurer près de deux mois³⁶, elle y écrivait, avec soulagement : « Enfin me voici au but de cet immense voyage, et grâce à Dieu m'y voici saine et sauve. Ce n'est certes pas sans peine et sans tribulations de tous genres.

Le 3 < août > nous avons quitté la quarantaine de Skulani à huit heures du matin, heureux de retrouver la liberté et de laisser derrière nous un séjour pénible et sans aucune compensation dans ses désagréments de toutes espèces. »³⁷.

En Bessarabie, comme il en avait été en Valachie, la comtesse n'appréciera guère le train que l'on fait mener aux équipages. Et elle en profite pour en esquisser une description : « À peine avions-nous relayé une première fois, que des chevaux de la voiture dans laquelle j'étais avec Christine³⁸ se sont emportés et m'ont causé une vive frayeur. Aucun accident n'est arrivé ni aux personnes qui étaient avec moi ni à moi-même.

Le genre d'attelage a été la cause de cet incident. On avait mis huit chevaux à la voiture : quatre de front, menés par un cocher, puis 4 autres, par deux, conduits par un postillon. Le cocher n'ayant pas de siège pour s'asseoir se perche sur les coffres de devant et, une fois perdant son aplomb, il n'a aucune force pour retenir ses chevaux. C'est ce qui est arrivé à celui-ci, qui, perdant la tête, lâcha les rênes et se mit simplement à crier en déses-

³² F. 25 r.

³³ F. 25 r.-v.

³⁴ Démidoff, *op. cit.*, 1840, p. 252.

³⁵ F. 31 v.

³⁶ Arrivée à Odessa le 5 août 1837, Fanny en repartit le 26 septembre.

³⁷ Ff. 31 v.-32 r.

³⁸ Ce personnage n'apparaît nulle part ailleurs dans tout le ms. Il ne figure ni chez Démidoff ni chez Raffet. S'agissait-il d'une servante de Fanny ?..

péré. Les chevaux hors d'haleine s'arrêtèrent dans les hautes bruyères qui bordaient le chemin. »³⁹. Aussi leur trajet vers Chişinău pourra-t-il se poursuivre, en partie sous la pluie : « Un orage violent succéda à cette alerte et la journée [du 3 août — n.n.] se passa agitée par la crainte de malheurs qui, heureusement, ne se réalisèrent pas »⁴⁰.

De la capitale de la Bessarabie, Fanny ne connaît alors que le palais du gouverneur, où tout le groupe arrivera à une heure avancée de la nuit pour en repartir presque aussitôt après un bref repos. « A minuit, écrit-elle, nous nous arrêtasmes à Kissenoff, chez le vice-gouverneur de cette ville. Peu d'heures après, nous quittâmes ce lieu hospitalier, et, à 4 heures du matin, nous étions de nouveau dans ces affreux chemins qui sont, en Bessarabie et dans ce gouvernement, aussi mauvais que dans la Valachie et la Moldavie. Toute la journée [du 4 août — n.n.] a été passée en voiture sans nous arrêter et encore ne sommes-nous arrivés ici [à Odessa — n. n.] qu'à trois heures du matin, ce qui a fait 23 heures de route.

Nous sommes descendus à l'Hôtel de Richelieu, même rue. Cette maison a une belle apparence et, d'ailleurs, après des fatigues et de longues privations comme celles que l'on a à supporter dans un semblable voyage, tout gagne de sa valeur et une simple maison semble un palais.

Des fenêtres de l'appartement, on aperçoit la Mer Noire comme une nappe bleue d'azur bordée de falaises. »⁴¹.

Il n'est pas dans notre propos de relater le long séjour de la comtesse à Odessa, où elle aura de nombreux contacts avec l'aristocratie de la région⁴².

Il ne nous paraît cependant pas inutile de reproduire ici le bref résumé qu'elle y rédigea, daté également du 5 août, sur ce que représentent pour elle la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie, et ce, malgré le caractère superficiel et trop parcellaire de plusieurs de ses réflexions. Du moins a-t-il l'avantage de nous renseigner sur la façon dont une aristocrate française convenablement cultivée pouvait saisir l'état de ces régions et de leurs habitants. Et on lui pardonnera ses quelques approximations.

« Ce pays, juge-t-elle à propos de la Valachie, est semblable à un convalescent. Il sort de crises terribles. Sous la domination des Turcs, < il fut > opprimé longtemps. Il ne fut séparé de cette nation qu'en 1829, époque à laquelle la nation russe intervint dans ses affaires et, par un traité avec les Turcs le rendit indépendant quoique, au fond, obligé à regarder la Russie comme une protectrice et peut-être, dans l'occasion, sa maîtresse.

De cet état continu de révolutions et de divisions intestines pendant lesquelles la barbarie des Turcs s'exerça de la manière la plus atroce, il en résulta une nation appauvrie, décimée, dont le caractère, habitué à la crainte de ses ennemis naturels, n'a plus de force que par la ruse ; une pauvreté qui ne fait qu'accroître ses dispositions à la malpropreté et engendrer des maladies rebutantes ; enfin, un découragement général

³⁹ F. 32 r.-v.

⁴⁰ F. 32 v.

⁴¹ Ff. 32 v.-33 v.

⁴² Les lignes concernant son séjour à Odessa et celles rédigées dans cette ville occupent les ff. 31 v. à 55 r.

qui lui ôte l'énergie nécessaire pour cultiver des plaines immenses dont la terre ne demande qu'à produire.

La population n'est pas en proportion de la grandeur des terrains. On s'occupe de colonisations étrangères : c'est le seul moyen de donner une consistance à ce pays. »⁴³. Mais, sur ce dernier point, notre comtesse eut-elle admis avec autant de désinvolture cette même perspective pour sa France natale? . .

Après avoir défini la personne et le caractère du prince-régnant valaque⁴⁴, notre auteur passe à une fugace présentation de la Moldavie : « La Moldavie est à peu près le même pays. Seulement, la portion qui avoisine Jassy est montueuse et boisée. Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit de ce pays que je n'ai fait que traverser et dans lequel j'ai été souffrante.

D'ailleurs, son histoire est entièrement liée à celle de la Valachie. »⁴⁵.

Quant à la Bessarabie, elle la décrira plus brièvement encore : « Cette province fait partie de la Russie méridionale. D'immenses steppes ne se changent en champs cultivés qu'aux approches de la ville d'Odessa »⁴⁶.

Après son long séjour dans cette capitale provinciale de l'Empire, Fanny de la Rochefoucauld devra retraverser la Bessarabie pour s'en retourner vers Vienne et, de là, vers la France. Et son second parcours rapide de cette région l'amènera à en consigner quelques détails, peu engageants, sur son journal.

C'est à Vienne même qu'elle les rédigera, en date du 9 octobre : « Il y a une distance de plus de quatre cents lieues entre les lignes qui précèdent et celles-ci. C'est que nous sommes partis d'Odessa avec la résolution de ne nous arrêter qu'ici, et que le voyage a été en effet si rapide que j'aurais eu impossibilité à écrire la plus petite observation.

D'Odessa à Kichenoff⁴⁷, le chemin n'était pas nouveau pour moi, puisque c'était celui que j'avais pris pour arriver dans la capitale de la Russie du Midi.

Là, à Kissenoff, nous fûmes horriblement mal, dans une mauvaise baraque où je dormis peu d'instant, étendue sur un affreux grabat. »⁴⁸.

L'atmosphère confinée de l'endroit, conjuguée à la fatigue de la route, y ont enfin raison de sa résistance, et, du récit qu'elle en fait, nous retiendrons surtout ses quelques éléments de description de l'état d'une modeste habitation de la grosse bourgade. « Renfermée dans une petite chambre, se plaint-elle, dans une vieille odeur de fumée de tabac, de crasse, enfin de tout ce qu'il y a de plus repoussant joint aux vapeurs d'une chandelle qui brûlait pendant mon sommeil en rendant l'atmosphère épaisse et méphitique, je m'éveillai oppressée, me sentant très mal à mon aise. Je voulus aller respirer l'air du matin et comme, ouvrant ma porte, je fis quelques pas sur une petite galerie extérieure de bois, je sentis mon mal augmenter. Je voulus appeler un de ceux qui dormaient là dans cette

⁴³ Ff. 31 r.-v.

⁴⁴ Nous avons reproduit le passage concernant Alexandru Dimitric Ghica dans notre article cité.

⁴⁵ F. 35 v.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ L'auteur varie son orthographe de la capitale bessarabienne.

⁴⁸ F. 55 r.-v.

cour, perché sur un des sièges de nos voitures, lorsque je tombai tout de mon long sans connaissance [. . .]. Après quelques minutes, pendant lesquelles personne n'eut idée de mon état, l'air vif et froid me rappela à la vie. [. . .] On me mit en voiture avec force choses chaudes et je fus mieux. [. . .] Après des heures pénibles, des chemins atroces, nous atteignîmes avec un bonheur indicible Nova Selitz⁴⁹, frontière de Russie, le 30 septembre. »⁵⁰. Et la comtesse juge utile d'ajouter, dans la marge : « La veille au soir, nous avions traversé un village presque entièrement composé de juifs. L'intérieur de chaque maison était illuminé de mille petites bougies. On nous dit que c'était la Nouvelle Année israélite qui commence le 30 septembre »⁵¹.

Fanny est donc frappée par l'importance de la population juive dans ces contrées de Bessarabie, tout comme le furent nombre de voyageurs étrangers et Démidoff lui-même, qui se montrera sévère à cet égard.

C'est en tout cas une constatation identique qu'elle fera plus généralement pour la Bucovine⁵², et avec bien moins de détachement qu'auparavant. En Bucovine comme en Galicie et « jusqu'aux frontières de la Moravie », « les habitants sont tous misérables » constate-t-elle. Et elle explique la pauvreté de ceux-ci par la présence de ceux-là, en reprenant d'ailleurs au passage une image qui était alors devenue un lieu commun, y compris dans les Pays roumains, et dont on trouve au reste quelques échos dans la littérature du temps : dans ces régions, remarque-t-elle en effet, « les juifs abondent et ont l'air de ces sangsues humaines qui aspirent toute l'aisance de ces pauvres gens »⁵³.

Avant de passer le Prut à Noua-Suliță, aux confins de cette Bessarabie sous administration russe, le groupe de la comtesse est reçu « par le Général Inspecteur des Douanes et sa femme [. . .]. Ils nous donnèrent, reconnaît-elle, une bonne et franche hospitalité, d'autant plus précieuse que leur petite maison est à peu près la seule de l'endroit. »⁵⁴. Pourtant, là encore, Fanny est comme choquée par l'absence, dans la chambre qu'on lui a réservée, de ce confort occidental qu'elle considère élémentaire. Aussi ne peut-elle se retenir d'ajouter, « on se tromperait fort si on se représentait une chambre propre, commode ou même *logeable*⁵⁵ dans le lieu que l'on destine aux voyageurs les plus privilégiés : d'abord, point de lit, ni aucun des *accessoires*⁵⁶ ; un canapé dur et étroit au point qu'il vous est impossible de vous bouger sous peine de faire une culbute peu agréable. Si vous n'avez pas sur vous *toutes*⁵⁷ vos ressources de toilette, il faut vous en passer, et l'esprit du pays est si peu tourné vers ces sortes de nécessités premières qu'on n'imagine même pas une excuse pour vous témoigner un regret. »⁵⁸.

⁴⁹ Il s'agit du village plus connu des Roumains sous le nom de Noua-Suliță, situé sur le Prut.

⁵⁰ Ff. 55 v.-56 v.

⁵¹ F. 56 v. Ecrit en marge, verticalement.

⁵² Elle la désigne sous le nom de *Buchovic*.

⁵³ Toutes ces citations, au f. 57 v.

⁵⁴ F. 56 v.

⁵⁵, ⁵⁶, ⁵⁷ souligné de deux traits dans le ms.

⁵⁸ Ff. 56 v.-57 r.

Pour notre comtesse, quitter ce maigre refuge pour entrer sur le territoire de la Bucovine marquera le vrai terme de sa longue aventure dans les contrées, si peu avancées à son goût, qu'elle avait connues depuis plusieurs mois, à dater du jour où, en juillet, elle avait posé le pied dans le Banat danubien⁵⁹.

Aussi conclura-t-elle, avant de s'enfoncer dans les riches régions où les réalités roumaines seront bien loin de ses pensées, sur une louange, si peu habituelle chez elle, consacrée à Cernăuți, principale cité de la Bucovine : « Une fois à Czernivitz, première ville allemande, on éprouve une joie intérieure à retrouver les routes civilisées, et, enfin, l'Europe du 19^{ème} siècle ! »⁶⁰.

Quant au paysage lui-même, il la séduira enfin : « Depuis cette ville jusqu'à Brunn, capitale de la Moravie, le pays est admirablement beau. C'est un enchaînement de bois, de prairies, de rivières, le tout encadré par des montagnes gracieuses et verdoyantes. »⁶¹.

Quelques jours plus tard, Fanny de La Rochefoucauld arrivait à Vienne et, quoique de nouveau baignée par cette civilisation qu'elle avait si fort regrettée dans les steppes de l'Est, peut-être se souvint-elle encore de ces pays roumains qu'elle avait connus, lorsque, dans la capitale autrichienne, elle reçut à dîner le « Baron Phillipersborn⁶², chargé des intérêts de douze⁶³ petites cours près le gouvernement autrichien »⁶⁴. C'est, remarque-t-elle, « un homme qui ne manque pas d'esprit, mais lourd et un peu susceptible. Il est badois d'origine. Au nombre de ses douze cours sont la Valachie et la Moldavie, où il n'a jamais été, mais dont il est l'agent en Autriche »⁶⁵.

Ce seront là les dernières tangences de son journal de voyage avec les Pays roumains, qu'elle ne devait plus jamais revoir.

⁵⁹ Cf. notre art. cité.

⁶⁰ F. 57 r.

⁶¹ F. 57 r.-v.

⁶² Il s'agit là, en fait, du baron Philippsborn, qui avait à cette époque des relations privilégiées avec la Russie. Ce fut d'ailleurs sous l'influence directe de l'ambassade de Russie en Autriche que Philippsborn fut imposé comme agent et chargé d'affaires aux hospodars. Pour la Valachie, il occupa successivement de telles fonctions sous Alexandru Dimitrie Ghica, George Bibescu et Barbu Știrbei.

⁶³ souligné dans le ms.

⁶⁴ F. 62 r.-v.

⁶⁵ F. 62 v.

LES PLANS D'ÉDUCATION DE DIDEROT : DE LA FORMATION DES CITOYENS À LA CRÉATION DES GÉNIES

SERVANNE WOODWARD
(The Wichita State University)

Les historiens s'accordent sur peu de chose quant il s'agit de décrire la situation de l'éducation française au dix-huitième siècle, si ce n'est sur le déclin du nombre des étudiants inscrits par rapport au siècle précédent¹, et le désordre créé par la fermeture des collèges Jésuites en 1762, qui entraîne la réforme administrative de 1763.

Lucette Perol remarque que les contradictions des encyclopédistes, le vague de leurs explorations théoriques provient du flou de leur définition d'« une autre éducation pour une autre société » qui « suppose que la vie à venir des enfants du collège ne saurait être qu'active »². L'absence d'articles sur les petites écoles et l'éducation féminine, laisse à supposer que ces éducations relèvent du gouvernement familial privé, et que la personne la plus importante à former reste le chef de famille³. Cette tendance se vérifierait dans l'attention que les encyclopédistes prèteraient à l'éducation par tuteurs (Voltaire, Rousseau, Diderot), c'est-à-dire celle qui est communément destinée aux élites gouvernantes. Mais Lucette Perol décèle l'objet véritable de l'éducation encyclopédiste en une société qui « vit sous un gouvernement imprécis où on donne aux jeunes une vue globale des grands intérêts de l'Etat et où l'on rêve d'en débattre sur la place publique »⁴.

À la lecture de l'*Encyclopédie*, D. S. Wilson constate que Diderot se serait penché activement sur le problème de l'éducation dans les articles « écriture », « incorrigible », et « socratique »⁵. Dans ce dernier article,

¹ Roger Chartier et Dominique Julia observent cette tendance à l'échelle européenne, dans « L'école : traditions et modernisations », *Transactions of the Seventh International Congress on the Enlightenment, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 264, 1989, p. 698-99 : « Après une période de croissance, les bureaucraties étatiques, progressivement, viennent à saturation et ne constituent plus un possible lieu de promotion [...] D'autre part, les sociétés européennes se font plus rigides et les charges et les offices y sont confisqués par une minorité de familles [...] Lorsque le fait devient patent, reconnaissable par tous, le désinvestissement de l'institution universitaire est fort et durable, conduisant soit au refus des études supérieures, soit au choix d'autres filières éducatives » (699).

² Lucette Perol, « Plan d'éducation et modèle politique dans l'*Encyclopédie* », *Dix-Huitième Siècle*, 17, 1985, p. 340.

³ Ibidem, p. 339, 41.

⁴ Ibidem, p. 349-50.

⁵ D. S. Wilson, « The Treatment of Education in the *Encyclopédie* », *British Journal for Eighteenth-Century Studies*, 1, Spring 1988, p. 28.

Diderot s'enthousiasme pour Socrate, qui, selon lui, privilégie les valeurs sociales des citoyens : « La connaissance des devoirs et la pratique des vertus, sont la seule érudition vraie. » Il s'agit toujours de créer un bon citoyen plutôt qu'un esclave, comme le signalait Perol⁶, mais une corrélation s'établit entre le savoir et la vertu. Diderot explique dans *Le Plan d'une Université* (1775) : « Il faut plus de raison, plus de lumières et de force qu'on ne le suppose communément pour être vraiment homme de bien. Est-on homme de bien sans justice, et a-t-on de la justice sans lumières ? »⁷. Or *Le Neveu de Rameau* reconnaît que le bon, le juste, et le vrai s'accordent de façon problématique. Jacques Proust voit en ces contradictions le choc d'une épistémè révolue (celle de l'*Encyclopédie*), et le modernisme d'un « doute fondamental » qui « a constamment accompagné ses réflexions les plus enthousiastes sur l'entreprise qu'il dirigeait » et qui devait communiquer la somme des connaissances humaines à tous⁸. C'est le rêve d'une société informée, composée d'honnêtes hommes, reliés par une écriture transparente et accessible pour tous. L'article « écriture », qui est de Diderot explique qu'il y aurait une écriture inventée par les astronomes pour « instruire le peuple de toutes les vérités, de tous les avis, et de tous les travaux nécessaires », qui s'oppose à une écriture secrète créée par les philosophes pour isoler le savoir. Un modèle Égyptien plus ou moins élitiste se distinguerait d'un modèle grec ou romain accessible au peuple : « Le même symbole qui cachait en Egypte une sagesse profonde, était entendu par le simple peuple en Grèce et à Rome ». Il s'agirait de rendre l'écriture hiéroglyphique, celle de la Nature, de Dieu, des génies esthétiques et scientifiques, accessible à une nation d'honnêtes hommes. Cette nation reste à créer pour assurer la communication des hiéroglyphes au peuple encore inapte à les lire.

« Le simple peuple » reste une catégorie assez floue dans la pensée de Diderot, et dans celle de ses contemporains. Selon C. A. Ottevanger, seuls Helvétius, d'Holbach et Mably se seraient déclarés pour le droit de chaque citoyen à recevoir une éducation gratuite et identique, suivie d'un entraînement plus spécialisé selon les talents de l'élève et les besoins de la patrie⁹. D'autre part, François Lebrun, Marc Venard, Jean Queriant estiment que ni Voltaire ni La Chalotais (*Essai d'éducation nationale* 1763) ni Rousseau ne considéraient les villageois dans leurs plans d'éducation. entièrement portés vers la bourgeoisie, que seuls les hommes d'Eglise et les gens « éclairés » s'intéressent à l'éducation villageoise¹⁰. Si Diderot, Helvétius et d'Holbach sont entre « l'obscurantisme » du peuple, les

⁶ Perol, « Plan d'éducation [...] » 317; voir aussi C. A. Ottevanger, « From Subject to Citizen: The Evolution of French Educational Theory in the Eighteenth Century », *Transactions of the Seventh International Congress on the Enlightenment, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 264, 1989, p. 714–717.

⁷ Denis Diderot, *Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie, Oeuvres Complètes*, Ed. Assézat et Tourneux, vol. 111, p. 433.

⁸ Jacques Proust, « Diderot et le système des connaissances humaines », *Studies on Voltaire and The Eighteenth Century*, 256, 1988, p. 127 : « *Le Neveu de Rameau*, le *Rêve de d'Alembert* les *Salons* ne sont pas des divertissements [...] ils sont très exactement la face cachée de l'*Encyclopédie*, son double, son envers, et déjà son autre ».

⁹ Ottevanger, « From Subject [...] », p. 717.

¹⁰ François Lebrun, Marc Venard, Jean Queriant, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, Dir. Louis-Henri Paris, vol. 2 sur 4, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1981, p. 393–94.

physiocrates préconisent une agriculture « éclairée » c'est-à-dire informée par une connaissance des sciences naturelles et techniques, alors que « certains notables » en viennent à souhaiter une main d'œuvre qualifiée et un système de sélection des meilleurs¹¹. Une certaine ambiguïté touche aussi Diderot qui veut que « depuis le premier ministre jusqu'au dernier paysan », tous savent lire, écrire et compter dans l'*Essai sur les études en Russie*¹². Au même endroit il précise que l'éducation seconde est celle des « valeurs » et elle est faite pour les enfants de la « noblesse et des citoyens aisés du Tiers Etat »¹³. Mais Diderot insiste sur le fait que l'instruction universitaire gratuite doit être ouverte à tous *indistinctement* dans son *Plan d'une université* : La raison majeure pour ce manque de distinction est pour assurer la formation des génies, des talents et de la vertu, qui distribués dans toute la nation ont par probabilité « dix mille à parier contre un » la chance de sortir « plutôt d'une chaumière que d'un palais »¹⁴.

Les bénéfices de l'instruction sont remarquables en ce qu'elle « adoucit les caractères, éclaire sur les devoirs, subtilise les vices, les étouffe ou les voile, inspire l'amour de l'ordre, de la justice et des vertus, et accélère la naissance du bon goût dans les choses de la vie »¹⁵. Mais l'université profite-t-elle véritablement au génie ? Il est « sacrifié à la tourbe » qui chemine ou se traîne après lui. Mais est-ce qu'on élève un génie ? Il suffit qu'une éducation publique ne l'étouffe pas »¹⁶. Quant aux autres, ceux qui ne sont pas des génies, l'instruction en fait de meilleurs citoyens, disciplinés et vertueux, formés au bon goût, c'est-à-dire à l'appréciation des beautés—celles que créent les génies par exemple. Dans les *Mémoires* Diderot trace un parallèle entre l'existence et la présence du Tiers Etat en ville et les beaux-arts¹⁷. Cependant, si les conditions matérielles et économiques sont favorables aux arts dans une nation industrialisée, le problème de l'appréciation de l'art reste entier : « Mais de combien d'années d'études a-t-on payé la jouissance de ces beautés ! » s'exclame Diderot alors qu'il se résout à discuter de l'inutilité d'apprendre le grec d'Eschyle¹⁸.

Résolument moderne, Diderot plaide contre l'étude assidue du grec et du latin. C'est ainsi, qu'il s'oppose encore à l'éducation Jésuite (dont il a bénéficié). Il y va de l'anachronisme :

Notre faculté de droit est misérable. On n'y lit pas un mot du droit français [...] On s'occupe du droit Romain dans toutes ses branches [...] en sorte que celui qui vient d'être décoré du bonnet de docteur en droit est aussi empêché, si quelqu'un lui corrompt sa fille, lui enlève sa femme ou lui conteste son champ, que le dernier des citoyens¹⁹.

Une certaine admiration pour Rome, une nostalgie presque, persiste sous l'effort de modernisme.

Comparons le contenu de l'éducation proposée par Diderot et celle des Jésuites, tournée vers la cléricature et le droit. François de Dainville

¹¹ Ibidem, p. 394—96.

¹² Denis Diderot, « Essai sur l'enseignement en Russie », *Œuvres Complètes*, Ed. Assézat et Tourneux, vol. III, p. 416—17.

¹³ Ibidem, p. 418—19.

¹⁴ Denis Diderot, *Plan* [...], p. 433.

¹⁵ Ibidem, p. 429.

¹⁶ Ibidem, p. 434.

¹⁷ Diderot, *Mémoires* [...], p. 55.

¹⁸ Diderot, *Plan* [...], p. 482.

¹⁹ Ibidem, p. 437.

estime que les collègues Jésuites modernisent leurs cours de science, mais un certain flottement caractérise la définition des sciences mathématiques, qui relèvent aussi bien de la logique, que d'applications techniques²⁰. La matière dépend en grande partie des talents particuliers des maîtres. A l'article « collège », d'Alembert considérait l'aspect pratique de la fonction éducative vis-à-vis du commerce de l'industrie et de la guerre. Cette conception d'utilité s'inscrit contre une éducation monastique « incompréhensible et arbitraire » par rapport à la raison ou par rapport aux activités nécessaires à la conduite des affaires sociales²¹. Qu'il s'agisse de Grimm, d'Holbach, de Diderot, ou de La Chalotais, tous cherchent à développer la raison comme mesure d'opposition au fanatisme²². Ainsi, les encyclopédistes semblent tournés vers un monde commercial et industriel. C'est d'ailleurs pour assurer la prospérité matérielle et la croissance démographique que Diderot s'oppose en bloc contre le fanatisme religieux et contre la guerre²³. Il regrette le célibat des prêtres qui les empêche de devenir pères et de créer donc des citoyens vertueux²⁴. Dans les *Mémoires à Catherine II* (1774), les propos de Diderot contre la religion portent sur l'intolérance nécessaire des prêtres qui ne peuvent accepter d'autres valeurs que celles de leur propre religion sans miner leur statut personnel, et contre cette déclaration du Christ : « Je suis venu apporter le glaive sur la terre ; je suis venu séparer l'épouse du mari, le père de l'enfant, l'enfant de son frère »²⁵. Comme orientation générale, Diderot cherche l'harmonie dans le pluralisme des valeurs et des langues.

La réflexion de Jacques Chouillet sur le colloque de l'UNESCO en 1984, intitulée « Diderot, l'*Encyclopédie* et le message des lumières », expose le projet de l'« édifice encyclopédique » comme tour de Babel :

Le mot « progrès » dans la tradition occidentale et dans l'esprit des encyclopédistes associe étroitement la conquête du bien-être au progrès général des connaissances et au progrès social. Dans d'autres aires culturelles le grand reproche qui est fait à cette conception du progrès est d'accréditer le rêve d'une société dans Dieu et d'accorder une importance secondaire au développement des valeurs spirituelles²⁶.

Selon Chouillet, Diderot demande un respect des différences mais compte sur un principe d'unité, sans quoi, il n'y a point de philosophie. Sans ce principe (utopique) d'unité, les porteurs de doctrines portent la responsabilité de perpétuer l'état de némésis général. Chouillet conclue : « Le problème posé par la philosophie des Lumières est de savoir s'il y a ou s'il n'y a pas une conscience universelle, qui fonde un certain nombre de droits imprescriptibles et condamne un certain nombre d'infractions à ces droits fondamentaux »²⁷. Si le bien être humain est défini en termes légaux et matériels, la place des arts et de la spiritualité pose problème.

²⁰ Ch. Bedal et al, *Enseignement et diffusion des sciences en France au 18^e siècle*, René Taton ed., Paris, Hermann, 1986, p. 25, 33.

²¹ Lebrun, *Histoire générale* [...] p. 534.

²² Ibidem.

²³ Diderot, *Mémoires* [...], p. 208.

²⁴ Denis Diderot, *Lettres à Sophie Volland, Correspondance I, Œuvres complètes*, Eds. J. Assézat & Maurice Tourneux, Paris, Garnier Frères, 1876, p. 379, 17. 8. 1759.

²⁵ Diderot, *Mémoires* [...], p. 107.

²⁶ Jacques Chouillet, « L'Unité des peuples par la connaissance : une utopie des lumières », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, 9, octobre 1990, p. 85.

²⁷ Ibidem, p. 93.

Dans « Diderot and Education », Nicklaus remarque l'absence de l'enseignement de la littérature, « virtuellement pas de poètes » dans le *Plan d'une université*, qui privilégie le bien être physique²⁸. Il faut remarquer que Diderot avait formé de prime abord un plan plus complet, qui incluait l'escrime, la danse et la nage comme à l'école royale militaire de Paris déjà citée en modèle dans les *Mémoires*, et puis aussi la musique et l'esthétique. Dans un effort de créer une société harmonieuse, organisée, réceptive au bon goût (rappelons le, c'est là la qualité de base pour l'appréciation esthétique), Diderot s'engage dans un effort de limitation des matières offertes. Le plan de Diderot est vaste mais il peut être appréhendé par une majorité d'étudiants. A plusieurs reprises, Diderot semble s'effrayer de l'étendue du progrès des connaissances. L'amplitude de la connaissance menace le savoir de morcellement, ce qui ouvrirait la place à la « confusion » et à la « barbarie »²⁹. Dans les lettres à Sophie Volland, Diderot suppose que les enfants géniaux, surchargés de connaissances, sont destinés à devenir imbéciles ou à mourir³⁰. De la même manière, leur « tête en péta » lorsque Dieu multiplia les langues entre les savants de la tour de Babel³¹. Ainsi, le même principe d'alterité ou de dissociation menace toute interprétation du Code Catherine, ou toute imitation artistique par opposition à l'histoire qui se conforme à la vérité³². Tout indique que Diderot considère ces disciplines comme superflues vis-à-vis des priorités de croissance de la Russie, et sans doute de la France. Il s'agit de former des « hommes vertueux et éclairés »³³.

Par ailleurs, dans les *Mémoires*, les langues étrangères qu'il propose de faire enseigner au troisième degré « qui conduit à l'état de savant » sont constitutives d'une communauté européenne. Il s'agit de « la langue russe par principes, la langue latine, la langue grecque, les langues italienne, anglaise et allemande », avec l'absence notoire de la langue française³⁴. Y. M. Lotman pourrait nous éclaircir sur cette absence, la langue française devenant « aristocratique » en fin de siècle, mais Diderot explique lui-même dans les *Mémoires*, que Paris est une ville corruptrice pour les mœurs, et il déconseille à l'Impératrice d'y envoyer ses étudiants des beaux-arts³⁵. Nous remarquons ici le soucis de pureté morale que Diderot développait à l'article « socratique ».

C'est avec le même soucis que Diderot conseille les cours d'anatomies pour les demoiselles parce qu'elles gardent ainsi leurs mœurs et deviennent plus propres à devenir mère, par leur vertu et par leur clarté

²⁸ Robert Nicklaus, « Diderot and Education », dans *Enlightenment Studies in Honour of Lester G. Crocker*, Alfred J. Bingham and Virgil W. Topazio eds., Oxford, Voltaire Foundation, Taylor Institute, 1979, p. 213–14.

²⁹ Diderot, « Essais sur les études [...] », note p. 422–23.

³⁰ Diderot, *Lettres à Sophie* [...], p. 441, 31. 8. 1760, et p. 472, 30. 9. 1760.

³¹ Diderot, « Essais sur les études [...] », note p. 424.

³² Diderot, *Plan* [...], p. 486.

³³ Ibidem, p. 439.

³⁴ *Mémoires* [...], p. 138–39.

³⁵ Y. M. Lotman, « Le mot et la langue dans la culture du siècle des Lumières », *Transactions of the Seventh International Congress* [...], p. 1573; *Mémoires* [...], p. 206. C'est là sans doute qu'il faudrait trouver l'explication de certaines lacunes du plan d'université, qui serait plus apte à former des honnêtes hommes que des artistes. Diderot compte-t-il sur l'intérêt personnel des monarques pour les arts qui les divertissent et les glorifient ?

de connaissance physiologiques³⁶. Ce principe de vertu par la connaissance pourrait sembler limité par l'utilitarisme (comme le démontrent les arguments de Lui dans *Le Neveu de Romeau*). C'est ainsi qu'une certaine ambiguïté pèse sur tous le projet éducatif, ce monument à la postérité que Diderot aiderait Catherine II à construire : les arts n'apparaissent pas ou bien ils vont de soi. Ils assurent une fonction de glorification pour l'Impératrice qui se trouve ainsi immortalisée par des statuaires, des architectes, des graveurs de monnaies³⁷. C'est bien ainsi que les arts étaient considérés par la cour de Russie selon Michel Alpatov³⁸.

Au delà de toute naïveté, ce qui pousse Diderot à s'investir dans un projet de recherche sur l'éducation tient peut-être à sa conception commune des femmes et des étudiants³⁹. Il s'agirait d'êtres-réceptacle, « éponge » qui restituent le discours et les idées masculines qui lui ont été inculquées⁴⁰. Comme Diderot s'adresse à Sophie Volland pour divulguer ses idées et celles de son cercle philosophique, il propose à Catherine II ses projets de changements sociaux et éducatifs. L'Impératrice et les trois Tzarines ont continué la politique de Pierre I. C'est peut-être ce qui induit Diderot à croire en l'ouverture réceptive de Catherine II, qu'il s'efforce de ménager par de fréquentes allusions élogieuses pour Pierre I.

Diderot prodigue des conseils à Sophie qui trouvent quelques échos dans ses propos avec Catherine II. Sophie Volland doit rester conforme à l'image idéale que Diderot s'est fait d'elle et qu'il porte dans son cœur⁴¹. De même, Diderot conseille à Catherine II de remplacer le patronyme des demoiselles qui étudient dans son établissement de jeunes filles et de garçons par un surnom qui caractériserait leurs vertus :

Lorsqu'on lit les historiens et les poètes grecs, on trouve toujours, au-devant des noms personnels, une épithète qui les spécifie par quelque vertu/.../ en effet, quelle apparence que celui qu'on avait surnommé le « brave » fit une lâcheté ? que celui qu'on appelait du matin au soir le « véridique » dit un mensonge ? On mène les hommes par des statues, les enfants par des mots. On ne brise pas sa statue ; on ne renonce pas à son éloge⁴². De fait, Diderot propose bien à Catherine de s'ériger une statue adorée de la postérité. « Sa Majesté Impériale ne s'est-elle proposé que d'immortaliser son nom ? » ; « elle doit avoir le courage de jeter les premiers fondements d'institutions dont le fruit ne sera recueilli que par la postérité la plus reculée, qui se demandera avec surprise : A qui devons-nous ces sages établissements ? A qui l'on répondra : C'est à Catherine seconde »⁴³. Diderot escomptait-il que ce fragment de dialogue futur inclue son nom également ?

³⁶ *Mémoires* [...], p. 193–94.

³⁷ *Ibidem*, p. 197–98, 202–03.

³⁸ Michel Alpatov, « La Culture russe et les Lumières », *Utopie et institutions au XVIII^e siècle : le pragmatisme des Lumières*, ed. Pierre Francastel, Paris, La Haye, Mouton & Co, 1963, p. 100.

³⁹ Wilson, « *The Treatment* [...] », p. 30.

⁴⁰ Diderot, *Lettres à Sophie* [...], vol. 19, p. 166, 18. 8. 1765.

⁴¹ *Ibidem*, vol. 18, p. 445, 2. 9. 1760.

⁴² *Mémoires* [...], p. 224.

⁴³ *Ibidem*, p. 119, 124.

S'il est connu que Diderot s'oppose aux Jésuites dans son plan d'éducation, il a bénéficié sans doute d'autres modèles, dont les réformes Allemandes qu'il cite fréquemment dans le *Plan d'une université*. Il est également possible que Diderot ait consulté l'organisation de l'Oratoire, au moins dans sa stratégie de coexistence avec les institutions Jésuites. Pierre Costabel retrace pour nous la concurrence entre l'Oratoire et la compagnie de Jésus, qui eût pour effet principal de limiter l'établissement des collèges Oratoriens hors des grosses villes (où Diderot recommande de placer les universités), jusqu'en 1762⁴⁴. Est-il possible que Diderot veuille éviter les conflits de ses universités avec les Jésuites? Ces derniers n'ont été expulsés de St Petersburg et Moscou en 1815 et du reste de l'Empire en 1820. L'ordre que Diderot imagine pour la promotion des maîtres semble très proche également de celui de l'Oratoire⁴⁵.

Il reste difficile de déterminer dans quelle mesure les Oratoriens se reconnaissent une parité d'orientation avec les Lumières. John Renwick et Jean Ehrard examinent le contenu de la bibliothèque du collège Oratorien de Riom (1618—1792), dans le centre de la France, pour n'y trouver « ni Jean-Jacques, ni Diderot, ni Helvétius, bien sûr, ni d'Holbach. De Montesquieu seulement les *Romains*, et de Voltaire—dont le théâtre même est ignoré—le seul *Charles XII*. / ... / *L'Encyclopédie*, elle, n'apparaît pas »⁴⁶. En ce qui concerne les sciences, Buffon et Bernardin de Saint-Pierre sont plus populaires que le débat scientifique entre Descartes et Newton⁴⁷. Par comparaison avec le programme d'éducation Jésuite, nous pourrions remarquer la popularité de Descartes dans les cours de physique⁴⁸.

Costabel indique que dans les collèges Oratoriens, « l'initiation aux sciences exactes et aux sciences de la nature n'était donnée que sous forme de suppléments, les dimanches et jours de congé »⁴⁹. Diderot en fait le noyau de son université. Certaines maisons particulières dispensaient une éducation scientifique en France et pourraient aussi l'avoir inspiré⁵⁰.

D'autre part, l'inspection des fonds bibliothécaires de Riom, indique plutôt « la présence d'un autre dix-huitième siècle » que celui de l'*Encyclopédie*, celui de Mme de Lambert et Mme Le Prince de Beaumont avec l'*Avis d'une mère à son fils* et le *Magasin des adolescents*⁵¹. Les recensements de Renwick et Ehrard, contredisent ceux des fonds peut-être plus intacts de Juilly qui « a traversé sans trop de difficultés la crise révolutionnaire »⁵². Costabel y trouve Buffon et l'*Encyclopédie* entre autres⁵³. Les Oratoriens ont ébauché ce que les Jésuites ont appliqué plus tard, et

⁴⁴ Pierre Costabel, « L'Oratoire de France et ses collèges », *Enseignement et diffusion* [...], p. 68—69.

⁴⁵ Ibidem, p. 71.

⁴⁶ John Renwick et Jean Ehrard, « L'Enseignement des Oratoriens : la bibliothèque du collège de Riom », *Transactions of the Seventh International Congress* [...], p. 679.

⁴⁷ Ibidem.

⁴⁸ Costabel, « L'Oratoire [...] », p. 27—29.

⁴⁹ Ibidem, p. 82.

⁵⁰ Lebrun, *Histoire générale* [...], p. 552.

⁵¹ Renwick, « L'Enseignement [...] », p. 679—70.

⁵² Costabel, « L'Oratoire [...] », p. 86.

⁵³ Ibidem, p. 87.

ce que Diderot préconise dans son *Plan*, à savoir « le ratissage systématique du potentiel intellectuel de la nation »⁵⁴.

Avec les réserves que l'on pense, Diderot donne à Catherine II une bibliographie religieuse qui suit de très près les réformes Allemandes et Autrichiennes. Il propose par exemple les lectures de S. Puffendorf qui a promu le droit naturel des hommes, Abbadie, Claude Fleury, Fénelon et Montaigne⁵⁵. Jacob Mirza signale la présence de ces auteurs dans les bibliothèques de Transylvanie avec celle de Condillac, Diderot, Montesquieu, Rousseau, et Voltaire⁵⁶. Le mélange de ces auteurs servait en Roumanie un courant d'idées articulé par des hommes tels que l'Evêque Inochente Micu qui se battait pour les droits politiques du citoyen en s'appuyant sur le Code Romain⁵⁷, dont Diderot se moquait dans le *Plan*. En matière de réforme sociale, les stratégies novatrices des Lumières pouvaient être des plus inattendues et imprévisibles.

An sujet des sciences par exemple, la position de Diderot s'est transformée, ou bien elle a alterné dans l'incertitude entre 1754 et 1764 : « En 1754, Diderot [. . .] bien placé pour se faire une idée de la conjecture intellectuelle » déclare qu'il n'y aura pas « trois géomètres en Europe »⁵⁸. *De l'interprétation de la nature* semble prêter à l'entendement humain des dimensions colossales mais limitées. A plusieurs reprises, Diderot évoque ces limites et en particulier dans *Jacques le Fataliste* et le *Neveu de Rameau* deux pièces quasi contemporaines du *Plan d'une université*. Diderot a ajouté dans une lettre à Voltaire (19 février 1758) que « le règne des mathématiques n'est plus »⁵⁹. Gusdorf voit dans ces déclarations contradictoires deux tendances du siècle adoptées respectivement par les deux directeurs de l'*Encyclopédie* : D'Alembert (mathématicien), et Diderot qui s'intéresse aux sciences naturelles et humaines.

D'un autre côté, dans le *Plan*, la géométrie peut presque remplacer la logique — très chère à Diderot semble-il —, mais elle est « le frein de l'imagination »⁶⁰. Que penser de la géométrie comme clé de voûte du plan lorsque Diderot cite La Mettrie (*Histoire naturelle de l'âme*) : « Communément, les géomètres, loin d'être des génies, ne sont pas même des gens d'esprit. Ce que j'attribue au petit nombre d'idées qui les absorbent et bornent l'esprit au lieu de l'étendre »⁶¹. Nous voici reportés au système d'étendue dangereuse du savoir, ou à la restriction du champ des connaissances que nous avons remarqué plus haut.

La partie mathématique n'est plus réservée aux exercices supplémentaires des weekends comme chez les Oratoriens et les Bénédictins. La physique (très importante comme branche de la philosophie chez les Jésuites) ne l'est pas moins pour Diderot. Par contre la rhétorique est

⁵⁴ Ibidem, p. 70.

⁵⁵ Diderot, *Plan* [. . .], p. 491 — 92.

⁵⁶ Jacob Mirza, « Enlightenment Books in Romanian Libraries in Transylvania from the Middle of the 18th Century to the First Decades of the 19th », *Enlightenment and Romanian Society*, Ed. Pompiliu Teodor, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 1980, p. 63.

⁵⁷ Ibidem, p. 60.

⁵⁸ Georges Gusdorf, *Dieu, la nature, l'homme au siècle des lumières*, Paris, Payot, 1972, p. 244.

⁵⁹ Ibidem.

⁶⁰ Diderot, *Plan* [. . .], p. 465.

⁶¹ Ibidem, p. 455.

banie (sans doute en réaction contre les Jésuites qui en font leur matière principale). C'est peut-être par association avec l'art des discours que la poésie est reléguée à un plan secondaire. Quoiqu'il en soit, en pure tradition platonicienne, Diderot répudie les poètes comme des paresseux dans son *Plan*. En effet, l'état de savant :

Un père s'est enrichi par le commerce ; il a un grand nombre d'enfants ; parmi ces enfants il en est un qui ne veut rien faire, ses bras faibles et délicats lui ont donné de l'aversion pour la navette, la scie ou le marteau ; il se lève tard ; il reste assis la tête penchée sur la poitrine, il réfléchit, il médite ; il se fait poète, orateur, prêtre ou philosophe⁶².

Cette « classe de paresseux » s'unit en Académies pour sauvegarder le patrimoine de la pensée cependant, et voilà la raison que donne Diderot de ne point y admettre d'étrangers⁶³. Voilà qui s'accorderait quasiment à un ordre de démission pour Diderot par rapport à son ouvrage de commande pour Catherine II.

Dans son introduction aux *Mémoires*, Paul Vernière parmi tant d'autres, remarque la volonté que Diderot a de constituer un Tiers Etat en Russie⁶⁴. Suivant les modèles de Socrate et Platon, Diderot semble faire une mauvaise place aux arts plastiques et littéraires. Mais à la réflexion, rien n'est moins vrai. Le développement de la langue nationale doit se baser sur les maîtres poétiques et littéraires de Russie : « Ce ne sont pas les écoles, ce sont les grands auteurs qui font une langue. Notre langue a été faite par Rabelais, Marot, Malherbe, Pascal, Corneille, Racine, Fénelon, de Voltaire, Du Marsais, l'abbé Girard »⁶⁵. Le Plan réduit de Diderot est un double réduction, un correctif greffé sur la situation Russe. Le premier plan affirmait le désir de fonder une société familière avec les sports et les arts, une société à même d'apprécier démocratiquement l'art.

⁶² Ibidem, p. 518.

⁶³ Ibidem, p. 519.

⁶⁴ Paul Vernière, « Introduction », *Mémoires* [...], p. XVI.

⁶⁵ *Mémoires* [...], note p. 138-39.

L'OPINION PUBLIQUE DE ROUMANIE ET LES ÉVÉNEMENTS DES BALKANS, 1908

BEATRICE MARINESCU

II

Dans cette deuxième partie de l'ouvrage, notre attention sera focalisée sur l'attitude de la Roumanie vis-à-vis du conflit serbo-austro-hongrois, étudié à fond par l'historien Șerban Rădulescu-Zoner dans son ouvrage *România și Tripla Alianță* ainsi que dans une communication « La Serbie et les grandes puissances au long de la crise bosniaque » présentée à la Conférence internationale « Les Grandes Puissances et la Serbie à la veille de la première guerre mondiale » Belgrade, 1974.

La politique étrangère de la Roumanie pendant la crise a été la même que celle menée durant les dernières années : le maintien du statu-quo dans le Sud-Est de l'Europe. Les plans de l'Autriche-Hongrie visant d'attirer la Bulgarie dans sa sphère d'influence et de démembrer la Serbie ont alerté les milieux politiques de Bucarest. La Serbie constituait pour la Roumanie un élément d'équilibre dans la Péninsule balkanique et sa disparition eut créé un précédent pour d'autres cas similaires car, la politique étrangère de la Roumanie quelque redevable qu'elle fit à la Triple Alliance et en dépit des rapports excellents entre les deux monarchies, à Bucarest persistait le mécontentement provoqué par l'« obstination » des Hongrois et l'attitudes des agrariens autrichiens de refuser à la Roumanie la moindre concession qui aurait pu conduire à la conclusion d'une Convention commerciale⁴⁶. Pour ces raisons-ci, n'importe quel gouvernement roumain devait tenir compte du conflit serbo-austro-hongrois avant de procéder à la prise d'une décision. Dans ces circonstances difficiles sur le plan régional et international le gouvernement de Bucarest procéda, comme de raison, à l'information de l'opinion publique roumaine sur l'attitude que la Roumanie était susceptible d'adopter.

La réponse vint de la part du premier ministre qui, dans sa déclaration portant sur la politique du gouvernement, vis-à-vis des événements internationaux affirmait, une fois de plus et avec la même prudence, que la Roumanie continuera sa politique de paix et de progrès sans « ignorer » les traités internationaux, et sans agir au détriment des Etats voisins. Il y était souligné en même temps que l'Etat roumain dispose de son entière capacité d'action, qu'il est préparé pour toute éventualité et que si le problème d'une révision du traité de Berlin se poserait jamais, Bucarest exprimera son point de vue⁴⁷.

⁴⁶ « Noua Revistă Română », n° 6 du 16 novembre ; n° 9 du 7 décembre ; n° 11 du 12 décembre 1908.

⁴⁷ Débats de l'Assemblée des Députés (ci-dessus D.A.D.) n° 15 du 19 décembre 1908.

La Roumanie, tout comme la Serbie, étaient des États nationaux qui luttèrent pour le parachèvement de leur unité étatique et dont les conationaux se trouvaient sous la domination de l'Autriche-Hongrie. Les affirmations du journal « La tribune » de Belgrade n'étaient pas trop loins de la vérité, notamment que « la disparition de la Serbie signifierait en même temps la disparition de la Roumanie »⁴⁸.

Ces faits ont déterminé le roi Charles I^{er} de Roumanie, partisan reconnu de l'Alliance avec les Puissances Centrales, de refuser les plans agressifs de l'Autriche-Hongrie, en se prononçant maintes fois, en la présence des diplomates autrichiens et allemands, en faveur d'une entente entre Vienne et Belgrade. Le cabinet de Bucarest recommandait en même temps au gouvernement serbe d'observer une attitude modérée⁴⁹ surtout parce qu'il détenait des informations précises quant à l'impossibilité de Petersbourg d'intervenir en faveur de la Serbie, tant pour des raisons d'ordre interne que pour des raisons tenant à sa position pas tout à fait favorable sur le plan international⁵⁰. D'autre part, les milieux dirigeants de Bucarest, le roi Charles I^{er} et le premier ministre roumain, suggéraient au Ballplatz les suites fâcheuses d'une révolte des Slaves de l'empire, qui pourrait se produire comme réponse à une attaque armée contre la Serbie⁵¹.

L'action diplomatique de la Roumanie destinée à prévenir un conflit armé serbo-austro-hongrois est due, ainsi que remarquait très bien l'historien Ș. Rădulescu-Zoner, aussi au fait que « le cas contraire, le déroulement des événements eût imposé à la Roumanie, conformément à ses obligations assumées par le traité secret d'alliance de se joindre aux puissances centrales, ce qui dans les conditions d'une opinion publique hostile à la monarchie des Habsbourg et favorable à la libération des Roumains soumis à celle-ci était une impossibilité qui n'aurait conduit qu'au déclenchement d'une crise interne »⁵². On peut affirmer que la Roumanie, en dépit de ses obligations lui revenant en tant que membre de la Triple Alliance, a promu pendant la crise bosniaque une politique étrangère indépendante, conforme à ses intérêts d'État et qui s'accentuera dans les années suivantes, comme suite de l'approfondissement des dissensions avec l'Autriche-Hongrie. Deux années plus tard, cette situation a été remarquée et bien analysée par le journal local indépendant serbe « Tribuna » dans un article intitulé « La Serbie et la Roumanie »⁵³. L'auteur y montre que, parmi les pays des Balkans la Roumanie est le seul avoir poursuivi, surtout après 1878, une politique étrangère strictement déterminée et en concordance avec celle promue par la Triple Alliance. Mais — souligne-t-on dans l'article — cette politique bien définie n'a pas empêché

⁴⁸ Arh. MAE, Fond 21, p. 121 ; Voir aussi Ș. Rădulescu Zoner, *op. cit.*, p. 288.

⁴⁹ Gh. N. Căzan et Ș. Rădulescu Zoner, *op. cit.*, p. 282 et 283.

⁵⁰ Arch. Et. Buc., Fond Casa Regală, dos. 4/1909.

⁵¹ Alex. Z. Iacovaky, le représentant diplomatique à Sofia, dans un rapport confidentiel adressé au ministre ad-interim au ministère des affaires étrangères. I. I. C. Brătianu, informait sur l'entretien avec Thuru Velsassima, ministre plénipotentiaire de l'Autriche-Hongrie à Sofia, récemment revenu de la capitale de la double monarchie : « Nous avons à ce moment un grave différend avec la Serbie, mais il n'est pas trop gênant. Nous sommes décidés de faire appel aux armes pour redonner à la Serbie la sagesse qu'elle semble avoir perdu totalement ».

⁵² Ș. Rădulescu-Zoner, *op. cit.*, p. 283.

⁵³ « Tribuna » du 9/22 déc. 1910.

les gouvernements de Bucarest d'entretenir des relations d'amitié avec la Russie et les autres Etats en général. Donc, la Serbie « ne sera pas un Etat à soulever la prétention » que la Roumanie eut mené une politique russophile tout comme celle-ci ne pourrait reprocher à la Serbie de ne pas se solidariser avec sa politique pro allemande et austrophile car il était bien connu que « les petits Etats balkaniques ne doivent pas rester isolés, fondés uniquement sur leurs propres forces », mais qu'ils devaient compter sur l'« amitié des puissances dont les intérêts sont en concordance avec l'existence des petits, en tant qu'Etats et peuples ». Donc, au moment où s'est posé le problème des relations d'amitié entre la Serbie et la Roumanie — remarque l'auteur de l'article — leur politique étrangère ne pouvait pas être considérée un critère, mais il était souhaitable que les rapports « corrects » entre les deux Etats voisins deviennent, le plus tôt possible, des « rapports étroits » la seule voie d'aboutissement étant la promotion des échanges économiques. Pour conclure, le journal de Belgrade mentionnait « La Serbie et la Roumanie sont libres de diriger leur politique étrangère selon leurs propres intérêts ce qui ne doit nullement entraver les relations établies entre ces deux Etats »⁵⁴.

L'opinion publique de Roumanie a été aux côtés du peuple serbe et a manifesté son désaccord au moment de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, par l'intermédiaire des moyens médiatiques de l'époque et surtout par la presse de l'opposition et par des discours parlementaires.

Le 15/28 octobre 1908 a eu lieu dans la salle Dacia un meeting organisé par la Ligue culturelle, où l'on demanda au gouvernement de promouvoir une politique de rapprochement avec les pays voisins de la Péninsule, « frustrés et menacés par les mêmes Grandes Puissances »⁵⁵. Le 19 octobre/2 novembre, même année et dans la même salle, fut organisée une réunion de proteste dirigée contre la politique étrangère de la Roumanie vis-à-vis des événements des Balkans. I. Oteteleşanu annonçant sa retraite du parti libéral et en parlant seulement en « sa qualité de Roumain » déclarait que l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche-Hongrie constitue un coup dur « pour le commerce et l'économie politique des Etats voisins »... « nous n'avons aucun rapport avec les Serbes — déclarait l'homme politique — mais il convient de remarquer qu'ils sont un peuple avec lequel nous avons eu des liens étroits d'amitié. Aujourd'hui, si nous ne pouvons accorder aux Serbes un appui d'autre nature, nous devons tout au moins leurs témoigner notre sympathie pour la lutte dans laquelle ils se sont engagés »⁵⁶. Il convient de mentionner ici le télégramme de réponse adressé par les étudiants serbes de Belgrade aux collègues de Bucarest et qui met en lumière les buts communs visés par la jeunesse des deux Etats voisins. Ceux-ci, n'ayant pas reçu en temps utile une invitation envoyée par les étudiants roumains pour la participation à un meeting de solidarité avec le peuple serbe, écrivaient : « les étudiants serbes regrettent ne pouvoir participer à vos démonstrations patriotiques contre l'ennemi et de ne pas pouvoir être les témoins de votre compassion

⁵⁴ Ibidem.

⁵⁵ S. Rădulescu-Zoner, *op. cit.*, p. 285.

⁵⁶ « Adevărul » du 21 oct./4 nov. 1908, n° 6876.

pour les frères vivant sous la domination étrangère. Mais, ceux qui doivent supporter les mêmes oppressions s'accordent aussi à distance. Ceux qui déplorent le sort de la Bosnie et de l'Herzégovine comprennent très bien ceux qui versent des larmes pour la Bukovine et la Transylvanie »⁵⁷.

L'appel lancé par le Comité d'organisation d'un autre meeting, à Bucarest, publié dans le journal gouvernemental « *Voința Națională* » mentionnait : « Maintenant, quand la monarchie voisine (l'Autriche-Hongrie — n. a.) après l'annexion des deux provinces étrangères désire nous humilier de nouveau, nous, ceux dont les frères souffrent sous l'oppression de l'Autriche-Hongrie et gémissent dans les cachots de l'Etat voisin, nous protestons et nous voulons que nos messages soient entendus et pris en considérations »⁵⁸. De nombreuses réunions ont eu lieu aussi à Brăila, Buzău, Craiova, Iași, Turnu Severin.

Le journal que nous venons de citer publiait un article sous la signature de I. G. Duca intitulé : « La crise des Balkans » dans lequel il commentait la situation créée dans le Sud-Est européen consécutif à l'annexion des deux provinces serbes par l'Autriche-Hongrie⁵⁹. Le même auteur signait en « *Viața Românească* » l'article « La Roumanie et la crise balkanique » dans lequel il posait la question de l'attitude que la Roumanie devait adopter vis-à-vis des événements des Balkans. Il était d'avis que l'Etat roumain ne soulevait pas de prétentions territoriales car se serait « une politique d'aventure », mais, trois problèmes d'importance majeure qui ne pouvaient pas être résolus sans sa participation « vu que ses intérêts étaient directement en jeu » s'imposaient : la question danubienne, la question des Dardanelles et de la Macédoine⁶⁰.

Dans son article « La situation dans les Balkans » l'historien A. D. Xenopol se prononce en faveur d'une politique active, à la différence des représentants du gouvernement car, « attendre les mains croisées, seulement pour gagner de la part de l'Europe le beau épithète de nation qui respecte l'ordre, d'Etat sage, de gouvernement qui agit raisonnablement n'a aucune signification ». En politique, conclut l'auteur « on ne travaille avec les mots que pour aboutir aux faits » ; il appréciait le moment opportun pour que Bucarest présente à Vienne la question des compensations territoriales, parce que, de même comme l'Autriche s'est emparée « sans aucun droit, en arrachant aux Turcs » la Bosnie et l'Herzégovine, elle devait nous « restituer la Bukovine qu'elle detient sans aucun droit, en l'arrachant de la Moldavie »⁶¹.

La même position adoptait aussi Alexandru Nicolau dans son article « Notre politique nationale » paru dans le journal « *Adevărul* ». Après un bref aperçu de la situation internationale, critique déclenchée par l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche-Hongrie « qui a ignoré le traité de Berlin », l'auteur affirme que la Roumanie devrait

⁵⁷ Ibidem, du 20 oct./3 nov. 1908, n° 6875. L'action commune des étudiants a été empêchée par le premier ministre roumain. D. A. Sturdza, cf. S. Rădulescu-Zoner, *op. cit.*, p. 285.

⁵⁸ S. Rădulescu-Zoner, *op. cit.*, p. 284.

⁵⁹ « L'Indépendance Roumaine », n° 9957 du 30 octobre (st. a.) 1908 cf. S. Rădulescu-Zoner, *L'Alliance des Rapports entre la Roumanie et la Triple Alliance durant la crise bosniaque*, in « *Revue des études sud-est européennes* » 4/1977, p. 778.

⁶⁰ « *Viața Românească* », mai, 5/1908.

⁶¹ « *Noua Revistă Română* », n° 1 du 12 octobre 1908, p. 5—6. Voir aussi « *Adevărul* » du 11 oct. (st. a.) 1909 n° 6866.

profiter de l'« anarchie politique internationale » pour « imposer sa volonté » et demander « l'autonomie des régions habitées par les Roumains, la liberté des actions, de la pensée, de la langue, de la presse, des associations, de l'enseignement »⁶².

Une signification particulière est le fait que l'officieux gouvernemental « Voința națională » publiait des articles reproduits de la presse serbe et monténégrine qui commentaient la politique promue par la monarchie des Habsbourg dans les Balkans. Ainsi, dans le numéro du 1/14 octobre 1908 est reproduit un passage de la décision votée par la Scoupscina : « Nous sommes douloureusement émus par l'injustice rendue à la Serbie et au peuple serbe par le vote de l'acte international de Berlin, sans que le peuple le plus intéressé soit consulté par la monarchie qui aurait dû être le défenseur le plus fidèle de ce traité. La chambre serbe est consciente du danger qui menace l'indépendance du pays mais aussi fermement décidée de prendre les mesures appropriées afin d'assurer les intérêts de la Serbie et de ses compatriotes ». L'opinion publique de Roumanie était informée au sujet de la résolution adoptée par la grande assemblée de Belgrade — à laquelle participèrent 20 000 personnes — où le peuple serbe avait exprimé la décision de ne pas reconnaître la violation du traité de Berlin invitant le gouvernement de prendre les mesures nécessaires afin d'« éviter l'annexion »⁶³. Le « Moniteur Officiel » du Monténégro publiait le passage suivant : « Le Monténégro salue avec joie la proclamation de l'indépendance de la Bulgarie, l'annexion de la Crète au royaume hellène, victoires du principe des nationalités, dans lequel se trouve l'avenir de la nation serbe divisée ; cette joie est pourtant opprimée par la décision de l'Autriche-Hongrie qui a arraché du coeur même du peuple serbe ces deux belles provinces, la Bosnie et l'Herzégovine. Les mots ne nous suffisent pas pour exprimer notre désarroi, le desespoir des Serbes et surtout celui de la Principauté, devant ces situations difficiles qui demandent prudence et un sang froid »⁶⁴.

L'attitude du peuple roumain à l'égard de la crise bosniaque était clairement reflétée dans les pages des journaux indépendants et de gauche. Par exemple, « Universul » à la rubrique « Tribuna liberă » essayait à expliquer « pourquoi les Serbes ont-ils raison » ainsi que le titre même l'annonçait. Il y était précisé que les Grandes Puissances intéressées à l'anéantissement de l'Empire Ottoman, en premier lieu, l'Autriche-Hongrie, essayaient de « pêcher dans des eaux troubles ». Il y était souligné, de même, que par la violation du traité de Berlin, par la diplomatie de Ballplatz, la Serbie avait le droit de demander des compensations aux Grandes Puissances⁶⁵. Le même quotidien, analysant l'article concernant la Bosnie et l'Herzégovine à l'occasion du 30^e anniversaire du traité de Berlin, observait que l'Autriche-Hongrie a pu justifier l'annexion grâce à l'équivoque des termes de la rédaction (la durée de l'occupation n'était pas stipulée)⁶⁶. Mais le triomphe de la diplomatie des Habsbourg ne pou-

⁶² « Adevărul » du 8 oct. (st. a.) 1908 n° 6862.

⁶³ « Voința Națională » du 25 sept./8 oct. 1908 n° 6985. Extrait de l'article *Patria este în pericol*, publié par le quotidien « Politika ».

⁶⁴ Ibidem, 1/14 oct. 1908, n° 6990.

⁶⁵ « Universul » du 1 oct. 1908 (st. a.) n° 270.

⁶⁶ Ibidem du 4 oct. 1908 (st. a.) n° 273.

vait pas durer longtemps et « Universul » informait ses lecteurs que même l'opinion publique autrichienne, qui après l'annexion était enchantée de son ministre des affaires étrangères reconnaissait que « son étoile commence à pâlir »⁶⁷. Le quotidien bucarestois observait que l'indignation ne venait pas seulement de la Serbie mais aussi des Etats occidentaux et de la Russie. Il n'y avait rien d'exagéré dans cette conclusion. À Londres, dans le cadre des entretiens entre Ed. Grey et A. Izvolsky, qui avaient l'adhésion de la France et de l'Italie, fut décidée une compensation pour la Serbie. Un journal viennois comparait même la situation de l'Autriche avec celle de la Russie, de 1878, quand la première fut obligée d'accepter le traité de San Stefano. « Ce n'est que le résultat d'une annexion trop hâtive, écrit-on à la fin de l'article car, si Aehrenthal n'eut prévu que partialement les conséquences de ses décisions il ne les aurait sûrement pas soumis à l'approbation de François Joseph ». Le ministre autrichien « a commis une grave erreur par son manque de prévoyance »⁶⁸.

Dans l'éditorial du journal « Adevărul » du 21 août (st. a.) 1908, intitulé « L'annexion de la Bosnie » il est montré que les rumeurs répandues par la presse européenne au sujet de l'intention de l'Autriche-Hongrie d'annexer les deux provinces a « profondément ému » les milieux politiques car, un tel acte produirait « des grands bouleversements ».

Le 25 septembre (st. a.), l'un des quotidiens annonçait en grosses lettres la nouvelle de l'annexion tandis que la troisième page informait sur les lettres concernant cette décision adressées par l'empereur au baron d'Aehrenthal et aux présidents du Conseil Beck et Weckerle.

Les lecteurs étaient également informés des « Arrestations en Bosnie et en Herzégovine » ; « L'agitation des Serbes bosniaques » ; « Les événements de Sarajevo » etc. Un dur réquisitoire à l'adresse de l'Autriche-Hongrie est dressé par l'article « La Bosnie et l'Herzégovine désirent l'autonomie », où l'auteur est d'avis que celle-ci, pendant trente ans, a observé « une attitude de conquérant » sans aboutir à gagner « la confiance du peuple »⁶⁹. L'oppression par des impôts exagérés, l'absence des écoles nationales, la censure de la presse etc. ne sont que quelques aspects des causes qui ont déterminé la population de ces provinces de réclamer le droit à l'autonomie⁷⁰.

Le journal « Adevărul » du 15 mars 1909 (st. a.) écrivait : « Même si ces importantes raisons de mécontentement n'avaient pas existés (à propos de l'attitude hostile de l'Autriche-Hongrie dans ses rapports avec les Roumains de Transylvanie), nous serions aux côtés de la Serbie dans ce conflit avec l'Autriche-Hongrie ; nous sommes à ses côtés car nous agissons en faveur de la justice »⁷¹. Le 28 septembre/11 oct. 1908 « România muneitoare » soulignait : « L'Autriche n'a aucun droit sur la Bosnie et l'Herzégovine. La population majoritaire est serbe et ces provinces ont été arrachées de la Serbie quand, après avoir subi la domination ottomane,

⁶⁷ Ibidem, du 10 oct. 1908 (st. a.) n° 279. L'article intitulé « Consecințele politicii baronului d'Aehrenthal ».

⁶⁸ « Universul » du 10 oct. (st. a.) 1908, n° 279.

⁶⁹ « Adevărul » du 25 sept. (st. a.) 1908, n° 6850.

⁷⁰ Ibidem.

⁷¹ S. Rădulescu-Zoncr, *op. cit.*, p. 286.

elles furent annexées par le cabinet de Vienne... bien que nous, les spécialistes, nous haïssions la guerre, bien que nous soyons décidés d'attendre les bienfaits de la paix, nous ne pouvons pas rester impassibles devant le désespoir du peuple serbe, frustré par l'empire autrichien qui tâchera de mettre une fin à son désarroi sur le champ de bataille »⁷².

L'opinion publique roumaine est informée sur l'histoire des Serbes, sur l'état d'esprit de la population vivant dans les régions occupées et sur l'appui que la Serbie tâche de lui accorder. Les pages des quotidiens roumains décrivaient la beauté du paysage des deux provinces dénomées « la Venise des Balkans » et le caractère des habitants présentés comme « des hommes sincères, accueillants, très braves et enclins à la poésie »⁷³. Les journaux étaient parfois illustrés, toujours pour une meilleure information, avec des vues des Balkans, une carte des événements de la frontière serbo-autrichienne, des vues de Sarajevo, la Scoupscina, le palais royal, une carte des événements des Balkans etc.

Pour une meilleure documentation de leurs lecteurs, les journaux de Roumanie envoyèrent des correspondants spéciaux à Belgrade afin d'interviewer des personnalités politiques serbes au sujet de la situation critique de la Serbie et dans ce contexte, de l'Europe aussi. Ainsi, le correspondant de « Adevărul », Mitu Andreescu discutait le 25 sept. (st. a.) avec l'académicien Misič, qui préparait son départ pour la Bosnie accompagné par un group de volontaires serbes : « pour donner le feu vert à la révolution qui est prête à éclater... ». « Nous n'ignorons pas que nous serons battus, que nous finirons par être vaincus dans cette lutte inégale. Mais, avant d'être écrasés, les Balkans seront entièrement en flammes. Après la Bosnie et l'Herzégovine, les Slovènes et les Croates continueront la révolte ». Selon l'opinion de l'académicien serbe, l'Europe devra intervenir. Il s'y attendait que la Scoupscina, dont la réunion devait avoir lieu le 26 sept., déclarera la guerre sainte à l'Autriche-Hongrie⁷⁴. Une personnalité serbe se trouvant à Bucarest, interviewée par le correspondant du même quotidien au sujet de l'inégalité, des forces entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie dans le cas où la Scoupscina sera favorable à la guerre, répondit : « au point de vue militaire, nous ne pouvons pas nous comparer à l'Autriche-Hongrie, mais c'est notre devoir de protester contre les tendances expansionnistes de cet Etat ». Ce qui prouve que les Serbes étaient conscients des conséquences, mais n'acceptaient pas l'humiliation sans se défendre. Le même interlocuteur croyait que l'Angleterre interviendra : « c'est nous qui lui offrons l'occasion et il est sûr que l'Angleterre déterminera les autres puissances de trouver pour les conflits des Balkans des solutions équitables »⁷⁵. Ainsi, la Petite Serbie, selon le syntagme de B. Braniste, changea son sobriquet en renommée. Le peuple serbe avait compris que le silence dans des circonstances si difficiles signifiait « un suicide » ; que clamer « signifiait attirer l'attention du monde entier sur le danger, signifiait déterminer l'agresseur, beaucoup plus puissant, d'hésiter ». C'est en ces termes que répondait Nenadovici de la Légation serbe

⁷² Ibidem.

⁷³ « Adevărul » du 30 sept. (st. a.) 1908, n° 6855, l'article « Sirbii în decursul veacurilor. Scurt istoric al Serbiei » ; « Universul » du 1 oct. (st. a.) 1908, n° 270 et du 3 oct. (st. a.) n° 272.

⁷⁴ Ibidem du 27 sept. 1908, n° 6852.

⁷⁵ Ibidem.

à Bucarest aux questions posées par le correspondant roumain. Impressionné par le dialogue avec le diplomate serbe, Brănișteanu n'avait pour conclure son article que des mots d'admiration pour l'attitude de la Serbie. « La manière dont ce peuple si petit s'est levé contre un adversaire incomparablement plus puissant, l'énergie et le courage, le défi, seront un bel exemple pour l'histoire, un geste qui ne restera pas sans conséquences... Ainsi, la petite Serbie a réussi à prendre entre ses mains la paix des Balkans, et, peut-être, la paix de l'Europe aussi »⁷⁶.

Le même correspondant spécial de « Adevărul » interviewait l'ancien premier ministre N. Pasić. À la question concernant son opinion sur l'attitude du cabinet serbe, Pasić déclarait que la note du gouvernement adressée aux grandes puissances n'avait pas été assez ferme et que les Serbes n'auraient pas dû exiger des compensations. « Nous protestons énergiquement contre l'acte commis par l'Autriche-Hongrie. L'annexion de la Bosnie est pour nous la mort ». L'homme politique serbe annonçait qu'il n'entrera pas dans le nouvel gouvernement parce qu'il était partisan « d'une politique énergique, sans tergiversations, d'une politique du moment présent »⁷⁷.

Liubo Iovanovici, président de la Scoupscina, déclarait à Belgrade, à l'envoyé du journal « Universul », Mestungean, que l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine était un coup donné aux sentiments nationaux de la Serbie. « Il est vrai que la Bosnie ne nous appartenait pas au point de vue politique, mais pour nous il y avait tout au moins un espoir. Maintenant, par l'annexion de cette province par l'Autriche-Hongrie, tout espoir est pour nous définitivement éteint ». Le président de la Scoupscina considérait que l'Autriche aurait dû faire un plébiscite avant de procéder à l'annexion forcée. De cette manière, « le peuple en question aurait pu se prononcer et l'Autriche agir par conséquent, selon sa probité et la sainte justice »⁷⁸. En réalité, Liubo Iovanovici avait déclaré quelques jours auparavant au correspondant roumain à Belgrade que les Serbes veulent l'autonomie de la Bosnie et non pas des compensations territoriales et préconisait l'idée d'un plébiscite dans les provinces annexées. Se rapportant aux relations avec la Roumanie, le président de la Scoupscina déclarait que entre les deux Etats n'a jamais existé une affaire litigieuse sérieuse et il exprimait le regret que les relations serbo-roumaines n'étaient pas plus étroites, « parce que les deux peuples qui ont de certes affinités de race ne se connaissent pas encore suffisamment »⁷⁹.

Dans leur réponse au message du trône de l'année 1908, nombreux députés dont nous mentionnons N. Iorga, G. Diamandi, I. Vrăbiescu, N. Z. Pop, N. Botez, se sont prononcés dans la Chambre en faveur d'une réorientation de la politique étrangère de la Roumanie⁸⁰.

Bien que le moment n'était pas favorable à un tournant de sa politique — à l'exception du roi Charles I^{er}, fidèle aux puissances centrales jusqu'à la dernière minute — l'idée d'une éventuelle réorientation dans la politiques des alliances de la Roumanie commençait à se frayer une voie.

⁷⁶ Ibidem du 27 oct. 1908, n° 6867.

⁷⁷ Ibidem du 29 sept. 1908, n° 6854.

⁷⁸ « Universul » du 9 oct. 1908, n° 278.

⁷⁹ Ibidem du 6 oct. 1908, n° 273.

⁸⁰ D. A. D. session 1908—1909, n° 7—16.

Surtout dans la presse de l'opposition, mais aussi dans la presse officielle et indépendante, cette tendance se faisait remarquer. Dans des articles qui portaient des titres significatifs « Notre politique étrangère », l'auteur, se rapportant au rôle de la Roumanie dans le Sud-Est de l'Europe mettait en évidence la nécessité d'établir « des relations de sincère et cordiale amitié » avec la Turquie et avec « les petits Etats balkaniques auxquels nous sommes liés par une certaine communauté d'intérêts ». En ce qui concerne l'attitude vis-à-vis des grandes puissances les Roumains devaient être unis « tous les hommes et tous les partis politiques » pour gagner la sympathie de l'opinion publique occidentale⁸¹. Mais l'article le plus suggestif a été publié en « Noua Revistă Română » sous la signature du professeur Ion Rădulescu-Motru, qui expose quelques réponses données par des Italiens de marque au sujet de la politique étrangère de la Roumanie. Il présente au lecteur roumain l'affirmation du dramaturge Roberto Bracco qui déclare « qu'à présent l'Italie promeut une politique d'équilibriste » mais qu'à l'avenir « sa barque, de même que celle de la France, ne pourra s'orienter que vers l'Angleterre » car « aujourd'hui c'est elle la grande machine de la politique européenne. Pour l'Italie ce n'est plus un secret. Il convient que la Roumanie le sache aussi ». Rădulescu-Motru conclut que la Roumanie doit cesser de se situer à la « remorque » de l'Autriche-Hongrie parce que d'autres courants et d'autres puissances se manifestent sur l'arène internationale et nous montrent « que nous pouvons demander quelque chose maintenant pour nos conationaux ». « Notre politique étrangère a débuté par une orientation vers la France. C'est toujours vers la France et, implicitement vers l'Angleterre, que doit s'orienter notre politique »⁸².

Les tendances expansionnistes des puissances centrales dans le Sud-Est de l'Europe a conduit à un rapprochement entre les pays de la zone. L'initiative d'une entente revient à la Serbie, avec l'appui de la Russie, et s'est concrétisée en 1912, par la conclusion de l'Alliance Balkanique.

•

Un autre facteur ayant conduit à la modification du traité de Berlin et du statu-quo dans les Balkans a été la proclamation d'indépendance de la Bulgarie. Les milieux dirigeants ont su mettre à profit le jeu des intérêts de la Russie et de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans afin de demander l'appui de l'une ou de l'autre dans la lutte pour l'émancipation de sous la domination de l'Empire Ottoman.

La situation internationale précaire déclenchée en automne 1908, le conflit turco-austro-hongrois provoqué par l'annexion des deux provinces serbes, l'intérêt du Ballplatz de voir, la Bulgarie indépendante en même temps avec l'acte d'annexion et l'implication de la Bulgarie dans le plan de démembrement de la Serbie ainsi que la faiblesse du nouveau régime turque, menacé de l'extérieur par les grandes puissances et par les États voisins et de l'intérieur par la contre-révolution, tous ces éléments ont permis au gouvernement de Sofia de déclarer l'indépendance d'Etat de la Bulgarie comme un acte attendu découlant de la volonté du peuple bulgare.

⁸¹ « Adevărul » du 17 déc. 1908 (st. a.) n° 6931.

⁸² « Noua Revistă Română » du 9 nov. (st. a.) 1908, n° 5.

Les rumeurs concernant la proclamation de l'indépendance de la Bulgarie ont circulé dès le début du **XX^e** siècle. Vers 1903, l'ambassadeur turc à Petersbourg avait informé son gouvernement sur l'intention manifestée dans les milieux politiques de Sofia de déclarer l'indépendance et la monarchie de l'Etat bulgare, avec l'appui de la Russie, à l'occasion des manoeuvres de Sipka, prévues pour le 25^e anniversaire de la guerre russo-turque auquel avaient participé le grand duc Nicolas, le comte Ignatiev ainsi que plusieurs généraux russes.

En 1907 l'idée de l'indépendance se posait de nouveau et cette fois-ci d'une manière beaucoup plus sérieuse qu'en 1903. Il semble que des puissances occidentales encourageaient cet acte. Dans le cadre des contacts établis par Stanchoff à Petersbourg et Vienne le problème de l'indépendance fut mentionné dans les discussions avec A. Izolski et Aehrenthal sans qu'une réponse exacte soit exprimée à cet égard, tenant compte de l'inopportunité du moment ⁸³.

En 1908, l'intention du prince Ferdinand de proclamer l'indépendance au mois d'août à l'occasion du 20^e anniversaire de son arrivée en Bulgarie le décida de faire un voyage dans des différentes capitales européennes ⁸⁴. Les conseils de François-Joseph ont déterminé le souverain bulgare de remettre ces projets à une date ultérieure. Un communiqué publié par l'Agence télégraphique bulgare mettait fin aux rumeurs qui couraient quant aux intentions du prince Ferdinand de proclamer la monarchie à l'occasion des fêtes de Tîrnovo prévues pour le 6 août. Pourtant, D. Stanchoff déclara au baron K. G. Romberg, l'agent diplomatique de l'Allemagne, que l'opinion publique bulgare était visiblement orientée en faveur de l'indépendance ⁸⁵. Le 20 juillet (st. a.) le journal autorisé du parti libéral « Radoslavist », « Narodni Pravda » publie un article « La Bulgarie royaume » dans lequel il est montré que le parti vise la proclamation de la monarchie et de l'indépendance et se « permet » la liberté de se prononcer en leur faveur même sans le consentement des grandes puissances, en s'assumant entièrement la responsabilité ⁸⁶. Mais, la Bulgarie n'a pas voulu mettre l'Europe devant un fait accompli.

Un incident diplomatique déclancha le conflit latent entre la Bulgarie et la Turquie. Les 31 août 1908, I. J. E. Guesoff, agent bulgare à Constantinople fut rappelé à Sofia par le général S. Paprikoff, ministre des affaires étrangères. La mesure était dûe au fait que Guesoff n'avait pas été invité au déjeuner offert aux représentants des Etats souverains par Tewfik Pacha, ministre ottoman des affaires étrangères, à l'occasion de l'anniversaire du Sultan.

⁸³ Arch. du MAE, Fond 71/1900—1919 Lettre B, dos. 7/1908, f. 1—5.

⁸⁴ « Voința Națională » du 8/21 mars 1908, n^o 6826. En route vers Sofia le prince et la princesse de Bulgarie se sont arrêtés à Bucarest où ils ont été accueillis par le souverain de la Roumanie en la présence du premier ministre D. A. Sturdza et du ministre de l'intérieur I. I. C. Brătianu. Au déjeuner officiel le roi Charles I^{er} a prononcé un toast pour « l'essor de la Bulgarie à laquelle la Roumanie est liée par les relations les plus amicales ». Dans sa réponse Ferdinand I^{er} a confirmé que les rapports entre les deux pays sont excellentes. Voir aussi Arch. Et. Buc., microfilms Angleterre, r. 250, PRO. FO 371/91; 510 f. 374. Conyngham Greene, ministre plenipotentiaire de la Grande Bretagne à Bucarest rapportait le 6 avril (st. a.) à Ed. Gray que la visite du prince bulgare à Bucarest « passed off with the greatest possible cordiality ».

⁸⁵ Arch. MAE, Fond 71/1900—1919 dos. 7/1908, Lettre B, f. 12—14.

⁸⁶ Ibidem.

Le représentant roumain à Sofia a pris connaissance du point de vue du gouvernement princier dans le différend avec la Porte à l'occasion d'une discussion eue avec le général Paprikoff à une réception donnée par le Ministère des affaires étrangères bulgare. « Je ne comprend pas — déclarait celui-ci — les raisons sur lesquelles est fondée l'attitude du gouvernement ottoman vis-à-vis de la Bulgarie, attitude totalement inopportune à ce moment »⁸⁷. Alex. Lahovary informait en même temps D. Sturdza, Président du Conseil et ministre des affaires étrangères, au sujet de l'entretien avec Dimitroff, secrétaire général au Ministère des Affaires Étrangères de Bulgarie, ancien agent diplomatique à Bucarest. Celui-ci était d'avis que dans la situation créée, la Bulgarie « ne reculera d'un pas même si les grandes puissances seraient favorables au point de vue invoqué par la Turquie »⁸⁸.

Les représentants des grandes puissances à Sofia ont adopté, en général, une attitude réservée, hormis le représentant de la Russie qui dans des dialogues particuliers laissait entendre qu'il agréait l'attitude de gouvernement bulgare⁸⁹.

La presse se montra favorable en soutenant les milieux dirigeants de Sofia. Le journal officieux « Vremeia » du 3 septembre exprime dans un article intitulé « La dernière offensive de la Turquie » l'espoir que le gouvernement ottoman donnera à la Bulgarie « la satisfaction légitime ». « Narodni Pravda » (Radoslavist) préconisait l'idée de l'Indépendance qui, si elle eut été adoptée en temps utile aurait épargné à la Bulgarie « l'humiliation qu'elle subit à présent ». Le journal « Bulgarie » (Zancovist) affirmait que les événements en question n'étaient que la conséquence de la politique hésitante promue par le gouvernement au pouvoir tandis que le journal « Den » (rusophile) du 5 sept. considérait, dans un article intitulé « Le conflit avec la Turquie » que le désaccord bulgare-turque pourrait avoir des conséquences graves. « La Bulgarie n'admettra jamais — conclut l'auteur — de retomber dans l'état de vassalité envers la Turquie »⁹⁰.

La situation connaîtra une aggravation comme suite à la grève générale des chemins de fer orientaux. Bien que les revendications étaient de nature économique, la grève revertit un caractère politique, ainsi que le baron Marschal von Biderstein l'ambassadeur de l'Allemagne à Constantinople le confia à P. P. Carp.

De Sofia, Alex. Iakovaky informait Bucarest sur la décision de la Bulgarie d'occuper et d'exploiter les voies ferrées de la Rumélie « en dépit des protestations des grandes puissances » Le gouvernement bulgare informait le diplomate roumain, avait cessé d'argumenter, du point de vue juridique, si, juridiquement, la Bulgarie a eu ou non le droit, d'occuper les voies ferrées, en déclarant : « à présent la restitution de la voie en question s'avère impossible car toute la population s'y opposerait par recours à la force » ; il précisait, de même, qu'il était question « d'un problème interne » qui devait être résolu entre l'Etat bulgare et la Compagnie Orientale⁹¹. Aux questions posées par le ministre de l'Angleterre à Sofia, Sir G. Buchanan, le général Paprikoff déclara que la sécurité de l'Etat et la

⁸⁷ Ibidem, f. 38.

⁸⁸ Ibidem.

⁸⁹ Ibidem, f. 45.

⁹⁰ Ibidem, f. 37—46.

⁹¹ Ibidem, f. 85.

défense nationale obligeaient le gouvernement bulgare de ne pas consentir à la restitution des voies ferrées de Roumélie à la Compagnie Orientale ⁹².

Dans une interview accordée au coorespondant de Reuter, l'agent bulgare a Londres, Tzokow ferra des déclarations beaucoup plus catégoriques en affirmant que la Bulgarie ne pouvait tolérer à l'infini « des ordres venant de Constantinople et concernant une voie ferrée qui traverse la Bulgarie ». Le même diplomate déclarait : « mon opinion, qui n'est pas encore celle de mon gouvernement, est que le moment est venu pour que la Bulgarie proclame son indépendance car *de facto* nous sommes indépendants, il nous reste de l'être *de jure*. La déclaration d'indépendance de la Bulgarie ne saurait avoir aucun effet sur l'équilibre de la politique orientale et ne ferra que régler une situation déjà existante » ⁹³. En ce qui concerne l'incident Guesoff, Tzokow considérait que la Principauté avait acquis le droit d'être traité comme un Etat indépendant et qu'il n'entendait nullement renoncer à ce droit ⁹⁴.

En publiant les déclarations de l'agent bulgare à Londres, « Times » concluait : « Il serait plus prudent que la Bulgarie réfléchisse un peu plus à ses devoirs et moins à ses droits, réels ou imaginaires, surtout dans ces moments critiques » ⁹⁵. En général, la presse britannique considérait que la manière dont avait agi la Bulgarie dans le problème des chemins de fer était une provocation à l'adresse de la Turquie et la proclamation de l'indépendance une violation du traité de Berlin qui conduirait à une crise internationale. Le journal « Novoie Vremie » s'exprimait dans le même sens : « La Russie considère cette affaire comme très sérieuse et renforcera cette Entente entre la Russie et l'Angleterre contre les mystifications des deux pays (l'Autriche et la Bulgarie) ; elles lutterons ensemble contre les ambitions dangereuses, quelles que soient leur provenance, dans les Balkans » ⁹⁶.

A Bucarest, le quotidien « Adevărul » du 20 sept./3 oct. 1908 remarquait dans un article « Bravo, la Bulgarie » que l'Etat voisin « a agi et continue d'agir énergiquement », qu'au lieu de mener des discussions diplomatiques « il s'est emparé des voies terrées orientales, les a occupées à main armée et déclare catégoriquement sa décision de ne plus jamais les rendre ». L'auteur appréciait que dans le cas où l'incident ne serait pas résolu en faveur de la Turquie, l'indépendance de la Bulgarie signifierait un fait accompli. « Il est incontestable que cette attitude de la Bulgarie est à même d'attirer les éloges de tous ceux qui savent apprécier une action déroulée énergiquement et au moment opportun » ⁹⁷.

La « Wiener Allgemeine Zeitung » croyait que les milieux officiels de l'Allemagne trouvent très proche le moment de la proclamation de l'indépendance bulgare. Selon le journal cité « ce pas » ne sera pas défavorablement reçu par l'opinion publique allemande, en dépit de l'amitié entre l'Allemagne et la Turquie, à condition qu'il ne produise pas de complications internationales. Le journal viennois n'était pas loin de la vérité ⁹⁸.

⁹² Ibidem.

⁹³ « Voința Națională », du 24 sept./7 oct. 1909, n° 6984.

⁹⁴ Ibidem.

⁹⁵ « Adevărul », du 21 sept. (st. a.) 1908 n° 6846.

⁹⁶ Cf. « Adevărul », du 21 sept. (st. a.) 1908 n° 6846.

⁹⁷ Ibidem du 20 sept. (st. a.) 1908, n° 6845.

⁹⁸ « Wiener Allgemeine Zeitung », du 12/25 sept. 1908.

L'Allemagne se trouvait dans une position délicate vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie, son alliée principale, et de l'Empire ottoman vers lequel le dirigeaient ses intérêts économiques et politiques. Pour ces raisons les diplomates de la Wilhelmstrasse ont essayé, par la promotion d'une politique abile, d'appuyer l'Autriche-Hongrie dans les Balkans—dans le problème de la Bosnie et de l'Herzégovine et dans celui de la Bulgarie, en promettant, en même temps, à la Porte un appui diplomatiques dans la question des dédomagements dus par le gouvernement bulgare à la Campagne Orientale des chemins de fer.

La conjoncture favorable créée dans le Sud-Est de l'Europe a permis à la Bulgarie de déclarer son indépendance le 22 sept./5 oct. 1905.

La Roumanie a poursuivi avec intérêt le cours des événements dans les Balkans : l'indépendance de la Bulgarie et l'annexion des deux provinces yougoslaves. Adeptes du maintien du statu-quo, ainsi que nous l'avons précisé ci-dessus, la moindre modification dans le rapport des forces sur le plan zonal ou international inquiétait les milieux gouvernementaux de Bucarest. L'officieux du gouvernement « Voința națională » se rapportant à la situation trouble de ces jours écrivait : « Maintenant quand des mutations profondes ont lieu au-delà de nos frontières quand se produisent des changements dans l'équilibre établi à Berlin en 1878, la Roumanie prouvera qu'elle sait défendre ses intérêts majeurs »⁹⁹. Le journal « Universul » appréciait que la Roumaine, en sa qualité de voisin immédiat, doit suivre le cours des événements avec une attention particulière, mais aussi en parfaite tranquillité car il n'y a aucune raison d'alerte¹⁰⁰. La presse roumaine informait ses lecteurs que dans les milieux diplomatiques de Bucarest certaines rumeurs laissaient entendre que le premier ministre roumain avait insinué, tant à la Bulgarie, qu'à la Turquie, que la Roumanie réserve tous ses droits d'agir à l'égard des événements des Balkans conformément à ses propres intérêts. L'attitude de D.A. Sturdza avait aussi l'assentiment de l'opposition¹⁰¹.

L'opinion publique de la Roumanie a reçu favorablement la nouvelle de la proclamation de l'indépendance d'Etat de la Bulgarie et la presse de toutes couleurs est à cet égard le miroir le plus fidèle de l'attitude du peuple roumain vis-à-vis de cet événement. Dans son éditorial, « La Bulgarie indépendante et royaume », le Journal « Viața națională » écrivait : « La Bulgarie refuse de payer à la Turquie les taxes pour les phares installés sur sa côte et n'accepte pas que les voies ferrées de la Rumélie soient la propriété de la Turquie et exploitées par une Compagnie qui considérerait cette dernière comme la propriétaire. Le cas Guesoff fut la dernière goutte d'eau qui a rempli le verre ; le prince Ferdinand, après consultation avec les grandes puissances déclara l'indépendance »¹⁰². « Universul » publiait sous le titre « La proclamation de la monarchie en Bulgarie » les lignes

⁹⁹ « Voința Națională », du 24 sept./oct. 1908, n° 6984.

¹⁰⁰ « Universul », du 25 sept./8 oct. 1908 n° 264.

¹⁰¹ « Adevărul », du 25 sept. (st. a.) n° 6850. « L'opposition approuve Sturdza. L'opposition a informé que le gouvernement n'a engagé sous aucun aspect l'attitude de la Roumanie, aucune convention militaire n'a été conclue et la neutralité de notre Etat, dans l'éventualité de certaines complications n'a été engagée non plus. Les dirigeants de l'opposition affirment avoir donné leur consentement à cette attitude adoptée par Sturdza ».

¹⁰² « Voința Națională », du 24 sept. /7 oct. 1908, n° 6984.

suivantes : « Le gouvernement qui se trouve sous le pression des grandes puissances à cause de la question des chemins de fer orientaux choisi la seule voie possible notamment la déclaration de l'indépendance de la Bulgarie »¹⁰³. Dans l'éditorial du 25 sept. le même journal écrivait : « Le 22 sept. (st. a.) restera une date historique pour nos voisins bulgares qui ont vu se réaliser, par l'acte solennel de Tîrnovo l'une de leurs plus nobles aspirations »¹⁰⁴. Le quotidien conservateur « Epoca » écrivait quant à la proclamation de l'indépendance de la Bulgarie que les Roumains « ne doivent pas être malveillants à cet égard ; espérons que nos voisins seront assez raisonnables pour ne jamais entamer la moindre action nuisible à la paix ou à l'équilibre dans les Balkans auxquels nous sommes tous intéressés »¹⁰⁵. Le journal « Ordinea » conservateur-démocrate, soulignait que la Roumanie, « quels que fussent les événements, ... doit se conduire selon ce patriotisme sincère qui ne permettra jamais que notre élément national de l'Orient ait des difficultés par la suite des événements »¹⁰⁶, tandis que « Conservatorul » affirmait que « les Roumains sont heureux des nouvelles certitudes morales de la Bulgarie »¹⁰⁷. L'article le plus édifiant en ce qui concerne les relations entre les deux peuples voisins a paru dans « Universul » du 26 octobre (st. a.) « ... il est absolument sûr qu'il n'y a plus aucune voie de retour devant le fait accompli — écrit l'auteur — que la Bulgarie est et restera un Etat indépendant ... Nous les Roumains, avons entretenu des relations satisfaisantes avec ce voisin. Sans parler des relations datant des temps les plus reculés, il suffit de rappeler l'appui que les Bulgares ont trouvé dans notre pays ainsi que leurs aspirations d'émancipation de l'état de servage qui les a opprimés. Il nous est agréable de constater que le nouveau tzar de la Bulgarie dans son premier manifeste par lequel il a informé son peuple sur la déclaration d'indépendance n'a pas oublié de rappeler l'appui accordé par l'armée du roi Charles I^{er} pour que la Bulgarie puisse s'émanciper de sous la domination de l'esclavage »¹⁰⁸.

Sur la première page, le journal de gauche « Adevărul » annonçait en grosses lettres « L'indépendance de la Bulgarie est proclamée » et publiait dans la troisième page l'article « Proclamation du royaume de la Bulgarie. Un événement historique » accompagné d'une photographie du prince Ferdinand de Coburg¹⁰⁹. En accordant une attention particulière aux événements des Balkans, comme le faisait d'ailleurs l'entière presse roumaine, le même quotidien bucarestois analysait dans son numéro du 24 septembre (st. a.) « la grave crise orientale » dans des articles intitulés : « Les conflits bulgare-turque » et « La formation de l'Etat Bulgare »¹¹⁰. La presse abondait d'informations sur l'état d'esprit de la population, sur les fêtes de Tîrnovo¹¹¹ à l'occasion de la proclamation de l'indépendance et celles de Sofia, lors de l'entrée du prince Ferdinand dans la Capitale¹¹²

¹⁰³ « Universul » du 24 sept. /7 oct. 1908 n° 263.

¹⁰⁴ Ibidem du 25 sept./9 oct. 1908, n° 264.

¹⁰⁵ « Epoca ».

¹⁰⁶ « Ordinea » du 25 sept./6 oct. 1908.

¹⁰⁷ « Conservatorul » du 24 sept./7 oct. 1908.

¹⁰⁸ « Universul » du 25 sept. (st. A.) 1908, n° 265.

¹⁰⁹ « Adevărul » du 23 sept./6 oct. 1908, n° 6848.

¹¹⁰ Ibidem du 24 sept./7 oct. 1908, n° 6849.

¹¹¹ « Adevărul » du 23 sept./6 oct. 1908 n° 6848.

¹¹² « Voința Națională » du 1/14 oct. 1908, n° 6990.

etc. L'historien roumain A. D. Xenopol écrivait que les Bulgares ont témoigné de leur sagesse, « profitant de la faiblesse de la Turquie » afin de proclamer la Constitution et de réaliser « le rêve dont ils se nourrissent depuis si longtemps : la proclamation de leur indépendance »¹¹³.

Pour une information aussi complète que possible des lecteurs, le correspondant spécial du journal « Adevărul » Emil D. Fagure partait en Bulgarie pour transmettre des articles et des interviews accordées par des différentes personnalités. Il est intéressant de rappeler l'article concernant l'opinion publique bulgare de Filipopole où la politique du fait accompli était pleinement acceptée par les milieux bourgeois et par l'armée. Cette politique était motivée par la formule « par ce coup la Bulgarie n'a eu rien à perdre ; la Turquie, se lançant dans une guerre, n'a rien à gagner ». Cette façon d'agir était due, selon le journaliste roumain, au fait que la plupart des habitants de cette ville étaient des commerçants dont le commerce avec la Turquie couvrait 80% et qui espéraient que « des milieux officiels » ne seront pas intéressés à une guerre « ni chez nous, ni à Constantinople »¹¹⁴. Parmi les interviews les plus importantes mentionnons celle réalisée par E. D. Fagure avec le ministre de l'intérieur Takoff Seyman, le ministre des affaires étrangères, le général Paprikoff et le ministre de l'instruction publique Mussanoff ainsi que celle réalisées avec des personnalités politiques : N. Ghenadieff, ancien ministre jusqu'en 1908 et Racho Petroff, ministre des affaires étrangères de la Bulgarie entre 1905—1907 et ministre de la Bulgarie à Paris. Les dialogues ont relevé non seulement l'intention de maintenir les relations amicales roumano-bulgares mais, surtout l'intention de les faire concrétiser par une alliance. Cette idée sera clairement exposée par les anciens dignitaires mentionnés ci-dessus. Takoff Seyman, ministre de l'intérieur, espérait que la Roumanie, tout en observant une bienveillante neutralité dans la question du conflit turco-bulgare « sera la première à approuver l'acte » de l'indépendance d'Etat de la Bulgarie. « Je peux affirmer » — déclarait l'homme politique bulgare — que la paix dans les Balkans sera assurée seulement par l'amitié bulgaro-roumaine »¹¹⁵.

Quelques jours plus tard les anciens ministres bulgares Ghenadieff et R. Petroff, toujours dans une interview avec E. D. Fagure, se prononçaient en faveur d'une alliance offensive et défensive avec la Roumanie, alliance qui figurait d'ailleurs dans le programme du parti de St. Stambuloff. Ils étaient d'avis que dans la nouvelle conjoncture internationale le problème qui s'imposait encore plus était justement celui d'une alliance de cette nature mais, ils remarquaient aussi, à regret, que la Roumanie ne considérait pas encore la situation de cette manière et que, par conséquent, la questions ne figurait pas parmi les priorités du gouvernement bulgare¹¹⁶.

Il convient aussi de mentionner, que le journaliste roumain en collaboration avec Pierre Mille, correspondant du « Le Temps », ont été les premiers ayant informés la presse européennes sur les opinions des ministres bulgares au sujet de certains aspects de politique étrangère. Ainsi, le

¹¹³ « Noua Revistă Română ».

¹¹⁴ « Adevărul » du 24 sept./10 oct. 1908, n° 6987.

¹¹⁵ Ibidem du 28 sept./11 oct. 1908, n° 6853.

¹¹⁶ Ibidem du 30 sept./13 oct. 1908, n° 6855.

ministre bulgare de l'intérieur autorisait l'envoyé [du journal « Adevărul » de démentir les rumeurs « tendentieuses » selon lesquelles « l'Autriche aurait soutenu en secret les Bulgares à l'occasion des derniers événements »¹¹⁷, tandis que le général Paprikoff assurait les mêmes journalistes que « les rumeurs concernant une guerre possible sont totalement injustifiables », rumeurs dues à la proposition de la Russie concernant la convocation d'une conférence européenne « qui donnèrent à la crise un caractère diplomatique »¹¹⁸.

A l'égard des interviews accordées à E. D. Fagure par les trois ministres bulgares, Constantin Mille, directeur de l'« Adevărul » remarquait que même si des déclarations de ce genre n'engageait pas il fallait pourtant savoir que les Roumains n'éprouvent pas des ressentiments pour le peuple bulgare, idée que certains journaux bulgares essayaient d'accréditer, mais au contraire, écrivait-il, « nous admirons leur hardiesse, leur vigueur et leur patriotisme ardent, le fait qu'ils sont toujours prêts à des sacrifices ». Le moment était venu — soulignait l'auteur de l'article « La Bulgarie et la Roumanie » d'entamer des discussions sincères afin « de raffermir des rapports existents, d'une manière sincère en toute franchise ». Malheureusement, écrit C. Mille — « la sympathie, l'admiration et l'amour ne coïncident pas avec la politique quotidienne et avec la triste réalité ». Il rappelait le conflit roumano-bulgare de 1900 qui laissa voir « quelle était la mentalité de la classe dirigeante bulgare ». Le journaliste roumain espérait dans un possible malentendu, en ce cas les politiques bulgares ayant le devoir de le dissiper car c'était la seule voie permettant aux Bulgares et aux Roumains « de devenir en Orient une force réelle ». « En voici la situation » concluait l'auteur, « en voici la vérité que nous devons accepter telle quelle, au profit des deux Etats »¹¹⁹. L'article du « Conservatorul » s'exprimait dans le même sens. Il précisait que « si les événements de Bulgarie ont provoqué chez nous quelques désagréments, il faut savoir que ce n'est pas le nouveau statut de la Bulgarie qui déplaît aux Roumains car nous n'éprouvons aucune antipathie et nous n'envions nullement les Bulgares, mais leur attitude manifestée jusqu'à ces dernières années... trouble l'horizon »; comme de raisons — concluait l'auteur — le gouvernement roumain « est obligé de fonder l'amitié roumano-bulgare sur la base la plus viable : la garantie du territoire du royaume roumain contre toute agression future »¹²⁰.

L'attitude bienveillante du gouvernement roumain, de la presse officielle et de parti de même que celle de l'opinion publique face aux événements du Sud du Danube ont eu un large écho en Bulgarie. La sympathie qu'éveilla la Roumaine en terre bulgare se reflète dans les déclarations officielles, dans les articles de presse et les manifestations des foules. V. Kogălniceanu, consul de la Roumanie à Rusciuk rapportait en ce sens à A.D. Sturdza : « ils manifestaient musique en tête devant le Consulat roumain où ils criaient „Vive la Roumanie” ». Ces témoignages de « sympathie » étaient dûs, ainsi que remarquait V. Kogălniceanu, à la position adoptée par la Roumanie dans les moments décisifs pour la Bulgarie. C'est pour cela qu'après « la reconnaissance qu'ils nous doivent les Bulgares se

¹¹⁷ Ibidem du 28 sept./11 oct. 1908, n° 6853.

¹¹⁸ Ibidem.

¹¹⁹ « Adevărul » du 29 sept./12 oct. 1908, n° 6854.

¹²⁰ « Conservatorul » fin sept. — début oct.

sont rappelés de ce qu'il semblaient avoir oublié : le sang roumain versé pour leur liberté »¹²¹.

Le ministre bulgare des affaires étrangères, déclarait dans son interview accordée au correspondant du quotidien «Le Journal» du 15 oct. 1908, après l'examen de la situation dans les Balkans et de la politique de son gouvernement que la Bulgarie «entretient des rapports excellents» avec la Roumanie «qui s'est montrée fort sympathique à notre indépendance»¹²². Dans le discours prononcé le 1^{er} novembre en Sobranie en réponse au message du trône, le général Paprikoff soulignait que «notre indépendance a été reçue avec enthousiasme par notre voisine la Roumanie. Ils ont manifesté, pour cet acte la plus grande joie»¹²³.

L'indépendance d'Etat de la Bulgarie a été reconnue officiellement en avril 1909. Les gouvernements de Petersbourg et Belgrade ont été les premiers à faire les démarches nécessaires afin de remettre les lettres de créance des représentants à la Cour royale de la Serbie. Parmi les petits Etats de la Péninsule Balkanique seulement la Grèce s'est abstenue de toute manifestation de sympathie. Le 18 avril (st. a.) les représentants étrangers ont été reçus en audience solennelle par le roi Ferdinand I^{er}. Le souverain bulgare, après avoir remercié le corps diplomatique de la Roumanie pour les vœux présentés a déclaré qu'en dehors les signes de parfaite bienveillance exprimés par le roi Charles I^{er} et par le cabinet roumain il avait l'«impression» que depuis quelques temps «entre les deux peuples s'instaurait un climat propice et une vraie communauté d'idées»¹²⁴. Pourtant, Ferdinand I^{er} n'a pas précisé s'il comptait sur une conséquence pratique de cet «heureux état de choses». La Bulgarie eut aimé une alliance avec la Roumanie. L'idée a été clairement exprimée par le journal «Večerna Pošta» du 26 février 1909 par un article intitulé «La Roumanie et la Bulgarie», écrit à l'occasion de la visite du souverain bulgare à Bucarest lors de son voyage de retour de Petersbourg. Il convient de souligner que ce journal était souvent influencé par les milieux de la Cour royale. Après un bref aperçu des relations qui ont existé entre les pays, l'auteur de l'article écrivait «cette heureuse situation pour les deux Etats voisins, facilité à tout jamais leur politique non seulement sur la voie des relations amicales et cordiales mais aussi dans la perspective d'une alliance. Voilà pourquoi nous sommes sincèrement d'accord avec ces journaux qui dans le dernier temps ont proposé cette idée. Chez nous cette idée est véhiculée depuis longtemps. Elle est une des fondements de notre politique étrangère».

Une alliance n'a pas vu le jour. Le jeu diplomatique de Aehrenthal d'une part, d'Izvolski de l'autre, visant d'attirer la Bulgarie dans une alliance militaire, a déterminé le gouvernement de Bucarest de se prononcer, comme il l'avait fait auparavant aussi, pour une politique d'équilibre et de non ingérence dans les Balkans, tout en évitant la conclusion d'un traité avec un pays de la zone.

¹²¹ Arch. MAE, Fond 71, f. 107.

¹²² «Le Journal» du 15 oct. (st. a.) 1908.

¹²³ «Večerna Pošta» du 3 nov. (st. a.) 1908.

¹²⁴ Arch. MAE, Fond 71 f. 279.

UN ANCIEN CAPTIF MOLDAVE, GRAND VIZIR DE TUNISIE AU TOURNANT DU XVIII^e AU XIX^e SIÈCLE

NEAGU DJUVARA*

L'épisode que je vais conter brièvement ici n'a pas d'impact sur l'histoire des Roumains, mais par son aspect inédit et, à la vérité, assez extraordinaire, il mérite tout de même la publicité, d'autant qu'il apporte une illustration dramatique de l'insécurité dans laquelle vivaient encore les Moldaves et les Valaques à la fin du XVIII^e siècle.

Et d'abord un mot sur les circonstances de ma « découverte ». Me trouvant en visite en Tunisie au printemps 1986 chez un ami belge, André Béguin, représentant d'une Institution des Nations Unies, celui-ci, connaissant mes préoccupations historiques, me présenta à un notable de Tunis, Ahmed Lahbib Djellouli, descendant d'une lignée de caïds tunisiens, lui-même amateur de recherches historiques. Quand il sut que j'étais roumain, il s'exclama : — « Saviez-vous que notre grand homme des années 1790—1800, le Grand Vizir Youssef Saheb et-tabaa, était un ancien captif de Moldavie ? » Fortement intrigué par cette révélation, je lui rendis visite le lendemain au palais Djellouli, vaste demeure de style ancien, encastrée au milieu de maisons plus modestes de la vieille ville de Tunis, dans une rue où une auto peut à peine se glisser et qui porte le nom évocateur de Rue du Riche. Et là, devant un café turc, dans la pénombre du grand salon où les fauteuils Napoléon III côtoyaient les tapis persans et les yatagans et pistolets ferrés hérités de splendeurs passées, mon hôte m'a conté l'histoire suivante :

Un de ses aïeux (très exactement le trisaïeul de son père), Bakkar Djellouli, caïd de Sfax dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, voulant s'attirer les faveurs de Hammouda Bey, fils du vieux bey de Tunis, Ali Pacha, et son successeur probable, envoya en 1781 l'un de ses hommes de confiance acheter sur le marché aux esclaves de Constantinople, plusieurs jeunes gens dont il ferait présent à Hammouda Bey pour sa garde de mamelouks. Parmi eux se trouvait le jeune Youssef, qui savait qu'il avait été capturé en Moldavie (*Boghdan* en turc).

Les biographes tunisiens de Youssef Saheb et-tabaa sont perplexes devant cette affirmation du jeune captif, car pour eux la Moldavie était « une province européenne de l'Empire Ottoman (. . .) Or, les lois, comme les

* Communication présentée la 6 juin 1988 au colloque « Rumänien im Spannungsfeld der Grossmächte » organisé à Munich par l'Institut für Rumänien Forschung e. V. et l'Institut für Geschichte Osteuropas und Südosteuropas der Ludwig-Maximilians-Universität München ».

usages établis, ne permettaient pas de vendre comme esclaves les sujets de l'Empire» ... (S. Zmerli). Ce que ces historiens tunisiens ignorent apparemment, c'est que les Principautés roumaines n'étaient pas *juridiquement* « province ottomane », ce qui a valu à la Moldavie le triste privilège d'être périodiquement victime de terribles razzias des Tatars de Crimée ou du Boudjac (Buğaq). La dernière grande incursion des Tatars en Moldavie date de 1758, dans le contexte d'une guerre de succession pour le khanat des Tatars Nogai. Les Tatars, révoltés contre une décision de la Porte, avaient envahi et ravagé une grande partie de la Moldavie, seules les villes de Iassy, Sorooca et Galatz ayant pu échapper à la dévastation, comme le consigne l'ambassadeur de Suède à Constantinople, Gustav von Celsing, dans un rapport du 6 décembre 1758. Von Celsing ajoute que plus de 14 000 habitants auraient été emmenés en esclavage. L'ambassadeur de France Vergennes, donne le chiffre de 15 000. La Porte, après avoir cédé à toutes les exigences des Tatars révoltés, se serait efforcée d'obtenir le retour des captifs, mais nous avons des preuves que même pour des membres de familles influentes de Moldavie, le rachat et le « rapatriement » avaient demandé des années de négociations. Nous en avons un témoignage typique dans le fameux pamphlet « Arhondologia Moldovei » du Paharnic Constantin Sion, dont le propre père serait resté en captivité chez les Tatars pendant sept ans, avec ses deux frères, tous trois, enfants en bas âge. Ils n'auraient été relâchés qu'après l'intervention d'un grand boïar auquel ils étaient alliés, un Cantacuzène, et après l'envoi sur place d'un « tchaoush impérial » pour les reprendre. On imagine aisément, dans ces conditions, quel pouvait être le sort des enfants captifs qui n'avaient pu être rachetés par leurs familles. On sait que le futur Youssef Saheb a été acheté, « vers l'âge de la puberté », par un marchand de Constantinople, qui l'aurait bien traité et l'aurait instruit, mais aurait été contraint de le « revendre » en 1781, par manque de moyens. Dans l'hypothèse où Youssef aurait été emmené en captivité, en bas âge, en 1758, il aurait eu 23 ou 24 ans au moment où l'envoyé du caïd Bakkaer Djellouli en fait l'acquisition. Nous restos dans la vraisemblance, quand on considère aussi la prodigieuse carrière qu'il fera à partir de 1782.

En effet, le caïd de Sfax ne le garde que quelques mois auprès de lui, pourqu'il apprenne la langue et se familiarise avec les coutumes du pays, et en fait don au jeune bey Hammouda, peu de mois avant que celui-ci n'accède au trône beylical. Hammouda Bey, ayant très tôt remarqué son énergie et la vivacité de son esprit, en fait d'abord le porteur de son sceau, d'où le surnom de « et-tabaa » qu'il gardera toute sa vie.

En 1782, Hammouda Bey succède à son père, bien qu'une branche aînée de la famille des Husseïnites eût des prétentions, justifiées, à la succession — nous verrons l'impact que ce différend dynastique aura sur la fin de notre héros.

Très vite, celui-ci — qui sera connu également sous le nom de Youssef Hodja — gravit, dans le sillage de son protecteur, l'échelle des honneurs. Hammouda Bey, confiant dans son caractère entier, en fait d'abord une sorte d'inspecteur itinérant de tous les postes administratifs du pays. Il deviendra ensuite l'équivalent d'un ministre de l'Intérieur. En 1792 (selon certains historiens, en 1794 selon un document que j'ai trouvé dans une collection de documents turcs de Tunisie), il est chargé d'une ambassade à Constan-

tinople auprès du Sultan Sélim III que l'indépendance trop affichée du bey de Tunis avait indisposé. En 1795, à la mort du Grand Vizir de Tunisie Mustapha Hodja, Youssef Saheb devient Grand Vizir et le restera jusqu'à sa mort en 1815.

Il laissera le souvenir d'un grand politique, d'un homme d'ordre, ennemi de la corruption, d'un fondateur d'écoles (inéдресas) et constructeur de mosquées. C'est à lui qu'on doit notamment la grande mosquée de la place Halfaouine à Tunis. Une incursion armée des Algériens, qui menacent Tunis en 1807, lui donne même l'occasion de se révéler comme valeureux homme de guerre en prenant la tête des troupes qui chassent l'envahisseur.

Autre trait caractéristique de sa carrière — et qui illustre en même temps un aspect insuffisamment mis en lumière de grand commerce méditerranéen au tournant du XVIII^e au XIX^e siècle —, Youssef Saheb apparaît, entre 1797 et 1813, comme un des trois ou quatre plus grands possesseurs de navires armés en course dans les ports tunisiens. Un chercheur français, Pierre Grandchamp, a relevé en effet, à partir des archives beylicales et des registres des consuls (notamment du consul de Hollande, chargé également des intérêts autrichiens), les noms de tous les armateurs et corsaires de la Régence de Tunis de 1764 à 1769 et de 1783 à 1843. Nous pouvons suivre ainsi la montée de Youssef Saheb dès 1783 : en 1803, notre « salib et-tabaa » est de loin le premier armateur du pays, sa part dans la « course » étant de 24 navires, armés de 284 bouches à feu, tandis que les Djellouli n'ont la même année que 13 navires armés de 124 canons, et le Bey lui-même 9 navires avec 154 canons.

Une telle fortune, dans les deux sens du terme, ne pouvait pas ne pas attirer à Youssef Saheb de solides inimitiés. Même les Djellouli, avec lesquels il semble avoir gardé toutefois de bons rapports, peuvent avoir été parfois irrités de la toute-puissance de leur ancien protégé. Une anecdote que m'a rapportée M. Lahbib Djellouli pourrait en témoigner : un jour, au temps où Youssef Saheb était au faite de son pouvoir, le fils de son ancien maître, Mahmoud Djellouli, lui demande une faveur pour un protégé. Le Vizir refuse avec humeur : — « Qui est cet individu ? » Réponse de Mahmoud Djellouli : — « Tu te souviens bien, c'est X . . . , que tu raccompagnais le soir chez lui avec une lanterne . . . » — façon de lui rappeler, à l'occasion, qu'il avait été jadis l'esclave de son père . . .

En automne 1814, à la mort de Hammouda Bey, Youssef commet la première grave erreur de sa carrière : au lieu de permettre à la branche aînée des Husseïnites de recouvrer le trône dont ils avaient été déposés un demi-siècle auparavant, il favorise l'accession au trône beylical du frère de Hammouda, Othman. Celui-ci périt assassiné trois mois plus tard. Bien que le nouveau bey, de la branche légitime, ménage encore Youssef, ce dernier succombera à son tour en 1815, victime d'un sombre complot de sérail.

Aujourd'hui, moins de deux siècles après ces événements, nous avons de la peine à imaginer l'étrange destinée de ces enfants captifs, appelés, par un revirement du sort, à d'illustres carrières dans le camp de ce qu'il faut bien appeler l'ennemi. A l'étonnante ascension de l'ancien captif moldave en pays musulman, fait pendant, au début du XVIII^e siècle, l'aventure du petit esclave noir Ibrahim, acheté à Constantinople par l'envoyé du Tsar,

Piotr Tolstoï, donné par celui-ci à Pierre-le-Grand, en devenu plus tard, sous le nom d'Abraham Petrovitch Hannibal, le Grand Maître de l'Artillerie en Russie. Il allait être l'arrière-grand père de Pouchkine. Notre petit captif moldave devenu Grand Vizir de Tunisie n'aura pas eu le même bonheur posthume.

BIBLIOGRAPHIE-SOMMAIRE

1. Charles-André JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord*, 2 vol., Paris, Payot, 1978.
2. Robert MANTRAN, *Inventory des documents d'archives turcs du Dar el-Bey (Tunis)*, Paris, PUF, 1961.
3. S. ZMERLI, *Une figure oubliée, Youssef Saheb et-tabaa*, in La Revue Tunisienne, N° 21, 1^{er} trim., 1935, pp. 37—50, qui cite ROUSSEAU, *Annales tunisiennes*, pp. 191—301, et surtout deux sources inédites, du chroniqueur BEN DHIAF, *Chronique de la Tunisie*, et *Biographies*.
4. Pierre GRANDCHAMP, *Documents concernant la course dans la Régence de Tunis de 1764 à 1769 et de 1783 à 1843*, in Les Cahiers de Tunisie N°s 19 et 20, 1957.
5. N. IORGA, *Documente privitoare la familia Callimachi*, vol. II, Bucarest, 1903 (notamment rapports de l'Ambassadeur suédois Gustav von Celsing entre le 2 septembre 1758 et le 3 avril 1759).
6. Andrei PIPPIDI, *Contribuții la studiul legilor războiului în evul mediu*, Bucarcst, 1974 (notamment pp. 278—279, sur la razzia tatare de 1758).
7. Paharnicul Constantin SION, *Arhondologia Moldovei*, publiée par Gh. Ghibănescu, Iassy, 1892 (pp. 120—123).
8. Valerică BERBECARU, *Un document inedit cu privire la incursiunea Tătarilor în Moldova la mijlocul secolului al XVIII-lea*, in «Memoria Antiquitatis» 1, Muzeul Arheologic Piatra Neamț, 1969, p. 375—379. Le document se trouve au musée Vasile Pârvan de Bârlad : il s'agit d'une lettre signée du métropolit de Moldavie Jacob de Putna, des évêques de Roman, Rădăuți et Huși, de six supérieurs des monastères de Iassy, de 32 boïars et portant 15 autres signatures par apposition du doigt avec la mention « et autres habitants tous pauvres de la province de Moldavie » (« și alți lăcuitori toci săraci ai raialei Moldovei »). Le document, selon l'auteur, peut être daté entre les derniers mois de 1758 — l'incursion avait eu lieu en septembre — et février 1760, lorsque le métropolit Jacob n'est plus en fonction.

THE BALKANS IN THE CHURCHILL & ROOSEVELT COMPLETE CORRESPONDENCE

EUGEN PREDA

The three volumes *Churchill & Roosevelt. The Complete Correspondence* (I. *Alliance Emerging* — CLXV + 574 pp., II. *Alliance Forged* — 773 pp., III. *Alliance Declining* — 742 pp., Princeton University Press, 1984), edited with a commentary by Warren F. Kimball, have proved to be yet another indispensable instrument in the investigation of the Second World War and its consequences. Kimball's scholarly work, although still not fully reverberated in the subsequent historiographic works, recalled that more than four decades since the great conflagration was terminated, the digging out of archive documents is very far from complete and that many pieces, some of them capital, remain in complete darkness or in obscurity. Their publication would be of definite importance in restoring historical truth and would help clear the cinders of distrust with in inter-state relations hips.

The correspondence between the two leaders, no doubt the most substantive exchange of messages two heads of state or government ever made (the three volumes enclose 1949 documents, 788 on the American part and 1161 on the British one), casts light on the obscure circumstances of strategic decisions that influenced also the post-war international balance. It also reveals a more *true-to-life* picture of Churchill and equally a *true-to-life* picture of Roosevelt. The correspondance reflects to a large extent also the triangular system of summit relations instituted by the Churchill-Roosevelt relationship, by their separate and joint relationship with I. V. Stalin.

A good deal of the correspondance was published in the six volumes of W. Churchill's memoirs issued between 1948 and 1953 — in the first, acut phase of the cold war. It can be seen now that the selection made at that time disorted the meaning of the correspondance. On of the reasons was, as Churchill wrote to President D. Eisenhower in 1953, "that nothing should be published which seem to others to threaten our current relations in our public duties . . . /and/ to ensure that it contains nothing which imply that there was in those days controversy or lack of confidence between us" (Quoted in W. R. Louis, H. Bull, eds. *The 'Special Relationship': Anglo-American Relations Since 1945*, London, 1986, p. 17). Another global explanation considering that *The Second World War* was not only a *political will* but even more so a *political programme*, the gist of which was the post factum defence and promotion of its strategy, was offered by British historian ReLewin as early as 15 years ago: "Throughout his memoirs Churchill constantly and unscrupulosly employed the dubious arts of *suggestio falsi* and *suppresio veri*" (*Churchill as Warlord*, London, 1974, p. 48).

As for professor Kimball, he highlights: "...Nor does Churchill's presentation of the maneuvering for power in Eastern Europe give a full and accurate picture. The Prime Minister's proposals to Stalin for a division of that area into British and Soviet spheres of influence, hardly square with Churchill's self-portrait as an early prophet of the dangers of Soviet expansion" (I, p. 6).

After 1955, the official volumes *Foreign Relations of the United States. Diplomatic Papers* carried also some messages exchanged between Roosevelt and Churchill and the British official work — Sir Llewellyn Woodward, *British Foreign Policy in the Second World War*, in 5 volumes (1970—1975) — extensively recounts many of those documents in a wording close to the original. In 1970, at the Franklin D. Roosevelt Library, Hyde Park, New York, were opened *Roosevelt's Map Romm files*, and, in May 1972, separately, the voluminous wartime correspondence between Roosevelt and Churchill. Three years later, a first collection of 548 messages was published (*Roosevelt and Churchill. Their Secret Wartime Correspondence*, Edited by Francis L. Loewenheim, Harold D. Langley and Manfred Jonas, New York, 1975). Bucharest foreign policy weekly *Lumea* extensively surveyed that book in eight issues (Nos 33—40) in 1977 (E. Preda, *Corespondența secretă Roosevelt-Churchill/Roosevelt-Churchill Secret Correspondence*. Although the volume left out over two thirds of the correspondence and even contained a number of inadvertences, as it appeared after the publication of the three volumes edited by Professor Kimball after nine more years, it offered more ground for the understanding of the decision-making process and of the post-war plans of the Anglo-Saxon powers. We should mention that some one third of the documents put out in 1984 had never been published before.

An analysis in point of amount of the correspondence as a whole points to a relatively small share given to the countries in the Balkans, regarded rather from the angle of tutors, and to South-Eastern Europe, generally viewed as a subject of the policy of spheres of influences. The explanation of that small share resides not only in the vast area of questions approached in the correspondence, which derives from the global nature of the conflict under way then, but also in the fact that the questions of the respective countries and zone were implicitly associated with the exchange of views or controversies regarding the great strategic decisions (for instance, *Bolero* and *Overlord* versus *the Mediterranean* or *Anvil-Dragoon*/ the landing in southern France/ versus *the Balkans-Central Europe*). Another aspect is that some of those questions were of the kind of those for which one would rather have "*a few frank talks on matters it is difficult to put on paper*", as the Prime Minister wrote to the President on August 10, 1944 (III, C-750), when Churchill remained eager to move Allied forces in the Balkans. But evidence enough has remained also on... paper though. For all the President's notorious general dislike to leave such tracks.

On April 25, 1943, Churchill reminded Roosevelt that in January "*at Casablanca you agreed that I should play the hand with Turkey*" (II, C-286). Although in an exchange of letters with Yugoslavia's exile king Peter II, the President made reference to America's "*less direct interest in Southeastern Europe*" (*F.R.U.S., 1944, Volume IV, Europe/1966/*, pp. 1359—1361, 1366—1368), Roosevelt wrote Churchill on May 18, 1944 :

"Personally I would rather have a Yugoslavia, but three separate states with separate governments in a Balkan confederation might solve many problems" (III, R-540).

In February 1944, in a note to Edward J. Stettinius jr., then Acting Secretary of State, the President spelt out some of his thoughts on America's role in postwar Europe: "I do not want the United States to have the post-war burden of reconstituting France, Italy and the Balkans. This is not our natural task at a distance of 3,500 miles or more. It is a definitely British task in which the British are far more vitally interested than we are". (Quoted in U.S. Army in World War II. The War Department, Office of the Chief of the Military History. Department of the Army, *Strategic Planning for Coalition Warfare — 1943—1944* by Maurice Matloff, Washington, 1968, p. 491). In harmony with that stand, Roosevelt informed London, on February 7 (II,R-457) and June 2, 1944 (III, R-549): "I am absolutely unwilling to police France and possibly Italy and the Balkans as well". As Professor Kimball writes, "comfortable with British predominance in southern and western Balkans, Roosevelt could maintain his supposed 'hands-off' in the area" (III, p. 276). But on August 26, in answering the Prime Minister's approaches of August 17 and 25 (III, C-755, C-770), the President wrote him that he had no "objection to your making preparations to have in readiness a sufficient British force to preserve order in Greece when the German forces evacuate the country" and that there was also no objection for that operation to the use of American transport airplanes (III, R-608). Moreover, when by the end of the year, strong public criticism was levelled in the United States at the British troops' way of action in Greece, Roosevelt sent Churchill a message which supported the British policy granted that the United Kingdom had full responsibility for Greece and asked only that Churchill understand why the United States government could not publicly support him (See III, R-673, 13.12.1944).

Spheres of influence. Although the question as to when and where the phrase "spheres of influence" was first used is still left without a precise answer, some researchers point, based on the opinion advanced by Lord Curzon in 1907, to a 1869 dispatch by Prince Gorchakov to Lord Clarendon, whereby the Russian foreign minister assured the British one that it would not be in Russia's sphere of influence . . . Afghanistan (See P. Keal's study in the volume *Dominant Powers and Subordinate States*, edited by J. F. Triska, Durham, 1986). *The Churchill & Roosevelt complete correspondence* comprises the whole exchange of messages, started on May 31, 1944, upon the British Prime Minister's initiative, as regards an agreement with the USSR on the division of "the spheres of influence" in the Balkans. As Professor Kimball writes: "A sphere of influence arrangement with the Soviets was nothing new for Churchill. On October 1, 1939, when he was First Lord of Admiralty, he had justified in part the Nazi-Soviet non-aggression pact as a legitimate expression of Soviet interests" (III, p. 349). But, the correspondence hints also to the mechanism envisioned by Roosevelt, a partisan, as the American historian E. Mark put it, of the 'open spheres of influence' (See *Diplomatic History* 3, Spring 1979, pp. 201 — 213). According to politologist R. Wesson, although publicly America "saw spheres of influence as obsolete and harmful as the colonial empires were . . . Roosevelt's idea of the four great powers (including Britain and China) acting as

world policemen implied a beat of each" (*Dominant Powers . . .*, p. 57). Examining the U.S. stance at Cairo (*Sextant*) and Teheran (*Eureka*) Conferences later in 1943, professor Kimball wrote: "Since Roosevelt also assumed that East Asia and the Pacific would be a Sino-American sphere of influence (though that phrase would never have been used), he began to think of an American tutelage for the British and French colonies in the area, a tutelage which would be assisted by the Chinese" (II, p. 609). When, on June 29, 1944, the President wrote the Prime Minister that "*I cannot agree to the employment of US troops against Istria and into the Balkans*" and "*I cannot accept without consultation with Stalin*" to abandon Operation Anvil (III, R-574), Professor Kimball regards that those stands "were consonant with the President's long held position that eastern Europe, unlike western Europe, was beyond America's sphere of influence" (III, p. 221).

Whereas Churchill's messages, after the talks in October 1944 with Stalin (*Tolstoy Conference*), are rather laconic with respect to the precise content of the arrangements reached, except for the mention that "*arrangements made about the Balkans are, I am sure, the best that are possible*" (III, C-799), at present, access to the British archives allows for a more faithful picture of the circumstances in which the "percentage agreement" on the Balkans was struck. In Romania, historian G. Buzatu published the minutes of the Churchill-Stalin and Eden-Molotov meetings of October 9 and 10 and 11, respectively (*Din istoria secretă a celui de al doilea război mondial/ Pages from the Secret History of World War II/*, București, 1988, pp. 316-327).

After the Conference in Crimea (*Argonaut*, February 1945), on matters of eastern Europe, Churchill "tried to get Roosevelt to take the lead. Over Romania he minuted to the Foreign Office at the beginning of April 'I hope the Americans will react. . . We should then support them, quietly but steadfastly'" (Quoted in E. Barker, *Churchill and Eden at War*, London, 1978, p. 293). The gist of that position, reflecting the inhibition due to the October 1944 understandings in Moscow, is to be found even in the March 8, 1945 message of Churchill (III, C-905). But, on March 11, Roosevelt flatly refused to get involved (III, R-714).

Essentially, the differences between Britain and the United States with regard to "Balkan strategy" derived not only from their divergent interests and views on the postwar world and from the shifting military-economic balance between the two major Western partners in the anti-Nazi coalition, but also from a clash between the traditional concept of spheres of influence and the new concept of "open" spheres of influence. On all these matters the complete correspondence provides new conclusive evidence.

An analysis of the evolving positions taken by the two statesmen holding the highest responsibilities in the United States and Great Britain with regard to South-East Europe, especially in 1944, during the final stages of the struggle against the Third Reich is most helpful for establishing a more accurate picture of historical truth and for a better understanding of the lessons deriving from the war and of the broader significance of the steps toward the final elimination of policies that were responsible for the emergence of the notorious "powder keg" of Europe.

So, the White House-Downing Street 10 (1939—1945) complete correspondence stands proof to the topical character of the rejection of the spheres of influence policy. It also points to the fact that its leading characters failed to discern once more how the war had turned into a social or national, or both, revolution, in large parts of the world. The peoples that had been oppressed and had resisted arms in hand against Hitlerite invaders and Japanese militarists, participating in the great epos of the anti-fascist coalition's fight, could not let themselves dispossessed of the fruit of the victory that was drawing near for the benefit of the game of interests pursuing a "balance of power" relying upon two or three "policemen", and had no sympathy for great power policy. The new world that was emerging from the convulsions of the war would oppose more and more the practice of old system of relations, aspiring to a radical democratization of inter-state relations in which the progress of each and everyone and the independence of all gain full value.

ACTIVITÉS DE L'INSTITUT DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES (juillet 1991–juin 1992)

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU

1. LIVRES ET ÉTUDES PARUS DANS DES REVUES SCIENTIFIQUES

a. *Livres. Etudes byzantines et post-byzantines*, II, București, Ed. Academici Române, 1991, 228 p. (recueillies et publiées par Em. Popescu, O. Ilicescu et T. Teoteoi) comprend des contributions signées par Emilian Popescu, Adrian Rădulescu, Ion Barnea, Dan Gh. Teodor, Petre Diaconu, Stelian Brezeanu, Victor Spinei, Șerban Papacostea, Octavian Ilicescu, Ernest Oberländer-Târnoveanu, Marin Cojoc, Adrian Gabor, Vasile Marticarui; les chercheurs de notre institut y ayant contribué sont : T. Teoteoi, *L'opposition entre les notions de « monarchie » et « polyarchie » à Byzance (IX^e – XVII^e siècles)*, Emanuela Popescu Mihuț, *Remarques sur la place des textes de droit criminel byzantin dans la pratique judiciaire roumaine du XVIII^e s.*, Valentin Al. Georgescu, *L'impact de la « Loi agraire byzantine » sur les projets de Code Rural révolutionnaire (1791) et napoléonien (1801–1814), disparu du schéma de la codification modernisatrice du droit roumain au XIX^e s.*

Contribuția românilor la îmbogățirea tezaurului cultural în Balcani (Contribution des Roumains à l'enrichissement du trésor culturel dans les Balkans), București, Fundația culturală Română, seria coloevii (1992), 84 p., résultat des travaux d'un colloque organisé par la Fondation susmentionnée en collaboration avec l'Institut des études sud-est européennes : Andrei Pippidi : *Les Vlaques du nord de la Grèce au XIX^e s. Témoignages d'un voyageur anglais*; Ion Malei, *Les Roumains dans l'Empire ottoman au XIX^e s.*; Anca Tanașoca, *Dons roumains en Serbie pendant le Moyen Age*; Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Livre et école pour les Grecs*; Cătălina Vătășescu, *Livre et école pour les Albanais*; Elena Siupiur, *Livre et école pour les Bulgares*; Autres études sont signées par Hristu Cindrovcanu, Nicolae Șaramandu, Gelcu Maksutovici, Grigore Brâncuș, Nasta Atanase, Sandu Cristea Timoc, Gh. Sbuchea.

Robert Păiușan, en collaboration avec Al. Vianu, Camil Mureșan, Simona Nistor *Președinții Franței* (Les présidents de la France), Craiova, Ed. Universalia-Dialog, 1991.

N. Iorga, *Scrisori către Catinca* (Lettres à Catinca) (ed. Andrei Pippidi), București, 1992. Elena Siupiur, *Basarabia prin vocile ei* (La Bessarabie à travers ses voix), Ed. Anima, 1992 (le livre comprend des interviews avec des représentants moldaves de la culture ainsi qu'une étude de l'auteur : Comment massacrer un arbre pour construire des États selon le type Matrioška).

André Grabar, *Iconoclasmul bizantin*, traduction, préface, et notes par Daniel Barbu, București, Ed. Meridiane, 1991, 523 p. Sous presse : Viorica Moisuc, *Documente privind evacuarea tezaurului român la Moscova 1916–1917* (Documents concernant l'évacuation du trésor roumain à Moscou), Ed. Globus.

b. *Études*. Trois recueils d'études des membres de l'Institut ont paru in RESEE XXIX (1991), 3–4, à savoir : *Le problème de la neutralité en 1939–1941* (Viorica Moisuc, Vasile Hurmuz, Constantin Iordan, Mustafa Ali Mehmet. A ces auteurs se sont joints Eliza Campus, Mihael Retegan, Constantin Botoran, D. B. Lungu), *Langue et culture* (Elena Scărlătoiu, Cătălina Vătășescu, Lia Brad Chisacof, Zambira Mihail) et *Histoire religieuse* (Al. Dușu et Monk Ioannikios du Mont Athos).

Au volume édité par Al. Zub, *Temps et changement dans la culture roumaine*, Iași, 1991, ont contribué les suivants membres de l'Institut : Daniel Barbu, *Écriture sur le sable : temps, histoire et eschatologie dans la société roumaine à la fin de l'Ancien Régime*; Zambira Mihail, *Le sens du temps dans l'œuvre de Nicolae Milescu* et Alexandru Dușu, *La roue et l'échelle – images du devenir historique au XVIII^e siècle*.

Nous mentionnons ci-dessous, les études par ordre alphabétique des auteurs : Daniel Barbu, *Approches esthétiques dans la culture roumaine du XVIII^e s.* in « Ars Transilvanica », I, 1991, p. 7–14; *L'école vénéto-crétoise et l'illustration des manuscrits slaves des pays roumains au XVI^e s.* in « Revista de istorie și teorie literară » (1991), 3–4, p. 403–408; *L'art des anciens portraits*

roumains. *Notes méthodologiques* in « Studii și cercetări de istoria artei » XXXVIII (1991), p. 3—10. Lia Brad Chisacof, *Asupra unor greșisme* (Apropos de certains grecismes) in « Limba română » 1/1991; Olga Cicanci, *Presa greacă din România despre războiul de independență* (La presse grecque en Roumanie concernant la guerre de l'indépendance) in « Magazin istoric » mai 1992, p. 14—17; Cristina Codarcea, *Sur la traduction en roumain du livre de Jacques Le Goff, L'imaginaire médiéval* in « Etudes balkaniques », sous presse; Cornelia Papacostea-Danielopolu, *L'évolution des idées morales en idées juridiques et politiques* in « Actes du colloque dédié à Th. C. Dimaras. Problèmes de la littérature néogrecque » (sous presse); Alexandru Duțu, *Difusion et réception des idées de la Révolution française*, « Etudes balkaniques », Sofia, 27, 1991, 1, p. 25—28; *Glimpses of Reciprocal Perception, an introduction to Dennis Deletant. Studies in Romanian History*, Bucharest, Editura Enciclopedică, 1991, p. 7—22; *Portraits of Vlad Ţepeș — Literature. Pictures and Images of the Ideal Man, in Dracula. Essays on the Life and Times of Vlad Ţepeș* edited by Kurt W. Treptow. New York, 1991, p. 239—245 (East European Monographs); *Suivivances byzantines et attrait de l'imédiat : le témoignage des livres populaires sud-est européens*, « Byzantinische Forschungen », Amsterdam, 17, 1991, p. 149—160; *O ultimă scrisoare* (Une dernière lettre), in : *Portret de grup cu Ioana Em. Petrescu*, Cluj, Editura Dacia, 1991, p. 18—21; *Substratul mental al receptivității literare : Gracian în românește*, « Revista de istorie și teorie literară », 39, 1991, 1—2, p. 107—115; *Ortodoxia și istoria culturii* in « Filocalia », 1, 1991, p. 16—20; *Civilizația cărții în Sud-Estul european — evoluția literaturii*, « Limbă și literatură », 1992, 1—2, p. 30—55; Cristina Feneșan, *Die Donau Fürstentümer in osmanischen Abhängigkeit, chapitre dans la bibliographie annuelle Turkologischer Anzeiger* édité par Institut für Orientalistik, Vienne, 1991; en collaboration avec Jean-Louis Bacqué-Grammont, *Notes et autres documents sur Aloisio Gritti et les Pays Roumains*, in « Anatolia Moderna » (sous presse); Anca Ghiață, *La personnalité de Mustafa Kemal et son époque dans l'historiographie roumaine* in *Lucrările Laboratorului de studii otomane II*, București 1992; *Demografie istorică sud-est europeană într-un izvor otoman de la 1873 privind vîlăetul Dunărea* (Démographie historique sud-est européenne dans une source ottomane de 1873 concernant la vylact Danube) in *Studii de balcanistică și slavistică din România*, București 1992; *Situația politico-economică a Constanței înainte de războiul de independență (1800—1877)* in *Tomis — Constanța — 2500 de ani de evoluție neîntreruptă, cultură și civilizație*, Constanța, 1992; Eugenia Ioan, *B. P. Hașdeu in arhivele jugoslave* (B. P. Hașdeu dans les archives jugoslaves) in : *Științe auxiliare istorice*, Univ. Bucarest, 1992; Constantin Jordan, *Relations interbalkaniques (juillet-novembre 1939) Une perspective historique* in RESEE XXIX (1991) 1—2 p. 79—86; Zamfira Mihail, *Cartea românească veche tipărită în Basarabia (1812—1830)* (Livres roumains anciens imprimés en Bessarabie) in : « Luminătorul » Chișinău (1992) 1, p. 56—61; Andrei Pippidi, *Reformă sau declin. A doua perioadă a studiilor sud-est europene în România* (Réforme ou déclin. La deuxième période des études sud-est européennes en Roumanie) in « Revista istorică » II (1991) 11—12, p. 641—650; *L'histoire de Marcada, ses versions et ses lecteurs*, RESEE XXIX (1991) 1—2, p. 27—37; *Oișinea posibilă a unei legende despre Vlad Ţepeș* (L'origine possible d'une légende concernant Vlad Ţepeș) in « Revista de istorie și teorie literară » (sous presse); *Solidaritatea națională și pilda omului singur* (La solidarité nationale et l'exemple de l'homme isolé) in : « Limbă și literatură » (1991), 1; Elena Scărlătoiu, *Imprumuturi vechi sud-slave în dialectul meglenoromân (IV)* (Emprunts anciens sud-slaves dans le dialecte mégléno-roumain (IV) in : « Romanoslavica » 28 (1990), p. 155—181; *Romanitatea balcanică. Limbă sau dialect?* (La romanité balkanique. Langue ou dialecte?) in : « Deșteptarea », revue des Aroumains, 8(1991); Elena Siupiu, *Soziale und intellektuelle Struktur des zentralen bulgarischen Komitees in Rumänien im 19 Jahrhundert* in : « Österreichische Osthefte » 1992, p. 68—77; *Образованието на интелектуалците в юго-източна Европа през XIX век*, in *Интелигенцията в културологична перспектива*, Университетско «Св. Климент Охридски» издателство, Sofia, 1992, p. 247—271.

§ 2. RÉUNIONS SCIENTIFIQUES EN ROUMANIE

L'institut a repris la série de colloques internationaux avec le symposium organisé du 30 avril au 2 mai 1992 avec l'appui de la Fondation Soros pour une Société Ouverte : *La modernisation de la société sud-est européenne au début du XIX^e s. et à la fin du XX^e s. Le rapport* introductif a été présenté par le Prof. Alexandru Duțu, Directeur de l'Institut, qui est aussi l'initiateur de cette rencontre internationale. Aux travaux du symposium ont participé comme modérateurs ou avec des communications, et des interventions les suivants scientifiques : Pr Dr Edgar Hösch (München), Dr Nadia Danova (Sofia), Dr Biljana Sikimić (Belgrade), Dr Ivan Colović (Belgrade), Dr Fridrun Rinner (Innsbruck), Dr Rumciana Stanceva (Sofia), Pr Dr Seçil Akgün (Ankara), Dr Paschalis M. Kitromilides (Athènes), Pr Dr Helmut Reinalter (Innsbruck), Pr Dr

Zoran Konstantinović (Innsbruck), Dr Anna Tabaki (Atènes), Laurențiu Vlad (ISSEE), Florin Turcanu (ISSEE), Pr A. Pippidi, Pr Al. Zub (Iași), Dr Cornelia Papacostea Danicopolu (ISSEE), Dr Mustafa Mehmet (ISSEE), Dr N.S. Tanașoca (ISSEE), Pr Loukia Droulia (Atènes), Lia Brad Chisacof (ISSEE), Elena Scărlătoiu (ISSEE).

En collaboration avec l'Institut « Nicolae Iorga » et « Goethe Institut » de Bucarest, l'ISSEE a organisé une rencontre entre les historiens allemands et roumains sur le thème *Contribution de la culture de l'histoire à la formation de la société civile* (18–19 févr. 1992). Y ont participé : Pr Bodo van Borries (Hamburg), Pr Alexandru Duțu (IESEE), Pr Dînu C. Giurescu, Thomas Kleininger, Pr Jürgen Kocka (Berlin), Pr Șerban Papacostea, Pr Andrei Pippidi (IESEE), Pr Jörn Rüsen (Bielefeld), Pr Alexandru Zub (Iași).

L'Institut a organisé des séances de communications portant sur les thèmes suivants : Août 1991 : *Les origines historiques de la crise yougoslave* (coordonnateur Pr A. Pippidi) avec la participation de Alexandru Duțu, Anca Tanașoca, Ștefan Vilcu, Gh. Zbucnea, C. Iordan, Cătălina Vătășescu ; Novembre 1991 : *Les mots d'origine latine dans les langues sud-est européennes* (coordonnateur Pr Zamfira Mihail) avec la participation de Lia Brad Chisacof et Cătălina Vătășescu (IESEE), Pr Marius Sala (Institut de Linguistique), Ileana Marga (Univ. de Vrsac), Pr Raevski (Univ. de Kishinev), Dr Alex. Barnea (Inst. d'archéologie). La session a eu lieu dans le cadre des manifestations scientifiques de la section des sciences historiques de l'Académie Roumaine ; décembre 1991 : *La romanité balkanique* (coordonnateur N. S. Tanașoca). Des communications ont été présentées par le Pr Max Demeter Peyfuss (Vienn), Anca Tanașoca, Angela Iosif (Timișoara) et Elena Scărlătoiu (IESEE). En décembre 1991 Ștefania Mihăilescu (IESEE) a présenté une communication concernant un problème roumano-hongrois en marge du livre de Al. Papiu Ilarian « Le statut constitutionnel de la Transylvanie ».

D'autres manifestations scientifiques ont été organisées par l'IESEE en collaboration avec les suivantes institutions culturelles et de recherche : avec la Fondation culturelle roumaine : *La contribution des Roumains à l'enrichissement du trésor culturel dans les Balkans* (4–6 déc. 1991). Les communications ont été présentées par les scientifiques mentionnés ci-dessus (1. a).

En collaboration avec la Fondation culturelle roumaine et la Südosteuropagesellschaft, l'IESEE a organisé la session *Accents dans les relations rumano-allemandes* (7–10 avril 1992) avec la participation suivante : Dr W. Althammer, Dr Alexandru Duțu, Dr Elena Siupur, Dr Cristina Feneșan, Dr Viorica Moisuc, Dr Robert Fischer, Dr Jürgen Gross, Dr Hansjörg Brey, Pr Klaus Heitmann, Annelie Ute Gabanyi, Dr Eva Behring, Dr Pavel Teodor, Dr H. Iancu (Cluj), Dr Vitalic Văratec (Kishinev).

Les membres de l'Institut ont participé aussi aux suivants colloques et symposiums : Alexandru Duțu, au « Colloque sur le Biedermeier » organisé par l'Institut de théorie et histoire littéraire de Bucarest avec la collaboration du Pr Virgil Nemoianu de Washington et des spécialistes hongrois et polonais (le 6 juin 1991). Ensuite Alexandru Duțu a été le modérateur de la première séance du colloque franco-roumain *De la révolution industrielle à la révolution de l'infelligence* organisé à l'Institut Français de Bucarest (24–25 juin 1992) où il a parlé des impasses intellectuelles et mentalités contemporaines. Au 4^e Congrès des Philologues Roumains (4–6 juillet 1991, Timișoara) ont contribué : Lia Brad Chisacof, *De nouveau sur les emprunts néogrecs en roumain*, Dr Z. Mihail, *La langue roumaine en Bessarabie (1812–1830)*, Dr Elena Scărlătoiu, *La recherche de l'istoroumain et le problème des sources*.

« La 5^e Journée d'éthnologie européenne comparée » (organisée à l'Université de Bucarest par la filiale de Roumanie de la Société des Européanistes de Bruxelles, août 1991) : Zamfira Mihail, *Le pain dans le culte orthodoxe et ses implications dans la vie des laïcs* ; « Le premier symposium national d'éthnologie » (12–15 sept., Sighet) : Zamfira Mihail, *Attestations documentaires concernant les réalités de l'ethnographie roumaine de Bessarabie dans la première moitié du XIX^e s.* ; Dans le cadre des « cours destinés à la formation des bibliothécaires provenant de la République Moldave » (Busteni, oct. 1991). Zamfira Mihail a donné une série de conférences sur le thème *Histoire du livre roumain imprimé en Bessarabie au XIX^e siècle*.

« Le colloque interdisciplinaire d'histoire de la civilisation populaire roumaine » (17–19 oct. 1991, organisé par le Musée de la civilisation populaire de Sibiu sur le thème : « Daces, Roumains. Les Roumains. Ethnie. Civilisation » : Zamfira Mihail, *Procédés d'extraction du sel et autres technologies populaires en Bessarabie au XIX^e s.* ; Laurențiu Vlad, *Figures d'étrangers dans l'imaginaire populaire roumain*. Les réponses au questionnaire de N. Densușianu (1893/5).

« 100^e anniversaire de la fondation de la Chaire des Langues Slaves à l'Université de Bucarest » (session jubilaire, 17–18 oct. 1991) : Elena Scărlătoiu, *La place des mots d'origine slave ancienne en mégléno-roumain*, Eugenia Ioan, *Les relations littéraires roumano-yougoslaves reflétées dans des travaux de référence (1960–1980)*.

Alexandru Duțu a dirigé une séance et a donné une communication au colloque international organisé par le Centre de recherches sociales et humaines de Timișoara : *L'altérité* (nov. 1991).

La séance commémorative « 120 années depuis la naissance de Nicolae Iorga », organisée par la Commission d'ethnographie et folklore de l'Académie Roumaine (nov. 1991) : Cornelia Papacostea-Danielopolu, *N. Iorga historien du Sud-Est européen* ; Enanuela Popescu Mihut, *Nicolae Iorga et l'ancien droit roumain*.

Dans le cadre des séances mensuelles du « Laboratoire d'études ottomanes » Anca Ghiță a présenté une chronique du II^e symposium international Atatürk, Ankara, sept. 1991 (nov. 1991) et la communication *L'historiographie roumaine contemporaine concernant l'époque de Mustafa Kémal* (févr., 1991) et Andrei Pippidi, *Elias Habeschi et sa description de l'Empire ottoman* (mars 1992).

« Le colloque 1^{er} Décembre 1918 », organisé par le Centre d'histoire et de théorie militaire (déc. 1991) : Viorica Moisuc, *Le rôle de l'armée roumaine dans le parachèvement de l'Etat unitaire roumain. 1916—1918*.

A l'Institut d'Archéologie (déc. 1991) Andrei Pippidi, *Nicolas Mavros, sa place dans la vie politique et intellectuelle*.

La session scientifique internationale « E. Coșeriu » (Iași, avril 1992) : Zamfira Mihail, *Die Kennnis des rumänischen in Westeuropa. XVI—XVIII Jhrt.*

La table ronde « Editions récentes N. Iorga », organisée par la Bibliothèque M. Sadoveanu (avril 1992) : Cornelia Papacostea-Danielopolu.

Le symposium « Les rapports des Roumains avec le monde balkanique et slave, aux XIX^e—XX^e siècles », organisé par la Fondation culturelle Ion C. Brătianu (avril 1992) : Anca Ghiță : *La population musulmane au vylael Danube dans une source turque de 1873*. A une table ronde qui a eu lieu aux Archives de l'Etat (30 avril — 1 mai 1992) Anca Ghiță a présenté la communication *Le fonds de documents turcs des Archives de l'Etat de Roumanie (méthodologie de traitement)* et à la table ronde de l'Association de droit international sur le thème « 80 ans depuis la proclamation de l'indépendance de l'Albanie » la communication *Les rapports de Mustafa Kémal avec l'Albanie*. Le colloque à participation internationale « Démocratie et révolution chez Tocqueville » (organisée par la Fondation Humanitas, mai 1992) : Andrei Pippidi, *Tocqueville ministre et les Moldo-Valaques*.

Toujours dans le cadre des manifestations organisées par la Fondation Humanitas, notamment dans la cycle de conférences mensuelles « La Roumanie au XX^e s. ». Elena Siupiu a donné une conférence sur *La Bessarabie entre 1940—1948*.

Le colloque international « Majorité et minorité. Elites et marginaux dans le centre et le Sud-Est de l'Europe », organisé par l'Institut d'histoire de Cluj (mai 1992) : Ligia Livadă, *Marginaux et marginalisés dans les Principautés à la fin du XVIII^e — début du XX^e siècles* ; Viorel Panaite, *Etrangers dans la conception juridique ottomane (XV^e—XVIII^e siècles)*.

Le symposium « 180 années depuis l'annexion de la Bessarabie par l'Empire tsariste » (Craiova, juin 1992) organisé avec la collaboration de notre Institut : Mustafa Mehmet, *L'année 1812 dans des documents turcs inédits* ; Zamfira Mihail, Paul Mihail, *Livre imprimé en langue roumaine en Bessarabie* ; le colloque « La Roumanie en 1940, organisé par le Centre d'histoire et théorie militaire (juin 1992) : Viorica Moisuc, *Les conséquences du Pacte Ribbentrop-Molotov sur les pays de l'Europe Centrale et du Sud-Est* ; T. Teoteoi, en collaboration avec C. Petolescu, a présenté à l'Institut d'archéologie (juin 1992) la communication *Un « village dace » (chōrion Dakōn) au Nord de l'Asie Mineure à la fin du IV^e s.*

3. RÉUNIONS SCIENTIFIQUES À L'ÉTRANGER

Alexandru Duțu a participé au colloque « La culture allemande dans le Sud-Est européen », organisé à l'Université d'Innsbruck (17—21 oct. 1991) et au colloque sur « Les frontières européennes », organisé par l'Université d'Amsterdam (20—25 nov. 1991). Les actes des colloques sont en cours d'impression : Cristina Feneșan a donné une conférence sur *L'occupation ottomane de Valachie 1595*, à l'Institut Français d'Etudes Anatoliennes (Istanbul, juin 1991) ; Viorica Moisuc a présenté, dans le cadre des « Journées Onisifor Ghibu », symposium organisé par la Bibliothèque B. P. Hașdeu de Kishinev et la Bibliothèque Pédagogique de Bucarest (juin 1991), la communication *Le rôle des quotidiens « Ardealul » (Transylvanie) et « România Nouă » dans l'éveil national en Bessarabie. 1917—1918* ; T. Teoteoi, Ammien Marcellin en tant que précurseur de l'historiographie byzantine, au « XVIII^e Congrès international d'études byzantines », Moscou, août, 1991 ; Au II^e symposium international « Atatürk » (Ankara, sept. 1991) ont présenté des communications : Anca Ghiță : *La personnalité et l'époque de Kémal Atatürk dans l'historiographie roumaine* ; Constantin Iordan : *Quelques considérations sur la composante balkanique de la diplomatie kémaliste dans les années '20*. Au Musée d'Alep, Syrie, en sept. 1991, Anca Ghiță a présenté : *Tradition historique dans les relations roumano-syriennes* ; C. Iordan a participé au Symposium international sur le thème « La Macédoine au cours des siècles », organisé par la

Municipalité de Veria, Grèce, avec l'appui de la GEI (sept. 1991) avec la communication *Problèmes actuels de la question macédonienne*; Viorica Moisuc a participé à la table ronde sur le thème « La situation de la minorité roumaine en Hongrie », organisée dans le cadre de la Conférence internationale CSCE pour la sécurité (Moscou sept. 1991), avec la communication *Le dénombrement de l'Empire de l'Autriche-Hongrie (1917-1918) et les implications politico-sociales dans le Centre et le Sud-Est de l'Europe*; I. Laurențiu Vlad a participé au colloque « L'être humain différent et ses images » organisé par l'EIDOS-Tours (Etudes de l'image dans une orientation sémiologique) (Blois, sept. 1991); Zamfira Mihail a présenté la communication *La terminologie sociale et politique chez les représentants de l'École Transylvanie*, à la session « Problèmes des Lumières dans la pensée philosophique roumaine », Académie des Sciences de la R. Moldave, Kishinev, oct. 1991. A l'Université de Salonique, N. S. Tanașoca a présenté la communication *L'évolution de l'historiographie roumaine* (nov. 1991); Andrei Pippidi a participé au « Premier Congrès d'histoire des Juifs de Roumanie » (Tel Aviv, déc. 1991) avec la communication *The Mirror and Behind it. The image of the Jew in Medieval Rumanian Society*; Cristina Feneșan, a donné la conférence *Die Osmanistik in Rumänien*, à l'Institut für Kunde des Nahen Orients de l'université de Munich (janvier 1992); Au colloque international sur le thème « La collaboration balkanique. Histoire et développements actuels (XVIII^e - XX^e siècles) », organisé par l'Institut des Relations Internationales de l'Université Panteion d'Athènes (mars 1992) Constantin Iordan a présenté la communication *Ouvertures et limites de la collaboration balkanique (1920-1930)*; Andrei Pippidi, au symposium international « Da Roma alla Terza Roma » (Rome, avril 1992), la communication *Romani o Romai? / Romeni del Cinquecento*. Lia Brad Clisacof a présenté une communication à la « Rencontre des linguistes grecs » (Salonique, mai 1992) et Ștefania Mihăilescu a donné une conférence à l'Institut « Europe » de Budapest (mai 1992) sur certains courants littéraires roumains au XIX^e s.

*

En été 1991, l'Institut a accueilli quatre jeunes chercheurs; Cristina Codarcea, Florin Țurcanu, Ligia Livadă et Laurențiu Vlad, les premiers deux bénéficiaires d'une bourse (1990-1991) à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales où ils ont obtenu le Diplôme d'Etudes Approfondies après l'élaboration des travaux: *Attitudes vis-à-vis la fiscalité dans la société médiévale roumaine*, respectivement *La tentation maurassienne en Roumanie dans l'entre deux guerres*.

Les suivants chercheurs scientifiques de l'Institut ont bénéficié des stages de documentation: Cristina Feneșan, à la Sud-Ost Europa Gesellschaft de Munich (oct. 1991) et à l'Institut für Kunde des Nahen Orients (Munich 1992/avril), pour des études dans les bibliothèques et pour collaborer à la recherche des documents osmans concernant les relations des Pays Roumains avec la Porte entre 1774-1792 (découverts par le Pr Hans Georg Majer); Ștefania Mihăilescu, une bourse offerte par l'Institut « Europa » de Budapest (mai-juin 1992), pour documentation dans les bibliothèques; Robert Păiușan, une bourse à Österreichisches Ost-und Südosteuropa Institut de Vienne (juillet 1991); Elena Siupiur, un stage de documentation dans le cadre des échanges avec l'Académie de Kishinev (sept. 1991); N. S. Tanașoca une invitation de la part de l'Institut de d'Etudes Balkaniques de Salonique et de la Société d'études macédoniennes (Grèce, oct.-nov. 1991) pour documentation et participation aux séminaires d'histoire byzantine et grecque moderne à l'Université de Salonique.

*

Quatre membre de l'Institut dirigent des doctorats à partir de l'année 1992: Pr dr Alexandru Dușu - histoire des mentalités; Pr dr Andrei Pippidi, histoire médiévale européenne; Dr N. S. Tanașoca, histoire de Byzance et de la romanité balkanique; Dr Cornelia Papacoste-Danielopolu, histoire moderne européenne.

Pendant l'année scolaire 1991/1992, le Pr Alexandru Dușu a dirigé l'Atelier organisé à l'Institut français de Bucarest par l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris, l'Académie Roumaine et l'Université de Bucarest. Les thèmes des conférences et des discussions pour cette année: *Etat des lieux en sciences sociales*. Ont participé aux cours: F. Hartog, Zoe Putre, Andrei Pippidi (L'historiographie: nouveaux objets, nouvelles méthodes en histoire), Bernard Iepetit, Alexandru Dușu, Lucian Boia (L'école des Annales), M. Godelier, Vintilă Mihăilescu, V. Zamfirescu (L'anthropologie sociale), Jean-Claude Passeron, Pavel Câmpăanu (Les sociologies contemporaines), V. Descombes, Mihai Șora (Philosophie et sciences sociales), Denise Jodellet, Aurora Perju-Liiceanu (Psychologie sociale et sciences cognitives), Claude Brémont, Radu Toina, Anca Măgureanu (Sémiologie, linguistique et littérature). La synthèse des travaux du séminaire (Rose-Marie Lagrave, A. Albert, Natan Wachtel, Alexandru Dușu), a eu lieu les 24-26 juin 1991. Les travaux de l'Atelier seront publiés dans la revue de l'Institut Français de Bucarest.

LA LATINITÉ DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE. HISTOIRE ET LINGUISTIQUE

ZAMFIRA MIHAIL

La table ronde organisée par l'Institut des études sud-est européennes, qui a été tenue à l'Académie Roumaine le 26 novembre 1991, a porté sur les principes et les méthodes de recherches des éléments latins dans les langues sud-est européennes autres que le roumain. Ont collaboré les chercheurs de l'Institut des études sud-est européennes et d'autres spécialistes, des auteurs de travaux précieux dans ce domaine : Marius Sala (l'Institut de linguistique), Alexandre Barnea (l'Institut d'archéologie), N. Raevschi (Kishinev), Ileana Magda (Vrșae), Zamfira Mihail, Cătălina Vătășescu, Lia Chisaeof.

Les communications ont mis en discussion les nouveautés théoriques, méthodologiques et d'information linguistique et historique. La recherche qui nous occupe en général et tout spécialement cette réunion sont particulièrement importantes pour établir le sort des éléments lexicaux latins dans les langues sud-danubiennes, étant donné qu'une recherche d'ensemble pour la zone linguistique sud-est européenne n'existe pas sous ce jour. L'information bibliographique recueillie en équipe aura un caractère exhaustif, ce qui aboutira à une analyse complexe des éléments latins empruntés aux langues sud-est européennes et perpétués jusqu'à présent.

L'allocation inaugurale a été prononcée par Andrei Pippidi, le secrétaire scientifique de l'Institut et les travaux ont été conduits par Zamfira Mihail.

Après avoir fixé le cadre actuel des recherches, Marius Sala, qui a initié l'ouvrage « Le lexique latin hérité dans le roumain » et coordonne ses travaux, a exposé les considérations sur la latinité balkanique antérieure à la langue roumaine. Son analyse sur les éléments latins de la langue roumaine se basent sur les étymologies à jour, mais il faut nous attendre à de nouvelles contributions dans cette direction. La présentation détaillée de la structure de l'ouvrage a complété l'exposé de Marius Sala.

La communication de l'archéologue Al. Barnea a suscité un intérêt tout particulier, car elle se situe à l'avant garde des recherches interdisciplinaires en entraînant la confrontation entre les données archéologiques et les données linguistiques dans la reconstitution correcte de la romanisation. Ses recherches sont dirigées dans le sens des correspondances entre la terminologie chrétienne d'origine latine et les découvertes archéologiques, des informations concernant des mots latins attestés dans les découvertes épigraphiques des dernières années, l'analyse des mots d'origine latine dans les inscriptions en langue grecque, l'analyse de la latinité dans l'aire danubienne. Les linguistes ressentent le besoin de bien connaître les données historiques pour l'explication des éléments métalinguistiques qui déterminent les réorganisations du lexique, et ainsi la communication d'Al. Barnea a été bien reçue par les spécialistes.

N. Raevschi a analysé les éléments latins pénétrés dans le protoslave jusqu'au VI^e siècle, dans les conditions d'une nombreuse population romanisée du sud-est de l'Europe. Il a établi avec subtilité les critères d'identification des mots d'origine latine et il a cité plusieurs exemples judicieusement argumentés.

Zamfira Mihail a fait un exposé sur les éléments latins dans les langues sud-slaves fondé sur des données des atlas linguistiques. Elle a insisté sur la corrélation qui doit être opérée avec la réalité métalinguistique afin d'établir de vraies étymologies. Deux « analyses de cas » — mots d'origine latine empruntés au bulgare, attestés pour la première fois dans la littérature de spécialité — ont constituées une contribution inédite de la communication.

Cătălina Vătășescu, dans son intervention très documentée, a suivi les relations entre les termes latines et les termes autochtones, signalant la différenciation entre le caractère rustique ou urbain du vocabulaire. L'introduction de la notion de « registre de la langue » lui a permis de faire l'analyse comparée roumano-albanaise des termes latines dans certains domaines. Il faut relever les sens avec lesquels un mot polysémantique latin entre dans la langue emprunteuse et les relations qui s'établissent avec les synonymes du même champ sémantique.

Lia Chisaeof a opté pour une nouvelle perspective, socio-linguistique, dans la recherche des contrats latino-grecs, dans la situation de la diglossie du grec. Elle a expliqué la persistance des emprunts latins dans le grec moderne (qui est toutefois marqué par le purisme) par les idiomes romans, tels l'aroumain, qui ont renforcé l'élément latin.

La communication du Pr Ileana Magda de l'Institut pédagogique de Vršac a porté sur des informations de grand intérêt sur les éléments latins de la langue roumaine parlée dans le Banat Yougoslave.

Les communications des membres de l'Institut des études sud-est européennes sont originales et représentent une nouveauté dans les études comparées sud-est européennes, d'autant plus qu'en Bulgarie et en Grèce les éléments d'origine latine sont peu étudiés et dans les « Histories » des langues respectives l'analyse de ces composantes est négligée. La comparaison entre les éléments latins du roumain et de l'albanais est conçue selon de nouvelles coordonnées. En général, les listes de mots ont été évitées dans les communications, l'attention étant dirigée vers la détermination de la « position » du terme d'origine latine dans les langues sud-est européennes et de ses relations dans le cadre du champ onomasiologique avec des termes d'origines différentes.

Les communications ont contribué à mettre en relief les problèmes que les membres de l'équipe entraîné dans cette recherche auront à résoudre. Elles se sont complétées, tant par les directions abordées que par le matériel linguistique analysé. Nous avons assisté à des entretiens d'un haut niveau scientifique, qui témoignent que le domaine est bien maîtrisé et les suggestions efficaces.

Dans son intervention à la fin des travaux, Marius Sala a qualifié cette réunion de « très réussie ». Les informations scientifiques et les conclusions théoriques du débat seront appliquées aussi dans l'élaboration de l'ouvrage « Le lexique latin hérité dans le roumain ». M. Sala a félicité l'Institut des études sud-est européennes pour l'initiative de l'organisation et pour le déroulement de la réunion et il a proposé que des débats semblables soient organisés chaque année.

Venezia, Italia e Ungheria tra decadentismo e avanguardia, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1990, 451 p.

Ce volume rassemble les actes du Colloque italo-hongrois, organisé par l'Académie hongroise des Sciences et par la Fondation Giorgio Cini de Venise dans les locaux de l'Université de Budapest en juin 1986. Les 25 essais analysent des problèmes politiques et culturels de la fin du siècle passé jusqu'à la Première Guerre mondiale, autrement dit, fin du Risorgimento italien et hongrois et dissolution de la Monarchie Austro-Hongroise.

La première partie des essais — *L'Italie et la Hongrie de la Triple Alliance à la Première Guerre mondiale* (« Italia ed Ungheria dalla Triplice Alleanza alla 1-a guerra mondiale ») analyse les rapports diplomatiques entre l'Italie et la Hongrie, accordant un intérêt spécial à la question des minorités nationales. L'étude de Magda Jászay — *La Triple Alliance dans la politique italienne et Autriche-hongroise* (« La Triplice Alleanza nella politica italiana e austro-ungherese ») présente l'histoire de l'alliance entre l'Italie, la Monarchie Austro-Hongroise et l'Allemagne, qui plus de trente années, avait constitué la base de la politique extérieure des trois grandes puissances centro-européennes. Selon l'avis de l'auteur c'est une alliance née des considérations d'opportunité politique. Pour l'Italie, par exemple, l'alliance avec Vienne aurait éliminé la menace d'une intervention autrichienne dans la question romaine en faveur du Pape et aurait renforcé la position de la dynastie régente devant les tendances républicaines, alimentées par la France. Pour l'Autriche, l'alliance italienne aurait assuré la sécurité dans le cas d'un conflit armé avec la Russie. D'autre part, les rapports tendus entre la France et l'Allemagne provoqués par la question de l'Alsace-Lorraine, poussait le gouvernement de Berlin à s'assurer contre une possible intervention italienne à côté de sa sœur latine. Au début de la Première Guerre mondiale, l'Italie a déclaré sa neutralité, pour se rallier ensuite à l'Entente.

L'étude de Marco Dogo — *L'Italie et la question des nationalités en Hongrie entre la fin du siècle et la guerre mondiale* (« L'Italia e la questione delle nazionalità in Ungheria tra fine secolo e guerra mondiale ») attaque l'un des problèmes les plus délicats et complexes de cette période, et qui a mis son empreinte aussi bien sur la politique intérieure de l'Empire que sur les relations entre la Hongrie et l'Italie. L'auteur accorde une place justifiée aux rapports des gouvernants hongrois avec les Roumains et les Slovaques, et essaye de préciser les idées dominantes du cabinet Tisza concernant la question des nationalités. Et cela à un moment où le royaume de Roumanie et l'Italie entretenaient des relations ambiguës avec l'Autriche-Hongrie. Une étude subtile qui se penche surtout sur les mythes et les idées-forces qui ont nourri les projets des groupes politiques et sur son reflet dans l'historiographie. Rita Tolomeo nous propose des *Contributions à l'histoire des relations entre le Saint Siège et la Hongrie durant les pontificats de Léon XIII, Pius X et Benoît XV* (« Contributo alla storia delle relazioni fra la Santa Sede e l'Ungheria durante i pontificati di Leone XIII, Pio X e Benedetto XV »). Ces relations ont eu un rôle très important dans la politique ecclésiastique marquée d'un côté, par l'effort systématique fait par les Hongrois pour affirmer l'élément magyar dans le cadre de la Monarchie et de l'autre côté, par la tentative d'obtenir l'autonomie de l'église catholique en Hongrie.

La seconde partie du volume — *Entre révolution et réaction de la fin du premier conflit mondial jusqu'au Traité de Trianon* (« Tra rivoluzione e reazione dalla fine del primo conflitto mondiale al trattato del Trianon ») offre un large panorama de l'écho italien des révolutions hongroises de 1918–1919.

Le premier essai appartient à Francesco Guido : *La Hongrie et l'Italie de la fin de la Première Guerre mondiale au Traité de Trianon* (« Ungheria e Italia dalla fine del primo conflitto mondiale al trattato del Trianon ») qui insiste sur la collaboration italo-hongroise dans le domaine militaire sous la menace d'une guerre entre l'Italie et la Yougoslavie.

György Réri — *Révolution et contre-révolution en Hongrie — du point de vue du lieutenant-colonel Romanelli* (« Rivoluzione e contrarivoluzione in Ungheria — dal punto di vista del tenente colonello Romanelli ») passe en revue aussi bien les rapports du chef de la mission italienne pendant le régime de Béla Kun avec le « Lénine de la Hongrie », que son attitude face à la contre-révolution et à l'occupation des troupes roumaines qu'il a regardé d'un œil critique. Il est évident que le témoin italien a été fortement influencé par les plaintes hongroises et que son témoignage doit être associé à d'autres documents de l'époque. Il faudrait aussi éclaircir les

motifs de la condamnation de Romanelli à la demande de son supérieur. Car le thème de l'étouffement du régime communiste de Béla Kun — amplement exploité du temps du « socialisme victorieux », quand les troupes Roumains faisaient figure d'instruments de la réaction bourgeoise — pourrait être traité maintenant lucidement et non plus sous la pression de préjugés idéologiques quelconques.

Les trois essais intitulés — *Les socialistes italiens et la terreur blanche en Hongrie (1919 — 1922)* (« I socialisti italiani e il terrore bianco in Ungheria ») de Giuseppe Monsagrati, *Entre révolution et réaction : La République Hongroise des Conseils et son écho en Italie* (« Tra rivoluzione e reazione : La Repubblica Ungherese dei Consigli e la sua eco in Italia ») — de Pasquale Fornaro, et *Bethlen et Mussolini* de Mária Ormos reconstituent le climat politique et social en Hongrie, après la Première Guerre mondiale : les conditions imposées par la Conférence de Paix de Paris, les 133 jours de la République des Conseils, la contre-révolution organisée par les pouvoirs alliés, la politique extérieure de la Hongrie durant la période 1927 — 1943.

Suivent trois parties culturelles : *Aspects de la vie culturelle hongroise de la fin du siècle aux révolutions de 1918 — 19* (« Aspetti della vita culturale ungherese dalla fine del secolo alle rivoluzioni del 1918 — 1919 »), *Au carrefour du décadentisme et des avantgardes* (« Al crocevia del decadentismo e delle avanguardie »), *Modèles italiens du modernisme hongrois* (« Modelli italiani del modernismo ungherese »). Les auteurs analysent la vie culturelle hongroise au « carrefour du décadentisme et des avantgardes », en passant en revue les contacts littéraires entre les poètes de la revue *Nyugat* et la poésie italienne de la fin du siècle et entre le futurisme italien et l'activisme hongrois.

L'étude d'Amadeo di Francesco — *Nostalgies exotiques. L'Italie dans la littérature hongroise de la fin du siècle* met en relief les diverses formes de l'intérêt pour la culture et la civilisation italiennes qui se sont manifestées en Hongrie : le mythe de l'Italie risorgimentale, le berceau des arts à travers les siècles, la nouvelle littérature italienne. Une riche littérature a exploité ces motifs exotiques (parmi les noms cités celui de Endre Ady, *La tombe de la sœur Béate*, 1906).

Ferrero en Hongrie (1905 — 1918) de László Ferenczi, évoque l'influence sur l'historiographie hongroise, de l'auteur de la *Grandeur et décadence de Rome. Régionalisme et mythe dans l'œuvre de Viktor Chvolnoky* de Marinella d'Alessandro est une présentation de l'œuvre du grand écrivain hongrois : *Jebruach, Amenhetep, Les dieux s'en vont, Pannonisme*. L'étude de Zsuzsa L. Nagy — *Les intellectuels hongrois et les révolutions de 1918 — 1919* (« Gli intellettuali ungheresi e le rivoluzioni del 1918 — 1919 ») s'occupe d'une période pendant laquelle les intellectuels trouvent dans la pensée radicale l'expression même de leurs sentiments et désirs. Les principales revues et groupements intellectuels ont été : *Nyugat* (1908), les revues avantgardistes *Ma* (*Aujourd'hui*), *Tett* (*Action*), le *Cercle dominical*.

Suit un groupe d'études consacrées à Mihály Babits précédé par un aperçu synthétique sur *La naissance de la poésie européenne moderne* de Ferenc Zemplényi et par une subtile incursion dans l'œuvre d'un grand poète : *Amour et temps dans la poésie d'Ady Endre* de Armando Gnisci qui affirme la prééminence du poète parmi les fondateurs de la poésie moderne ; en effet, on peut reconnaître dans ses vers des échos de Baudelaire et de Montale, de Verlaine et d'Annunzio. Mihály Babits est présenté au carrefour du décadentisme et de l'avantgarde (György Rába), par rapport à un grand modèle — Dante (Péter Sárközi), sous l'angle de son patriotisme, de son idée de nation (Gianpiero Cavaglia) en tant qu'écrivain européen (Tibor Melezer), en comparaison avec Giuseppe Antonio Borgese (Maria Teresa Angelini).

Après *Le modernisme en tant qu'alternative* de Lajos Nemeth suit le *Futurisme italien et l'activisme hongrois* (« Futurismo italiano e attivismo ungherese ») de József Takács et *Le renouvellement du langage poétique* (« Il rinnovamento del linguaggio poetico ») de György Szabó, deux essais qui analysent la correspondance entre le futurisme italien (représenté par T. Marinetti) et l'activisme hongrois (représenté par L. Kassák), correspondance qui se manifeste tant au niveau des motifs poétiques, qu'au niveau du langage et de la forme. Deux courants apparus comme réaction contre la civilisation techniciste, contre une société qui assistait impuissante à la montée des idéologies fascistes, à l'aliénation de l'individu et à l'effondrement des valeurs humaines.

La dernière partie s'occupe du Nouvel art : la cinématographie avec deux contributions : *La formation de l'esthétique du cinéma pendant les premières décennies du XX^e siècle en Hongrie* (« La formazione dell'estetica de cinema nei primi decenni del Novecento in Ungheria ») de István Nemeskürty, et *Vörös Film, avantgarde du cinéma et cinéma d'avantgarde* de Bruno de Marehi un chapitre consacré à la naissance et à l'affirmation de l'art cinématographique hongrois destiné à compléter notre image du paysage culturel hongrois dans la première moitié du siècle.

Comme on le voit, la richesse des thèmes et les documents couvrent un très vaste et varié champ de recherche : les relations économiques, commerciales, politiques, militaire, culturelles

italo-hongroises au carrefour des XIX^e et XX^e siècles. La valeur de ce volume n'est pas purement informative ; il offre aux chercheurs et aux étudiants, de nouvelles directions méthodologiques dans l'étude comparative des problèmes historiques et culturels de l'Europe Centrale.

Adriana Costache

PETER SOUSTAL, *Thrakien (Thrake, Rodope und Haimimontos)* = Tabula Imperii Byzantini, herausg. von Herbert Hunger, Band 6 (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, Denkschriften, 221. Band), Wien, 1991, 580 p. et 2 chartes.

Ainsi qu'il ressort du titre même de cet ouvrage, le 6^e volume de la *Tabula Imperii Byzantini* continue la valeureuse initiative de l'Ecole viennoise concernant la géographie historique de l'Empire byzantin. Le système de rédaction du volume a été, à raison, similaire à celui adopté pour les volumes précédents : la Table des Matières qui ouvre le volume est suivie par un *Avant-Propos* par lequel l'auteur remercie les autorités scientifiques bulgares et grecques, ainsi que les collègues autrichiens pour leur aide dans une mission difficile à accomplir sans effectuer des déplacements sur le terrain. Les lecteurs bénéficient de quelques brèves explications quant au mode d'emploi des matériaux (p. 9—12), notamment de la manière dont fut rédigé chaque toponyme, qui est un « Lemma ». De règle, chaque « lemma » contient la dénomination de base de la période byzantine, la localisation, les données historiques concernant la localité, les monuments qui s'y trouvent ou d'autres informations d'ordre archéologique, les sources et la littérature historique de spécialité. L'auteur donne aussi les signes conventionnels pour les cartes. A la fin de la première partie du livre sont insérées la *Liste* des abréviations, ainsi que 30 pages de bibliographie, avec les abréviations de travaux cités plus souvent.

La deuxième partie comprend, sous le titre général d'*Introduction* (p. 45—155), plusieurs chapitres, à savoir : le territoire pris en considération par cet ouvrage, un aperçu géographique, l'histoire de ce territoire dans la période byzantine — qui est en même temps l'un des plus intéressants et des plus vastes chapitres (p. 59—124) — l'histoire ecclésiastique de ce même territoire, chapitre qui comprend aussi les monastères, les sectes chrétiennes, les voies de communication et des aspects concernant la vie économique de cette période du Moyen Age.

La troisième partie, qui est aussi la plus importante (p. 157—509), comprend la liste des « lemmata », c'est-à-dire des toponymes mentionnés par les sources et les toponymes actuels, présentés en ordre alphabétique. Selon le cas, l'auteur donne aussi la dénomination antique ou celle actuelle de chaque toponyme. Bien entendu, il y a des localités actuelles (par exemple Angel vojvoda) que les sources médiévales ignorent, mais qui sont également enregistrées. Pour chaque « lemma » est indiquée la position géographique exacte (bien entendu dans les cas où la localité respective a été identifiée sur le terrain) ; on y trouve les informations dont on dispose au sujet de son histoire et de ses monuments, des sources écrites ou de la littérature qui la concernent. La richesse des annotations augmente la précision de l'ouvrage.

Sans aucun doute, quelques ajouts s'imposent par endroits : par exemple, il aurait fallu mentionner les opinions différentes exprimées par I. Dujčev ou H. —W. Haussig in *Kulturgeschichte von Byzanz*, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1959, p. 113 (= l'édition française du même livre, H. —W. Haussig, *Histoire de la Civilisation Byzantine*, Paris, Tallandier, 1971, p. 100) concernant l'étymologie du toponyme *Beregaba* ; pour le toponyme *Srem* (p. 457), il faut mentionner l'identité avec la dénomination actuelle *Sremska Mitrovica* sur la Save ; l'on pourrait donc supposer que le nom *Srem* a dérivé en Thrace aussi d'un même toponyme antique, *Sirmium* ; donc, dans la Péninsule Balkanique il aurait existé un autre *Sirmium*, en dehors de la grande métropole située sur le fleuve de la Save.

La toponymie reflète d'une manière suggestive l'histoire de la région « thrace ». Naturellement, le stratun le plus ancien est représenté par les toponymes d'origine thrace. Pour beaucoup d'entre eux il n'existe en ce sens aucun doute (par exemple *Belaidipara*, *Bendipara*, *Bepara*, *Beripara*, *Bessuparon* ou *Bessapara*, *Keripara*, *Bordobizu* = aujourd'hui *Urdoziva* etc.) Pour d'autres, il est aussi fort probable qu'ils sont d'origine thrace : *Burdepto*, *Burticum*, *Buzovgrad*. Ce dernier peut être comparé à l'anthroponyme *Busas* (voir l'*Histoire* de *Theophylaktos Simokatta*, II, 16, 1—11), le nom d'un brave soldat de *Appiaria* (aujourd'hui *Rjahovo*, à l'est de Russe, donc sur la rive droite du Danube). Ce nom propre peut être comparé aussi, avec le nom commun « *buză* » (= lèvres), conservé de nos jours en daco-roumain et en albanais, ainsi que dans les dialectes sud-danubiens de la langue roumaine (cf. Grigore Brâncuș, *Vocabularul autohton al limbii române*, București, Edit. științifică și enciclopedică, 1983, p. 52—53).

Le stratum grec (expl. : Parembole, Paroria, Peritheorion, Perperakion), lié plutôt à la période byzantine qu'à l'antiquité, dispute son ancienneté avec le stratum romain, à la différence qu'il peut être identifié plus facilement sur le terrain. Le fait que de nos jours les toponymes d'origine latine ou romaine sont disparus, pour la plupart, que les identifier sur le terrain, de même que les toponymes thraces, est aujourd'hui presque dans tous les cas une impossibilité, représente une réalité dont la signification ne doit pas être ignorée.

Le stratum le plus récent est celui ture, mais le meilleur représenté est, normalement, celui slavo-bulgare.

En ce qui concerne le stratum romain, il faut dissocier celui latin (Porta Traiana, Sub Radice etc.) de celui néo-latin en formation (Calvomuntis, Colina, Pastuša, Peștera, Sabulente Canalion etc.) Dans certains cas, les deux hypostases ne peuvent pas être décelées (Regina), tout comme dans d'autres cas entrent en collision soit l'hypostase latine avec celle grecque (Kleisura, du lat. *clausura*, Konstanteia, Nea Santa), soit l'hypostase roumaine avec celle bulgare (Pelin, Rakitovo).

Pour Katuniște, lié au nom commun « cătun », qui signifie en roumain « village montagnard, petit village, hameau » etc. conservé aussi en albanais et dans les dialectes roumains sud-danubiens (cf. Grigore Brăneș, *op. cit.*, p. 58–59), l'auteur du volume que nous analysons aurait pu en tout cas utiliser l'étude de E. Lozovan, *Villes, campagnes et routes de la Romania Orientale*, in Fr. Altheim, *Geschichte der Hunnen*, V. Berlin, 1962, p. 327–362. Ce qui est aussi important, c'est que le toponyme *Tatul* peut être mis en liaison avec l'anthroponyme *Tatous* (ou *Tatrys*, forme corrompue de la première, fort probablement par une faute de transcription due aux copistes), dynaste paristrien mentionné dans la région de Dorostolon (Silistra), dans le dernier quart du XI^e s. (voir *Fontes Historiae Daco-Romanae*, III, București, 1975, p. 565, s.v. « Tatos »), qui suscita une discussion dans les historiographies roumaine, bulgare et hongroise (N. Iorga, *Cele dinții cristalizări de stat ale românilor*, réédité récemment in N. Iorga, *Studii asupra evului mediu românesc*, par les soins de Șerban Papacostea, Bucarest, 1984, p. 42–49, avec les précisions de l'éditeur à la p. 50). En ce sens est relevant le fait que dans cette localité (*Tatul*) de la région des Rhodopes se sont conservées des traces de civilisation romaine (*kisterna*, p. 471); d'ailleurs dans de nombreuses localités, furent découvertes des vestiges archéologiques, indiqués minutieusement par l'auteur. Le terme *kisterna* ou *kinsterna* apparaît aussi dans d'autres sources byzantines écrites (voir les Actes du XV^e Congrès international d'études byzantines, Athènes, septembre 1976, IV (Histoire, Communications), Athènes 1980, p. 346. Il est intéressant de remarquer que du mot latin *aquaeductus* nous trouvons attestée, aux IX^e–X^e ss., la forme corrompue *keduktos*, de laquelle a été empruntée la dénomination d'un toponyme situé sur la côte nord de la Propontide, entre l'Héraklée thrace (l'antique Perinthos) et Selymbria (dans la relation d'un épisode de l'émeute de Thomas le Slave, avec la participation du khan bulgare Omurtag), dans la chronique de Joseph Genesios, *Historiai*, éd. A. Lesmüller-Werner, *Byzanz am Vorabend zur Grösse*, Wien, Fassbaender, 1989 (= *Byzantinische Geschichtsschreiber* 18), p. 59, 29/4 et p. 152 (Cf. P. Lemerle in *Travaux et Mémoires*, I, Paris 1965, p. 276, n. 87).

D'une nouveauté remarquable sont les données concernant le toponyme *Kricim*, et nous remercions l'auteur pour ses informations précieuses à ce sujet, en premier lieu pour son identification avec la localité *Crucemont* où, selon le chroniqueur Henri de Valenciennes, Alexios Sthlabos ou Slav avait reconnu comme souverain l'empereur latin de Constantinople et ce dernier avait reconnu Slav comme maître de la Grande Vlachie de la région. L'épisode montre que les Vlaques détenaient, dans le cadre de la population locale, un poids pas du tout négligeable. Le fait est consigné aussi par le terme *Blaquie la Grant*, utilisé par le chroniqueur français, mais surtout par la dénomination *Crucemont* de la localité qui a résisté jusqu'à nos jours sous le nom de *Kricim*, qui est donc une forme corrompue, adaptée à la prononciation bulgare, de la dénomination romaine antérieure. Cette dénomination antérieure eut été proche du latin *Crucis Mons* (le Mont de la Croix), supposition confirmée par la forme *Krotzimos*, transcrit par l'ex-empereur byzantin J. Cantacuzène au XIV^e s. En roumain actuel le toponyme se nommerait *Muntele Crucii*, dans lequel la différence entre la forme latine et celle roumaine réside, en premier lieu, dans l'inversion des deux termes : *Mons* et *Cruz*. Le fait ne doit pas nous étonner, même au contraire, car nous disposons d'autres exemples aussi — dont un nous est offert par cet ouvrage même : *Kalvomuntis* (= la Montagne Chauve) ou *Sabulente Kanalion*, où le toponyme est formé d'après le système identique à celui qui a formé *Crucis Mons*. L'exemple sur lequel nous avons insisté ici apporte un nouvel argument à l'appui de la thèse constamment défendue par l'historiographie roumaine à l'égard de la signification essentiellement ethnique, c'est-à-dire désignant une population romaine, de la notion de « vlaque », rencontrée dans les sources concernant l'histoire du Tzarat des Assénides.

L'ouvrage entrelace d'une manière érudite les données archéologiques cueillies sur le terrain, avec les sources écrites, utilisant une vaste information bibliographique : le poids revient à l'historiographie bulgare, suivie de celle grecque. Il est absolument normal que la réalité soit

ainsi, car la plupart des zones géographiques prises en considération se trouvent sur le territoire bulgare et les plus nombreuses sources qui la concernent sont celles grecques médiévales. Nous n'avons pas du tout l'intention de faire un plaidoyer pro-domo, mais nous apprécions que les résultats de l'historiographie et de la linguistique roumaines y ont été totalement négligés : à l'exception de deux ou trois titres, de la bibliographie manquent des travaux roumains qui, sous certains aspects, par exemple celui des toponymes thraces, latins ou néo-romains, auraient enrichi l'information du livre ; hormis les études mentionnées ci-dessus, nous nous permettons de rappeler les livres suivants : I. I. Russu *Limba traco-dacilor* 2^e édition, București, 1976 ; Al. Philippide, *Originea românilor*, 2 vol., Iași, 1925—1928 ; N. Drăganu, *Românii în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticii*, București, 1933 ; H. Mihăescu, *La langue latine dans le Sud-est de l'Europe*, București-Paris, 1978. Nous ne voulons pas dire que dans ce livre auraient du trouver une place toutes les affirmations soutenues par les auteurs roumains, ici ou bien dans d'autres études, affirmations lancées souvent sous titre d'hypothèses ; pourtant, quelques-unes de ces opinions méritaient bien une mention.

Deux catégories d'indices (de matières, pp. 511—528 ; géographique, pp. 529—579), ainsi que deux cartes de la région étudiée closent ce livre volumineux, vaille-t-il comme monographie historique, mais surtout comme instrument de travail.

Tudor Teoteoi

Études byzantines et post-byzantines II, recueillies et publiées par EMILIAN POPESCU, OCTAVIAN ILIESCU et TUDOR TEOTEOI, Editura Academiei Române, București, 1991, 228 p.

A partir du second volume, les *Études byzantines et post-byzantines*, éditées en 1979 par l'Institut d'études sud-est européennes sont présent en charge par la Société roumaine des études byzantines dont elles deviennent la publication périodique. Le statut et la chronique de la Société, avec la liste des communications présentées pendant les années 1985—1989, se trouvent donc à la fin du volume (pp. 215—220 et 221—222).

Emilian Popescu ouvre les *Études* avec son enquête sur la cohabitation de la *Basilique et synagogue dans le sud-est de l'Europe à l'époque protobyzantine (IV^e—VI^e siècles)* (pp. 9—22). Y sont d'abord recueillies, documents d'ordre épigraphique à l'appui, les données, bien que sommaires, qui nous informent sur la présence des Juifs et des Samaritains dans divers centres du sud-est européen à l'époque envisagée. Ensuite, sont retracées les grandes étapes de la politique impériale regardant les Juifs : une première phase est à constater au IV^e siècle qui a maintenu les anciens privilèges de la Synagogue ; le règne de Théodose II entame une période de mesures restrictives, d'abus et d'exactions ; après l'avènement de Justinien commence, d'une manière décisive, une ère d'interdictions et de renfermement.

Adrian Rădulescu publie des *Recherches archéologiques récentes dans le périmètre de la cité de Tomis* (pp. 23—45), qui portent sur le mur d'enceinte, une basilique à bâtiment annexe du VII^e siècle, des fragments de murs et un caveau-hypogée, monument sans doute très important, décoré de peintures, dont une image de banquet qui peut être lue de manière différente, selon la signification qu'on lui prête. L'auteur pense ainsi à une scène de banquet funéraire, à une libation païenne. Pourtant, à mon avis, il serait plutôt question d'un repas chrétien. « Les objets semi-circulaires, paraissant avoir les extrémités liées par une sorte de filon denté » qui se trouvent sur la table devant les personnages me semblent en effet être des morceaux brisés de pain sans levain ; il s'agirait donc d'une représentation de la *fractio panis*.

Ioan Barnea se penche *Sur les rapports avec Byzance du territoire situé au nord du Bas-Danube durant la période Anastase I^{er} — Justinian I^{er} (491—565)* (pp. 47—57). Sans mettre sur le métier des documents nouveaux, l'auteur nous rappelle que, durant la première moitié du VI^e siècle, une bande de terre de dimensions inconnues, située au nord du *limes danubien*, se trouvait sous la domination directe de l'Empire.

Ce type de recherche est présent aussi chez Dan Gh. Teodor : *Éléments et influences byzantines dans la civilisation des VI^e—VII^e siècles après J. Chr. au nord du Bas-Danube* (pp. 59—72). L'intensité et la diversité des relations que Byzance a eues avec la population du nord du Bas-Danube ont contribué à la formation d'une romanité orientale d'où est issu le peuple roumain.

Avec la maîtrise qu'on lui sait, Petre Diaconu présente les problèmes de *L'organisation ecclésiastique dans la région du Bas—Danube (dernier tiers du X^e siècle—XII^e siècle)* (pp. 73—89). Il est d'abord question de la fondation, par Jean Tzimisiskès, de la métropole de Joannopoulos (Preslav), ensuite de l'histoire de la métropole de Dristra (Dorostolon) et de ses évêchés suffragants de Dobroudja, dont au moins celui d'Axiopois a eu une existence certaine au XI^e siècle

L'opposition entre les notions de « monarchie » et « polyarchie », à Byzance (IX^e—XIII^e siècles) est étudiée par Tudor Teotcoi (pp. 91—103). Les deux concepts s'opposent déjà dans la littérature patristique et reflètent dès le début (Origène, Cosmas Indicopleustès) dans le domaine politique les arguments de la théologie chrétienne. La « monarchie » byzantine à vocation universelle reproduit, tout en continuant la monarchie romaine, les principes du monothéisme, tandis que la « polyarchie » (ou « anarchie » et « démocratie » désignait une situation de pluralisme politique, la présence de plusieurs centres de pouvoir, l'héritage « hellénique » du polythéisme. L'opposition connaît, après 1204, une politisation accentuée, suivie par l'auteur dans les écrits de Michel Akominatos, Nicéas Choniates, Nicéphore Grégoras ou Maxime Planudès. Claire et bien documentée, l'étude de Tudor Teotcoi contribuera assurément à faire réfléchir les historiens sur les sources byzantines de certaines pratiques politiques qui traversent, aujourd'hui encore, les sociétés du sud-est européen.

Stelian Brezeanu fait un examen critique des « Mésiens » chez Nicéas Choniates. *Terminologie archaisante et réalité ethnique médiévale* (pp. 105—114). Dans l'*Histoire* de Choniates, le terme de « Mésiens » revêt un sens ethnique et constitue un synonyme savant de l'ethnonyme populaire « Valaques », définissant les Roumains du Haemus. Le chroniqueur nie ainsi l'origine romaine des Valaques, pour leur attribuer, avec des visées d'ordre politique, une souche « barbare ».

A son tour, Victor Spinei met en lumière *La signification des ethnonymes des « Daces » et des « Gètes » dans les sources byzantines des X^e—XV^e siècles* (pp. 115—131). Ces notions archaisantes ont eu des acceptions diverses, parfois dans les textes d'un même auteur (e. s. Anne Comnène et Théodore Prodromos). D'habitude, sous le nom des *Gètes* étaient désignés les Ouzes, les Valaques balkaniques ou les Roumains de Valachie, tandis que l'ethnonyme de *Daces* fut appliqué aux Petchénègues, aux Hongrois, aux Serbes, Bulgares ou Coumans, le plus souvent aux Roumains du Bas-Danube, ou seulement à ceux de Transylvanie.

Un très important chapitre d'histoire ecclésiastique est rédigé avec une main sûre par Șerhan Papacostea : *Byzance et la création de la Métropole de Moldavie* (pp. 133—150). Tant par la masse des informations rassemblées que par la finesse de la méthode, les résultats de l'étude sont indiscutables. La métropole de Moldavie a été créée au plus tard en 1387, dans les cadres des rapports politiques entre la Pologne, la Moldavie et l'Empire. Le conflit entre la Grande Eglise et le prince moldave, allié du roi polonais, éclata en 1391 et allait céder en intensité après l'échec de la politique est-européenne du royaume de Hongrie. L'antagonisme entre la Moldavie et la Pologne d'une part, et Byzance et la Hongrie de l'autre part s'est finalement apaisé dans la réconciliation générale de 1401, quand le statut canonique de la métropole moldave fut rétabli et le candidat du prince reconnu comme métropolitain.

Les armoires de la ville d'Asprokastron et leur origine byzantine sont analysées par Octavian Iliescu (pp. 151—164). Sous les chans mongols et sous les princes moldaves, l'ancienne ville byzantine de Cetatea Alba (Asprokastron) a bénéficié d'une certaine autonomie dans le domaine économique, qui a duré jusqu'à la prise de la cité par les Ottomans en 1484.

La contribution d'Ernest Oberlinder-Târnoveanu est consacrée aux *Moldavian Merchants and Commerce in Constantinople in the 15th Century in the « Book of Accounts » of Giacomo Badoer* (pp. 165—180) ; elle renforce avec des arguments nouveaux les données concernant la personnalité de Jupan Jurghici, marchand moldave, et le volume du commerce moldavo-constantinopolitain.

Emanuela Popescu-Mihuț propose quelques *Remarques sur la place des textes de droit criminel byzantin dans la pratique judiciaire roumaine du XVIII^e siècle* (pp. 181—192), centrées sur l'équilibre entre la *pravila* byzantine (*ius receptum*), la coutume et le droit princier d'inspiration moderne (*ius novum*).

Valentin Al. Georgescu fait le point de *L'impact de la « loi agraire » byzantine sur les projets de code rural révolutionnaire (1791) et napoléonien (1801—1814), disparu du schéma de la codification modernisatrice du droit roumain au XIX^e siècle* (pp. 193—202).

Le volume se clôt sur une bibliographie des *Etudes et recherches de byzantinologie des six dernières années* rédigée par Marin Cojoc, Adrian Gabor, et Vasile Merticaru (pp. 203—213) et sur un index des auteurs (pp. 223—228).

Au total, un recueil fourni, riche d'informations et d'interprétations nouvelles, indispensable surtout pour ceux qui travaillent sur le chantier des rapports byzantino-roumains.

Daniel Barbu

Typographia Universitatis Hungaricae Budae, 1777–1848, publié par Péter Király, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1983, 503 p.

L'activité de l'Imprimerie Universitaire de Buda entre 1777–1848, telle qu'elle fut analysée par les communications du colloque international organisé à Budapest, nous offre de précieuses données pour un chapitre essentiel de l'histoire culturelle de l'Europe Centrale et Orientale. Il s'agit du rôle des publications de l'I.U.B. dans le développement culturel, social et politique des peuples, ethnies et diasporas de Hongrie, après la réforme de l'éducation et du système scolaire établie par la *Ratio Educationis* (1777). Le fait que, par cette réforme, on ait reconnu l'existence de plusieurs langues sur le territoire de la Hongrie (sept principales et d'autres moins importantes), a ouvert des possibilités inespérées pour les représentants de ces peuples assujettis. C'est ainsi que la parution des manuels scolaires en langue nationale permit le développement de l'enseignement, ainsi qu'une certaine tolérance à l'adresse des ouvrages exprimant les aspirations nationales. Nous avons là l'un des aspects les plus positifs des Lumières, caractéristique pour cette étape des réformes, qui frayaient le chemin des véritables changements qu'allait opérer la lutte nationale.

Ce beau volume, coordonné par le Pr Péter Király, a bénéficié de la collaboration de nombreux auteurs magyars, mais aussi de la participation de plusieurs chercheurs roumains, grecs, yougoslaves et bulgares. L'Avant-propos de P. Király explique l'importance qu'a eue l'activité de l'I.U.B., se fondant sur le rôle essentiel de la *Ratio Educationis*. Dans un fragment de ce texte, qui concerne les langues moins importantes de l'Empire des Habsbourg : « praeter minores alias, septem omnino censeri nationes praecipuas », nous trouvons le roumain, parmi les sept langues principales (les autres étant le hongrois, l'allemand, le slovaque, le croate, le ruthène, l'illyrien (le serbe). On souligne également la diffusion, par un vaste réseau de vente en commission, des publications de l'I.U.B. dans les pays balkaniques, dans les Principautés Roumaines et, en général, en Europe Centrale et Orientale. Une statistique établie par Istvan Käfer, sur les 5500 ouvrages qui ont été publiés par l'I.U.B. entre 1777 et 1848, nous montre la place importante qu'y occupent les livres roumains — 278 titres — se situant après les livres écrits en latin, hongrois, allemand et serbe, avant ceux en slovaque, croate, hébreu, ruthène, bulgare et différentes autres langues.

C'est surtout aux livres intéressant la Roumanie et les pays sud-est européens que nous nous arrêtons, en signalant les principaux résultats de ce domaine. Béla Köpcezi, dans une vue synthétique sur le rôle de l'I. U. B. dans le développement culturel de l'Europe Centrale et Orientale, remarque l'importance des grammaires et des dictionnaires pour la propagation de la langue maternelle. Les exemples les plus saillants sont la grammaire hongroise de Ferenc Verseghy, celle de la langue slovaque d'Anton Bernolák, de la langue roumaine de Gheorghe Şineai, de la langue slavéno-serbe de Mrazović, de la langue ukrainienne de M. Lutsckay et de la langue bulgare de Christaki Pavlović Supnićanin. Le *Lexicon Budense* (1825) a eu pour principal collaborateur le Roumain Petru Maior. En ce qui concerne les ouvrages qui ont contribué à renforcer la conscience historique, on y fait mention, en premier lieu, des théories de la continuité dacoroumaine de Maior, Murgu et Carealechi, ainsi que de la compréhension mutuelle de toutes les nations de la Hongrie, affirmée par le Slovaque Bernolák et les Roumains Maior ou Şineai. D'autres exemples sont : la parution de *l'Histoire des Roumains en Dacie* de Petru Maior, « qui deviendra l'une des sources les plus importantes de l'idéologie roumaine » et le périodique *Biblioteca Românească*. En analysant les courants idéologiques, littéraires et artistiques, tels qu'ils sont reflétés par les publications de l'I.U.B., László Sziklay ne manque pas de mentionner les intermédiaires néogrecs des œuvres de Métastase, de Marinontel et de Gessner, l'activité de la « triade » roumaine de Transylvanie (Maior, Micu et Şineai), la polémique de Sava Tekelija avec Eftimie Murgu et parmi « les grands dictionnaires caractérisant le classicisme de notre région » : celui des Roumains et le dictionnaire en cinq langues du Slovaque Anton Bernolák. En pénétrant davantage dans le mécanisme de la production du livre et de sa diffusion, Emil Niederhauer rattache plus directement ce phénomène de la prise de conscience nationale des intellectuels de l'Europe Orientale, en se demandant si la publication des livres se révèle toujours susceptible de servir la cause nationale. Le cas de Samuel Micu-Klein ou de Petru Maior, qui surveillaient la publication des livres au service de la monarchie des Habsbourg, est considéré par l'auteur comme révélateur. En effet, les deux érudits rédigent leurs ouvrages sur l'histoire et la langue des Roumains pendant leur séjour à Bude.

Six communications traitent des livres roumains. Le rôle des ouvrages historiques publiés par l'I.U.B. dans le développement de la conscience nationale roumaine est étudié par Ludovic Deimény. Nous y trouvons une démonstration convaincante de l'intérêt vital que représentent pour le mouvement national roumain le développement des recherches historiques et la diffusion

des connaissances historiques. La contribution fondamentale de David Prodan à l'étude du mouvement national roumain y est soulignée, ainsi que la remarque de ce savant roumain qui montre que la prise de conscience des Roumains de Transylvanie « s'est effectuée dans un esprit historique ». Aussi est-ce compréhensible que les coryphées de l'École de Transylvanie aient rédigé et publié des ouvrages historiques fondamentaux, qui éclairaient les origines et la continuité des Roumains en Dacie.

Mireca Anghelescu s'occupe des représentants roumains des Lumières — Șincai, Micu, Maior, Diaconovici-Loga — dont les ouvrages ont paru également à l'I.U.B. Travaillant aussi en tant que censeurs de l'Imprimerie, ils ont eu « la possibilité de contribuer davantage à la diffusion des livres roumains » et d'en élargir l'éventail de leurs domaines. Leur contenu est de plus en plus varié, allant des abécédaires et des manuels d'agriculture pratique, jusqu'aux ouvrages historiques, philologiques et philosophiques, en appliquant de la sorte « entièrement le programme théorique des Lumières roumaines, non seulement dans le cadre réformiste des Lumières autrichiennes, mais aussi en ce qui les dépassait, aidant ainsi à jeter les bases d'un mouvement intellectuel national ». M. Anghelescu constate que les tendances les plus importantes des Lumières roumaines trouvent leur écho parmi les livres imprimés à Buda. Il s'agit surtout des ouvrages ayant pour but de démontrer l'origine latine du peuple et de la langue roumaine. C'est la circulation en Transylvanie des œuvres de Miron Costin et de Démètre Cantemir qui a influencé de manière décisive l'activité des historiens de l'École Transylvainc.

Un intéressant texte — écrit en roumain — et dû à Sámuel Domokos fait état de documents inédits concernant l'activité de S. Micu, Gh. Șincai et P. Maior à l'Imprimerie Universitaire de Buda, qui fournissent de précieux détails sur les rapports littéraires des Roumains et des Hongrois. Il s'en détache aussi la confiance que la direction de l'Imprimerie montrait à ses trois censeurs roumains, rendue évidente par les décisions prises à la suite de leurs notes de lecture, lorsque celles-ci s'opposaient à l'impression de certains ouvrages. S. Domokos signale également l'intérêt scientifique de ces rapports rédigés par les censeurs roumains, tel, par exemple, celui que Gh. Șincai écrivit en marge d'un ouvrage de Gh. Obradovici et apporte quelques précisions quant à la démission de Șincai. A ce sujet, ainsi qu'en ce qui concerne Petru Maior, l'auteur infirme certaines données de l'historiographie roumaine, selon laquelle ces deux censeurs auraient eu une fin des plus tristes, accablée par la misère. Les documents inédits utilisés par S. Domokos prouvent leurs excellentes relations avec l'I.U.B., qui leur fournit les sommes nécessaires pour subvenir à leurs besoins.

En continuant notre compte rendu des communications qui ont trait aux relations roumano-hongroises à l'Imprimerie Universitaire de Buda, remarquons la contribution d'Ambrus Miskolczi, qui étudie *Le rôle des publications de l'I.U.B. dans l'évolution de la culture roumaine de la fin du XVIII^e siècle à 1830*. Dès le début, nous apprenons que la production roumaine de l'I.U.B. occupe la troisième place — après les typographies de Bucarest et de Iași — dans l'ensemble de la bibliographie roumaine ancienne, entre 1780—1830. Et même, on souligne un fait important, c'est que dans les trois premières décennies du siècle passé, l'I.U.B. était le premier producteur de livres roumains. Entre 1801—1830, y paraissent 192 livres en langue roumaine. Le programme culturel de D. Țichindeal, de C. Diaconovici-Loga, de S. Micu-Klein, Gh. Șincai et P. Maior, ainsi que l'activité de Z. Carealechi, s'en détache avec clarté. L'auteur s'arrête avec intérêt aux recherches de C. Velculescu et de V. G. Velculescu, ainsi que sur celles de N. Boșșan, démontrant que dans le Banat l'intérêt pour les livres roumains — en général, pas seulement pour ceux qu'on imprimait à Buda — dépasse jusqu'en 1820 celui de la Valachie et occupe la seconde place, précédant la Moldavie, l'Olténie et la Transylvanie, entre 1815—1853.

Béla Nagy présente — en roumain — *les grammaires hongroises en langue roumaine au XIX^e siècle*, en s'occupant naturellement des éditions de l'I.U.B. L'impression de ces grammaires correspondait à la nécessité de respecter un décret de 1830, qui visait à faire regagner ses droits perdus à la langue magyare, en éliminant l'allemand. *Grammatica Hungarico-Valachica*, traduite d'après Imre Szalay par Petru Maller, paraît en 1832—1833, sa dernière édition — analysée dans cette étude — datant de 1837. L'ouvrage est à juste titre considéré par B. Nagy comme étant une première collaboration linguistique des grammairiens magyares et roumains. C'est aux relations de István Széchenyi avec la Revue roumaine de l'Imprimerie Universitaire en 1834 que s'arrête Gábor G. Kemény. D'intéressants renseignements sur l'activité de Carealechi, (en tant que responsable de la diffusion de l'Imprimerie et l'un des organisateurs de la propagation des livres dans le Sud—Est de l'Europe) s'ajoutent aux données proprement dites concernant I. Széchenyi, ses relations avec les minorités. On y souligne « la validité éternelle de la conception de Széchenyi sur les minorités, suggérant la compréhension et la coopération des peuples ».

Tout en regrettant de ne pas mentionner toutes les études de ce volume, nous ne pouvons pas passer sous silence celles qui ont trait à la culture grecque, dont la portée pour le Sud—Est européen n'a pas à être démontrée. C'est le bien connu néohelléniste Ódön Fűves qui présente

la production néogrecque de l'Imprimerie Universitaire de Buda. Quoique moins importante que celle des imprimeries viennoises ou roumaines, cette production n'en est pourtant pas moins intéressante car, toutes proportions gardées, elle reflète les directions principales de l'idéologie grecque de la diaspora. Calman Szabo nous rend connu ce qu'il appelle « le pionnier des études helléniques modernes en Hongrie, Iván Tély et sa *Grammaire pratique du grec ancien et moderne*, publiée par l'I. U. B. en 1848 ». Il eut le mérite d'employer, pour la première fois dans les études helléniques hongroises, la linguistique comparée et de donner un autre cours à ces dernières, uniquement basées sur l'Antiquité auparavant, en contribuant à l'essor des recherches sur le grec moderne, par ses traductions de plusieurs auteurs grecs contemporains (1863—1865).

La communication d'Elli Nasiou-Moraiti porte également sur *La contribution de Tély à l'enseignement du grec moderne en Hongrie*, en soulignant une importante option de l'helléniste hongrois. Il s'agit de son attitude décidée en faveur de l'unité ethnique et culturelle des Grecs, à l'époque où la théorie de Fallmerayer semblait trouver audience dans les milieux intellectuels de l'Europe occidentale.

En précisant une fois de plus le caractère elliptique de ce compte rendu et en espérant que nos collègues slavistes, ainsi que ceux qui sont spécialisés dans la direction des études de l'Europe Centrale et Orientale prendront la relève, nous sommes à même de constater, pour l'importance de ce volume. C'est grâce à l'effort d'organisation et à la persévérance du Pr Péter Király que ce chapitre commun de l'évolution vers la culture nationale des peuples soumis aux Habsbourg — les livres imprimés à l'Imprimerie Universitaire de Buda — est si bien illustré par la parution de cet imposant recueil.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

GRIGORE BRÂNCUȘ, *Istoria cuvintelor. Unitate de limbă și cultură românească* (l'Histoire des mots. Unité de langue et de culture roumaine), Editura Coresi, « Dicționarele Coresi », București, 1991, 131 p.

Ces dernières années, l'intérêt des linguistes roumains pour l'étude étymologique et surtout pour l'histoire des mots est toujours plus évident¹. Le livre que le Pr Grigore Brâncuș a publié récemment chez la Maison d'Édition Coresi — spécialisée dans la publication de littérature didactique — a précisément pour titre « L'Histoire des mots » et représente un modèle de dictionnaire historique du roumain, comprenant quelques dizaines de mots latins et autochtones. Les mots choisis appartiennent à la « couche primaire de la langue » et sont caractérisés comme populaires et historiques (p. 5). Dans ses analyses, Gr. Brâncuș fait appel à une très riche et variée littérature, non seulement linguistique, mais aussi ethnographique, archéologique et historique, accordant une place très importante aux contextes extralinguistiques. Il réalise, de la sorte, une image concernant toutes les formes de vie traditionnelle du peuple roumain (p. 5) en vue d'écrire, au fond, une histoire de la civilisation populaire (p. 121). Cette ample perspective explique le fait que le volume débute par une étude sur l'unité de la langue roumaine (p. 7—16), thème dont l'auteur fait ressortir de nouveaux aspects et explications.

Dans les discussions, exemplaires pour cette démarche, concernant *moș, muncă et plai, popor, țară et pământ*, utilisant à la fois les procédés onomasiologiques et sémasiologiques, Gr. Brâncuș attire l'attention sur le système d'importants sens spécifiques juridiques et administratifs que ces mots autochtones et latins ont développé au cours d'une longue histoire de la société roumaine traditionnelle. L'auteur souligne, à juste titre, l'importance exceptionnelle de l'histoire de ces mots comme preuve de l'existence dans les Carpates d'une population sédentaire ayant une civilisation spécifique.

Toujours intéressantes sont les voix *nuntă, om, pace* et *război, rost*, qui permettent à leur tour des analyses amples sur les valeurs de la vie spirituelle traditionnelle et sur la capacité des mots hérités, ayant des sens concrets, de développer des sens abstraits d'une haute importance culturelle (v. *rost* « bec ; bouche ; plus tard, raison d'être ; ordre établi », duquel dérivent *rostire* et *roștire*, p. 109).

Les analyses comparent le roumain aux langues romanes et à l'albanais pour mettre en évidence le spécifique de l'évolution sémantique des mots roumains discutés. Gr. Brâncuș se propose de déterminer les voies qui ont conduit à la structure actuelle du lexique roumain. Il ve ut donc expliquer la dynamique des relations entre les mots provenant du substrat, ceux hérités du latin

¹ Un exemple en est le volume de Ion Coteanu et Marius Sala, *Etimologia și limba română. Principii — probleme*, București, 1987.

et ceux empruntés au slave. A l'aide des moyens de l'historien de la langue, renouvelant et raffinant les méthodes dans la tradition de B. P. Hasdeu, S. Pușcariu ou Ov. Densusianu, Gr. Brâncuș cherche et réussit de définir certains traits du spécifique national, tout en révélant que le roumain continue les tendances de l'évolution propre au latin populaire ayant un fort caractère rustique (v. p. ex. le mot *casă*, présenté dans le cadre du lexique, toujours d'origine latine, concernant les parties de la maison et les objets caractéristiques pour un foyer, de pair avec les dérivés et les expressions comprenant le mot *casă*, p. 25 ; v. aussi la discussion autour des termes concernant la laine et son utilisation, à propos du terme *furcă*, p. 42).

L'étude des rapports entre le daco-roumain et les dialectes roumains sud-danubiens concernant les mots latins hérités met en évidence des différences remarquables : soit la présence en daco-roumain des mots qui manquent en aroumain et en méglenoroumain, soit des mots qui ont une évolution sémantique spécifique dans chacun des dialectes (p. 19)². Nous pouvons noter les faits suivants : l'absence en aroumain des termes latins hérités pour « or » et « mazout » (p. 19), l'absence des mots *frumos*, *pasăre*, *popor*, le nombre réduit des dérivés, des composés et des unités phraséologiques avec *iarbă* « herbe » en aroumain par rapport au daco-roumain (p. 52) ; l'absence en aroumain des mots *moș* (il y a seulement *moașă* « vieille femme ») et *bătrîn*, tous les deux avec le sens spécifique pour le daco-roumain, « unité dans le cadre de la propriété commune » (p. 68). L'absence de ces termes, où l'évolution sémantique divergente, sont expliquées par Gr. Brâncuș, par le fait que le fond lexical hérité est plus résistant dans l'idiome de la population sédentaire (le daco-roumain) que dans l'idiome d'une population qui pratique la transhumance (les dialectes roumains sud-danubiens, p. 19). La conservation en daco-roumain des termes latins perdus ou jamais existant au sud du Danube est due au fait qu'ils expriment une réalité naturelle, économique, historique ou sociale spécifique (p. 20, 70, 98). Dans le cadre du daco-roumain il faut mentionner les régions de Banat, Transylvanie et Bucovina qui s'avèrent des aires conservatrices (p. 20, 95, 96).

Le livre met en évidence un autre aspect important : les termes latins se sont conservés puisqu'ils concernaient des occupations anciennes et traditionnelles pour la population autochtone dace, ensuite romanisée, cette population étant sédentaire. Sont discutés de ce point de vue : les noms des métaux exploités dans les mines de Dacie : *aur*, *argint*, *aramă*, *fier*, *plumb* (p. 17) ; le nom de la « maison » : *casă*, y compris la totalité du lexique désignant les parties et les objets de la maison (p. 24 — 25) ; les termes regardant le filage et le tissage (p. 43) ; les dénominations des céréales (p. 45 — 47). L'emploi des données concernant l'histoire des Daces et l'histoire du pouvoir romain au nord du Danube et dans les Balkans rend plus claire la formation de différents champs linguistiques et leurs relations aux schémas conceptuels.

Comme il l'affirme (p. 6), Gr. Brâncuș accorde une attention toute spéciale aux éléments lexicaux dont l'évolution sémantique est considérée un indice de la mentalité propre au monde préromain et un moyen de révéler des aspects très anciens de la psychologie populaire roumaine (p. ex. l'intéressant changement sémantique à la suite duquel le verbe *a cînta* prend le sens « se lamenter, pleurer un mort » correspond, à l'avis de Gr. Brâncuș, à l'ancienne croyance des Daces selon laquelle la mort représentait, en réalité, l'occasion heureuse d'accéder à l'immortalité, p. 30 ; la coutume de souhaiter au nouveau-né d'être beau en l'appelant, avec un terme provenant du substrat, *Bucur*, avant de le baptiser de son nom chrétien, semble avoir, selon Gr. Brâncuș, des racines très anciennes dans le monde des miracles des Géo-Daces, p. 41 ; le sens « monde » de *lume* est expliqué comme un possible calque du dace, tenant compte des contextes fixes ayant comme noyau ce mot, p. 62 ; v. aussi le cas de *șerpar* « large ceinture de cuir », p. 117 où les sens développés par *om* sous l'influence supposée de la mentalité autochtone, p. 92).

La méthode de la comparaison du roumain à l'albanais est utilisée par Gr. Brâncuș d'une manière systématique non seulement pour analyser les survivances du substrat³, mais aussi pour rendre compréhensibles les rapports entre le thraco-dace et le latin ainsi que les voies de substitution du substrat par le latin. Par exemple, les significations supplémentaires du roum. *bărbat* par rapport au lat. *barbatus* et aux langues romanes concordent aux sens de l'alb. *burrë*, du fond i. e., ; il faut y ajouter les concordances sémantiques des dérivés en albanais et en roumain. Ce fait est expliqué par Gr. Brâncuș, avec une certaine probabilité, comme représentant la consolidation des tendances latines d'évolution sémantique du mot en question par calque du son correspondant, il est vrais inconnu, thraco-dace. De même, les constructions parallèles en roumain et en albanais, ayant comme noyau le mot *mină* font plausible la conclusion qu'à l'exception de

² On pourrait ajouter la comparaison, du même point de vue, à l'albanais : il serait instructif de constater la diffusion des mots latins dans chacun des dialectes roumains et en albanais.

³ Mentionnons ici seulement son livre *Vocabularul autohton al limbii române*, București, 1983.

l'héritage latin, on ne pourrait pas exclure l'influence du substrat thraco-dace justement pour ce qui est du développement des unités phraséologiques et des composés populaire (p. 66)

L'analyse des rapports de synonymie entre les mots hérités du latin et les mots empruntés au slave met en évidence notamment les différences d'ordre stylistique : les mots latins sont utilisés dans l'aire culte de la langue, tandis que les termes slaves sont caractéristiques pour l'aire populaire : *cuvînt-vorbă*, *preot-popă*, *timp-vreme*, *vițregă-mașteră* (p. 35).

Une autre analyse intéressante démontre, contrairement à l'opinion commune, que le sens « monde » du roum. *lume*, mot hérité du latin avec le sens « lumière », n'est pas dû au calque du slave. Tous les autres calques de sens faits par le roumain du slave, observe Gr. Brâncuș, sont des calques enrichissant les mots avec des sens secondaires et non pas fondamentaux comme est le cas de *lume*; *lume* « monde » semble donc être ancienne, antérieure à l'influence slave (p. 62).

Ces analyses et d'autres aussi (p. ex. *sftnt*, p. 112) expliquent d'une manière beaucoup plus détaillée et nuancée, par rapport à la manière générale, l'influence slave et le processus de remplacement des mots latins par des mots slaves (v. *citi* qui a remplacé un mot latin, dont l'existence a été déduite par l'analyse du champ *a învăța, carte, a scrie*, p. 54—61)⁴.

Gr. Brâncuș poursuit les aspects multiples du christianisme chez les ancêtres des Roumains et la manière dont le christianisme recouvre des réalités religieuses pré-chrétiennes thraco-daces (v. p. ex. la discussion déjà mentionnée autour du nom *Bucur* donné avant le baptême au nouveau-né pour lui souhaiter d'être « heau », p. 41 ou le cas du terme *Sînziene* « la Saint-Jean-Baptiste », p. 110). Il ressort que le passage au christianisme s'est produit à une époque reculée. Une discussion sur l'ancienneté du christianisme chez les Roumains est occasionnée aussi par le mot *popor* ayant à l'origine le sens « ensemble des ouailles », pour évoluer ensuite au sens acutel (p. 99—104).

Intéressantes sont les étymologies proposées ou soutenues par de nouveaux arguments ou par de nouvelles démonstrations : *falce* (s. *falcă*, p. 36—38), *lumină* (s. *lume*, p. 62—63), *mire*, *plai*, *jarină* (s. *moș*, p. 69 et s. *jară* p. 122).

Malheureusement, notre succincte présentation ne peut rendre ni la complexité des analyses, ni la rigueur de la méthode et la richesse des suggestions pour les recherches futures.

Nous n'avons pas mentionné par ex. les démonstrations concernant le caractère plus conservateur du roumain par rapport à l'évolution sémantique dans les autres langues romanes (v. le champ du mot *pace*, p. 94), ou les contributions à la connaissance des rapports entre les dialectes roumains; nous n'avons non plus souligné l'apport à la meilleure compréhension du processus de la transhumance.

Avec les moyens et l'exacitude du linguiste, Gr. Brâncuș conduit la discussion vers des conclusions philosophiques visant la définition, à l'aide de l'histoire des mots, d'une spécificité nationale. Nous ne pouvons qu'espérer, malgré la brièveté de notre compte rendu, que le lecteur sera convaincu de l'utilité exceptionnelle de ce modèle de dictionnaire historique de la langue roumaine.

Cătălina Vătășescu

⁴ Des conclusions intéressantes concernant ce processus de remplacement des mots latins par des mots slaves peuvent être tirés aussi de la comparaison du roumain à l'albanais. C'est le cas, par exemple, du roum. *pace*, alb. *paqe* (<lat. *pax, pacis*) (p. 94—95) qui ont comme termes génériques antonymes en roumain *război* (d'origine slave, ayant une évolution sémantique spécifique au roumain, terme inexistant en albanais) et en albanais *luftë* (correspondant au roum. *luptă*, tous les deux provenant du lat. *lucta*; cependant, roum. *luptă* n'est pas le terme générique pour désigner « la guerre »).

Rédigées par : ERNST OBERLÄNDER-TĂRNOVEANU (E. O. — T.), T. TEOTEOI (T. T.), C. PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C. P. — D.), OLGA CIGANCI (O. C.), I. IRMSCHER (*Berlin*) (Irm.), MIRELA-LUMINIȚA MURGESCU (M. — L. M.), V. PANAIT (V. P.), C. IORDAN (C. I.), CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C. V.), DANIEL BARBU (D. B.), ZAMFIRA MIHAIL (Z. M.), CĂTĂLINA BREZULEANU-VELCULESCU (C. B. — V.), CAROL CĂPIȚĂ (C. C.).

Parues par les soins de *Zamfira Mihail*.

IVO LUKANC, *Diocletianus der römische Kaiser aus Dalmatien*, Wetteren, éd. Cultura, 1991, 343 p.

Le livre de Ivo Lukanc, un numismate de Slovénie, *amateur* dans le sens le plus noble, a été conçu comme un corpus des documents iconographiques concernant l'empereur Dioclétien (284—305 et 308—316, comme *Senior Augustus*). En tant que numismate, nous voulons discuter spécialement la partie concernant le monnayage d'or de Dioclétien, bien que le livre contient aussi d'autres choses qui peuvent intéresser les numismates. Il s'agit du papyrus de Panopolis (Dublin 1964 — de l'année 299, p. 83, col. VI, 162—164 et p. 145, col. VII, 172 et 181) (p. 68—71) qui fait mention des paiements des donativa effectués simultanément en myriades des deniers et milliers des *attikas*. Les premières sont des monnaies de compte, car les paiements réels étaient faits en folles de billon ou aurei des ateliers impériaux et les deuxièmes sont les monnaies traditionnelles de l'atelier d'Alexandrie. Il est intéressant de remarquer que les anciennes tétradrachmes et didrachmes sont restées en usage officiel au moins cinq années après la réforme monétaire de 294/295, quand leur frappe prenait fin et en Alexandrie s'imposaient aussi les nominaux et les étalons des employés dans les autres ateliers de l'Empire romain.

La plus importante partie du livre est représentée par le corpus des monnaies en or de Dioclétien conservées dans les musées et collections publiques, ainsi que par une évidence des ventes aux enchères de ces monnaies depuis 1741—1990 (pp. 72—279). Avec pas mal d'efforts, patience, persévérance et sans doute avec l'aide collégiale des nombreux conservateurs des musées et collections, Ivo Lukanc a rassemblé un nombre de 528 monnaies en or de 74 musées et a identifié la vente aux enchères de 1477 pièces, dont près que 25% ont été vendues plusieurs fois.

Très bien représentées sont les collections de France, du Royaume Uni, de l'Autriche, des Etats-Unis, de l'Allemagne et de l'Italie. Si l'absence de cette liste des monnaies des collections de Roumanie n'est pas surprenante, si nous tenons compte de la politique d'autoisolation de l'ancien régime qui gouvernait le pays avant 1989, il est surprenant et peu compréhensible l'absence des monnaies de Dioclétien du Musée de Zagreb, qui de plus, même à l'époque faisait partie de la Yougoslavie...

Nous espérons que la seconde édition réunira des monnaies en provenance d'autres musées de l'Europe de l'Est, du Proche Orient et Afrique de Nord, et pourquoi pas, aussi des collections privées. Cette édition pourrait reproduire même l'illustration de bonne qualité des catalogues de vente aux enchères.

La moisson scientifique étalée par Ivo Lukanc est remarquable. Les chercheurs ont maintenant à leur disposition un riche matériel d'étude, comprenant un échantillon très important du monnayage en or des l'époque de Tétrarques. 528 des multiples, *aurei et quinarii* sont présentés avec l'illustration photographique de bonne qualité, leurs poids et diamètres et les quotations de RIC, V, 2 et VI, place de conservation et numéros d'inventaires. Une place spéciale est réservée aux multiples (17 pièces) et aux quinaires (10 pièces), vue leur extrême rareté. Bien que le monnayage d'or de Dioclétien est bien connu, Ivo Lukanc a réussi à réunir dans son livre plusieurs types inédites ou des variantes qui ne figuraient pas dans les volumes (assez récents) de RIC, V, 2 et RIC, VI, comme par ex. p. 109, une émission inédite de Cyzique, p. 110, une inédite d'Alexandrie, trouvées dans les pages des catalogues des ventes aux enchères. Aux pp. 114—115 sont présentées les monnaies des collections des musées qui

ne figuraient pas dans RIC. Iantinum est représenté par deux types des aureii, Lugdunum — par un type d'aureus, Rome — par dix nouveaux types (quatre pour les multiples, un quinaire et cinq aureii), Ticinum — par un multiple et deux aureii, Siscia — par un quinaire et un aureus, Cyzique — par un type inconnu d'aureus, Antioche — par trois nouveaux types des aureii et Alexandria — par deux types des aureii. La liste des variantes nouvelles est aussi longue (p. 109, Siscia, var. de RIC, V, 2, 246 et de RIC, VI, 5 et 16, p. 110. Antioche, var. de RIC, V, 2, 315, quatre var. de Rome, RIC, V, 2, 142 a et 146, p. 111, var. de Cyzique, RIC, V, 2, 303, p. 112, des var. de Carthage, RIC, VI, 6. L'auteur démontre que les monnaies classifiées sous Antioche, RIC, V, 2, 309, et RIC, VI, 5—6 représentent en réalité un seul type.

L'auteur publie aussi sept *imitations barbares* (p. 172, n° 60, 183, n° 5, 184, n° 3 et 5, 200, n° 9 et 207, n° 14—15). Bien que dans des certains cas Ivo Lukane suive l'identification de K. Pink, il nous semble que seulement les monnaies du Stuttgart (p. 184, n° 3 et 5) sont des imitations barbares. Selon nous, les autres n'ont aucun élément technique, stylistique ou métrologique qui permettrait leur attribution à la classe des imitations barbares. Nous pensons que ces monnaies appartiennent plutôt à un atelier provisoire du Moyen Danube (Pannonie ?) dont l'activité doit se placer vers 293—294.

Plusieurs tableaux synthétiques facilitent la recherche des données sur certains problèmes. Nous croyons utile que la présentation des monnaies provenant des musées soit aussi accompagnée par des indications sur les éventuelles publications antérieures. La plupart de la bibliographie sur l'activité monétaire du règne de Dioclétien est réunie dans les pp. 292—301, mais il y en a aussi des titres concernant cet aspect dans les pp. 311—320.

Le livre *Diocletianus der römische Kaiser aus Dalmatien* représente sans doute un succès et peut constituer un modèle pour des autres travaux. Il offre aux spécialistes un immense matériel, indispensable pour les futures recherches des aspects quantitatifs de la politique monétaire et financière de l'Empire romain sous les Tétrarques. Le volume est, sans doute, la meilleure illustration des grands avantages offerts par la collaboration internationale, car il est nait d'une coopération collégiale entre les numismates des plusieurs pays. La Maison d'édition de Cultura de Wetteren mérite, elle aussi, nos félicitations pour la belle qualité graphique du livre.

E. O. -T.

GÜNTER WEISS, *Das Ethnikon Sklabenoi, Sklaboi in den griechischen Quellen bis 1025* (Glossar zur frühmittelalterlichen Geschichte im östlichen Europa, Beiheft Nr. 5), Stuttgart, Franz Steiner — Verlag Wiesbaden GmbH, 1988, 178 p.

Le livre se présente comme un travail préparatoire pour un Glossaire historique concernant le Haut Moyen Age en Europe Orientale.

Günter Weiss a excerpté tous les fragments qu'on trouve éparpillés dans les sources byzantines depuis les premières mentions rencontrées chez Procope jusqu'au commencement du II^e millénaire. Somme toute, il s'agit d'une période de cinq siècles, la première mention se référant à l'année 512, et la dernière (la 185^e) à un laps de temps qui couvre les années 1005—1012. Il y a donc 185 fragments, rangés par ordre chronologique. {Chaque unité d'enregistrement commence par le régeste du fragment respectif, suivi par l'indication bibliographique: l'édition utilisée, puis la littérature, sont données en abrégé, en conformité avec les listes qu'on trouve au commencement (p. 9—15 et p. 16—23 pour la littérature d'après la deuxième guerre mondiale).

A la fin du livre (p. 165—176) on trouve un Index ou Registre concernant les formes du mot « slave » rencontrées dans les textes ci-présents, les matières (prosopographie slave, ordre social, mœurs et tribus slaves, peuples qui sont venus en contact avec les Slaves, territoires sur lesquels se sont répandus les Slaves), ainsi que les noms de personnes, peuples ou toponymes rencontrés dans ces textes.

Le travail est mis en ordinateur, constatation qu'on peut considérer valable pour tous les livres parus jusqu'à présent dans la même série.

T.T.

FLORIN MARINESCU, *Étude généalogique sur la famille Mourouzi*, Athènes, 1987, 171 p., VIII pl., 37 fig. 1 arbre généalogique (Centre de recherches néohellénique. Fondation nationale de la recherche nationale).

Cette étude généalogique de l'une des grandes familles phanariotes ayant fait carrière dans les Principautés Roumaines, en Grèce et en Russie — les Mourouzi — est la première qui aura bénéficié de l'existence d'un riche corpus de documents de cette famille, trouvé dans la collection privée de M. Andreas Zaimis. Il s'agit du corpus dont les registres viennent d'être publiés, ainsi qu'on peut le voir dans ce numéro de notre périodique.

Tout en exprimant certaines réserves sur l'absence possible d'autres sources, encore inconnues, Fl. Marinescu déclare présenter dans ce volume tous les membres connus jusqu'ici de cette famille pendant une période de 300 ans (1660—1980). Leur carrière en Valachie commence en 1760, quand Constantin Mourouzi (I) était grand *postelnic* sous le règne de Scaerlat Ghica, et, ensuite, prince de Moldavie en 1777.

Un coup d'œil critique des différentes opinions concernant le lieu d'origine des Mourouzi et de leur ancienneté est suivi par un chapitre qui nous offre les biographies des Mourouzi à partir de la deuxième partie du XVII^e siècle jusqu'en 1821. Leur parfaite connaissance de la situation politique et l'accroissement de leur influence auprès de la Porte atteignent son apogée pendant la période 1775—1821. Un témoignage convaincant en est le mémoire inédit, signalé par Fl. Marinescu, se trouvant au Ministère des Affaires Étrangères de France. Il s'en détache tant la forte influence des Mourouzi dans l'Empire ottoman que sur le plan européen. Quant à leurs ambitions concernant les trônes roumains, de précieuses précisions de l'auteur démontrant l'inexactitude de certaines accusations. L'importance de leur contribution est évidente, tant dans le domaine *spirituel* (une riche bibliothèque, des relations avec les intellectuels renommés du temps, des donations au profit des écoles grecques et aux institutions religieuses, à l'imprimerie aussi) ainsi que sur le plan *social* (une nouvelle politique des hôpitaux etc.) et sur le plan *politique*, par l'aide substantielle accordée pour la préparation de la Révolution de 1821.

Pour nous arrêter à quelques moments saillants de leur carrière — dans ce chapitre qui, s'arrête en 1821 — nous noterons ici le règne de *Constantin Mourouzi (I) (? — 1788)*, prince de Moldavie depuis 1777, à la suite de l'assassinat de Grégoire III Ghica (auquel il n'aurait pas été étranger), qui se montra fidèle à la Porte ottomane, ce qui lui valut l'unité de quelques grands boyards et un complot qui finit dans le sang, Emmanuel Bogdan et Ioniță Cuza étant décapités. Pourtant, Constantin Mourouzi est, selon N. Iorga, « l'un des meilleurs princes » car il veilla pendant les cinq années de son règne à l'application judicieuse des régies de droit, introduisit une politique de protection des vigneron, émit un édit somptuaire, protégea l'enseignement public, ainsi que les écoles de Grèce. *Alexandre Mourouzi (II) (? — 1816)*, cinq fois prince régnant de Moldavie et de Valachie à partir de 1792, pendant quinze années, eut au début de sa carrière le succès remporté à la paix de Sistov en 1791 et de Jassy en 1792, qui mettait fin à la guerre austro-russo-turque qui avait éclaté en 1787. Fidèle à la Porte et passé maître dans l'art de faire de l'argent, Al. Mourouzi prit aussi l'initiative de faire traduire en roumain des textes de lois, s'adressant à Thomas Carra. Des mesures d'édition et de restauration de la Cour Princière de Jassy, ainsi que l'organisation du service postal moldave sont parmi ses plus importantes contributions.

Notons aussi la fin tragique de Démètre et de Panayotis Mourouzi, en 1812, lors de la malheureuse paix de Bucarest qui céda la Bessarabie à la Russie. Le même sort eurent Constantin Mourouzi (II) et Nicolas Mourouzi, qui ont pris part à la Révolution grecque de 1821.

Un bref chapitre (III), intitulé *La fuite de la famille Mourouzi de Constantinople* est suivi par le dernier (IV), qui nous donne les données biographiques des Mourouzi après 1821. *Alexandre Mourouzi (IV) (1804—1873)* vécut en Moldavie pendant les années 1829—1847, où il revient en 1848 et y déploie une grande activité, tant dans le domaine de la politique (il devient premier ministre et ministre des Finances sous Alexandre J. Couza), que dans celui de l'agriculture scientifique, étant aussi parmi les plus grands propriétaires terriens du pays. *Alexandre Mourouzi (V) (1816—1878)* passa la plus grande partie de sa vie à Pechia, en Moldavie. En 1848, il fut l'un des 340 boyards signataires de la pétition adressée au prince régnant Michel Sturdza, qui comprenait 33 points de réformes. Unioniste convaincu, il fut parmi ceux qui élirent Alexandre Jean Couza comme prince régnant de Moldavie. Il déploya aussi une vive activité comme membre de la Commission Centrale de Focșani au sein de l'Assemblée des Principautés Unies, qui commença à siéger en 1862. En tant que maire de Galați, entre 1871—1873, il eut une contribution importante à la modernisation de ce port danubien. *Démètre Mourouzi (V) (1847—1916)*, surnommé « le kniaz », car son père, Panayo-

lis, était prince russe, fut le préfet de police de Bucarest, de 1885 à 1888 et de 1904 à 1907. En novembre 1909, il fut élu député de Bucarest, son succès étant dû à l'excellent souvenir qu'il avait laissé en tant que préfet de police.

Grâce aux recherches minutieuses dans les archives et les bibliothèques grecques et roumaines, grâce surtout au riche corpus de documents appartenant à M. Andreas Zaimis, Florin Marineseu-Himu a rendu un grand service aux généalogistes et aux historiens. Son livre est un indispensable instrument de travail qui permettra à l'historien des Phanariotes d'étudier cette famille représentative et particulièrement intéressante des Mourouzi.

C. P.-D.

IANNIS KARAS, *Τά ελληνικά έντυπα τής Ι. Μ. Σίμωνος Πέτρας* (Les livres grecs de Simonopetra), Athènes, 1989, 454 p.

Parmi les prestigieuses publications parues sous l'égide du Centre d'Etudes Néohelléniques de la Fondation Nationale de Recherches Scientifiques d'Athènes il convient de remarquer le Catalogue de la bibliothèque du monastère athonite Simonopetra qui comprend 2 425 livres édités depuis 1513 jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Les recherches entreprises par Iannis Karas dans les différentes archives et Bibliothèques, surtout dans celles du Mont Athos dans le cadre de ses préoccupations visant en premier lieu la mise en lumière du rôle accompli par le livre dans l'évolution culturelle du monde grec, se sont matérialisées dans la publication de plusieurs études et catalogues dont celui que nous signalons dans cette brève note de lecture.

Dans une ample étude introductive Iannis Karas présente l'histoire de la bibliothèque de Simonopetra, il rappelle l'histoire « agitée » du monastère athonite qui a connu, parmi d'autres événements, aussi trois incendies (1581, 1625, 1891) ayant affecté, inévitablement, le fonds de livres. Parmi les sources d'informations dont s'est servi l'auteur compte aussi la description du monastère que nous a laissée Jean Comnène en 1698 dans « Proschinitariul Sfin-tului Munte » (Description des lieux saints du Mont Athos), imprimé en 1707 à Snagov.

De même, Iannis Karas tient compte des registres du monastère pour les années 1796 — 1879 comprenant l'évidence des biens qui se sont succédés, sans oublier d'informer le lecteur sur la modalité d'acquisition des livres et sur leur contenu. L'auteur conclut que la bibliothèque, ainsi qu'elle se présente de nos jours et qui possède la majorité des éditions, est de date relativement récente, notamment du XIX^e siècle. Des 2.425 volumes inscrits dans le catalogue, 17 proviennent du XVI^e s., 62 du XVII^e, 197 du XVIII^e s., les autres datent du XIX^e s.

En ce qui concerne le contenu des livres, à côté des oeuvres classiques grecques et latines, la bibliothèque possède des grammaires et des dictionnaires (grecs, français, italiens, russes et tures), des encyclopédies, des livres d'histoire, de philosophie (Voltaire, J. J. Rousseau), de droit et, bien entendu, des livres religieux. L'auteur nous prévient que le catalogue comprend seulement les livres en grec appartenant à des auteurs grecs ou bien des traductions en grec.

Chaque livre est présenté par le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage, l'année et le lieu de sa parution, la Maison d'Édition, le nombre des pages, les éventuelles notes marginales, la cote de la Bibliothèque de Simonopetra, ainsi que les éventuels catalogues où le respectif ouvrage est enregistré. D'une utilité particulière est l'Index.

Parmi les localités où ces livres ont paru, tels Venise, Padoue, Paris, Londres, Genève etc., figurent aussi Bucarest et Jassy. Cette présentation, aussi brève qu'elle soit, nous permet d'apprécier l'importance de ce catalogue réalisé par Iannis Karas après des recherches minutieuses, instrument utile surtout à une meilleure connaissance de l'histoire de la diffusion du livre et de l'histoire culturelle du Sud-Est de l'Europe en général.

O. C.

C. DIMARAS, *Έν Αθήναις τής 3 Μαρτίου 1837. Μελέτη ιστορική και φιλολογική*, Athen, 1987

Aus Anlaß des 150 jährigen Bestehens der Athener Universität schrieb der angesehene Literaturhistoriker deren Entstehungsgeschichte. Sie wird dokumentiert durch die Eröffnung-

sreden des Rektors Konstantinos Schinas und der Gründungsdekane. Beigegeben ist neben anderem das erste Vorlesungsverzeichnis.

Irm.

KONSTANTINOS MALAMAS *Οι μάχες στο Βελεστίνο στον πόλεμο του 1897* (Die Kämpfe bei Velestino im Kriege von 1897), *Ἡ φωνή του Βελεστίνου* (Die Stimme von Velestino), Nr. 51, Oktober 1991.

Die Kämpfe um Velestino war die einzige erfolgreiche griechische Aktion im griechisch-türkischen Krieg von 1897. Der Erfolg war entscheidend mit der Person des Obersten und späteren Generals Konstatinos Smolenskis (Σμολένσκης) (1843–1915) verbunden. Der Beitrag, eine Rede anlässlich der Einweihung eines Denkmals für Smolenskis, schildert übersichtlich die Herkunft und den Lebensgang des Obersten, die politische und militärische Situation Griechenlands in jener Zeit und den Verlauf der Kämpfe.

Irm.

BRUNO LAVAGNINI, *Realtà e fantasia nel „Rapporto al Greco“ di Nikos Kazantzakis*, in: III Convegno nazionale di studi neogreci, Palermo 1991, 105–112.

Tief betroffen von dem Tode Angelos Sikelianos' (19. Juni 1951), wollte Nikos Kazantzakis dem verstorbenen Freunde ein Buch widmen. Dazu kam es nicht, wohl aber gedachte Kazantzakis in seinem autobiographen Werk „*Ἀναφορά στον Γρέκο*“ (Athen 1961). Sikelianos in längeren Ausführungen. Der Vergleich mit Sikelianos' Tagebuchaufzeichnungen kennzeichnet Kazantzakis' Methode, die Realität „in eine schönere, glänzende, meinem Zweck mehr entsprechende umzuformen“.

Irm.

IOANIS K. HASSIOTIS, *Continuity and Change in the Modern Greek Diaspora*, *Journal of Modern Hellenism* 6, 1989, 9–24.

Griechische Diaspora ist bis in die Antike zurückzuverfolgen, aber ihre Räume waren erheblichem Wechsel unterworfen. Und vor allem auch die Modern Greek Diaspora ist durch beständigen Wechsel gekennzeichnet.

Irm.

SEMAVI EYICE, *Quelques observations sur l'habitat byzantin en Turquie*, *Anadolu araştırmaları* 10, 1986, 513–530.

Weist auf eine Forschungslücke hin und demonstriert deren Wichtigkeit an Beispielen.

Irm.

ARGIRIS PETRONOTIS, *Ἡ Ὀθωμανική Τριπολιτσά (Μνημεῖα ἀρχιτεκτονικῆς)*, *Πρακτικά Β' τοπικοῦ συνεδρίου Ἀρχαδικῶν σπουδῶν*, Athen, 1990, 203–272.

Der vorliegende Überblick über die ottomanische Hauptstadt Arkadiens analysiert neben anderem die Behandlung von Tripolitsa durch Ekrem Hakkı Ayverdi, *Avrupa'da Osmanlı Mimarı Eserleri* (Die ottomanischen Architekturwerke in Europa), 4, Istanbul 1982, S. 252 f.

und die noch unveröffentlichte Abhandlung von Panajotis Iliodimos Tsakopoulos, L'urbanisme dans le Peloponnèse au dix-neuvième siècle de la ville ottomane à la ville néohellénique.

Irm.

ZANA ALIA, *Die Familie und ihre Struktur in der SVR Albanien*, Tirana, 1989.

Trotz aller ideologischen Disziplinierung bemerkenswertes Material über die Veränderung der Familie in Albanien von den feudalen Strukturen, in denen die patriarchalische Familie dominierte, hin zu den nachfolgenden Gegebenheiten, welche der „reale Sozialismus“, Industrialisierung, Kollektivierung der Landwirtschaft und beträchtliches Anwachsen der Intelligenzschicht kennzeichnen. Die soziologische Untersuchung stützt sich weithin auf bisher unzugängliches statistisches Material, das in einer Vielzahl von Tabellen unterbreitet wird. Nabezu unberücksichtigt bleibt der religiöse Faktor.

Irm.

Les grandes dates de l'Islam, sous la direction de Robert Mantran, Librairie Larousse, Paris, 1990, 288 p.

La Librairie Larousse nous offre dans la collection *Grandes dates de...* un nouvel ouvrage consacré au monde qui tient dans l'histoire une place très importante : le monde musulman. C'est pourquoi la parution de cette chronologie, qui fait connaître dans l'histoire du monde, répond à un besoin. Cet ouvrage est le résultat de la collaboration de plusieurs spécialistes, chacun écrivant sur les périodes et les pays dans lesquels il est particulièrement compétent : Robert Mantran — sur l'Empire Ottoman et les pays islamiques (début du XIV^e s. — 1945) ; Henri Bresc — sur les dynasties arabes (661 — 1055) ; Alfred-Louis de Prémare et Nikita Elisséeff — sur les dynasties non-arabes (1055 — 1512) ; Jean-Louis Triand — sur l'Afrique au sud du Sahara ; Olivier Carré — sur l'Islam de notre époque (1945 — 1989). L'ouvrage est divisé en onze chapitres par grandes phases historiques, d'après le critère chronologique. Chaque chapitre est divisé en sous-chapitres, par zones géographiques, qui se multiplient en même temps que la diffusion de l'Islam. Les auteurs traitent en parties distinctes, conformément à leurs conceptions, les problèmes politiques (intérieurs et extérieurs), économiques, sociaux, religieux, institutionnels, culturels, artistiques. Nous croyons qu'il eut été nécessaire d'adopter une division thématique uniforme par tous les auteurs (ou, au moins, par le même auteur). Trois parties auraient été suffisantes : *Relations extérieures*, *Événements intérieurs*, *Culture*. Cette division aurait facilité la consultation de l'ouvrage et aurait évité les répétitions.

La chronologie est accompagnée par un index, un glossaire, des tableaux dynastiques, une bibliographie synthétique et 16 pages de cartes en couleurs.

En nous rapportant aux dates concernant les relations entre les Pays Roumains et l'Empire Ottoman, nous sommes obligés d'observer que celles-ci sont, malheureusement, peu nombreuses. En outre, les années indiquées et la terminologie politique et militaire utilisés donnent naissance parfois à des confusions. Par exemple : p. 96 * 1389 — 1391 Suzeraineté ottomane sur la Serbie, la Bosnie et la Valachie * (mais, l'historiographie roumaine n'accepte pas cette date) ; p. 96 * 1461 — 1462 Annexion de la Valachie * (correctement : 1462 — Suzeraineté ottomane sur la Valachie) ; p. 118 * 1538 Prise de Jassy ; annexion de la Bessarabie * (correctement : 1538 Prise de Suceava ; annexion de Bugeac et Tigbina ; la Moldavie entre sous la dépendance totale de la Porte) ; p. 148 * 1788 Occupation... de la Moldavie du Nord par les Autrichiens * (correctement : 1775) ; p. 149 * 1862 Moldavie et Valachie s'unissent et forment la Roumanie * (correctement : la reconnaissance de l'union qui a eu lieu en 1859).

Nous croyons — en même temps que les auteurs et les éditeurs — qu'un ouvrage de ce genre est un instrument de travail indispensable pour tous les passionnés de l'histoire. Mais, nous croyons aussi que la parution d'un tel ouvrage est une action de grande responsabilité.

V.P.

CHRISTINA KOULOURI, *Dimensions idéologiques de l'historicité en Grèce (1834—1914). Les manuels scolaires d'histoire et de géographie* (Studien zur Geschichte Südosteuropas. Hrsg. von Gunnar Hering, Wien, Band 7), Peter Lang, Frankfurt am Main, Bern, New York, Paris, 1991, 612 p.

Nowadays, when tendencies towards building new transnational identities are counteracted by a tremendous outburst of old and new nationalisms, the problem of how various peoples built up images about themselves and about others is more vital than ever. There is a wide consensus between specialists that one of the most important institutions societies use for producing national identities is school. Therefore, more and more students applied themselves to the analysis of the mechanisms that govern school.

On this historiographical background we have to place the recent book of Christina Koulouri, a Greek historian who happily combines methodological suggestions from recent research works throughout the world (she has obtained a Ph. D. at Université Paris I — Panthéon — Sorbonne) with an excellent knowledge of Greek sources, on which she has already published an anthology and a bibliography of schoolbooks. Her study focuses not so much on the constant features of a historical model worked out by and for specialists, but “on following the diachronic crystallization of a certain form of Greek historical conscience, which is mainly a process of continuous selection. Taking into account the polyphony of the Greek 19th century, we have tried to point out the dominants and to signal the moments when new elements appeared, and — even more important — the moments when these new elements were spread throughout society. The resistances and the phenomena of inertia specific to school as also pointed out. The questions “why the changelement” and “why the resistance to the changelement” have to be put together” (p. 19).

Arguing that the influence of the textbooks depended heavily on the general features of the social environment where they were used, the author starts with a survey of the educational system in its whole complexity. Aiming at exhaustivity, she presents the general school system in Greece before 1834 (p. 23—65), the organization of elementary and secondary schools after the 1834 law, with data on official goals, number of pupils, situation of teachers, relations between state-owned and private institutions (p. 67—120), and then the regulations governing the edition and use of schoolbooks (p. 121—157). The various laws, circulars and orders reflect the state bureaucracy's efforts towards establishing its control over the contents of public education; the author also shows the inconsistencies of the authorities in enforcing these regulations, especially before 1882, when textbook contests began to be organized on a regular basis and when the government tried to impose unique official schoolbooks. As for the latter attempt, the lack of political consensus, combined with opposition from strong lobbies of authors, editors and provincial notables, drew to a setback in 1895, when teachers were allowed to choose themselves the books they used from a broad list of authorized textbooks; unique schoolbooks were restored in 1907. It is not-worthwhile that at the same time lively debates on the same issues took place also in Romania and the liberal minister of education Spiru Haret tried with even poorer success to impose unique textbooks in the elementary schools.

The last chapter of part I (p. 159—177) is dedicated to the authors of geography and history schoolbooks, Christina Koulouri trying “to make up a collective biography which is interested by the professional status of writing textbooks (correlated with the authors' further careers), the possible specialization in certain types of books, the level of instruction, the contact with Western culture (by means of studies abroad), the degree of “autarchy” in producing schoolbooks with respect to the official policies of the Greek state between its boundaries and to the realities of the hellenism subjected to the Ottoman Empire” (p. 159—160). 133 authors are analysed from a sociological perspective, taking into account their social and geographical background, their professional curriculum, their age when writing the textbooks, the number of reprints and whether or not they formed a disintegrated group from the “usual” teachers. For the reader's quick information, the main data about these authors are summarized in a very usable table (p. 505—511).

In the second part of her book, the author undertakes a concrete contents analysis of the schoolbooks. She follows the Greek idea of historicity and its living evolution in various historical moments, from the “Greek historical conscience seen in the European mirror” (p. 181—246), when “our ancestors the Greeks” were known mainly through translations of Western (English, German and later French) textbooks, to the gradual rise of an ethnocentric model of powerful nationalistic extraction which prevailed in the last decades of the 19th century, when attention shifted decisively from general history to national history (p. 299—386). The attitude towards Byzantium is a perfect example in this respect. At the beginning Byzantium was perceived in an “enlightened” manner inspired by Gibbon as a decadent and corrupt empire,

unable to offer models of heroic biographies for history textbooks. Attempts to rehabilitate it from an Orthodox perspective at the middle of the 19th century met with little success. Yet, towards the end of the century Byzantium was promoted to the rank of a full-fledged Greek medieval empire. Such a creative lecture of the past through a nationalistic perspective operated also with respect to other aspects and periods of Greek history. It was not a Greek specificity; similar processes were taking place at the same time in the whole South-Eastern Europe, and not only, imposing nationalism as a dominant ideology and thus preparing the Balkan wars of 1912–1913.

A separate chapter (p. 397–458) is dedicated to the geography textbooks, showing how presenting the various parts of Greece and of the world supported the historical arguments about the uniqueness of the Greek homeland and the claims that it should include all Greek provinces. As the author briefly puts it, "history asserts unity in time and geography asserts unity in space" (p. 469).

Finally, the author tries to analyse how nationalistic and moral perspectives combined in the genesis of fundamental notions such as good and evil. The changes are striking: at first the love for one's country was put on the same level with the love for God and for one's parents and all three were painted with a Christian tint of blame for every sort of war; later on, the textbooks glorified mainly the military virtues and the heroic death in battle against foreign enemies.

The book is completed by statistical and biographical tables (p. 499–511), 8 diagrams (p. 512–519), an abundant bibliography (p. 521–591) and a general index (p. 593–612).

Such an ambitious and complex project could have buried the author under the huge amount of information; yet Mrs. Christina Koulouri succeeds in keeping the reader's attention alive and in suggesting various ways of deepening and detailing the cognitive assets of her work. It is a stimulating book, which helps us distinguish similitudes, synchronics and differences, relate ourselves to history and better understand that we are neither unique nor lonely on Mother Earth.

M. L.-M.

Dracula. Essays on the Life and Times of Vlad Țepeș. Edited by Kurt W. Treptow, East European Monographs, No. CCCXXIII, Distributed by Columbia University Press, New York, 1991, 336 p.

Vlad Țepeș (The Impaler) was one of the greatest Romanian princes. He ruled in Wallachia thrice: in the autumn of 1448, between 1456–1462 and in November–December 1476. The figure of this voivode has been subject to many discussions in Romanian historiography and, also, for some books of foreign historians and writers. His personality was presented from a variety of view points ranging from the image of a patriot and reformer to one of a bloody tyrant.

The present volume, edited by Kurt W. Treptow, is a collection of fourteen studies, supplemented with *A Genealogy of the Family of Vlad Țepeș* by George D. Florescu, a *Chronology and Historical Bibliography of Vlad the Impaler*, by Constantin Rezachevici and some extracts from the contemporary sources concerning Vlad Țepeș.

Some of these studies have been previously published in other periodicals or books or delivered at international congresses. Thus were articles signed by Grigore Nandriș (in *The Slavonic and East European Review*, XXXVII: 89, June, 1959), Ștefan Andreescu (in *Revue des Etudes Sud-Est Européennes*, t. XV, no. 2, 1977), Nicolae Stoicescu (a fairly changed version of Chapter 5 from his book, *Vlad Țepeș: Prince of Wallachia*, Bucharest, 1978), Eric D. Tappe (a revised version of a paper delivered at the Tenth International Congress of Byzantine Studies in Istanbul, in 1955).

The bulk of the studies are published here for the first time. They were either written long ago (like those signed by P. P. Panaitescu — the original manuscript of which belongs to Ștefan Gorovei of the "A. D. Xenopol" Institute of History in Iași and C. C. Giurescu, Radu R. Florescu, Raymond T. McNally, Anton Balotă, Matei Cazacu, George D. Florescu — in possession of Stephen Fischer — Galați), or they are recent (such as those written by Alexandru Dușu, Kurt W. Treptow, C. Rezachevici).

Taking over earlier projects for publishing an international collective volume about Vlad Țepeș, the editor organized this "new collection of studies" (p. 8), as follows: First, he edited nine articles dealing with the most important social, economic, but especially, political

and military problems connected to the reigns and epoch of Vlad Impaler. These are, as follows: Constantin C. Giurescu, *The Historical Dracula* (p. 13–27); Veniamin Ciobanu, *The Equilibrium Policy of the Romanian Principalities in East-Central Europe, 1444–1485* (p. 29–52); Matei Cazacu, *The Reign of Dracula in 1448* (p. 53–61); Kurt W. Treptow, *The Social and Economic Crisis in South-eastern Europe in the Time of Vlad Țepeș* (p. 63–80); and *Aspects of the Campaign of 1462* (p. 123–136); Nicolae Stoicescu, *Vlad Țepeș's Relations with Transylvania and Hungary* (p. 81–101); Eric D. Tappe, *Vlad Țepeș and the Campaign of Mehmed II* (p. 117–122); Radu R. Florescu, *Vlad II Dracul and Vlad III Dracula's Military Campaigns in Bulgaria, 1443–1462* (p. 103–115); Ștefan Andreescu, *Military Actions of Vlad Țepeș in Southeastern Europe in 1476* (p. 137–151).

Kurt D. Treptow is editing five articles dealing with the image of Vlad Țepeș in tales and folklore, in literature and painting. These are as follows: Anton Balotă, *An Analysis of the Dracula Tales* (p. 153–184); P. P. Panaitescu, *The German Stories about Vlad Țepeș* (p. 185–196); Raymond T. McNally, *An Historical Appraisal of the Image of Vlad Țepeș in Contemporary Romanian Folklore* (p. 197–228); Grigore Nandriș, *A Philological Analysis of Dracula and Romanian Place-Names and Masculine Personal Names in -așea* (p. 229–237); Alexandru Dușu, *Portraits of Vlad Țepeș: Literature, Pictures and Images of the Ideal Man* (p. 239–245).

Finally, the editor has offered to those who cannot read in the original languages, extracts from Ottoman and Byzantine Chronicles, written by Tursun Beg, Aşikpaşa-zade, Mehmed Neşri, Sa'adeddin Mehmed Hodja Efendi, anonymous authors and Laonic Chalkondyles, concerning Vlad Țepeș. The extracts from the Ottoman Chronicles were translated after *Turkish Chronicles concerning Romanian Principalities Excerpts. Vol. I. 15th century – middle of the 17th century*, edited by Mihail Guboglu and Mustafa A. Mehmet, Bucharest, 1966. *Appendix IV* consists of eight official documents (from 1448 to 1551) relating to Vlad the Impaler, selected from collections of documents made up by Romanian historians (N. Iorga, I. Bogdan etc.). The volume is also provided with a map (Wallachia between 1300 and 1601) and four pictures.

Due to the novel of Bram Stoker, published in 1897 and printed in several editions, the Western readers' image of Vlad Țepeș is that of a vampire or a bloody tyrant, called "Dracula", the title of Bram Stoker's novel. Kurt B. Treptow tries with this new collection of studies to set back to history the true portrait of the wonderful 15th cent. prince of Wallachia. I think that this aim was achieved and I hope that the foreign readers will acquire a comprehensive and realistic image of Vlad Țepeș lifetime. Also, I hope that this volume "will contribute – and, let me quote from Alexandru Dușu's study – to a better understanding of the relationship between imagination and historical reality, as well as of the importance of the image in international communication" (p. 244).

V. P.

Türkiye dışındaki Türkler bibliyografyası – A Bibliography of Turks out of Turkey. Ankara: Başbakanlık Basımevi, 1992, 2 cilt = 2 volumes (LXV + 1379 p.) (T. C. Başbakanlık Devlet Arşivleri Genel Müdürlüğü Dokümantasyon Dairesi Başkanlığı; yayın no. 5).

In the *Introduction* to this impressive work, İsmet Binark, General Director of the State Archives in Turkey, states that "Turkish history should not be taken as the history of only one community in a certain geographical area", i.e. in Turkey. Turkish history means "the integrity of the histories of Turkish communities" (or Turks), which have lived and developed, in a wide geographical area stretching from China to the middle of Europe (p. XI–XI). The incentive for the publication of this bibliography must be sought for in the political changes over the world, especially in the disintegration of the Soviet Union and Yugoslavia, which have brought under notice the Turks living out of Turkey.

10,818 titles of books, essays and papers, published either in Turkish or in any foreign language, have been collected by the authors (İsmet Binark, Dr. Erdoğan Öztürk, Dr. İbrahim Kararar, A Bige Akin, Erol Çelik, Sertaç Genç, Medayi Şentürk, Ufuk Tavkul). They are dealing with different subjects, such as archaeology, science and technology, geography, linguistics, religion, literature, economics, folklore, culture, fine arts, education, demography, health, politics, sociology-ethnology, cities, history, turcology, foundations, publications (see *List of Subject Headings*, p. LIX).

This bibliography consisting in two volumes is organized as follows: The first volume contains, in Turkish and English, some helpful explanations for those who will use this work, like identification of bibliographical entries, abbreviations, sources searched and utilized, a

table of Turkish populations in the world (p. XVII—LIX). Then follows a list of reference books (almanacs encyclopedias, bibliographies, indexes and catalogues, guides, dictionaries, handbooks, cartographic materials yearbooks) and of general works related to Turks living out of Turkey (p. 1—116). After introductory and general parts, titles of books, reports, papers and articles, are published under subject heads, in connection with Turks of Altai-Siberia (p. 117—186) and Western Turks (p. 187—593). The latter category includes the Turks of Meskhetian, Azerbaijan, the Balkans (Western Thrace, Bulgaria, Romania, Yugoslavia), Cyprus, Syria, Iran, Iraq and 12 islands. In the second volume are published works related to Turks of Eastern Europe (p. 595—849) and Turks of Turkestan (p. 851—1280). The former category includes — in the authors' view — Turks of Volga-Ural region, Caucasus, Karaim, Krymchak, and Crimea (Crimean, Byelorussian, Lithvanian and Polish Tatars). This classification is strange to me, because I don't see any difference between the Western Turks and the Turks of Eastern Europe.

There are about 20 titles of books and articles about the Turks and Tatars in Romania. The place of Elizabeth A. Zachariadou's work, *Romania and the Turks (c. 1300—c. 1500)* should not be here. The anthology *Renkler (Colours)*, București 1987 (Volume I) and 1989 (Volume II) (prepared by Acemin Baubec, Altay Kerim, Tahsin Gemil, Enver Mahmut, Nevzat M. Yusuf, Yaşar Memedemin) is missing instead.

The bibliography ends with an author index. The list is prepared in alphabetical order according to the surnames of the authors (p. 1281—1379).

In order to give foreign researchers the opportunity to make use of this work, English explanations and translations of all the chapters and subject headings are given.

Such a bibliography was necessary, and in spite of some unavoidable shortcomings (confessed by Ismet Binark right from the beginning, p. XIV), we are sure that all the researchers will find this edition useful.

V. P.

DOMNA DONTAS, *Greece and Turkey : the Regime of the Straits. Lemnos and Samothrace*, Athens, 1987, 254 pp. + maps.

« Academy of Athens Award — 1988 » — ce livre est dû à un des meilleurs spécialistes de l'histoire des relations internationales de la Grèce moderne*.

Fouillant des fonds précieux conservés dans les archives diplomatiques d'Athènes, Londres, Paris et Genève, la plupart — particulièrement grecs — mis en valeur pour la première fois, Domna Dontas nous offre une analyse très poussée du rôle de la Grèce dans le problème des Détroits de la Mer Noire pendant la période 1919—1936. On insiste à juste titre sur l'intérêt vital de la Grèce dans cette question découlant de la possession — dès la fin des guerres balkaniques — des îles Lemnos et Samothrace proches de l'entrée égéenne des Dardanelles. La démarche scientifique met l'accent sur les rapports gréco-turcs, mais l'auteur fait aussi des incursions très utiles dans l'histoire des relations interbalkaniques et de la présence de l'Italie dans la Méditerranée Orientale.

Le sujet abordé oblige Domna Dontas à une analyse approfondie des conventions de Lausanne (1923) et de Montreux (1936), l'interprétation des projets et des textes définitifs mettant en évidence une forte maîtrise de la méthodologie exigée par le thème et une excellente connaissance des coulisses des négociations.

Un *Appendix* documentaire — Section II du Traité de Sèvres (10 août 1920), la Convention de Lausanne (24 juillet 1923), la Lettre turque du 6 mai 1936 et la Convention de Montreux (20 juillet 1936) (pp. 155—189), une riche *bibliographie*, un *index général* et deux *cartes* achèvent ce livre extrêmement utile aux spécialistes des relations internationales dans les Balkans de la première moitié de notre siècle, qui devraient être reconnaissants à l'auteur pour son travail laborieux.

C. I.

* Voir, par exemple : *The Last Phase of the War of Independence in Western Greece, 1827—1829*, Thessaloniki, 1966 ; *Greece and the Great Powers, 1863—1875*, Thessaloniki, 1966 ; *Ἡ Ἑλλάς καὶ αἱ Δυνάμεις κατὰ τὸν Κρυμαϊκὸν πόλεμον* (La Grèce et les Puissances pendant la Guerre de Crimée), Thessaloniki, 1973.

SHEFKI SEJDIU, *Çështje të onomasiologjisë fitonimike romane dhe balkanike* (Problèmes concernant l'onomasiologie phytonymique romane et balkanique), Prishtinë, 1989, 315 p.

Cet ouvrage est le résultat des recherches approfondies du romaniste Shefki Sejdiu sur les noms des plantes dans les langues balkaniques et romanes. Après avoir étudié, dans ses travaux antérieurs, le domaine en question en prenant l'albanais comme base pour des descriptions comparatives¹, l'auteur se propose, dans le livre que nous présentons, d'éclaircir le processus de dénomination des plantes dans les langues balkaniques (notamment l'albanais et le serbocroate) et dans les langues romanes, afin d'établir les parallèles, les convergences et les divergences de sens et de forme.

L'auteur examine les noms des plantes sauvages et de culture, ce qui lui permet aussi des commentaires sur les mœurs et l'histoire des peuples dont il étudie les langues. Ce genre de commentaires forme une intéressante direction de recherches futures, facilitées par le matériel que Sh. Sejdiu a justement réuni et a systématisé.

La structure du livre nous indique la démarche de Sh. Sejdiu : après l'introduction, la première partie porte sur la formation, les processus et les procédés de dénomination. Un de ces procédés, discuté dans un chapitre spécial, utilise des noms hérités du fond indo-européen et des noms dont l'auteur établit les sources principales (le substrat méditerranéen, le grec ancien, les langues orientales, le latin et les langues romanes, les langues slaves ; il y a aussi une catégorie de mots d'origine inconnue). Dans la deuxième partie sont discutées les dénominations motivées pour les locuteurs par des caractéristiques qu'ils prennent pour essentielles (les parties de la plante, l'aspect, le goût, l'odeur, la saison quand elle pousse, son emploi, les superstitions qu'elle a engendrées etc.).

Le livre a aussi un index de tous les mots discutés, structuré par langues, et un index des dénominations scientifiques correspondantes.

La monographie de Sh. Sejdiu est d'autant plus utile que l'étude de la terminologie botanique soulève les plus grandes difficultés. L'auteur réussit de présenter la circulation des mots de différentes origines dans la vaste zone qu'il étudie et aussi la multitude des types de parallèles concernant la formation des dénominations motivées.

Le corpus établi permet des recherches sémasiologiques et onomasiologiques futures concernant surtout l'albanais et le roumain dans le cadre plus général des langues balkaniques et romanes.

C. V.

Beiträge zur Geschichte von Kronstadt in Siebenbürgen, Hrsg. von Paul Philippi (Siebenbürgisches Archiv, Band 17), Böhlau Verlag, Köln — Wien 1984, 336 p.

Cette nouvelle livraison de la troisième série de l'*Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde* est dédiée à la ville de Kronstadt (Braşov, Brassó), à son histoire pendant le Moyen Âge.

La première contribution, due à Alfred Prox, *Corona, Kronstadt, Braşov, Brassó. Zur Etymologie und Herkunft des Stadtnames*, p. 1—32 (carte p. 33), est une recherche sur l'évolution et la signification des divers noms que la ville a porté dans le temps. Le plus ancien toponyme, *Corona* (1234) et son correspondant saxon *Krunen/Krinen* serait une adaptation d'un hydronyme disparu d'origine slave : *Kryn-ica*. *Krun/Krin* signifie « couronne » et avec le suffixe *-en* a donné *Krunen, Kronen, Kronstadt*. Une autre hypothèse, complémentaire, part du hydronyme du Sud de l'Europe Centrale : *Corona, Korana, Korona* d'où, selon l'étymologie populaire, on a obtenu *Corona, Cronen, Stadt Cron, Cronstadt*. L'auteur décrivant les étroites relations en matière de toponymie entre le Sud de l'Europe Centrale et le Sud transylvain suggère que les liaisons entre les deux zones d'habitat vont bien plus loin et sont plus profondes que les simples rapports étymologiques. Quant à la variante *Barasu* (1252) qui a produit les noms roumains et hongrois de la ville, M Prox l'explique à partir de deux noms significatifs « cours d'eau », le bulgare *Bara* et le turc su. *Bara-su, Barasu, Braşov, Brassó*

¹ Mentionnons deux autres livres de Sh. Sejdiu sur ce thème : *Fitonimia shqipe e Kosovës ; lënda, ndarja, etimologjia* (La phytonymie albanaise de Kosovë ; matière, division et étymologie), Prishtinë, 1979 et *Fjalorth etnobotanik i shqipës* (Petit dictionnaire ethnobotanique albanais), Prishtinë, 1984 ; ce dictionnaire comprend — l'auteur nous le dit (p. 18) — le corpus de base dont il se sert dans le présent volume.

serait donc une tautologie qui n'est pas singulière parmi les noms de localités de la Terra Borza (Burzenland, Țara Birsei, Barcaság) fondées aux X^e—XII^e siècles. D'une grande érudition, l'étude d'Alfred Prox me semble être une réponse définitive à la question de l'origine des noms de la ville de Kronstadt.

Non moins convaincante est l'analyse du feu Franz Killyen sur le développement urbain de Kronstadt aux IX^e/X^e—XV^e siècles, *Die Anfänge der Stadtwerdung Kronstadts*, p. 36—90 (carte p. 44). L'évolution de la ville a connu quatre phases significatives : 1. L'installation par le roi hongrois André II de l'Ordre des Chevaliers Teutons en Terra Borza pour la défendre et coloniser ; y établis par la suite, les colons allemands fondèrent des églises paroissiales autonomes dont le statut constitua la base de l'association, après le départ des Teutons, des communes saxonnes. 2. La deuxième moitié du XIII^e siècle a vu, en réponse à l'appel du roi Béla IV, une nouvelle vague de colonisation saxonne, mais le développement proprement urbain de Kronstadt a été gêné par les invasions tartares. 3. Dès la première moitié du XIV^e siècle, grâce à la protection des rois Angevins et notamment au « Ludoviceum », privilège de 1353, Kronstadt put devenir une vraie cité urbaine avec ses institutions autonomes ; sa position stratégique favorable et l'essor économique de la ville ont déterminé le roi Sigismond de Luxembourg de la prendre comme alliée, par l'octroi de nouveaux privilèges, tant dans sa lutte contre les féodaux transylvains que dans sa politique orientale. 4. Enfin, le privilège de 1428 accorda à la ville la complète autonomie administrative et militaire, le droit de rendre justice et celui de lever l'impôt, et bien des avantages commerciaux, ce qui contribua au complet épanouissement de l'habitat urbain de Kronstadt. Je voudrais faire une remarque regardant le premier chapitre : on ne saurait passer sous silence, comme l'a fait F. Killyen, les recherches de Iosif Schiopul, surtout celles groupées dans *Diploma Andreiană din 1224 și alte documente false sau fals interpretate*, Cluj 1934 ; quoique hypercritiques, elles sont de nature à encourager la réflexion historique et à éclaircir maints points qui autrement pourraient rester obscurs.

On doit les quatre études qui s'en suivent à Maja Philippi. La parfaite maîtrise des sources — souvent inédites —, la perspicacité analytique, la sûreté avec laquelle on identifie les grandes formes historiques, sont des traits communs à chaque contribution et qui ne me laissent que le agréable devoir d'en offrir une courte présentation.

Die Bevölkerung Kronstadts im 14. und 15. Jahrhundert. Siedlungsverhältnisse und ethnische Zusammensetzung, p. 91—155 (carte p. 106—107). Après une incursion dans la situation démographique d'avant et du XIII^e siècle, est envisagée l'évolution ethnique de la population de Kronstadt aux XIV^e et XV^e siècles. La cité (Corona, Innere Stadt) et la vieille ville (Altstadt), dont les seuls habitants sont citoyens de plein droit, étaient peuplées presque entièrement par des Saxons, tandis que dans la ville-haute peu à peu prédominèrent les Roumains (Obere Vorstadt, Schei), et dans le faubourg Blumenau les Hongrois, sans exclure pour autant la cohabitation avec un certain nombre de Saxons. Mention est faite aussi de Tziganes qui habitaient en dehors de la ville.

Die Sozialstruktur Kronstadts im Mittelalter, p. 158—178. La population de Kronstadt aux XIV^e—XV^e siècles est divisée, selon le modèle proposé par les études municipales internationales et appliqué avec rigueur par M. Philippi, en couches supérieures (8 % de la population : noblesse terrienne et, dès le XV^e siècle, citoyens de la cité engagés dans le commerce international), couche moyenne (53 % de la population : commerçants de petite envergure et artisans ; dans la seconde moitié du XV^e siècle ces derniers pénétrèrent vers la couche supérieure, entraînant la restructuration de celle-ci) et couche inférieure (39 % de la population : apprentis, serviteurs, servantes, journaliers, vieux gens, orphelins, infirmes).

Kronstädter und Burzenländer Studenten an der Wiener Universität 1382—1525. Ein Beitrag zur Sozial- und Kulturgeschichte des Bürgertums von Kronstadt im späten Mittelalter, p. 179—224 (carte p. 183). Dans la période envisagée, 213 jeunes hommes de Kronstadt et de ses alentours firent leurs études à l'Université de Vienne. Le tableau de l'origine sociale de ceux-ci reflète de près la stratification et la structure sociale de Burzenland. Une place à part est accordée à l'activité de ces Saxons à Vienne, ainsi qu'à la carrière de certains d'entre eux (Johannes Reudel, Petrus Greff, Johannes Schirmer, Valentin Kraus). L'Université de Vienne a contribué ainsi, par le nombre et la qualité des Saxons qui y séjournèrent, au développement culturel de la Transylvanie à l'aube de la Renaissance.

Der Bürgeraufstand von Kronstadt 1688. Ein Beitrag zur Geschichte Siebenbürgens am Ende des 17. Jahrhunderts, p. 225—233. La résistance de Kronstadt à la Maison d'Autriche, la prise de la ville par le général Veterani, les représailles qui en suivirent et l'hostilité des Saxons de Burzenland envers les Habsbourg ont été abordés à plus d'une fois par Maja Philippi. Tous ces problèmes sont ici repris en détail, dans une ample perspective historique et, semble-t-il, d'une manière définitive.

On est d'accord avec Paul Philippi (*Vorwort*, p. VII) qu'il serait souhaitable que de pareilles recherches, nouvelles non seulement par l'information qui s'y trouve accumulée

mais aussi par les méthodes employées, soient étendues aux autres villes de Transylvanie, notamment à Hermannstadt. L'étude du « Stadt im Osten » devrait siéger parmi les grands problèmes de l'historiographie d'aujourd'hui. Et il n'y a pas de doute que, dans un tel domaine, la contribution des érudits groupés par le Verein für Siebenbürgische Landeskunde sera irremplaçable.

D. B.

AL. TZIGARA-SAMURÇAŞ, *Scieri despre arta românească* [Ecrits sur l'art roumain], édités par les soins de C. D. Zeletin, Bucarest, 1988, 419 pp.

C'est au début de notre siècle que la muséologie a gagné sa position de « discipline scientifique à part entière ». Les musées, ces « dépôts » de la mémoire de l'humanité en général et des traditions de chaque peuple en particulier, sont aussi, dans une certaine mesure, de véritables facteurs d'enseignement, revêtant un caractère d'école, dont la fréquentation, si elle n'est pas obligatoire, est, en revanche, bien enrichissante.

L'organisation des musées a évolué avec le temps. Il ne s'agissait, d'abord, que d'une réunion d'objets précieux de par leur prix intrinsèque ou artistique, embellissant les demeures royales et de la noblesse, ainsi que les églises ou quelques autres endroits publics. C'est ainsi que se sont formées les premières collections, bientôt conservées dans les « cabinets de raretés et curiosités ». De telles collections ont fini par se développer jusqu'à la profusion, d'où le besoin d'intervenir pour inventorier et classer les divers objets dont elles se composaient, d'ordonner cette abondance de matériels. L'un des buts de la muséologie est également de former le goût du public, de l'instruire. D'autres moyens informationnels se proposent de nos jours ce même but, sans que les musées perdent de leur intérêt — tout au contraire. Ce n'est pas exagérer, donc, que de considérer les musées comme partie des médias, liés à ce qu'on désigne par le générique de « quatrième pouvoir dans un Etat », pouvoir silencieux, mais peut-être d'autant plus efficace.

Un des premiers à ouvrir la voie de la muséologie roumaine est sans conteste Alexandre Tzigara-Samurçaş. Grand lettré, sa personnalité réunissait « le spécialiste complexe, de haute formation, connaissant tous les grands musées d'Europe, excellent organisateur, homme tout à la fois d'actes et de paroles, bon administrateur, débrouillard dans l'inextricable univers des exigences muséologiques, depuis la construction de l'édifice jusqu'à l'allocation des fonds, aux questions de physique et de chimie liées à la conservation et restauration, à l'obtention — fût-ce par interpellation parlementaire — des budgets nécessaires, etc. » (C. D. Zeletin, p. 12). Car, Al. Tzigara-Samurçaş était l'adepte d'une thèse également proclamée par écrit, à savoir que : « Pour un peuple, il n'y a pas d'institution plus utile et de caractère plus général que le musée, tant pour ce qui est de son instruction, que, et surtout, pour son édification morale » (*Muzeo-grafie românească*—Muséologie roumaine, 1936, p. 95). Aussi, a-t-il organisé et tutelé sa vie durant la première grande expérience muséologique roumaine.

Ses écrits sur l'art populaire roumain, réunis maintenant en volume par les soins de C. D. Zeletin, se rattachent directement à son activité muséologique. Son point de vue au sujet de l'art populaire était qu'il n'y avait nul besoin de garder les œuvres d'art populaire figées dans leurs formes traditionnelles afin d'en préserver le culte ; *ce qu'il fallait*, selon lui, *c'était de préserver et cultiver le sens artistique propre au génie de notre peuple*.

Il était l'un des théoriciens de l'histoire de l'art soutenant « l'intégration européenne de l'art roumain par le moyen de l'historisme, en imposant les valeurs artistiques ». L'œuvre de sa vie fut une œuvre de restitution : la restitution de l'art national à ses créateurs. Aux moments de crise, il sut se poser en défenseur des trésors d'art en péril. Quand le Traité de Paix, après la première guerre mondiale, ouvrit la voie des possibilités de récupération, à titre de réciprocité, des valeurs artistiques roumaines conservées dans l'ex-Empire austro-hongrois, il s'est battu pour le retour au pays de notre dot artistique et historique.

Infatigable chercheur, Al. Tzigara-Samurçaş voyagea beaucoup dans les pays du Sud-Est européen, pour étudier les influences artistiques venues de cette direction et jouant sur l'art populaire roumain. Dès le début de notre siècle, les Européens commencèrent à considérer l'art populaire comme un domaine susceptible d'illustrer tel ou tel pays, tout en témoignant aussi de la diversité des contacts et des influences interethniques. C'est ce qui devait conduire à l'organisation d'expositions internationales appelées à faciliter la connaissance directe de certaines réalités caractéristiques, moins accessibles, surtout alors, aux recherches d'ordre privé. En 1909, la première exposition itinérante d'art populaire roumain est judicieusement organisée afin de participer à l'Exposition internationale sur ce thème, ouverte à Berlin. D'autres exposi-

tions internationales suivront, permettant de faire connaître l'art populaire roumain à Rome, Vienne, de nouveau Berlin, Paris, Genève.

L'activité de Tzigara-Samurcaș en ce domaine le fera nommer par le gouvernement roumain Haut-commissaire de l'Exposition internationale organisée à Barcelone en 1929, puis à l'exposition universelle de Bruxelles en 1935. C'est lui, toujours, qui ouvrira en 1936 une Exposition d'art populaire roumain à Oslo.

Par ailleurs, comme on l'a déjà vu ci-dessus, le premier livre roumain de muséologie ainsi intitulé porte sa signature : imprimé il y a presque soixante ans, ce recueil réunit une suite d'études et d'articles dispersés dans divers périodiques au cours des années. Leur auteur est l'une des rares personnalités dont l'existence s'est entièrement calquée (jusqu'à la complète fusion) sur son activité, de sorte que, considérés sous un certain jour, ses écrits ont un caractère autobiographique. Ils témoignent du lettré roumain, de l'intellectuel profondément impliqué dans son œuvre et dédié à « la cause nationale ». Car, qu'est-ce autre chose l'art populaire qu'un reflet de l'âme de tout un peuple ? Le cultiver, le protéger, l'aimer c'est donc, bien, servir « la cause nationale ».

Z. M.

LES ROUMAINS ORIENTAUX (sous la direction de Paul H. Stahl), Coll. « Sociétés Européennes », 7, Paris, 1990, 180 pp.

Chaque peuple voit ses fils dispersés bien au-delà des frontières de leur patrie d'origine, aux quatre coins du « grand village » qu'est devenue, de nos jours, la terre. Il y a quelques chances donc de retrouver des compatriotes, réunis par groupes plus ou moins compacts, un peu partout à travers les continents et les îles habitées du monde actuel. En cette fin du XX^e siècle la question de la « diaspora » couvre une réalité commune à tous les peuples. Les Roumains aussi, on les retrouve pratiquement dans n'importe quelle contrée du globe terrestre.

Mais, la dispersion des Roumains dans l'Est de l'Europe a été, toujours, d'un genre à part. Tout d'abord, parce qu'il s'agit d'un très ancien phénomène et, ensuite, parce que les émigrations des Roumains dans cette direction ont été provoquées, voire imposées par la force, soit qu'elles aient eu lieu au XVIII^e siècle (pour n'en citer qu'un exemple, mentionnons le groupe qui accompagna le prince érudit Démètre Cantémir), soit qu'elles aient eu pour source la politique de dénationalisation menée par l'Empire tsariste.

Les recherches d'histoire et de sociologie, de linguistique et d'ethnologie se sont données pour but d'étudier la structure de ces groupes, leur mode d'existence dans un milieu allogène, les influences auxquelles ils sont soumis, ainsi que cette conscience qu'ils ont conservée de leur appartenance à l'ethnie roumaine. Durant l'entre-deux guerres, l'École roumaine de sociologie, sous la direction de l'éminent savant qu'était D. Gusti et illustrée par des personnalités hors paire comme H. Il. Stahl, Mirecea Vulcănescu, Tr. Herseni, Ernest Bernea, Xenia Costaforu-Golopenția, s'est également penchée sur la question concernant les Roumains de l'Est de l'Europe. Les études signées par Ion Apostol et Gheorghe Pavelescu, dans les pages de la revue « Sociologia Românească » représentent des contributions scientifiques de première main. Il n'en reste pas moins que l'étude de ces groupes de Roumains hors des frontières du pays a été toujours difficile en raison des circonstances politiques.

Un recueil à leur sujet, intitulé *Les Roumains Orientaux*, a été publié à Paris, par les soins du pr Paul H. Stahl, dans la Collection « Sociétés Européennes », qu'il a créée et qu'il dirige. Cet ouvrage réunit plusieurs études et articles traitant des groupes de Roumains qui vivent actuellement dans l'Est de l'Europe. Particulièrement dense, avec une information scientifique d'une richesse exceptionnelle, s'avère l'étude sur *Les Roumains orientaux du Dniestr à Vladivostok (XI^e—XX^e s.)*, due à Eugène Lozovan, professeur à l'Université de Copenhague.

Des sources étrangères attestent que dès le XI^e siècle des groupes de Roumains habitaient les steppes nord-pontiques, ainsi que la Crimée et même au Caucase. Ce qui importe, ce n'est pas la continuité de ces groupes roumains, car les vicissitudes auxquelles ils étaient confrontés devaient finir par les dénationaliser à tour de rôle ; ce qui importe vraiment c'est le fait que des habitats roumains successifs se sont développés dans ces régions si éloignées. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, plusieurs villages roumains ont été fondés au sein de l'Etat des tsars aussi par les mercenaires roumains attirés à la solde de ses troupes et qui s'établissaient sur les lieux en y fondant leurs familles,

Mais le grand exode forcé devait commencer après l'annexion de la Bessarabie en 1812. Ce fut alors que le gouvernement tsariste, qu'une politique de spoliation et les jeux d'intérêts où étaient engagées les grandes puissances européennes rendirent maître de cette terre roumaine, décida le transfert des Roumains par milliers vers les zones dépeuplées de la région de Pavlodar, en Asie Centrale et de Koutaïsi, au Caucase. Par ailleurs, une colonisation roumaine de la rive gauche du Dniestr et son arrière-pays est attestée par plus de 85 toponymes d'évidente étymologie roumaine depuis la fin du XVIII^e siècle déjà.

Jusqu'à un certain point, la situation des locuteurs de langue roumaine dans l'ex-Union soviétique a été enregistrée grâce aux enquêtes pour la rédaction de l'*Atlas Linguistique Moldave*, édité à Kichinev à partir de 1968. Y sont répertoriées plus de 240 localités d'Ukraine (des zones : transeuropéenne et Czernowitz, arrachées à la Roumanie après la deuxième guerre mondiale, mais aussi dans les zones d'Odessa, Nicolaev, Kirovograd, Dniepropetrovsk, Zaporojic, Donetsk, Lugansk), en Abhazie, en Russie (jusqu'à Omsk, Aktiubinsk et Primorie), en République Kirghize (à Frundze). Mais, l'introduction à cet Atlas ne mentionne guère les circonstances historiques qui ont déterminé la diffusion de la langue roumaine dans ces régions éloignées.

Or, l'ouvrage que nous présentons ici offre des données rigoureusement exactes à ce sujet : il brosse de la sorte le tableau d'une politique impériale, tsariste dans une première étape, communiste dans sa seconde étape, d'une exceptionnelle perfidie. Une politique de dénationalisation inhumaine, par pression démographique et échanges massifs de population. Pendant la première année d'occupation soviétique (du 28 Juin 1940 au 16 Juillet 1941), les déportations effectuées en masse prouvent que le but que s'étaient proposés en premier lieu les envahisseurs visait la neutralisation, rapide et brutale, des paysans — autrement dit la catégorie de Roumains chez lesquels sont ancrés profondément le respect de la tradition ancestrale, ainsi que le sentiment de leur appartenance ethnique et l'amour de leur langue vernaculaire. C'est pourquoi des milliers de Roumains prirent, à l'époque, la route de la Sibirie ; d'autres milliers de familles démembrées brutalement devaient prendre cette route au cours des années 1947 — 1949. Fort peu nombreux sont ceux qui, arrachés de force à leurs foyers en ces années tragiques, ont pu rentrer au bout d'un long laps de temps, pour ne retrouver souvent rien de ce qu'ils avaient dû abandonner. A la souffrance de ce pays roumain qui a vu ses fils partir pour un long exil immérité s'ajoute le sacrifice de ceux auxquels « le droit de la force » impose une vie d'incessant labeur dans l'extrême Est de l'Europe. Ils représentent un douloureux *memento* ajouté à la lourde charge de douleur que le sort aura réservée à la Roumanie pendant ce dernier demi-siècle.

La dislocation forcée des Roumains a eu pour complément quelques autres procédés mis en pratique dans le même but, par exemple, le service militaire effectué au loin, où le jeune homme dépaycé finissait par s'établir en y fondant une famille. Un autre moyen utilisé à large échelle était l'appât du travail sur les soi-disant « chantiers » de l'Union, organisés dans l'extrême Nord, où la jeunesse, une fois attirée pour y gagner sa vie, finissait par y être colonisée. Qu'il nous soit permis de reproduire à ce propos quelques renseignements fournis dans son étude par le professeur Lozovan. Celui-ci mentionne la présence des villages roumains compacts adonnés à l'agriculture, dans les environs du Samarkand, ainsi que dans la région de Semipalatinsk (notons, entre autres, le nom du village Orheievka, de nette étymologie roumaine, qui suggère des colons du département d'Orhei). Il relève également leur présence dans les environs des villes d'Omsk et d'Akmolinsk. Les soi-disant « volontaires » de Bessarabie, envoyés par Khrouchev en Turéménie allaient fonder des localités roumaines en Sibirie occidentale. Mais, on les retrouve un peu partout en Sibirie : dans le voisinage d'Omsk, dans le Sud-Est de la Sibirie près d'Irkutsk ; enfin, non loin du Baïkal, le village de Tcheremikhovo est formé par des paysans originaires des départements roumains de Soroca, Hotin et Tighina. A partir de Vladivostok, vers le cercle polaire, dans l'extrême Nord, plus de 30 000 « Moldaves » (générique sous lequel ils se désignent) habitent des villages avec des noms incontestablement roumains, tels *Teiuł, Zimbreni, Bogatirka, Kichinevka, Balcinești, Dunai, Basarabia Nouă*, qui s'échelonnent le long du cours de l'Oussouri. Leurs principales activités sont l'élevage des moutons et la fabrication d'un fromage dit « moldave » (*moldavskii sir*), vendu sur le marché de Vladivostok. Plus loin encore, à 900 km vers le Nord, sur l'Amour, il y a les villages : *Inul, Aur et Dunărea*, relativement proches de la ville de Khabarovsk ; là encore on parle le roumain, car, ainsi que leurs noms l'indiquent, ce sont des villages roumains : bon nombre des pêcheurs du Pacifique y sont originaires.

Si on pouvait répertorier en Sibirie 32 000 familles roumaines au début de notre siècle (en 1906), après la Deuxième Guerre mondiale elles se chiffrent à plusieurs centaines de mille. Et, comme de juste, il ne s'agit que de locuteurs vivant en des groupes compacts dans des localités aux noms roumains ou d'étymologie roumaine. Mais bien d'autres milliers de Roumains habitent, isolés, un environnement allogène et les dislocations effectuées se sont parfois prolongées dans des zones encore plus éloignées. Suivant certaines informations, il s'en suit que durant

la période des « collectivisations », beaucoup de Roumains sont partis de Sibérie en direction de la Mongolie et de la Mandchourie.

Le roumain s'est conservé et continue d'être parlé dans les localités compactes dont il a été question avec tous les caractères régionaux propres aux lieux d'origine des locuteurs respectifs. Le statut de la langue roumaine parlée par ces collectivités perdues dans la masse slave et asiatique, obligées au bilinguisme et soumises aux incessants assauts des médias en russe s'avère particulièrement précaire.

Ajoutons, pour notre part, un autre facteur qui nous semble devoir contribuer à une sensible accélération du processus de dénationalisation. Il s'agit de la véritable coupure entre ces Roumains exilés au loin et l'Eglise de leur pays d'origine. En effet, par manque d'édifices, culturels leur appartenant en propre ils sont obligés de suivre les services en vieux-slave et célébrés suivant le calendrier Julien, sous peine de renoncer complètement à l'exercice de leur cultes. Or, le rôle de l'Eglise dans la continuité roumaine n'est plus à démontrer.

Il devient évident donc que l'Est de l'Europe englobe les seules zones du monde où les Roumains, refoulés là par les vicissitudes de l'Histoire, n'ont aucune possibilité de cultiver leurs traditions et coutumes ancestrales, de préserver leur langue maternelle (dont l'usage est, du reste, découragé avec méthode sur tous les plans, car il n'y a pas d'enseignement en roumain, ni de publications dans cette langue), de jouir des droits de l'homme dont il est tellement question à propos des minorités nationales. Est-ce qu'une fortune adverse serait-elle à jamais le sort de ces Roumains de l'Est ? *

Z. M.

Friedrich Ohly, *Die Gestirne des Heils. Ein Bildgedanke zur Heilsgeschichte von der Schöpfung bis zum Jüngsten Tag* in „Euphorion Zeitschrift für Literaturgeschichte“ (Heidelberg), 1991, 85. Band, 3./4. Heft, p. 235–272.

Professor Friedrich Ohly setzt mit Konsequenz die Verbreitung und Vertiefung des wissenschaftlichen Gebietes, das im Band *Schriften zur Mittelalterlichen Bedeutungsforschung* (Darmstadt, 1977) klar dargestellt ist, fort.

Was dem zeitgenössischen Leser als eine Aufzählung (manchmal beladen) von Vergleichen, Metaphern, Personifizierungen, Allegorien vorkommt, hatte in den patristischen Schriften und im Laufe des Mittelalters (mit nachträglichen Verlängerungen) tiefe theologische Bedeutungen.

Um diese Bedeutungen zu verstehen muß man einerseits die Quellen (erstens die Bibel, aber nicht nur), andererseits die Evolution, das Bereichern und die Verschiedenheit, im Laufe der Zeit, kennen.

Friedrich Ohly unterscheidet in den Schriften des Origen, Gregors des Großen und Anastasius Sinaita drei verschiedene Möglichkeiten Zeugnis zur Gestirnmeteraphorik zu bieten. Der Autor verfolgt anschließend die Art in der einige abendländische Theologen des XII-ten Jahrhunderts all diese Bilder übernommen haben oder nicht.

Der rumänische Forscher versteht wie tief und verschieden die Zusammenhänge des Gebets sind, das Mihai Eminescu zu den ergreifenden Versen veranlaßt hat.

„Wir beten zu dem Abendstern des Meeres ! / Aus der Welle die uns verfolgt / Erhebe und erlöse uns ! / Oh, heilige Mutter / Und ewige Jungfrau, / Maria ! / Rugămu-ne-ndurărilor, / Luceafărului mărilor ! / Din valul ce ne bîntuie / Înălță-ne, ne mîntuie ! / O, Maică Prea Curată / Și pururea Feeioară ! / Marie ! /

Zugleich kann sich ein Kenner der rumänischen Literatur die Frage stellen, sich warum wohl unter den zahlreichen Beispielen, die Friedrich Ohly zitiert, keines ähnlich den Seiten die Antim Ivireanu „unsere heimlichen Sonne“ — dem heiligen Petrus und dem heiligen Pavel — „der wie ein anderer leuchtender Mond in der Welt leuchtet“ — widmet.

Hat wohl Antim Ivireanu ein eigenes Metaphernsystem entwickelt oder — im Gegenteil — die patristischen Quellen, die dieses Metaphernsystem enthielten hatten im Westen Europas (das heißt auf dem von Friedrich Ohly nachgeforschem Gebiet) keinen Widerhall gefunden ?

* Cf. aussi en ce sens les ouvrages bien documentés de Ion Dumitru, *Forme de etnoctid, Un plan sistematic de rusificare forțată a Basorabiei și Bucovinei de Nord*, München, 1969 et G. Ciorănescu, *Basarabia, Disputed Land between East and West*, München 1985.

Für den Forscher der Kulturen aus dem süd-östlichen Teil Europas, wo die religiöse Literatur bis spät vorherrschte, sind offensichtlich auch andere Werke des Professor Ohly von Nutzen: *Süsse Nägel der Passion. Ein Beitrag zur theologischen Semantik* (verlag Valentin Koerner Baden-Baden, 1989); *Metaphern für die Sündenstufen und die Gegenwirkungen der Gnade* (Westdeutscher Verlag, Opladen, 1990); *Die Pferde im „Parzival“ Wolframs von Eschenbach* (in *Vorträge zum Thema: Mensch und Tier*, Bad VII, verlag M. & H. Schaper, Alfeld Hannover, 1989).

In den ersten zwei oben erwähnten Studien erfolgt die Untersuchung der Bedeutungen, indem man auf den theologischen Teil Nachdruck legt, während im dritten Studium auch die poetische Wert, außer der theologischen Bedeutung, betont erscheint.

Über die Sünde zu sprechen, wählten die Theologen zum Beispiel die Metaphern, sei es aus der tierischen Welt (Heuschrecken, Hundspiegen, Hunde); aus der dinglichen Welt (die eiserne Kette, die steinernen Weinkrüge, die vier Phennige); aus der räumlichen Welt (fünf Zugänge zu einem Teich, die sieben Brunnenschächte, die fünf Wände, Wege der verschütteten Quell), u. s. w.

Der Reichtum der gesammelten Bilder aus den mittelalterlichen Schriften ist, wie ersichtlich so überwältigend, daß wir umschreibend ausrufen können: „Die Macht des über weite Zeiten gegangenen Überlebens eines derart [...] Gedankens legt die Frage nahe, an welchen Bildgedanken unserer Tage wohl nach tausend Jahren mit gleicher Phantasie noch fortgedacht werden möchte?“

C. B.-V.

GERHARD SELWANN, *Bestandskatalog der Bibliothek des Südost – Instituts München*, Band 1: Druckschriften 1529 – 1945; in *Südosteuropa – Bibliographie, Ergänzungsband I*, R. Oldenbourg Verlag, München, 1990.

Dieses Ergänzungsband der Südosteuropa – Bibliographie stellt für den rumänischen Leser eine besondere Lektüre dar. Erstens, weil es einen klaren Einblick in die Organisationsprinzipien einer dynamischen Bibliothek anbietet, eine Institution die durch ihre 80000 Bände und 963 ausländische Periodika die regelmäßig ankommen einer der wichtigsten spezialisierten wissenschaftlichen Bibliotheken Europas ist. Zweitens, weil die Geschichte dieser Bibliothek als musterhaft in was das Schicksal einer solchen kulturellen Institution im XX. Jahrhundert bildet, angesehen sein kann. Und, vielleicht als wichtigster Grund, wegen der Prinzipien die die Gliederung des Stoffs dieser Veröffentlichung regeln.

Nach einer Einleitung die die „technische“ Daten und die Leserdienste die von der Bibliothek ihrer Leser angeboten werden, enthält (S. XXXIII – XXXIV), folgt einem Kapitel das dem Werdegang der Bibliothek gewidmet ist (S. XXXV – XLVII). Die Etappen der Entwicklung der Bibliothek des Südost – Instituts haben für den rumänischen Leser einen bekannten Klang. Es scheint daß die meist benützte Möglichkeit für die Erweiterung des Buch – und Periodika-bestands schon seit 1935 (das Jahr der Entstehung der Bibliothek) der Austausch war, ein Mittel das den schnellen Zuwachs der Fonds sicherte. Gleichzeitig aber, wurden einige neue Probleme gestellt: die Unterbringung der Bibliothek, das Erscheinen von Veröffentlichungen des Südost – Instituts die auch als Objekt wissenschaftlicher Tauschmittel dringend benötigt wurden und die Entdeckung der wichtigsten wissenschaftlichen Probleme, die als solche am allerersten zu behandeln waren. Die Nachkriegszeitperiode ist von einer besonderen Problem eröffnet; damit ist die Wiederherstellung des Bibliothek-bestands gemeint, das während des Zweiten Weltkriegs zerstört wurde. In dieser Hinsicht, von bedeutender Rolle waren sowohl die vergrößerten Bibliothekbestände, als auch die Erwerbung einiger Nachlässe. Beginnend mit 1967 erstreckt sich eine Periode die als „problematisch“ charakterisiert sein kann. Die finanzielle Basis der Bibliothek kann mit den Wachstum der Anzahl von Veröffentlichungen nicht mehr Schritt halten und die Möglichkeiten, sich Periodika und Monographien aus den Ländern Südosteuropas zu verschaffen, sind zusehends verringert. Dieses Sachverhältnis trug dazu bei, den kulturellen Austausch neu anzuregen, was sich in den Wachstum der Fonds seit 1977 widerspiegelt.

Das Kapitel enthält auch drei Tabellen die die Dynamik der verschiedenen Fonds unterstreicht, es sei hier bemerkt daß die in Rumänien oder in rumänischer Sprache veröffentlichten Bücher den dritten Platz (mit 15 % des Gesamtfonds), bzw. den vierten Platz (mit 9 %) einnehmen. Es folgt eine Übersicht der vier wichtigsten Nachlässe die die Bibliothekfonds bereichern

haben; eine besondere Stellung nimmt der Nachlaß von Friedrich Wilhelm Stenner (1851–1924), gewesener Stadtarchivar in Kronstadt (1878–1920), ein.

Der zweite Teil ist der eigentlichen Bibliographie gewidmet. Kennzeichnend ist die Methode die die Einordnung der monographischen Bänder regiert, und die dem Prinzip der vollkommenen Erschöpfung des Materials unterordnet ist. Die über 80000 Bänder sind folgender MaÙe eingeordnet:

- ein Kapitel das „Südosteuropa“ betitelt ist und das die Werke die der Gesamthema gewidmet sind enthält;
- die großen Reiche Südosteuropas: die Habsburger Monarchie, das Byzantinische Reich, das Osmanische Reich, aber auch das Römische Reich;
- die modernen Staaten die Heute Südosteuropa bilden: Ungarn, Rumänien, Bulgarien, Jugoslawien, Albanien, Griechenland, Tschechoslowakei;
- die historischen Provinzen oder die politischen Einheiten föderativer Staaten (z. B. Jugoslawien);
- die Länder die einen engeren Kontakt mit dieser Region Europas hatten, oder die als Großmächte die Entwicklung der Balkanhalbinsel beeinflussen haben: Italien, Frankreich, Deutschland, Polen, Rußland/U. S. S. R.;
- Länder und Völker die einen schwachen Kontakt mit der Südosteuropa.

Problematik, oder die schwach im Buchbestand repräsentiert sind. Im Rahmen dieser Kategorien sind die einzelnen Bänder gemäß einer Schema, das mehr oder weniger streng gehalten wird, präsentiert, und das den Referenzfeld völlig bearbeitet. Im selten Ausnahm erlaubt dieses Schema die Gliederung von ganz spezialisierten Bibliographien, die einem Historiker von besonderer Bedeutung sind.

Die verschiedenen Einteilungen die in den Kapiteln die den verschiedenen Länder gewidmet sind, zum Vorschein kommen, sind:

- „Allgemeines“ (Bibliographien, Lexika, Geographic, Bevölkerung, Statistik);
 - Geschichte (Historische Hilfswissenschaften, Geschichtsquellen und Quellenausgaben, Gesamtdarstellungen und Einzelperioden, Regional- Lokal- und Ortsgeschichte, Völker, National- und Nationalitätenpolitik, Zwischenstaatliche Beziehungen, verschiedene Emigrationsgruppen);
 - Rechts- und Staatsgeschichte (staatsrechtliche Beziehungen und Lokalverwaltung, staatsrechtliche Beziehungen zu einzelnen Länder, Verwaltungsgeschichte, Militär und Militärverwaltung);
 - Wirtschafts- und Sozialgeschichte (Allgemeines, Agrar- und Stadtgeschichte, Wohlfahrts- und Gesundheitswesen, verschiedene Industriezweige und Bergbau, die Geschichte verschiedener sozialen Gruppen);
 - Religions- und Kirchengeschichte (Theologie, verschiedene Religionen und religiöse Bewegungen);
 - Kulturgeschichte (Ideengeschichte und geistige Strömungen, Kultur und Literaturbeziehungen mit anderen Ländern, Wissenschaftsgeschichte, Bildung, Schule, Pädagogik, Bücher, Bibliotheken, Presse, Sprache, Literatur und Literaturgeschichte, verschiedener Nationalitäten, Kunstgeschichte, Ethnographie).
- Selbstverständlich sind die Bücher in alphabetischer Reihenfolge der Autoren eingetragen. Zuletzt wird der Stenner Nachlaß vorgeführt, das auch anhand der oben angezeigten Schema gegliedert ist.

Der dritte Teil des Bandes enthält die Zusammensetzung des Periodika – Fonds der Bibliothek. Es enthält zwei verschiedenartige Kapiteln: „Allgemeine Zeitschriften und Zeitungen“ und „Schulprogramme“. Die Periodika wurden in alphabetischer Reihenfolge präsentiert, leider aber nicht auch nach der ohererwähnten Schema.

Zusammenfassend, können wir behaupten daß dieses Werk als ein wichtiges Nachschlagewerk angesehen sein kann. Doch, es machen sich einige Fragezeichen hemerkt. Zum Beispiel, Siebenbürgen wird separat behandelt (es ist ein Kapitel auf der selten Gliederungsstufe wie Rumänien oder Ungarn). Wir bestreiten die Gültigkeit der allgemeinen Gliederung nicht, doch in diesem Falle sind wir gezwungen zu denken, daß eine Unterordnung Siebenbürgens im Rahmen des Kapitels „Rumänien“ viel besser gewesen wäre. Die restlichen Probleme (z. B. die Lage der Rumänen im Rahmen der Habsburger Monarchie ist schwer zu erörtern, doch sehr leicht im Kapitel über Rumänien) sind von der Erhebungsmöglichkeiten und –schwierigkeiten abhängig, eine Problem die wir selten in Betracht genommen haben. Jedenfalls, das wichtigste theoretische Beitrag dieses Bandes ist, daß es auch eine zukünftige Problematik der Südosteuropa – Forschung skizziert. Man kann anhand dieser Bibliographie die schwachen Stellen der geschichtlichen Forschung Südosteuropas erörtern um ein umfangreiches Forschungsprogramm zu entwerfen. Es ist eine Problem das Heute eine akute Relevanz hat.

C.C.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXX (1992)

Études	N°	page
AKGÜN, SEÇİİ. (Ankara), Modernization of Turkish woman	3-4	203
BARDY, GILLES M. P. A. (Marseille), Fanny de la Rochefoucault dans la Moldavie de Mihail Sturdza, en Bessarabie et en Bucovine. Impressions inédites d'une comtesse	3-4	319
BOTZAN, MARCU, Pour localiser Vicina : histoire et milieu géographique	1-2	61
COLOVIĆ, IVAN (Belgrade), Le folklore et la politique. Une affaire moderne	3-4	191
DANOVA, NADIA (Sofia), Les lumières et les tentatives de formation d'une mentalité nouvelle chez les Bulgares au XIX ^e siècle	3-4	239
DUȚU, ALEXANDRU, Trente ans après	1-2	3
DUȚU, ALEXANDRU, Deux périodes de promesses	3-4	177
FORREST, ROBERT FRANK (Louisiana), Eighteenth Century Romanian Institutions and the Impact of the French Revolution	1-2	103
GEORGESCU, MARIA, Une icône crétoise du monastère de Viforlta en Valachie	1-2	97
HOȘCII, EDGAR (München), Philhellenische Modernisierungskonzeptionen	3-4	217
KITROMILIDES, PASCHALIS M. (Athènes), Modernization as an Ideological Dilemma in Southeastern Europe : from national revival to liberal reconstruction	3-4	183
KONSTANTINOVIĆ, ZORAN (Innsbruck), Die politische und Kulturelle Position der Serben zwischen Wien und Paris am Ausgang des 19. Jahrhunderts	3-4	231
MARINESCU, BEATRICE, L'opinion publique de Roumanie et les événements des Balkans 1908 (I)	1-2	111
MARINESCU, BEATRICE, L'opinion publique de Roumanie et les événements des Balkans. 1908 (II)	3-4	341
MIHAIL, ZAMFIRA, La géographie ethnolinguistique dans la recherche comparée des langues sud-est européennes	1-2	19
OBERLÄNDER-TARNOVEANU, ERNEST, Numismatic and Historical Remarks on the Byzantine Coin Hoards from the 12 th Century at the Lower Danube	1-2	41
PIPIDI, ANDREI, Les « formes vides », hier et aujourd'hui	3-4	209
PROCIASSON, CHRISTOPHE (Paris), Les mots et les gestes	1-2	125
PUTKO, VASILII (Kaluga), Византийская золотая икона тронной Богоматери	1-2	75
REINALTER HELMUT (Innsbruck), Freimaurerei und Modernisierung	3-4	197
SABADOS, MARINA ILEANA, Sur un portrait votif inédit de Bistrița Neamț	1-2	89
SCĂRLĂTOIU, ELENA, La romanité balkanique. Origines et diffusion (II)	1-2	11
SIKIMIĆ, BILJANA (Belgrade), Balkan secret languages vs. modern slang : Rumanian contribution	3-4	275
STANGEVA, RUMEANA (Sofia), La modernité de Lucian Blaga dans une lecture bulgare	3-4	281
SUȚIU, EMIL, Quelques remarques sur l'adaptation phonétique des emprunts lexicaux roumains au turc-ottomanli	1-2	27
TABAKI, ANNA, ALEXANDRA SPIHINI (Athènes), Typologie de manuels d'éthique et de comportement en langue grecque vers la fin du XVIII ^e siècle : l'évolution du genre, reflet du processus de modernisation du Sud-Est européen	3-4	253
ȚURCANU, FLORIN, Une préhistoire intellectuelle de l'Action Française	1-2	145
ȚURCANU, FLORIN, Modernisation et identité culturelle — les enjeux d'un débat intellectuel dans la Roumanie des années vingt	3-4	189

VĂTĂȘESCU, CĂTĂLINA, Sur le sens de quelques termes albanais d'origine latine dans Dictionarium latino-epiroticum de Franciscum Blanchum . . .	1-2	33
VLAD, LAURENȚIU, La Constitution au milieu du XIX ^e siècle: le destin d'un mot	3-4	269
WOODWARD, SERVANNE (Wichita), Les Plans d'éducation de Diderot: de la formation des citoyens à la création des génies	3-4	331

Notes et discussions

BARBU DANIEL, La modernisation et le pouvoir des intellectuels	3-4	297
BRAD-CHISACOF, LIA, One of the last Phanariots of Wallachia	3-4	306
DJUVARA, NEAGU, Un ancien captif moldave, Grand Vizir de Tunisie au tournant du XVIII ^e au XIX ^e siècle	3-4	359
DROULIA, LOUKIA (Athènes), Une collaboration gréco-roumaine. La publication des Archives Mourouzi d'Athènes	3-4	313
IORDAN, CONSTANTIN, Modernisation: repères d'un processus historique dans le Sud-Est européen (XIX ^e - début du XX ^e siècles)	3-4	301
PREDA, EUGEN, The Balkans in the Churchill & Roosevelt Complete Correspondence	3-4	363
SCĂRLĂTOIU, ELENA, En marge de la communication de Biljana Sikin ić	3-4	310
ZUB, ALEXANDRU, La modernisation et ses nuances	3-4	295

Chronique

MIHAIL, ZAMFIRA, La latinité dans le Sud-Est de l'Europe. Histoire et linguistique	3-4	374
VĂTĂȘESCU, CĂTĂLINA, Activités de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes (Juillet 1991 - Juin 1992)	3-4	369

Comptes rendus

BEATON, RODERICK, The Medieval Greek Romance (<i>Lia Brad-Chisacof</i>)	1-2	152
BRĂNCUȘ, GRIGORE, Istoria cuvintelor (<i>Cătălina Vătășescu</i>)	3-4	385
DJUVARA, NEAGU, Les Pays Roumains entre Orient et Occident; les Principautés danubiennes au début du XIX ^e siècle (<i>Radu Păun</i>)	1-2	155
Études byzantines et postbyzantines, II (<i>Daniel Barbu</i>)	3-4	381
MIHAIL, PAUL, Jurnalul călătoriei de studii în Sud-Estul Europei (1931) (<i>Virgil Căndea</i>)	1-2	153
PELIN, VALENTINA, Colecția bibliotecii mănăstirii Nouă Neamț, sec. XIV - XIX (<i>Paul Mihail</i>)	1-2	157
SOUSAL, PETER, Thrakien (Thrace, Rodope und Haiminontos). Band 6 (<i>Tudor Teoteoi</i>)	3-4	379
The Greek Novel AD I-1985 (ed. by Roderick Beaton) (<i>Lia Brad-Chisacof</i>)	1-2	151
Typographia Universitatis Hungaricæ Budæ 1777-1848 (<i>Cornelia Papacostea-Danielopolu</i>)	3-4	383
Venezia, Italia, Ungheria tra decadentismo e avanguardia (<i>Adriana Costache</i>)	3-4	377

Notes de lecture

ALIA, ZANA, Die Familie und ihre Struktur in der S. V. R. Albanien (<i>Johannes Irmischer</i>)	3-4	384
ANDREESCO, IOANNA, MIHAELA BACON, Mourir à l'ombre des Carpates (<i>Michel Dion</i> , Paris)	1-2	169
Beiträge zur Geschichte von Kronstadt in Siebenbürgen (<i>Daniel Barbu</i>)	3-4	399
Belgeler. Türk Tarih Belgeleri. Dergisi. vol. XIII no. 17 (<i>Mustafa Ali Mehmed</i>)	1-2	166
CHRISTOPHIDIS, ANDREAS, Die neugriechische Dichtung nach 1930 (<i>Johannes Irmischer</i>)	1-2	164
CÎNCHEZA-BUCULEI ECATERINA, Sur la peinture du narthex de l'Église du Monastère de Bucovăț (XVI ^e siècle): présence d'un peintre grec ignoré (<i>Alexandru Dușu</i>)	1-2	162

DAGRON, GILBERT, L'homme sans honneur ou le saint scandaleux (<i>Ligia Livadă-Cadeschi</i>)	1-2	163
DIMARAS, C. Μελέτη ιστορική και φιλολογική (<i>Johannes Irmscher</i>)	3-4	392
DONTAS, DOMNA, Greece and Turkey: the Regime of the Straits. Lemnos and Samothrace (<i>Constantin Jordan</i>)	3-4	398
DRACULA. Essays on the Life and Times of Vlad Ţepeş (<i>Viorel Panaite</i>)	3-4	396
EYICE, SEMAVI, Quelques observations sur l'habitat byzantin en Turquie (<i>Johannes Irmscher</i>)	3-4	393
FINDLEY, CARTER V., Bureaucratic Reform on the Ottoman Empire. The Sublime Porte, 1789-1922	1-2	165
Frühneuzeit — Info (Hrsg. Inst. für die Erforschung der Frühen Neuzeit (<i>Alexandru Dufu</i>)	1-2	161
Geheimnisse des Wassers. Märchen und Geschichten (gesammelt von Felix Karlinger) (<i>Cătălina Velculescu</i>)	1-2	172
GHINOIU, ION, Virstele timpului (<i>Mirela-Luminița Murgescu</i>)	1-2	172
HIASSIOTIS, IOANNIS K., Continuity and Change in the Modern Greek Diaspora (<i>Johannes Irmscher</i>)	3-4	393
HERMANN, JOACHIM, HELGA KOPSTEIN, REINER MÜLLER, Griechenland — Byzanz — Europa (<i>Johannes Irmscher</i>)	1-2	164
IRMSCHER, JOHANNES, Bulgaren und Bulgarien im Geschichtsbild der Griechischen Aufklärung (<i>Johannes Irmscher</i>)	1-2	165
KARAS, IOANNIS, Τὴ ἑλληνικὰ ἔντοπα τῆς Ἱ. Μ. Σίμωνος Πέτρας (<i>Olga Cicanci</i>)	3-4	392
KOULOURI, CHRISTINA, Dimensions idéologiques de l'historicité en Grèce (1834-1914). Les manuels scolaires d'histoire et de géographie (<i>Mirela-Luminița Murgescu</i>)	3-4	395
LAVAGNINI, BRUNO, Realtà e fantasia nel «Rapporto al Greco» di Nikos Kazantzakis (<i>Johannes Irmscher</i>)	3-4	393
Les grandes dates de l'Islam (éd. Robert Mantran) (<i>Viorel Panaite</i>)	3-4	394
Les outils dans les Balkans du Moyen Age à nos jours (éd. André Guillou) (<i>Zamfira Mihail</i>)	1-2	170
Les Roumains Orientaux (ed. Paul H. Sihai) (<i>Zamfira Mihail</i>)	3-4	402
LUKANC, IVO, Dioeletianus der römische Kaiser aus Dalmatien (E. Oberländer-Târnoveanu)	3-4	389
MALAMAS, KONSTANTINOS, Οι Μάχες στό Βελεστίνο στόν πόλεμο τοῦ 1897 (<i>Johannes Irmscher</i>)	3-4	393
MARINESCU, FLORIN, Etude généalogique sur la famille Mourouzi (<i>Cornelia Papacostea-Danielopolu</i>)	3-4	391
OILY, FRIEDRICH, Die Gestirne des Heils (Ein Bildgedanke zur Heilsgeschichte von der Schöpfung bis zum Jüngsten Tag) (<i>Cătălina Velculescu</i>)	3-4	404
OZEL, AHMED, Islam Hukukunda. Üike Kavrami Dâr-ul-Islam. Dâr-ul-harb (<i>Viorel Panaite</i>)	1-2	165
PETRONOTIS, ARGIRIS, Ἡ Ὀθωμανική Τριπόλιτσα (Μνημεῖα ἀρχιτεκτονικῆς) (<i>Johannes Irmscher</i>)	3-4	393
Proceedings of the International Congress Commemorating the Millennium of Christianity in Rus-Ukraine (<i>Alexandru Dufu</i>)	1-2	162
SEEWANN, GERHARD, Bestandskatalog der Bibliothek des Südost-Instituts München. Band 1 (<i>Carol Căpiță</i>)	3-4	405
SEJDIN, SHEFKI, Česbttje tē onomasiologijsē fitonimika romane dbe balkanike (<i>Cătălina Vătășescu</i>)	3-4	399
Studi Balcanici (ed. Francesco Guida e Luisa Valmarin) (<i>Alexandru Dufu</i>)	1-2	161
Türkiye dışındaki Türkler bibliyografyasi (<i>Viorel Panaite</i>)	3-4	397
TURDEANU, EMIL, Nouvelles considérations sur le Dit de l'empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano (<i>Tudor Teoteoi</i>)	1-2	163
TZIGARA-SAMURÇAȘ, AL., Serieri despre arta românească (<i>Zamfira Mihail</i>)	3-4	401
Vocabularul reprezentativ al limbilor române (éd. Marius Sala) (<i>Mona Muscă</i>)	1-2	167
WEISS, GUNTER, Das Ethnikon Skolabenoī. Skolaboi in der griechischen Quellen bis 1025 (<i>Tudor Teoteoi</i>)	3-4	340
ZIUTAS, G. D., Γράμματα στόν Κατερίνα (<i>Johannes Irmscher</i>)	1-2	164

Annales

Economies Sociétés Civilisations

Fondateurs Lucien FEBVRE et Marc BLOCH Directeur Fernand BRAUDEL
Revue bimestrielle publiée depuis 1929 avec le concours
de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

47^e ANNEE — N° 2

MARS-AVRIL 1992

LES ÉCONOMIES DE LA PÉRIPHÉRIE : LE CAS GREC

Georges DERTILIS, Terre, paysans et pouvoir économique (Grèce XVIII^e-XX^e siècle)

Petros PIZANIAS, Surplus agricole et circulation du capital commercial la Grèce au XIX^e siècle

LA COUTUME, LA MÉMOIRE ET L'ÉTAT

Danièle DEHOUE, Compter l'argent : les Indiens de Tlapa (Mexique)

Andrés GUERRERO, La coutume et l'État : Curagas et lieutenants politiques à Otavalo (Equateur) au XIX^e siècle

L'ANTIQUITÉ

Aline ROUSSELLE, Histoire ancienne et oubli du christianisme (Note critique)

Sociétés antiques (comptes rendus)

LES PRATIQUES SOCIALES AU MOYEN AGE

Jean FLORI, L'Église et la Guerre Sainte de la « Paix de Dieu » à la « croisade »

Bernhard JUSSEN, Le parrainage à la fin du Moyen Age : savoir public, attentes théologiques et usages sociaux

REDACTION 54, Boulevard Raspail, 75006 PARIS

ABONNEMENTS 1992

- France : 328 F - Étudiants France 245 F
- Etranger : 87 \$ - Pays de la CEE : 70 écus
- Le numéro : 90 F

Les abonnements doivent être souscrits auprès d'Armand COLIN Éditeur.

B. P. 27 - 61363 VINCEY

www.accedemania.ro

Annales

Économies Sociétés Civilisations

Fondateurs Lucien FEBVRE et Marc BLOCH. Directeur : Fernand BRAUDEL
Revue bimestrielle publiée depuis 1929 avec le concours
de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

47^e ANNÉE — N° 4-5

JUILLET-OCTOBRE 1992

L'INVENTION DE LA TRADITION : LE CAS INDIEN

Pierre-François SOUYRI, Introduction

Jackie ASSAYAG, La déesse et le saint. Acculturation et
« communalisme » hindou-musulman dans un lieu de culte du sud
de l'Inde (Karnataka)

Christophe Z. GUILMQTO, Chiffrage et déchiffrage : les institutions
démographiques dans l'Inde du Sud coloniale

Gérard HEUZÉ, Les Shiv Sena(s). Des bureaux de chômage au
national-hindouisme ? Réflexions à partir d'une étude de cas au
Madhya Pradesh en 1991

RÉSEAUX FAMILIAUX, RÉSEAUX COMMERCIAUX

Pierre LACHAÏER, Le capitalisme lignager assigné aujourd'hui : les
marchands kutchi lohana du Maharashtra (Inde)

Zacharias MOUTOUKIAS, Réseaux personnels et autorité coloniale
les négociants de Buenos Aires au XVIII^e siècle

Sociétés coloniales (comptes rendus)

RETOUR SUR L'URSS

Dina KHAPAEVA et Nicolai KOPOSSOV, Les demi-dieux de la
mythologie soviétique. Étude sur les représentations collectives de
l'histoire

Véronique GARROS, Dans l'ex-URSS : de la difficulté d'écrire l'histoire

L'Europe au-delà du Rhin (comptes rendus)

CHRISTIANISME ET SOCIÉTÉ AU MOYEN ÂGE

Rudi KÜNZEL, Paganisme, syncrétisme et culture religieuse populaire
au Haut Moyen Âge. Réflexions de méthode

Alain BOUREAU, L'adage *vox populi, vox dei* et l'invention de la
nation anglaise (VIII^e-XII^e siècle)

REDACTION 54 Boulevard Raspail, 75006 PARIS

ABONNEMENTS 1992 • France 328 F Étudiants France 245 F
• Etranger 87 F Pays de la CEE 70 ecus
• Le numéro 90 F

Les abonnements doivent être souscrits auprès d'Armand COLIN Éditeur

P. P. 22 41353 VINELUI
www.dacoromanica.ro

LIVRES PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

Etudes byzantines et post-byzantines II, recueillies et publiées par EMILIAN POPESCU OCTAVIAN ILIESCU et TUDOR TEOTEOI, 1991, 228 p.

* * * Documentele turcești privind istoria României (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie), t. III, 1791–1821, sous la direction de Mustafa A. Mehmet, 1986, 393 p.

AL. ZUB, *Istorie și finalitate* (Histoire et finalité), 1991, 202 p.

DAN BERINDEI, *Revoluția română din 1821* (La révolution roumaine de 1821), 1991, 372 p.

CONSTANTIN C. PETOLESCU, *Decebal, Regele dacilor* (Decebal le roi des Daces), 1991 112 p.

N. ISAR, *Publiciști francezi și cauza română (1834-1859)* (Publicistes français et la cause roumaine, 1834-1859), coll. Biblioteca Istorică LXXV, 1991, 140 p.

* * * Constantin Brâncoveanu, Studii (Etudes). Coordonateurs : Paul Cernovodeanu, Florin Constantiniu. Secrétaire de la rédaction : Andrei Busuioceanu, 1989, 285 p.

* * * Țara Românească (La Valachie), B, t. VII, 1571–1575, sous la rédaction de Ștefan Ștefănescu et Olimpia Diaconescu, coll. Documenta Romaniae Historica, 1988, 440 p.

EUGEN COMȘA, *Neoliticul pe teritoriul României. Considerații* (Le néolithique sur le territoire de la Roumanie. Considérations), coll. « Biblioteca de arheologie », XLVIII, 1987, 198 p.

* * * Inscripții din Scythia Minor grecești și latine. Tomis și teritoriul său (Les inscriptions grecques et latines de Scythia Minor. Tomis et son territoire), t. II, recueil, traduction et commentaires par Iorgu Stoian, indices par Al. Suceveanu, 1987, 435 p.

AL. ZUB, *De la istoria critică la criticism* (De l'histoire critique au criticisme), coll. « Biblioteca istorică », LXV, 312 p., 1986.

ISSN 0035 – 2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXX, 3–4, p. 173 – 410, BUCAREST, 1992

S. C. „Universul” S. Ac. 3282

43 456

Lei 160 pentru persoane fizice

Lei 320 pentru persoane juridice